Méditations

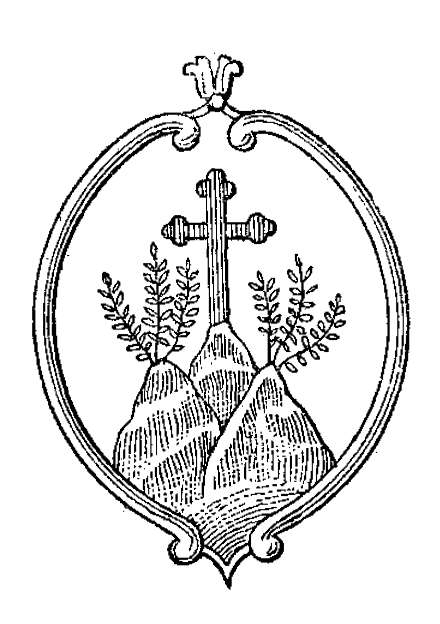
pour tous les Jours de l'Année liturgique

PAR

LE R^me PÈRE EMMANUEL



CINQUIÈME ÉDITION



MESNIL-SAINT-LOUP
par ESTISSAC (Aube)
Au bureau du Bulletin de Notre-Dame
de la Sainte-Espérance

LIBRAIRIE BRUNET
32, Rue Gambetta, ARRAS
(Pas-de-Calais)

Méditations

pour tous les Jours de l'Année liturgique

Permittitur reimprimatio libri cujus titulus :
Méditations du P. Emmanuel.
Serenii, die 3 aprilis 1914.
D. Maurus Parodi,
Abbas Coadj. gen.
Cong. oliv. O. S. B.

Nihil obstat.
E. Massé,
censor.

Imprimatur :
Trecis die 6 aprilis 1914.
† LAURENTIUS, *ep. tr.*

Permittitur nova editio :
Ex Abbatia Montis Oliveti Majoris
die 8 maii 1929.
D. Aloysius M. Perego
Abbas Glis

Imprimatur :
Trecis die 16 maii 1929
† MAURITIUS, *ep. trecen.*

APPROBATION

DE

MONSEIGNEUR MONNIER, ÉVÊQUE de TROYES

Mon Révérendissime Père,

Après avoir écrit la vie de votre Père vénéré, vous nous donnez ses œuvres, celles en particulier, qui nous révèlent les plus intimes de ses saintes pensées. Defunctus adhuc loquitur.

Je n'ai rien à ajouter aux pages si vraies et lumineuses de votre Avant-Propos.

Je ne puis que souhaiter que les âmes viennent en grand nombre puiser à cette source pure et sanctifiante.

Je les bénis d'avance et vous renouvelle mon affectueux dévouement en N. S.

† Laurent, *Evêque de Troyes.*

Troyes, ce 28 Octobre 1909.
en la fête des saints Apôtres Simon et Jude.

AVANT-PROPOS

I

Le Père Emmanuel nous a laissé un cours de Méditations pour tous les jours de l'année liturgique. Elles portent la marque de son esprit ferme et lumineux. C'est de la doctrine et de la grande doctrine, scripturaire et patristique.

Ces Méditations suivent uniformément le cours, d'ailleurs si admirablement varié, de la liturgie. Toute la méthode spirituelle du Père Emmanuel consistait à amener les âmes à comprendre et à goûter les textes liturgiques ; il estimait qu'elles y pouvaient trouver tout ce qui leur était nécessaire pour leur instruction dogmatique et pour la bonne direction de leur vie.

Ne cherchez pas, dans ces Méditations,

un plan méthodique comme serait, par exexmple, de les baser toutes sur les évangiles des dimanches. Souvent le Père Emmanuel commente l'évangile ; mais parfois aussi il s'inspire de l'épître, de l'Ecriture occurente, ou bien du mystère spécial qui remplit telle ou telle période liturgique.

Le Père écrivit ces Méditations pour les religieuses bénédictines de Mesnil-Saint-Loup ; il les jetait de semaine en semaine, sur tous les bouts de papier qui lui tombaient sous la main, même au dos des prospectus qui affluent dans les presbytères ; il passait un fil dans ces feuilles détachées et disparates; et la série était bouclée. Nous avons sous la main ces originaux, qui valent assurément la peine d'être examinés dans leur forme très fruste.

La lecture de ces Méditations convaincra du premier coup qu'elles sont susceptibles de faire le plus grand bien à toutes les âmes chrétiennes sans exception.

Nous entrons, avec la première série, dans le temps de l'Avent, point de départ de l'année liturgique.

II.

C'est en ces termes que nous annoncions la publication dans le ***Bulletin de Notre-Dame de la Sainte-Espérance***, des Méditations du R^me^ Père Emmanuel.

L'espérance où nous étions qu'elles seraient favorablement accueillies par les âmes chrétiennes, a été pleinement justifiée (1).

Que de personnes nous ont écrit, au cours de leur publication : « Ces Méditations sont ravissantes ; elles sont substantielles, savoureuses, pleines d'onction ; on y sent le cœur d'un saint; elles respirent et font passer dans les âmes les plus pures flammes de l'amour de Dieu. »

(1) Elle est doublement justifiée aujourd'hui, en raison de l'écoulement des précédentes éditions : tout d'abord assez lente, *ignoti nulla cupido,* la vente n'a cessé d'aller en s'accélérant,

Dans ce concert d'approbation ressortaient les voix autorisées de saints prêtres, d'éminents religieux.

Tous, prêtres, religieux, personnes pieuses, demandaient la réunion en un volume des précieuses Méditations du Père Emmanuel.

Nous faisons droit à ce désir, qui était le nôtre.

Nous avons retrouvé des Méditations pour les principales fêtes, qui forment le très heureux complément de celles qui sont distribuées dans les semaines composant l'année liturgique.

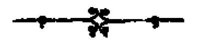
Nous rééditons aussi un petit opuscule publié par l'abbé André en l'an 1860, et intitulé : *La Passion méditée pendant la Sainte Messe.*

Nous espérons qu'enrichies de ces additions, nos *Méditations* donneront pleine satisfaction aux personnes chrétiennes qui veulent en faire leur livre usuel.

Nous leur adressons une prière : C'est que, y trouvant leur profit spirituel, elles les fassent connaître autour d'elles. Nous leur fournissons, en terminant l'ouvrage par une table des matières très détaillée, un excellent moyen de travailler à sa diffusion. La richesse des considérations doctrinales, qui sont condensées en ces pages relativement brèves, est telle, que tout en y revenant d'année en année, on ne l'épuisera jamais complètement. Un coup d'œil attentif, jeté sur la table des matières, suggère et motive cette conviction.

Oui, pour les âmes qui veulent acquérir une connaissance profonde de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de ses mystères, ce livre, si simple de forme, mais si lumineux dans sa concision, paraîtra toujours nouveau.

D. Bernard Maréchaux,
Abbé de Sainte-Françoise-Romaine.



INTRODUCTION

PAR LE R^{me} PÈRE EMMANUEL

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST l'a dit : « Il faut toujours prier et ne s'en lasser jamais. » Il faut prier et à cause de Dieu pour lui rendre nos devoirs d'adoration, d'amour, de louange et d'action de grâces ; et à cause de nous, pour demander, obtenir et conserver tant de grâces de Dieu qui nous sont indispensables pour notre salut.

Commencée sur la terre par Notre-Seigneur lui-même, la prière chrétienne s'est continuée toujours, se continue maintenant et se continuera jusqu'à la fin des temps dans l'Eglise ; et quand les temps seront finis, il n'y aura plus que la prière de l'adoration et de l'amour éternel dans les cieux.

En attendant, il faut prier pour arriver là ; et comme la prière de l'Eglise est incessante, la meilleure manière de bien prier est de s'unir à l'Eglise, d'entrer dans l'intimité de ses pensées, de ses désirs, de ses souhaits, comme aussi de ses souffrances et de ses douleurs de tous les jours.

La prière de l'Eglise est toute entière dans ses offices et dans le Saint-Sacrifice. Qui saurait bien comprendre la voix de l'Eglise dans ses psaumes, ses oraisons, ses lectures, n'aurait pas besoin d'un maître dans l'art de prier. Le Saint-Esprit, qui fait prier l'Eglise, ferait prier comme sa mère et avec sa mère l'enfant de l'Eglise, qui aurait si heureusement saisi la pensée de sa mère bien-aimée.

Mais il y a, dans nos temps malheureux, fort peu d'âmes qui arrivent ainsi à prier de la prière de l'Eglise. Raison de plus pour nous efforcer d'y arriver.

La voie nous est ouverte, puisque nous avons le bonheur de dire tous les jours l'office qui contient la prière même de l'Eglise. Le tout est d'arriver à comprendre ce que nous disons.

Ce que nous tenons déjà, c'est que nous n'avons pas à chercher la matière de la prière ; nous l'avons dans nos mains, sous nos yeux, sur nos lèvres ; nous n'avons plus qu'à en pénétrer nos esprits et nos cœurs.

C'est dans ce but qu'ont été écrites les petites méditations qui vont suivre. Elles ne seraient, sans aucun doute, d'aucune utilité pour les âmes avancées ; mais nos sœurs y trouveront quelque lumière sur la pensée de l'Eglise et une sorte d'introduction à l'intelligence des prières de la messe et de l'office.

Nos pères, les saints moines, n'avaient pas d'autre prière que celle que nous enseignons ici ; ils se nourrissaient de la lecture des Ecritures et de la psalmodie, après quoi ils demeuraient en méditation, comme pour goûter plus à l'aise les mystères que la divine psalmodie leur avait mis sous les yeux et sur les lèvres.

Oh ! alors leur prière était belle, elle était facile, elle était surtout continuelle; car elle les pénétrait si profondément des mystères de Dieu et de Notre-Seigneur que le parfum de leur prières embaumait toutes leurs actions et l'heure de la prière revenait avant qu'ils n'eussent épuisé les douceurs de la prière précédente. Ceci nous fait voir comment s'accomplissait en eux la parole de Notre-Seigneur : « Il faut toujours prier » ; et cette parole de saint Bède : « *Semper orat qui statuta tempora non prætermittit orandi :* celui-là prie toujours qui ne manque jamais aux heures fixées pour la prière. »

Voilà l'état vers lequel nos sœurs doivent aspirer ; dans ce but, elles seront puissamment aidées par l'observation du silence, le recueillement habituel, l'amour de Notre-Seigneur et l'onction du Saint-Esprit, qui est le grand maître dans l'art de prier.

Quant à ces petites méditations, elles seront un faible appui pour leurs âmes, une faible introduction

dans la pensée de l'Eglise. On les lira la veille au soir après complies, après quoi on se retirera sans bruit dans sa cellule, se préparant par le silence, même extérieur, à la prière du lendemain.

Après l'*Ave Maria* du matin, on les relira afin qu'elles soient plus présentes à l'esprit, et l'on demeurera ensuite en silence, adorant les vérités qui feront le sujet de la méditation, les goûtant par l'onction intérieure du Saint-Esprit, enfin on prendra quelque bonne résolution pour sa journée (1).

Avent 1886.



(1) Au fur et à mesure que le Père Emmanuel remettait ses méditations, semaine par semaine, aux sœurs bénédictines du Mesnil, l'une d'elles les copiait sur un cahier. La collection étant complète, il accepta d'y mettre l'introduction ci-dessus. De plus il sectionna en deux parties chaque méditation. C'est d'après ce cahier que nous donnons cette nouvelle édition, qui ne comporte d'ailleurs aucune modification appréciable du texte.

MÉDITATIONS

pour tous les jours de l'année liturgique



PREMIÈRE SEMAINE DE L'AVENT

Le Dimanche

Rorate cœli. O cieux, versez d'en haut la rosée.

Nous sommes en l'Avent. Nous avons avec nous le péché d'Adam, devant nous le Sauveur qui va venir.

Adam notre père nous a donné la nature et sa propre faute : la nature qui vient de Dieu, la faute qui vient de l'homme. Notre-Seigneur a pris notre nature, et nous a donné la grâce pour guérir la nature.

Ainsi, en l'état présent, tout mal a son origine en Adam ; tout bien son origine en Notre-Seigneur.



Nous tenons d'Adam, nous tenons de Notre-Seigneur : d'Adam par le péché, de Notre-Seigneur par le baptême.

Toute la vie chrétienne consiste à se séparer d'Adam, à s'unir à Notre-Seigneur ; à se renoncer en Adam, à se renouveler en Notre-Seigneur. Il faut que le vieil homme fasse place à l'homme nouveau, Adam à Notre-Seigneur, le péché à la grâce, la mort à la vie, le temps à l'éternité.

Pour opérer ce grand miracle, Dieu nous a donné Notre-Seigneur. Venez donc, Seigneur JÉSUS; venez, vivez, régnez en nous; faites-nous vivre en vous, de vous, par vous, pour vous. *Amen. Veni Domine* JESU.

Le Lundi.

Miserere mei Deus... ecce enim in iniquitatibus conceptus sum. Mon Dieu, ayez pitié de moi, car j'ai été conçu dans l'iniquité, (*Ps.* L.).

En ce temps de l'Avent, il nous est bon de méditer la doctrine du péché originel, cette immense faute de nos premiers parents devenue la nôtre. Ayant mieux aimé être à eux-mêmes qu'à Dieu, ils ont commis là une faute d'orgueil dont ils ont été punis jusque dans leurs enfants. Ils avaient reçu la grâce de Dieu pour eux et pour nous. En la perdant, ils l'ont perdue pour eux et pour nous. Nous héritons de leur nature et de cette perte. Cette perte, c'est le péché originel.

* * *

Le péché originel est donc la perte de la grâce et de l'amitié de Dieu ; c'est une plaie faite à notre pauvre nature humaine ; c'est un empoisonnement dont nous sommes les victimes; une maladie funeste qui cause en nous la mort temporelle et la mort éternelle.

Voilà le mal; et nous avons été baptisés d'un baptême qui commence en nous la guérison. Venez, Seigneur JÉSUS, et achevez-la.

Le Mardi

Le péché originel blesse à la fois nos corps et nos âmes

Il blesse nos corps qu'il a assujettis à la maladie et à la mort ; il blesse encore plus nos âmes en les jetant dans l'ignorance et la concupiscence.

L'ignorance, c'est la plaie de l'intelligence. L'homme ne sait rien ; il vient au monde plus ignorant que l'animal ; car celui-ci cherche sa vie et il la trouve, l'homme forcément se laisserait mourir. Plus tard, quand il grandi, il commence à sentir la plaie de l'ignorance ; il ne sait pas, il a peine à apprendre, il répugne à étudier, et puis, s'il étudie, sa mémoire le trompe, son esprit refuse de se porter aux choses spirituelles ; et toute sa vie il souffrira de cette plaie.

*
* *

Encore la plaie de l'ignorance n'est presque rien, à côté de celle de la concupiscence. Celle-ci rend l'homme insensible au bien, très enclin au mal ; le bien le trouve froid, le mal lui plaît, l'amuse, le fait rire, lui procure des joies ; et pendant ce temps son cœur est de glace pour le vrai bien, le bon Dieu, il n'aime pas ; son amour est tombé, il veut descendre, descendre toujours ; il ne sortira pas de la terre, ni de la chair, et ne pourra s'élever plus haut que la vanité. O plaies du péché originel !

Venez Seigneur JÉSUS et guérissez mon âme !

Le Mercredi.

Le péché originel a été le déchaînement de tous les maux sur la terre, et bien que le monde ait déjà duré plus de six mille ans, l'implacable fléau n'a rien perdu de sa fureur meurtrière.

Il a blessé, il blesse, il blessera ; il a tué, il tue, il tuera.

Combien d'âmes ont été précipitées par lui en enfer (1) ; combien y sont précipitées chaque jour ; combien y seront précipitées jusqu'à la fin des temps !

Il meurt chaque jour quatre-vingt mille (2) hommes sur la terre ; dans ce nombre il y en a plus de cinquante mille qui meurent sans avoir été baptisés.

*
* *

On peut donc dire que le péché d'Adam est la cause de la damnation de la plupart des hommes.

Assurément, presque tous y ajoutent le péché actuel ; mais s'ils y sont portés, c'est par suite des inclinations malheureuses de leur nature déchue, en sorte que nul n'est damné, sans qu'Adam y soit pour quelque chose.

Oh ! si l'on savait bien ce que c'est que le péché originel, comme on prierait pour le salut des âmes, la propagation de la foi, les missions, le baptême des enfants !

Venez, Seigneur JÉSUS, et sauvez-nous.

Le Jeudi.

Encore le péché originel.

Voici un trait nouveau de sa malice. Un homme a été baptisé, il est juste, il est saint. Il pourra vivre de longues années dans la justice et la sainteté, rendre à Dieu de grands services, travailler à sauver des âmes, même faire des miracles.

(1) Ce sont les propres expressions du concile œcuménique de Florence.

(2) Voire même cent mille.

Avec tout cela, comme il porte en lui la double plaie de l'ignorance et de la concupiscence, il pourra arriver un jour où, séduit par l'attrait du péché, il tombera et demeurera tombé. Il pourra y demeurer sans revenir jamais à Dieu, et descendre ainsi tout droit en enfer.

Lui aussi sera redevenu la victime du mal qui lui sera resté du péché originel, même effacé par le baptême.

*
* *

Ainsi est tombé Salomon, l'homme le plus sage qui ait été sur la terre ; ainsi sont tombés des milliers de chrétiens qui ont perdu la grâce de Dieu et qui ne l'ont pas retrouvée.

Oh ! Disons donc bien à Dieu : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal !*

Venez, Seigneur JÉSUS, et sauvez-nous.

Le Vendredi

Encore le péché originel.

Il est partout, il est chez tous, *tous ont péchés, tous sont morts*, dit souvent saint Paul.

Aussi les justes même, les saints ne sont pas sans avoir à souffrir des restes qu'ils portent du péché originel.

Tous les jours, ils ont à lutter, à combattre, à résister, à se renoncer, à se vaincre, à se mortifier.

Bien souvent, nous les voyons gémissant, pleurant, priant, suppliant, demandant à Dieu la délivrance.

*
* *

Saint Paul nous en est un exemple. Lui qui avait vu Notre-Seigneur, et avait reçu de lui la mission de prêcher

l'Evangile, saint Paul s'écrie, dans l'Epitre aux Romains : *Homme infortuné que je suis ! qui me délivrera de ce corps mortel ?*

Il sentait le poids de la mortalité, il éprouvait le dur aiguillon de la concupiscence qui le portait au péché, et il demandait à Dieu d'en être délivré. Et Dieu ne le délivra pas, il lui laissa porter le rude fardeau, et il se contenta de lui dire : *Ma grâce te suffit.*

Qui ne comprend pas cela, n'est pas loin dans le chemin du ciel ; et qui comprend cela, n'a pas de quoi être fier devant Dieu.

Soyons humbles, soyons humbles, soyons humbles ; sans quoi il n'y a pas de salut.

Venez, Seigneur Jésus, et sauvez-nous.

Le Samedi

Nous avons médité le péché originel. Dieu qui, dans sa miséricorde, a commencé de nous en guérir par le baptême nous fait espérer qu'il achèvera notre guérison et qu'il la rendra complète, mais tellement complète qu'il n'en restera plus de traces.

Comme le péché originel nous a blessés corps et âme, Dieu nous guérira corps et âme. L'âme est guérie par le baptême et les autres sacrements ; et s'il manque quelque chose à son entière purification, Dieu a son purgatoire ; là il purgera tout.

Le corps passera aussi par le feu. A la fin des temps, Dieu allumera son grand feu, et tous les corps qui auront été asservis à la concupiscence y seront purifiés totalement.



Pour arriver à cette purification complète, il faut passer d'abord par la mort, puis par le feu.

La mort, le feu, ces choses-là font trembler ; mais ce sont les instruments de la justice de Dieu, les ministres de ses justes vengeances ; et il nous faut trouver bon tout ce que Dieu fait et donne.

Donc, que la vie et la mort bénissent le Seigneur ; que le feu et la flamme glorifient sa souveraine majesté !

Béni soit le feu qui conduit à Dieu'!



DEUXIÈME SEMAINE DE L'AVENT

Le Dimanche

Notre-Seigneur Jésus-Christ est l'unique Sauveur des hommes. Il a été annoncé à Adam dès le commencement, et donné au monde après quatre mille ans d'attente.

Pendant ces longs siècles, Dieu n'a pas cessé de verser sur les hommes des grâces de salut en vertu des mérites du Sauveur qui devait venir. De temps en temps aussi, Dieu soutenait la foi des fidèles en renouvelant la promesse primitive, en la rendant de plus en plus explicite, à mesure que les temps approchaient.



Ainsi, tout d'abord Dieu promit un Sauveur qui écraserait la tête du serpent. Abraham reçut l'assurance que ce Sauveur naîtrait de sa race ; Isaac et Jacob s'entendirent renouveler la promesse ; Jacob mourant prophétisa que le Sauveur naîtrait de la famille de Juda, son fils. Plus tard, dans la descendance de Juda, David eut révélation que le Sauveur naîtrait de sa famille. Tout était bien préparé. Alors vinrent les prophètes, et ils écrivirent à l'avance, pour ainsi dire, tous les traits de la vie du Sauveur.

Admire, ô mon âme, comment la miséricordieuse bonté de Dieu disposait tout pour nous donner le Sauveur. *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité.* Béni soit-il.

Le Lundi.

Dieu avait donné dès le commencement la promesse du Sauveur ; dès le commencement aussi, il donna des figures de ce Sauveur si désirable et si nécessaire.

Adam, lui-même, était la figure de Notre-Seigneur. Eve est tirée de son coté pendant son sommeil ; quand plus tard le nouvel Adam sera endormi sur la croix, son côté sera ouvert, et de l'eau et du sang qui en découleront il lui sera formé une épouse, l'Église.

* * *

Eve, elle-même, est la figure de Marie. Elle fut apelée Eve, parce qu'elle devait être la mère de tous les vivants. Marie, la nouvelle Eve, est plus mère que la première Eve; elle enfante non seulement les vivants, mais l'auteur de la vie.

Un ange vient traiter avec Eve de notre commune perte; un ange vient traiter avec Marie du salut de tous.

Ainsi, Adam, Eve, le serpent, se trouvent à la chute ; à la réparation, voici Gabriel, Marie, et JÉSUS le nouvel Adam.

Tout est bien. C'est ainsi voulu, c'est ainsi disposé de Dieu. Il a bien fait toutes choses.

Le Mardi.

Voici Abel, l'innocent Abel ; il est tué par son frère ; son frère c'est Caïn, le jaloux.

Nouvelle figure du Messie, lequel est non seulement innocent mais l'innocence la sainteté même.

Le Messie sera tué par son frère le peuple juif, jaloux de sa sainteté, de ses miracles, de sa grandeur, de sa bonté. Et à cause de cela, il faudra qu'il meure, qu'on le tue.

Abel eut donc cet honneur d'être la figure du Sauveur; c'est une grâce du Rédempteur descendue sur lui ; et comme Abel était l'image du Sauveur, l'œil de Dieu se reposait sur lui avec complaisance, comme on regarde l'image d'une personne aimée quand elle est absente.

* * *

Tout le temps qui précéda la venue de Notre-Seigneur, Dieu se créa des images du Rédempteur; et ses desseins miséricordieux pour le salut du monde se révélaient dans ces images vivantes de Celui qui était promis.

Heureux ceux qui, par la grâce de la foi, étaient à même de comprendre l'œuvre de Dieu et l'économie du salut des âmes.

Le Mercredi.

Une chose très remarquable, c'est qu'avant Notre-Seigneur les hommes offraient partout des sacrifices sanglants; et depuis Notre-Seigneur, ces sacrifices ont cessé.

Qu'est-ce que ce sang qui coulait partout, et qui, toujours versé, était toujours insuffisant ? Une image du sacrifice sanglant de Notre-Seigneur, lequel accompli une fois n'a plus besoin d'être renouvelé d'une manière sanglante. A lui seul il suffit.

Tous les autres, malgré leur variété, leur multiplicité, leur répétion quotidienne, ne suffisaient jamais.

L'homme reconnaissait par là qu'il avait mérité la mort, juste châtiment du péché. Ne pouvant se faire mourir lui-même (Dieu le défendait), il faisait mourir les animaux qui lui appartenaient, il versait un sang qui était à lui;

par là, il reconnaissait sa faute, il reconnaissait la nécessité du sacrifice sanglant de Notre-Seigneur sur la croix.

* * *

En voyant couler le sang des animaux, Dieu pensait au sang de son Fils unique ; et, à cause des mérites du Sauveur, il versait ses grâces sur les hommes qui lui offraient des sacrifices, quand la foi animait leurs offrandes, il purifiait leurs intentions, et leur donnait une part à la rédemption à venir.

Aujourd'hui les sacrifices sanglants ont cessé ; mais *nous avons un autel*, comme dit saint Paul, et un sacrifice non sanglant, et ce sacrifice est vérité. Béni soit l'agneau de Dieu !

Le Jeudi.

Les sacrifices anciens étaient innombrables ; toutefois il y en avait trois principaux, l'holocauste, le sacrifice pour le péché et le sacrifice eucharistique.

Dans l'holocauste la victime était tout entière consumée par le feu ; dans le sacrifice pour le péché, on en consumait par le feu une partie, le reste était mangé ; dans le sacrifice eucharistique, on en brûlait qu'une très faible partie, tout le reste était mangé.

Ici encore, nous avons des figures très expresses du sacrifice de Notre-Seigneur. A lui seul, il tient la place de tous les anciens sacrifices, il les explique, il les fait cesser, il les remplace très heureusement.

* * *

Sur la croix, Notre-Seigneur remplace l'holocauste ; car il est tout entier sacrifié, brûlé par le feu de son immense amour; sa vie devient un hommage à la majesté de Dieu, et en mourant pour nous, il nous délivre de la mort. Du même coup, il abolit les sacrifices sanglants.

A l'autel, Notre-Seigneur accomplit la signification des sacrifices pour le péché, et des sacrifices eucharistiques. Il est vraiment sacrifié, quoique sans mourir réellement; et il est vraiment mangé par le prêtre et les fidèles, sans que sa chair soit anéantie : elle est mangée, elle demeure vivante et elle demeure pour la nourriture de tous ceux qui viendront après nous.

Il est l'unique victime, l'unique sacrifice, l'unique nourriture des âmes; à lui seul, il adore Dieu, il efface les péchés, il verse ses grâces, il nous mène à Dieu. Béni soit-il!

Le Vendredi.

Il y avait au temple de Jérusalem un sacrifice quotidien le matin, et un autre le soir.

Les sacrifices consistaient en un agneau que l'on offrait sur l'autel des holocaustes, et que l'on y brûlait à petit feu; on voulait non seulement que le sacrifice fût offert, mais qu'il durât longtemps.

On aurait souhaité qu'il durât toujours.

Il fallait que l'œil de Dieu eût toujours une victime sur laquelle il pût se reposer, contemplant en elle l'image de notre grande et unique victime qui est Notre-Seigneur.

*
* *

Et c'est bien que Dieu ait prescrit à Moïse que cette victime serait un agneau, image à la fois de la parfaite innocence et pureté, comme de la souveraine douceur de Celui qui est l'Agneau de Dieu, la victime qui, de vrai, ôte les péchés du monde.

Le sang des agneaux ne coule plus à Jérusalem ; mais d'une extrémité du monde à l'autre, le sang de Notre-Seigneur coule sus les autels ; et le Saint Sacrifice ne cesse jamais sur la terre.

Adorons-le dans tous les lieux où il est sacrifié maintenant.

Le Samedi.

Dans les sacrifices anciens, on offrait différentes sortes d'animaux, mais surtout des bœufs, des agneaux, des boucs.

Tous étaient des figures de l'unique sacrifice de Notre-Seigneur.

Le bœuf figurait tout le travail de Notre-Seigneur pour le salut du monde : car le bœuf s'emploie au labour et fournit aux rudes besognes.

*
* *

L'agneau, comme nous l'avons dit, représentait la douceur et la pureté de notre incomparable victime.

Enfin le bouc exprimait cette même victime comme chargée de nos péchés, et portant sur elle, pour l'expier, la puanteur de tous les crimes du monde.

Notre-Seigneur a accompli toutes ces figures, et il a pris, sur lui tous nos péchés dont il a porté devant Dieu la confusion et la honte. Quelle leçon pour notre orgueil !

TROISIÈME SEMAINE DE L'AVENT

Le Dimanche.

Cette semaine sera employée à méditer l'Evangile de l'Annonciation.

Considérons donc aujourd'hui comment Dieu, voulant accomplir ses desseins de sauver le monde, envoie son ange à Marie lui annoncer la plus heureuse de toutes les nouvelles, et solliciter d'elle le plus grand de tous les consentements.

L'ange Gabriel avait été envoyé à Daniel, environ cinq cents ans auparavant, pour lui indiquer le temps précis de l'Incarnation du Sauveur; six mois auparavant, il avait été envoyé à saint Zacharie pous lui annoncer la naissance du Précurseur. Maintenant il vient à Marie. Elle paraissait moins que Daniel premier ministre d'un roi, moins que Zacharie prêtre illustre de la famille de Lévi; il vient à l'humble Marie, l'épouse du charpentier Joseph.

* * *

Dieu s'est tant humilié dans l'Incarnation, qu'il a voulu à l'avance humilier sa mère, lui ôtant la gloire d'être fille des rois, lui ôtant même l'apparence extérieure de sa très pure virginité, puisqu'il l'avait faite épouse de Joseph.

Tout devait être humble, là où le roi des cieux a voulu tant s'humilier.

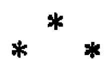
Humilions-nous donc, si nous voulons que Jésus vienne à nous. O Sauveur du monde, humilié pour notre amour, faites-nous humbles pour votre amour.

Le Lundi.

L'ange ouvre la bouche, et il commence par saluer et louer celle dont il vient demander le consentement. Il lui dit : *Ave*. En latin, *salut*; mais en hébreu, *paix à toi*. Puis il fait à Marie trois compliments que nous ne saurions assez admirer.

Il la dit : *Pleine de grâces*. Riche des dons de Dieu, chère à Dieu, chérie de Dieu, unie à Dieu par une grâce unique, abondante, surabondante, comme il convenait à celle que Dieu le Père avait choisie pour devenir la mère de son unique Fils.

L'ange dit en second lieu : *Le Seigneur est avec vous*. Il était avec elle par cette grâce unique qui remplissait toute l'âme de Marie; il y était pour la protéger, la conduire en toutes choses, et la faire servir à l'accomplissement des grandes merveilles qui allaient se réaliser.



Enfin l'ange dit : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, c'est-à-dire la plus bénie des femmes. Eve avait été grandement bénie; Sara, grandement bénie; Rachel, grandement bénie; mais Marie est incomparablement la plus bénie. Car Marie est bénie dans sa virginité et dans sa maternité; vierge bénie entre toutes les vierges, mère bénie entre toutes les mères.

Apprenons de l'ange à dire, à dire souvent, à dire toujours bien : Je vous salue Marie.

Le Mardi.

A la voix de l'ange, dit le Saint-Esprit, Marie fut troublée. Il ne dit pas qu'elle fut troublée à sa vue. Il semblerait par là que Marie vivait dans une société sainte et presque habituelle avec les anges.

Un ange, un archange arrive, Marie n'est pas troublée. Il parle, et elle est troublée. Ah! c'est qu'en place de chanter Dieu tout seul, il semble ne chanter que Marie.

*
* *

Marie n'aimait pas à entendre ses louanges ; peut-être même elle n'en avait jamais rien entendu ; mais aujourd'hui la louange est excessive : Marie se trouble.

Sainte humilité ! O belle, et douce, et gracieuse, et aimable vertu ! Elle fait la gloire, la beauté de la mère de Dieu. Dieu lui envoie son ange parce qu'elle est humble ; Dieu va l'exalter, parce que toujours elle a été fidèle à ne vouloir de la gloire que pour Dieu.

O très sainte mère de Dieu, si grande et si humble, enseignez à vos enfants la science sublime de l'humilité. Obtenez-nous cette vertu, que nos péchés devraient nous rendre facile, mais que notre corruption originelle nous rend si difficile.

Le Mercredi.

L'humilité n'a jamais rien à craindre Dieu qui aime cette vertu entre toutes ne veut pas qu'elle craigne jamais rien. Aussi l'ange reprend tout aussitôt : *Ne craignez pas Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu.*

L'humilité n'a rien à craindre, parce que toujours elle trouve la grâce de Dieu. Or la grâce que Marie avait trouvée devant Dieu, c'était de lui plaire pour être mère du Sauveur. L'ange le lui déclare : « *Vous concevrez en votre sein et enfanterez un fils que vous appellerez* JÉSUS. *Il sera grand*, grand par sa nature puisqu'il *s'appellera le Fils du Très-Haut* ; grand par sa dignité, il sera roi et *règnera sur la maison de Jacob*, et sur toute l'Eglise et sur tout le monde ; grand par la durée de son règne, puisqu'il *n'aura pas de fin.* »

Que de grandeurs pour le Fils ! mais quelle grandeur pour Marie de devenir la mère d'un tel fils !

***

Toutefois Marie estimait quelque chose plus que la grandeur d'être mère de Dieu.

Marie était vierge ; et elle craignait plus de perdre le trésor de sa virginité, qu'elle ne souhaitait l'honneur de la divine maternité.

Admirons les sentiments de la Très Sainte Vierge. C'est par là qu'elle a su plaire à Dieu ; c'est par là qu'elle est devenue et la mère de Dieu et la mère de toutes les vierges.

Le Jeudi.

Marie dit à l'ange : *Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ?*

Voici la première parole que l'Evangile nous fait connaître de la Très Sainte Vierge. C'est une parole de pureté, de virginité. Jamais la terre n'avait entendu de semblable langage.

Il était de toute convenance que la première parole de la Vierge des vierges fût une parole et comme un évangile de pureté.

Dieu, qui avait créé Marie pour la rendre mère de son unique Fils, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré très éminent ; et par là il la préparait à entrer dans la participation de sa suprême paternité, il la rendait la vraie et unique mère de Celui dont il est l'unique et le vrai père.

***

Dieu conçoit et engendre seul son Fils en la Très Sainte Trinité ; et maintenant qu'il veut l'envoyer dans le monde, il veut qu'il soit conçu d'une vierge, d'une vierge très pure, d'une vierge demeurant vierge, Dieu étant le seul Père de son Fils, fils de la Vierge.

Ainsi, comme la naissance de JÉSUS en Marie adore la naissance du Fils en son Père, la pureté de Marie est l'adoratrice de la divine pureté de Dieu lui-même.

Ces mystères sont grands ; ils ressortent de la parole de Marie : *Je ne connais point d'homme.*

Adorons la sublime pureté de Dieu ; admirons la virginale pureté de Marie ; rendons hommage à JÉSUS Fils de Dieu dans l'éternité, fils de Marie dans le temps. Béni soit-il !

Le Vendredi.

L'ange ayant expliqué à Marie que sa maternité serait l'œuvre du Saint-Esprit, la vierge très prudente, ayant compris le mystère de la volonté de Dieu, répondit : *Je suis la servante du Seigneur.*

Comme la désobéissance d'Eve est bien réparée ! comme son incrédulité envers Dieu est bien compensée par l'humble soumission de Marie !

Dieu l'appelle sa mère ; et elle, loin de se grandir à ses propres yeux d'une telle maternité, se dit simplement la servante du Seigneur.

Ceci est le secret de l'humilité. Cette belle et inestimable vertu reçoit de Dieu les grâces les plus grandes ; et, comme elle sait que ces grâces sont grâces et grâces de Dieu, elle rend fidèlement à Dieu toute la gloire de ces grâces, et pour elle, elle demeure dans sa petitesse, dans son néant.

*
* *

« Dieu me fait sa mère, semble dire Marie : c'est sa grâce, que ce soit sa gloire. Moi de moi-même, je ne suis rien ; par la nature qu'il m'a donnée, je suis sa servante. C'est tout ce que je trouve en moi ; encore ce que j'y trouve est un don de Dieu ; qu'il soit donc lui seul glorifié de tout. Pour moi *je suis la servante du Seigneur.* »

Marie est mère de Dieu, et elle est humble ; pour nous, nous sommes pécheurs, et nous sommes orgueilleux. Quelle pitié ! Mon Dieu, s'il vous plaît, faites-nous miséricorde.

Le Samedi.

Et Marie dit encore : *Qu'il me soit fait selon votre parole !*

La Vierge avait à peine prononcé cette grande parole, que le Verbe s'est fait chair en son sein très pur.

Une parole semblable, *fiat !* avait tiré le monde du néant ; au *fiat* de la Vierge, le Fils de Dieu est tiré du sein de son

Père, conçu au sein de sa mère, revêtu de notre humanité, homme vivant d'une âme semblable à nos âmes.

C'est alors que commença ce grand mystère de l'Incarnation, ce grand mystère d'un Dieu-homme et d'un homme-Dieu ; d'une âme humaine devenue l'âme du Fils de Dieu ; d'un corps humain devenu le corps d'une Personne divine.

*
* *

L'âme de Jésus fut la première des âmes qui vit Dieu ; car elle reçut du même coup l'existence, l'union au Fils de Dieu, la grâce sanctifiante et la claire vue de Dieu. Heureuse âme ! que de biens Dieu lui fit en un instant ! Et cette âme-là, Dieu l'a créée pour aimer nos âmes.

Le corps de Jésus fut créé pour être une victime pure et très pure, chargée de porter, de payer et d'expier tous les péchés du monde.

Il fut créé encore pour nous être donné dans l'Eucharistie. Et toutes ces merveilles ont été opérées à la parole de Marie, *Fiat*.

O mon Dieu, dans ces grandes œuvres de votre miséricorde, vous faisiez la part de mon âme.

Pour cette part, ô mon Dieu, je vous dis avec Marie : *Fiat !* Qu'il me soit fait selon votre miséricorde ! *Fiat, Fiat !*



QUATRIÈME SEMAINE DE L'AVENT

Le Dimanche.

Nous méditerons d'ici à Noël sur la vie de Notre-Seigneur au sein de sa bienheureuse mère.

Il y a là de grandes merveilles : une Personne divine unie personnellement à une âme et à un corps, à une âme pareille à nos âmes, à un corps pareil à nos corps.

Mais cette âme, dès le premier moment de son existence a reçu du Fils de Dieu la grâce et la gloire. Elle a vu Dieu comme elle le voit maintenant, elle a joui de la vue de Dieu comme elle en jouit maintenant ; elle a été en un même moment créée, sanctifiée et glorifiée.



Notre-Seigneur n'a pas voulu que son corps fût glorifié si tôt. Il le crée à la ressemblance des nôtres, lui laisse la faiblesse, l'infirmité, la puissance de souffrir ; il voulut pour ainsi dire lui faire mériter sa glorification, et il la mérita effectivement pour lui-même d'abord, et pour nous à qui il a bien voulu faire part de ses divins mérites.

Qu'elle est admirable, qu'elle est adorable cette vie de Notre-Seigneur, dans ce temps où il n'était vu, connu que de Dieu son Père et de Marie sa Mère. Quelle gloire pour le Père, d'avoir en JÉSUS un adorateur qui est Dieu ; quelle joie pour Marie d'unir ses adorations aux adorations de JÉSUS !

Qui entrerait en participation de ces états avancerait loin dans la voie du ciel.

Jésus, attirez-nous à vous ; unissez-nous à vous ; faites-nous prier avec vous.

Le Lundi.

La vie de Jésus au sein de Marie est une vie d'adoration envers Dieu.

L'adoration que Dieu reçoit de Jésus est plus grande que celle du premier Adam innocent, plus grande que celle des anges et des séraphins.

Elle est digne de Dieu, parce qu'elle lui est rendue par l'Homme-Dieu.

Si Jésus ne se fût point incarné, il n'aurait pu adorer son Père ; si le fils de Marie n'était pas Dieu, il ne saurait pas plus que nous rendre à Dieu une adoration digne de lui.



Réjouissons-nous donc de ce que Dieu reçoit une gloire pareille depuis l'Incarnation ; réjouissons-nous de ce que cette gloire lui est rendue par la nature humaine qui est en Jésus. Cette nature, c'est la nôtre ; comprenons bien que Jésus a voulu reverser sur nous les mérites de cette nature qu'il a prise de nous et pour nous.

O Père, nous vous rendons grâces pour votre grande gloire. O Fils, nous vous bénissons, de ce qu'en notre nom vous glorifiez ainsi le Père. O Saint-Esprit, faites-nous nous unir aux adorations de Jésus.

Le Mardi.

Jésus, vivant au sein de Marie, est une victime qui s'offre à Dieu pour nous.

Elle est pure cette victime, et digne de Dieu ; elle est grande et grandement abaissée. C'est pourquoi elle plaît à Dieu. Elle répare toutes choses, cette victime unique et incomparable.

En entrant dans ce monde, dit saint Paul, Notre-Seigneur s'adresse à son Père : « Tous les sacrifices anciens ont été impuissants et insuffisants ; alors j'ai dit, me voici ! »

*
* *

O Père, jetez les yeux sur cette victime. Elle est humble, elle est sainte, elle est tout entière vouée à votre gloire, comme à notre salut.

Elle est à vous, ayez-la pour agréable ; elle est à nous, faites, mon Dieu, qu'elle nous soit chère par dessus-tout.

Comme elle vous glorifiait dans le sein de Marie, qu'elle vous glorifie en nous après la communion ! O Jésus, ouvrez s'il vous plaît les yeux de nos âmes, afin que nous vous reconnaissions quand vous vous donnez à nous. Victime pure et sainte, soyez notre salut.

Le Mercredi.

La vie de Jésus au sein de Marie est une vie de renoncements.

Jésus s'est là constitué prisonnier ; il a sacrifié sa liberté, même la liberté de ses mouvements. Il a un cœur qui ne vit pour ainsi dire que d'un emprunt perpétuel fait au cœur

de sa mère ; il a des yeux pour ne pas voir, des membres pour ne pas se mouvoir.

Pour nous, notre vie au sein de nos mères est nulle, nous ne savions rien, nous ne sentions rien ; notre âme ne pouvait faire aucun acte d'intelligence, ni de volonté.

*
* *

Mais l'âme de JÉSUS savait, voulait, sentait ; et elle acceptait cet état de privation, d'anéantissement, de renoncement. Non-seulement elle l'acceptait, mais elle l'embrassait avec amour comme un moyen de satisfaire à Dieu pour nos péchés, nos volontés coupables, nos contentements déréglés, nos démarches insensées, nos regards égarés, nos paroles malheureuses, et toutes nos actions qui s'éloignaient de la règle de la volonté de Dieu.

Mon Dieu, pour adorer ces renoncements de Notre-Seigneur, faites-moi la grâce de pratiquer aujourd'hui quelques renoncements en mes regards, en mes paroles, en mes contentements.

Le Jeudi.

La vie de JÉSUS en Marie était une vie de très douces communications du fils avec la mère, de la mère avec le fils.

JÉSUS comme créateur donnait la vie à sa mère et Marie donnait la vie à son créateur devenu son fils.

Que JÉSUS ait donné la vie à sa mère, c'est l'ordre accoutumé ; comme Dieu, il est l'auteur de tout être, de toute vie, de tout bien ; mais que la créature ait donné la vie à son créateur, c'est la grande merveille de l'Incarnation.

En Adam, la créature n'avait pas voulu dépendre de son créateur; mais voici JÉSUS qui se fait dépendant de sa créature. C'est ainsi que tout est réparé.

* * *

Mais qui nous dira combien divines furent les communications du cœur de Marie et du cœur de JÉSUS, de l'âme de Marie et de l'âme de JÉSUS ? Il y a là des mystères d'amour, de tendresse, de douceur, de paix, que nous ne pourrons jamais comprendre.

Au moins, admirons-les; bénissons-en le Saint-Esprit, qui en est l'auteur avec le Fils et le Père, et réjouissons-nous avec Marie de toutes ses joies de mère : *Gaudia matris habens.*

Le Vendredi.

La vie de JÉSUS au sein de Marie était une préparation à sa vie sur la terre. Là JÉSUS se créait des yeux pour nous voir, une bouche pour nous parler, un cœur pour nous aimer, des pieds et des mains pour les faire clouer sur la croix.

JÉSUS formait là la matière de son grand sacrifice; et il aspirait vers le temps où la volonté de son Père l'appellerait à offrir effectivement ce sacrifice.



Ce que JÉSUS devait dire au cours de ses prédications, il le disait déjà dès le sein de sa mère : « J'ai à être baptisé d'un baptême de sang, et combien je suis pressé de le voir s'accomplir ! »

Du sein de Marie, JÉSUS regardait sa croix; et, prisonnier qu'il était en sa mère, il souhaitait le jour où il serait prisonnier, condamné, cloué sur la croix pour notre salut.

Le secret de JÉSUS, c'est qu'il nous a aimés, et que toujours il a souhaité d'être la victime de l'amour qu'il a pour son Père et pour nous.

Rendons-lui en grâces, et aimons-le.



DE NOEL A LA CIRCONCISION

Veille de Noël.

Les temps sont accomplis, l'heure de Dieu est arrivée ; les promesses antiques, les prophéties si multipliées, les figures mystérieuses vont recevoir leur accomplissement.

Marie va donner au monde son Sauveur ; le monde ne s'en doute guère; il est, comme toujours, tout-à-fait distrait; toutefois Dieu veille à l'accomplissement de ses desseins.

* * *

Le Sauveur naîtra, mais à minuit, dans une étable. Il sera seul, mais en vérité qui donc sur la terre mérite d'être témoin de la naissance de JÉSUS, de la maternité de Marie ? Qui donc ? personne. C'est pourquoi Marie sera délaissée, JÉSUS abondonné.

De telles merveilles sont et doivent rester le secret de Dieu. Donc, ô Marie, allez à l'étable ; les regards des hommes n'iront point là troubler la paix de votre prière ; allez à l'étable, ô vous que les hommes ne méritent pas de recevoir en leurs maisons ; vous coucherez JÉSUS dans la crèche. Là, du moins, il n'y a pas de péché.

JÉSUS, mon Dieu ! Ah ! quand mon âme sera-t-elle pure pour vous recevoir en la sainte communion ?

Noël.

Il est né !

Il est né du Père avant tous les siècles, il est né de Marie en cette nuit fortunée.

Sa naissance du Père est toute de splendeur et de lumière; sa naissance de Marie s'accomplit dans le silence d'une profonde nuit.

Mais dans cette nuit, il est lumière. Il naît, mais d'une mère vierge, comme là-haut d'un père vierge ; il naît, mais sa naissance est célébrée par les anges ; il naît, et sa naissance qui donne à Dieu la gloire, nous donne à nous la paix.

* * *

Que tout est grand dans ce mystère ! Combien belle est Marie, le donnant au monde, l'enveloppant de langes, le couchant en la crèche, l'adorant et l'aimant ! Combien beau est le divin Enfant ? Il est muet, il semble ne pas voir, mais son silence parle et dit des merveilles, ses yeux s'ouvrent pour pleurer plus que pour regarder, son cœur est tout d'amour.

JÉSUS, mon Dieu ! je vous aime par-dessus tout.

Saint Etienne.

Du temps de saint Grégoire, pape, on chantait à Rome en ces fêtes de Noël, une préface, où, s'adressant à la Sainte Vierge, l'Eglise lui disait : *Lacta, mater, cibum nostrum*. Allaite, ô mère, notre nourriture.

Quel doux mystère, Marie nourissant de son lait le divin Enfant ! Elle continue son office de mère, elle verse en JÉSUS sa propre vie, son propre sang : *Lacta*. Elle remplit cet office avec un amour qui est unique, comme elle même, comme son fils. Elle est mère : *Lacta, mater*.

* * *

Mais voici un autre mystère qui a bien aussi sa douceur ; celui que Marie nourrit de son lait, c'est Jésus qui nous nourrira de sa chair ; cette chair qui se nourrit du lait de Marie, nous sera donnée dans l'Eucharistie. Elle grandit pour être un jour notre nourriture. *Lacta, mater, cibum nostrum.*

Mon Dieu, pour honorer ces doux mystères, donnez-moi des larmes.

Saint Jean.

Voici le disciple que Jésus aimait.

Et parce que Jésus l'aimait, il le rendit aimable à ses yeux ; il le voulut vierge.

En cela, Notre-Seigneur se préparait un ami, et ensuite un gardien pour Marie.

Qu'elle est belle cette amitié de Jésus et de saint Jean! Quel doux échange entre le cœur si aimant de Jésus et le cœur si fidèle du disciple bien-aimé !

* * *

Jésus se révélait à saint Jean, et saint Jean était digne des communications de Jésus. Aussi ce très cher disciple a-t-il pénétré plus que tous les autres dans les mystères des grandeurs de son divin maître. Il a lu dans les secrets de sa divinité, il a dit en termes magnifiques les excellences du Verbe de Dieu, du Verbe-Dieu ; et quand Jésus fut remonté dans les cieux, Jean demeura près de Marie, il la prit chez lui. Il était son fils, elle était sa mère.

Divin Jésus, si vous vouliez nous enseigner la science de votre amour !

Les Saints Innocents.

Salvete flores martyrum.

Voici les fleurs des mártyrs, les enfants, les Innocents.

Ils sont mis à mort pour JÉSUS, et JÉSUS leur donne la vie éternelle.

L'enfant JÉSUS est glorifié par le sang de ces Saints Innocents, qui ont l'honneur de mourir pour JÉSUS, pour JÉSUS qui mourra pour eux et pour tous.



Si les anges du ciel pouvaient nous envier quelque chose, ce serait de pouvoir souffrir pour JÉSUS. Pour eux, ils ne le peuvent. Ils ont le mérite de l'innocence, de la pureté parfaite : ils n'ont pas celui de la souffrance.

Dieu nous a révélé cela, à nous pécheurs ; et voici des enfants qui non seulement peuvent souffrir, mais, qui plus est, mourir pour l'honneur de Dieu.

Heureux enfants, que votre part est belle ! Priez pour nous JÉSUS, et obtenez-nous de pouvoir souffrir quelque chose pour lui.

Le 29 Décembre.

La naissance de JÉSUS est un mystère tellement riche de grâces, qu'il s'étend jusqu'à nous, nous vient prendre pauvres enfants d'Adam, et nous fait naître enfants de Dieu.

Le Saint-Esprit, qui s'est reposé sur Marie pour la rendre mère du Fils de Dieu, s'est reposé aussi sur les eaux du baptême, et de ces eaux nous a fait naître, nous aussi, enfants de Dieu.

* * *

Dieu, dit saint Léon, a donné à l'eau ce qu'il a donné à sa mère. *Dedit aquæ quod dedit matri.*

Ainsi Jésus s'était fait homme pour nous faire enfants de Dieu ; il est né pour nous faire naître ; il est né de Marie pour que nous devinssions ses frères et ses cohéritiers dans le royaume de son Père.

O chrétien, s'écrie saint Léon, reconnais ta dignité. *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.*

Le 30 Décembre.

Jésus l'a dit : Il nous faut devenir enfants pour entrer dans le royaume des cieux. Lui-même, pour nous en ouvrir la porte, s'est fait enfant, et il menace de nous en exclure à tout jamais si nous ne devenons enfants.

L'enfance a ses défauts ; et ce n'est pas là ce qu'il nous faut imiter en elle. Elle a des qualités qui plaisent à Dieu, et c'est là ce qu'il veut voir en nous.

* * *

Être dociles, obéissants, abandonnés à la paternelle Providence de Dieu ; être humbles, doux et modestes, voilà des qualités de l'enfance, et c'est de ces qualités que Jésus veut nous voir enrichis.

Il les possède toutes éminemment ; il peut, il veut les verser dans nos âmes ; demandons-les lui, et prions-le que, puisqu'il s'est fait enfant pour nous, il nous fasse devenir enfants pour lui.

Le 31 Décembre.

Cette journée sera pour nous une journée d'action de grâces à Dieu. Il nous a donné des journées nombreuses, des années déjà nombreuses, et par-dessus tout des grâces innombrables.

Tant de bienfaits de Dieu exigent de nous une reconnaissance profonde ; pénétrons-nous donc des sentiments que doivent exciter en nous les grâces reçues en cette journée, en cette semaine, en cette année, en toutes nos années.



Disons bien à Dieu avec le psaume : *Quid retribuam ?* Dieu m'a tant donné, que lui rendrai-je ? Je me dois à lui pour ce qu'il m'a créé ; que lui rendrai-je donc pour ce qu'il m'a racheté ?

Notre dette envers Dieu est grande et très grande. Dieu seul en connaît, en mesure l'étendue.

Mon Dieu, donnez-moi, s'il vous plaît, de vous remercier et de vous aimer.



DE LA CIRCONCISION A L'EPIPHANIE

La Circoncision.

Aujourd'hui Notre-Seigneur petit enfant est pour nous blessé, déchiré, ensanglanté. On n'aurait donc pas pu attendre pour faire de ce tendre agneau une victime ? Non, la loi était écrite, elle pressait, il fallait du sang.

Mais cette loi de sang, écrite pour les hommes pécheurs, ne concernait point le Fils de Dieu, même devenu fils de Marie. Toutefois, il se soumet à loi, dure, humiliante, impitoyable ; il se soumet.

* * *

Et pourquoi, ô doux agneau, vous soumettez-vous à cette loi ? Vous prenez sur vous les péchés de tous ; vous voulez en votre chair expier, réparer les concupiscences, les dérèglements de la chair ; vous faites de nos péchés vos péchés, parce que vous voulez de votre justice faire notre justice.

Soyez béni, ô très doux agneau, pour cette plaie, pour ce sang, pour ces douleurs de votre très pure et toute purifiante circoncision.

Pour prix de votre sang, vous recevez le Saint Nom de JÉSUS. Que la vertu de votre sang précieux nous fasse donc vous aimer et dire toujours avec amour votre Saint Nom JÉSUS.

Le 2 Janvier.

Méditons aujourd'hui les larmes de Marie en ces jours de la circoncision de Notre-Seigneur

JÉSUS versait son sang, Marie versait des larmes, JÉSUS aurait voulu que Marie ne pleurât pas ; Marie aurait souhaité que le sang de JÉSUS ne fût point versé.

Mais une volonté de Dieu, juste et miséricordieuse, demandait à JÉSUS son sang et à Marie ses larmes.

* * *

Marie avait donné à JÉSUS son sang, son lait, il ne manquait plus que ses larmes, les voilà qui coulent ; et Marie se fond d'amour pour JÉSUS.

Aimer, c'est donner ; aimer bien, c'est donner beaucoup ; aimer de tout, c'est donner de tout.

Marie, notre bonne Mère, enseignez-nous à aimer JÉSUS.

Le 3 Janvier.

Méditons les douleurs intérieures de JÉSUS dans le mystère de sa circoncision.

JÉSUS, encore qu'il fût petit enfant, connaissait toutes choses comme il les connaît aujourd'hui. Il voyait comment la désobéissance d'Adam avait infecté l'humanité tout entière. Les âmes avaient perdu la grâce, les corps avaient perdu la paix. La chair était devenue la proie d'une concupiscence d'autant plus malheureuse qu'elle était l'instrument de transmission du péché originel.

Notre-Seigneur mesurait l'étendue de cette première plaie de notre nature, il voyait tous ses ravages dans la suite des siècles, il reconnaissait là la cause de la damnation d'une infinité d'âmes ; alors il était touché d'une douleur profonde, et la plaie de sa sainte chair ne faisait que répondre à une blessure intérieure de son âme.

* * *

Voulant réparer nos malheurs, guérir nos blessures, rendre aux hommes sa grâce et la paix, Jésus se fait victime pour nous, et le voilà tout baigné intérieurement dans sa douleur, extérieurement dans son sang et dans ses larmes ; et c'est ainsi qu'il devient, et pour nous et pour son Père, l'Agneau de Dieu qui porte, pour les ôter, les péchés du monde.

Le 4 Janvier.

Il y a une circoncision spirituelle que l'apôtre saint Paul nous enseigne quand il écrit aux Romains : « La véritable circoncision n'est pas celle qui se fait dans la chair, et qui n'est qu'extérieure ; la circoncision vraie est celle du cœur, qui se fait par l'Esprit. » (*Rom.* II, 28-29.)

Il enseignait la même chose aux Colossiens :

« C'est en Jésus-Christ, disait-il, que vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'est pas faite de main d'homme, mais de la circoncision chrétienne, qui consiste dans le dépouillement du péché. » (*Coloss.* II, 11.)

C'est dans le baptême que s'opère cette circoncision chrétienne, car par le baptême nous renonçons à Satan, à ses œuvres, à ses pompes ; toutes ces choses doivent pour nous être mortes, comme était morte la chair coupée dans l'enfant circoncis.

* * *

Et comme le Juif circoncis vivait pour garder la loi de Moïse, le Chrétien doit vivre pour garder la loi de Jésus-Christ : tout le reste doit être mort pour lui.

Vivre dans cet esprit, c'est pratiquer tous les jours les renoncements à ce qui nous flatte, à ce qui nous plaît, et nous mortifier joyeusement pour vivre à Dieu, en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

A qui suivra cette règle, dit saint Paul, paix et miséricorde.

Le 5 Janvier.

Considérons la vie de la Sainte Famille dans la pauvre étable de Bethléem.

JÉSUS est là, pauvre, silencieux, solitaire ; il prie, il pleure, il souffre, il aime.

Il se soumet à tous les besoins d'un petit enfant, à toutes les humiliations de cet état d'enfant qu'il a choisi parce qu'il l'a bien voulu.

Marie est là pour le servir, l'adorer, l'aimer. Oh ! comme elle le regarde, comme elle le porte, comme elle lui donne son lait, et son cœur, et tout !

* * *

Joseph s'unit à Marie pour adorer JÉSUS, mais comme Marie est tout à JÉSUS, il semble que Joseph avait le soin de pourvoir aux besoins de la Sainte Famille.

Mais dans cette famille, comme tout est bien ordonné, bien concordant, bien paisible ! L'unique règle est de servir JÉSUS ; l'unique bien c'est JÉSUS, l'unique amour c'est JÉSUS.

Et JÉSUS suffit à tout.

Ah ! que la Sainte Famille soit bien le modèle de la nôtre !

L'ÉPIPHANIE

Premier jour.

Voici les Mages, ils sont partis de loin, ils arrivent à Jérusalem et disent tout haut : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ?

Les Mages, prémices de la Gentilité, étaient notre image. Nous aussi, nous sommes venus de loin, nous avons été tirés de cette région ténébreuse qui se nomme le péché originel ; nous sommes arrivés à Jérusalem, nous voilà dans l'Eglise ; et dans l'Eglise, en cette petite place que Dieu nous y a préparée, nous disons : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Où est le Roi ? Où est JÉSUS ?



Ici nous chantons le saint cantique : « O toi que mon âme aime, fais-moi savoir où tu gardes ton troupeau, où tu reposes sur le midi. » (*Cant.* I, 6.)

Hélas ! JÉSUS, voyez ici ces âmes qui sont à vous, qui vous cherchent, qui vous appellent, qui vous réclament : Où est-il l'unique Roi, l'unique Bien-aimé, l'unique Epoux, l'unique JÉSUS ?

Il est dans son ciel, il est dans l'Eucharistie, il est vivant dans nos cœurs.

Ah ! partout où il est, partout il nous aime. Venez, aimons-le ; venez, adorons-le. *Venite adoremus.*

Second jour.

« Nous avons vu son étoile, disent les Mages, et nous sommes venus l'adorer. »

La splendeur éternelle était tellement voilée sous l'enveloppe de notre chair, que pour la faire connaître, il fallait une étoile. Saint Jean-Baptiste montrera aux Juifs le Verbe de Dieu ; l'étoile le montre aux Mages.

Oh ! combien grand est l'aveuglement des hommes ! Il faut qu'on leur dise : C'est ici qu'est la lumière.

Mais quelle douce miséricorde du Rédempteur ! Il a fait luire à nos yeux son étoile ! Son étoile, c'est la foi. La foi nous a fait connaître JÉSUS, la foi nous mène à JÉSUS. Quel don ! quelle grâce ! Ce don, nous le tenons ; cette grâce, elle nous a été faite.

* * *

O sainte lumière de la foi, béni soit Celui qui t'a créée ; béni soit Celui qui t'a créée pour nous, qui t'a créée dans nous !

Saint Pierre disait aux fidèles : *Dieu vous a appelés en son admirable lumière.*

Dans cette lumière, c'est la joie, c'est la paix, c'est le commencement du paradis.

Donc nous avons vu son étoile, et nous sommes venus adorer JÉSUS. *Venite adoremus.*

Troisième jour.

« Nous avons vu son étoile, disent les Mages, et nous sommes venus. »

Ils n'ont point hésité, point différé ; ils ne savaient pas au juste où ils allaient ; ils ne mesurèrent pas l'immense danger qu'il y avait à aller demander à Hérode roi des Juifs où était Jésus, qu'ils appellent roi des Juifs.

La foi qui les éclaire, le saint désir qui les anime, les délivrent de toute crainte, de toute hésitation, de toute défiance ; ils cherchent Jésus, cela suffit pour n'avoir à craindre de rien.

***

Que l'obéissance des Mages est admirable ! « Nous avons vu, disent-ils, et nous sommes venus. » Pour eux, voir et venir, c'est tout un.

Ceci nous enseigne l'obéissance. Nous entendons un mot, allons ! Un signe nous est fait, marchons ! Pas d'hésitation, pas d'explication, pas de *mais !*

Obéissons, obéissons : nous trouverons Jésus avec Marie sa mère, comme l'ont trouvé les Mages.

Quatrième jour.

Considérons Hérode. C'est la parfaite image de l'hypocrite. Il pense une chose, il en dit une autre ; il enseigne aux Mages où est Jésus, il les envoie, et lui-même n'y va pas.

Mais il promet qu'il ira. Il se donne ainsi le mérite de la bonne volonté ; le mérite devant les hommes ; car, de la bonne volonté, il n'a que le masque. Ce qu'il veut c'est faire mourir Jésus ; ce qu'il dit, c'est qu'il ira l'adorer.

Scélératesse ! Vouloir faire mourir Jésus, et dire devant les Mages et toute sa cour qu'il ira l'adorer !

*
* *

Oh ! que cette hypocrisie est détestable ! Mais qu'elle est commune sur la terre ! Elle est au cœur de presque tous les hommes qui veulent faire le mal qui leur plaît, et jouir de l'estime des bons en se donnant des airs de faire le bien.

Rendons grâces à Notre-Seigneur qui, en nous inspirant le désir vrai de lui plaire, nous a guéri de cette plaie désolante de l'hypocrisie ; et supplions Dieu de nous mettre à tout jamais au cœur l'amour de son éternelle vérité.

Cinquième jour.

Quand les Mages arrivèrent à Jérusalem, l'étoile disparut. Quand ils eurent quitté la cour d'Hérode, ils la revirent et en furent comblés de joie.

Qu'est-ce que cela nous enseigne, sinon l'immense danger qui se trouve dans la société des méchants ? Quand on est auprès d'eux, la lumière surnaturelle diminue, s'efface : on n'y voit plus, on est comme perdu, on est trop souvent tout à fait perdu.

* * *

Mais, si l'on ne se trouve avec eux qu'en passant, sans que le cœur soit engagé, on s'en sépare le plus tôt possible ; alors la lumière divine reparaît, la joie renaît au fond de l'âme. Que l'on est bien, loin du monde ; que l'on est bien, là où on ne cherche que Jésus !

Allons en une solitude où, séparés des méchants, nous n'aurons pas d'autre volonté, d'autre empressement que de chercher Jésus. Quittons la cour d'Hérode ; reprenons,

sous la conduite de l'étoile, en silence, en paix, en joie, le chemin de Béthléem.

Sixième jour.

Les Mages arrivèrent à Béthléem, ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie sa mère, et ils lui offrirent des présents, or, encens et myrrhe.

Voyons les Mages entrant dans l'étable, ils la trouvent plus resplendissante que leurs palais ; ils trouvent là un Roi plus grand que les rois, une mère plus douce que toutes les mères.

Ils entrent, ils se prosternent, ils adorent ; heureux moment, heureux terme de leur pèlerinage !

Ils offrent l'or, emblème de leur amour, l'encens image de leur prière, la myrrhe symbole de leur pénitence.

***

De plus, en offrant l'or, ils reconnaissent en JÉSUS leur roi ; en offrant l'encens, ils honorent Dieu ; en offrant la myrrhe, ils confessent la mort future du Sauveur qu'ils adorent.

Ils auraient voulu vivre et mourir à la cour de JÉSUS ; mais l'ordre divin les renvoie dans leurs états. Seulement, après avoir trouvé le vrai Roi du ciel et de la terre, ils se gardent bien de repasser chez le roi Hérode.

Et nous aussi, offrons à JÉSUS l'or, l'encens et la myrrhe ; fuyons le monde et n'aspirons plus qu'à voir au ciel Celui qui nous a apparu dans l'étable.

Septième jour.

L'or, l'encens et la myrrhe sont des présents pleins de mystères. Eux qui signifient les qualités de JÉSUS, les dis-

positions des Mages, ne représentent-ils pas exactement les troix vœux de religion ?

Qui donne l'or, donne tout ce qu'il a, et se dépouille de toute propriété : le don de l'or exprime bien le vœu de pauvreté.

Qui donne l'encens offre à Dieu le sacrifice de l'obéissance. En effet, quand nous jetons l'encens sur le feu, il se consume en une fumée odorante qui monte vers le ciel. Le feu, c'est l'obéissance : l'encens, notre volonté ; quand elle se consume en obéissant, nous offrons à Dieu un sacrifice d'agréable odeur.

Qui donne la myrrhe offre à Dieu la chasteté. La myrrhe en effet, préserve les corps de la corruption. Si elle conserve les corps des morts, la chasteté a le privilège de rendre incorruptibles les corps des vivants ; elle est donc une myrrhe très précieuse.

* * *

N'est-il pas heureux que de pauvres âmes puissent offrir à Jésus de tels présents, des présents vraiment royaux ?

Ah ! si Dieu nous a appelés à la vie religieuse, supplions-le qu'il nous garde à tout jamais dans l'esprit de nos vœux, dans le détachement de toutes choses, dans la parfaite obéissance, dans la très sainte chasteté.

O Seigneur, ô Jésus, donnez-nous tout cela pour que nous vous le donnions.

L'Octave de l'Epiphanie.

Encore que Jésus ait été baptisé le six de ce mois, l'Eglise honore plus spécialement en ce jour octave, le baptême de son Sauveur.

Lui, la Sainteté même, il vient demander à saint Jean le baptême de la pénitence.

Notre-Seigneur aime les pécheurs, il les aime jusqu'à se confondre avec eux, mais toujours, mais partout.

Le voici qui demande le baptême des pécheurs. Jean tremble, il hésite ; mais un mot de Notre-Seigneur le fait obéir, il baptise celui dont l'innocence fait le salut du monde.

* * *

JÉSUS s'était humilié, le ciel va le glorifier, en s'ouvrant sur sa tête alors qu'il sortait de l'eau et était en prière ; on vit le Saint-Esprit descendre sur lui en forme de colombe; et, pour que rien ne manquât à la splendeur de cette divine manifestation, une voix se fit entendre, celle du Père, qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

La Sainte Trinité se révélait au baptême de JÉSUS, elle dont le nom est invoqué à notre baptême.

Soyez à jamais béni, mon Dieu, de ce que nous avons été baptisés.

PREMIÈRE SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche.

Nous avons lu, en ce temps de l'année liturgique, la divine épître de saint Paul aux Romains, qui contient excellemment toute la doctrine de ses autres épîtres. (1) Méditons-la durant cette semaine. Saint Paul y enseigne aux Gentils et aux Juifs que le salut est tout entier gratuit de la part de Dieu.

Après le péché d'Adam, tous sont pécheurs ; et, comme dit saint Paul, tous sont morts en Adam, en qui tous ont péché. Les Gentils, entraînés par la concupiscence et l'ignorance, étaient tombés dans les derniers excès ; les Juifs avaient reçu la loi, mais ils en avaient tiré plus de vanité que de correction ; les uns et les autres, renfermés dans le péché, ne pouvaient être sauvés que par une pure miséricorde de Dieu.

Cette miséricorde de Dieu nous a été donnée gratuitement en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Pour nous, il s'est fait homme ; pour nous, il est mort; pour nous, il est ressuscité.



S'il nous a tant aimés que de se livrer ainsi pour nous, alors que nous étions dans les péchés ; que ne devons-nous

(1) L'Epître aux Romains se lit au bréviaire depuis le dimanche dans l'octave de Noël jusqu'au dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.

pas nous promettre de sa bonté, maintenant qu'il nous a faits chrétiens, que nous avons le bonheur de croire en lui, d'espérer en lui, de l'aimer ?

Oh ! béni soit donc le Rédempteur, et la grâce de la rédemption, et la joie que Dieu nous donne de participer à cette grâce par la foi et les sacrements, surtout la communion qui nous donne du même coup le Rédempteur et la rédemption.

Le Lundi.

Nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés en sa mort. En effet, par notre baptême où nous avons été plongés et comme ensevelis dans l'eau des fonts, nous avons participé au mystère de la sépulture de Notre-Seigneur pour mourir au péché, *afin que, comme il est ressuscité d'entre les morts pour la gloire de son Père, nous marchions nous aussi dans une vie nouvelle.*



Ceci est l'enseignement de saint Paul, au commencement du chapitre VII de l'épître aux Romains.

Il compare donc notre vie avant le baptême à la vie de Notre-Seigneur avant sa mort et sa résurrection (1) ; puis il veut que, comme Notre-Seigneur est mort et a été enseveli, nous soyons morts à cette vie première et ensevelis dans l'eau du baptême ; puis, comme il est ressuscité pour entrer dans une vie nouvelle, nous aussi, une fois baptisés, nous devons vivre d'une vie chrétienne qui soit

(1) Vie très sainte, mais en laquelle Notre-Seigneur portait nos péchés avec nos infirmités.

une image de la vie céleste de Jésus ressuscité, faisant sur la terre ce que Lui fait dans le ciel.

Combien qui diraient : Mais c'est trop parfait ! Pourtant c'est ce qu'enseigne saint Paul à tous les chrétiens. S'ils pouvaient s'en douter ! s'ils avaient le bonheur de le savoir !

Et voilà qu'il nous fait à nous la grâce d'entendre cette divine doctrine ! Seigneur Jésus, faites-la nous aimer et pratiquer.

Le Mardi.

L'Apôtre continue à enseigner le grand mystère de la vie chrétienne.

« Jésus-Christ, dit-il, est mort une fois, et il ne mourra plus ; considérez-vous donc comme morts pour le péché et comme ne vivant plus que pour Dieu. »

Quand l'Apôtre parle ici du péché, il l'entend très certainement du péché mortel. Il dit donc que ce que nous devons être vis-à-vis du péché mortel ne peut s'exprimer bien que par le mot : « des morts ».

Va-t-on jamais inviter un mort aux plaisirs du monde, aux joies de la vanité, aux périlleuses satisfactions de la terre ? Non. C'est un mort : on l'éloigne de soi, on s'éloigne de lui. Et, si on lui parlait, il n'entendrait pas, ne répondrait pas, ne pourrait même ni répondre ni entendre.

* * *

C'est à ce degré d'insensibilité que nous devons arriver vis-à-vis du péché mortel. Notre vie est tournée d'un autre côté : insensibles, sourds, muets, glacés pour le péché, nous devons pour Dieu être très attentifs, très dociles, très

sensibles, très ardents. C'est là qu'est notre vie ; c'est en Lui que nous la puisons, et nous devons être avec Dieu comme des enfants avec la mamelle de leur mère.

Nous vivons pour Dieu, nous vivons aussi de Dieu : Ah ! comme la communion devient belle après cette méditation !

Le Mercredi.

La vie chrétienne que nous puisons en Dieu n'est que commencée en nous durant cette vie. Car nous portons toujours avec nous des restes de l'ancien péché, des traces de la chute originelle ; et, malgré les grâces abondantes de la rédemption, nous devons tous dire avec saint Paul :

« Par l'esprit, je suis soumis à la loi de Dieu, mais par la chair à la loi du péché. »

La loi du péché, c'est la concupiscence qui demeure en nous, et qui nous fait sentir son aiguillon, au point que saint Paul, à la pensée de ce qu'il souffrait là s'écriait : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? »

Puis il se répondait à lui-même : « Ce sera la grâce de Dieu par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. »

*
* *

La grâce de Dieu commence notre salut, quand au baptême elle nous affranchit de la domination de la concupiscence ; elle le continue quand durant cette vie, elle affaiblit en nous la concupiscence et fait grandir la charité ; elle l'assure, quand au sortir de cette vie notre âme entre dans l'éternelle miséricorde ; elle l'achèvera à la résurrection de nos corps.

Quel travail, mon Dieu! Que votre grâce soit donc avec nous !

Le Jeudi.

« Nous avons une dette, mais pas envers la chaïr». (*Rom*. VIII. *12*).

Nous sommes débiteurs, dit saint Paul, nous avons une dette, mais pas envers la chair. La chair, selon l'Apôtre, c'est ce qui nous reste de l'homme déchu ; c'est l'inclination vers tout ce qui est sensible, terrestre, mondain. L'esprit, au contraire, c'est la grâce qui nous régénère, nous relève, nous fait vivre en Dieu et pour Dieu.

Or, si nous avons une dette, c'est du côté de l'esprit, c'est à Dieu ; et nous lui devons beaucoup, nous lui devons tout.

* * *

Il est pourtant vrai que nous devons aussi quelque chose à ce que saint Paul nomme la chair ; nous lui devons de la mortifier. Et c'est pour nous une condition de vie ou de mort. « Si vous vivez selon la chair, dit saint Paul, vous mourrez ; mais si par l'esprit vous mortifiez les œuvres de la chair, vous vivrez. »

C'est ainsi que la vie chrétienne est une lutte de tous les jours, un combat sans cesse renaissant : ou la chair nous fera mourir, ou nous la ferons mourir. Il n'y a dans ce combat ni repos ni trêve, ni accommodement, ni réconciliation. Il faut donner la mort ou la recevoir.

Vivez donc en nous, Seigneur JÉSUS, et faites mourir tout ce qui ne vit pas de vous et pour vous.

Le Vendredi.

Dans notre faiblesse qui est grande, nous sommes aidés par l'Esprit de Dieu ; « car nous ne savons pas ce qu'il faut demander pour prier comme il faut ; mais l'Esprit-Saint lui-même demande pour nous par des gémissements ineffables. » (*Rom.* VIII, *26*).

O mon âme, es-tu de vrai en l'état que Dieu demande pour trouver en toi les gémissements ineffables du Saint-Esprit ?

Il te faut pour cela te livrer tout entière à la grâce de Dieu, t'abandonner tout entière à sa volonté, lui être en toutes choses très fidèle ; et, alors, conduite par l'Esprit-Saint, tu pourras avoir part à *ce qu'il opère dans les Saints*, comme dit saint Paul.



Mais quel spectacle divinement beau que le Saint-Esprit agissant dans une âme, la mettant en prière, et la faisant pousser vers le ciel les sept gémissements ineffables : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel », et les autres !

Gémir, excellente prière ! C'est elle qui fait les Saints. Par charité, mon Dieu, donnez-nous de prier ainsi.

Le Samedi

Dans les cinq derniers chapitres de l'Epitre aux Romains, saint Paul trace le tableau de tous les devoirs des chrétiens ; nous y prendrons un tout petit mot, qui sera celui-ci :

« Que chacun de vous cherche à plaire à son prochain, dans le bien, pour l'édification. » (xv, 2).

C'est donc un devoir pour nous dans la charité de faire avec allégresse ce qui plaira à nos frères, dans le bien, dans l'édification.

L'Apôtre ne dit pas qu'il faut vouloir plaire au prochain, à tout prix, ni dans toutes sortes de choses ; mais dans le bien, pour l'édification.

*
* *

Ces deux conditions une fois posées, remplissons avec empressement, avec zèle, ce très doux devoir de plaire à notre prochain.

Faire plaisir à Notre-Seigneur, c'est le meilleur ; mais, après cela, rien n'est si bon, rien n'est si doux que de faire plaisir à nos frères.

Nous n'avons jamais assez bien connu ce devoir : méditons-le attentivement, pratiquons-le fidèlement ; et regardons-nous toujours comme très heureux, quand la grâce de Dieu nous fera voir une occasion, trouver un moyen de faire plaisir à notre prochain, à nos frères dans le Seigneur.



DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche.

(Le saint nom de JÉSUS).

Nous fêtons le saint nom de JÉSUS. Nous venons de l'écrire, de le prononcer : ne suffit-il pas à lui seul pour notre méditation ? Il est à lui seul plus grand que tous les discours, plus éloquent que tous les livres, plus doux que toutes les douceurs.

JÉSUS, c'est le prix du sang de l'agneau de Dieu ; JÉSUS, c'est le nom venu du ciel pour sauver le monde ; JÉSUS, c'est la lumière des âmes, la joie des cœurs, l'incomparable trésor de tous ceux aiment.

JÉSUS, c'est la science des apôtres, la force des martyrs, la paix des confesseurs, l'allégresse des vierges, la couronne de tous les saints.

* * *

JÉSUS, c'est la gloire du ciel, l'espérance de la terre, la terreur de l'enfer.

JÉSUS, c'est le nom unique de l'unique époux ; c'est notre bien, notre bonheur, notre paradis, notre tout. En dehors de JÉSUS, nous n'avons rien ; et sans JÉSUS, tout ne nous est rien.

JÉSUS, nous n'avons fait que dire votre nom, et nous avons assez de quoi méditer. JÉSUS ! Faites-nous connaître, faites-nous aimer, faites-nous goûter JÉSUS, uniquement JÉSUS, et éternellement JÉSUS.

Le Lundi.

Saint Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens (III, 22), dit à ses chers fidèles : « Tout est à vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. »

Le péché d'Adam, en séparant l'homme de Dieu, avait pour ainsi dire, séparé de Dieu toute la création. qui ne servait plus à la gloire de Dieu, mais trop souvent aux péchés des hommes.

Par Notre-Seigneur, l'ordre est rétabli. Fait homme pour nous, le Fils de Dieu touche à Dieu par sa nature divine, et à nous par sa nature humaine. Il réunit ce qui était divisé, il fait à l'homme un chemin pour retourner à Dieu. Il a dit : *Je suis la voie*, et rien n'est plus vrai.

*
* *

Par lui, nous allons à Dieu ; et quand par lui nous sommes dans la voie de Dieu, tout ce que Dieu nous a donné dans l'ordre de la nature se retrouve en voie de servir à la gloire de Dieu. Tout rentre dans l'ordre, tout revient à Dieu.

Pour cela demeurons fermement, inviolablement attachés à Notre-Seigneur; le péché seul pouvant nous séparer de lui, fuyons le péché ; et par Jésus, allons à Dieu.

Le Mardi

« Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? (I *Cor.* IV, 7.)

Tant grande et sublime qu'on la suppose, ou que Dieu la fasse, la créature n'a et ne peut avoir que ce qu'elle a reçu, et cela dans l'ordre de la nature comme dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la gloire.

Un moucheron a reçu d'être moucheron, un arbre d'être arbre ; un homme à reçu d'être un homme, un chrétien a reçu d'être chrétien ; un ange a reçu d'être un ange, un saint a reçu d'être un saint ; Marie a reçu d'être Marie, et l'Homme-Dieu a reçu d'être l'Homme-Dieu.

* * *

Dieu seul est Dieu, Dieu seul est riche, Dieu seul peut donner ; et il donne ce qu'il veut, à qui il veut, quand il veut.

Donc nous n'avons rien que nous n'ayons reçu, reçu gratuitement, reçu de Dieu, reçu pour Dieu.

« Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, s'écrie l'Apôtre ? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu ? »

Cette gloire est vaine, elle est menteuse, elle est un larcin fait à la gloire de Dieu.

Mon Dieu, délivrez-nous de toute vanité.

Le Mercredi.

« Qui s'attache au Seigneur ne fait qu'un esprit avec lui. » (I *Cor*. VI, 17.)

Saint Paul ayant rappelé aux fidèles ce qui est écrit que dans le mariage les époux ne font qu'un corps, enseigne qu'il y a pour les âmes une union mystérieuse avec Dieu, en vertu de laquelle nous ne faisons qu'un esprit avec lui.

Qui pourrait dire la grandeur, la pureté, la beauté, la richesse de cette union des âmes à Dieu lui-même, pour entrer avec lui en unité d'esprit ?

* * *

Qui se ressemble s'assemble : c'est une loi invariable, On ne soude pas la pierre à l'acier, ni l'or à la poussière.

Comment donc nos pauvres âmes entreront-elles avec Dieu, en unité d'esprit ? Une grande préparation semble nécessaire, et c'est vrai. Elle consiste à dépouiller l'âme de tout ce qu'elle a de terrestre, à purifier son esprit d'ignorance, son amour de toute convoitise déréglée ; et alors, l'esprit humain s'enrichissant de vérité, le cœur se remplissant de charité, l'âme se retrouve refaite à l'image et ressemblance de Dieu, et se peut unir à son divin auteur en unité d'esprit.

Faites cela en nous, mon Dieu ! Séparez-nous des créatures, pour nous unir à vous seul ! Unissez-nous à vous Seigneur ! Et à vous seul en unité d'esprit ! Et à vous pour toujours !

Le Jeudi.

» Nous tous tant que nous sommes qui mangeons ensemble le même pain (le pain de l'Eucharistie), nous ne sommes tous qu'un pain, qu'un corps » (1 *Cor*. x, 17).

Saint Paul enseigne que la sainte communion, qui nous unit à Dieu si merveilleusement, nous unit encore très puissamment les uns avec les autres.

Comme plusieurs grains de blé sont battus ensemble, moulus ensemble, pétris ensemble, pour former un même pain ; ainsi les fidèles sont baptisés ensemble, catéchisés ensemble, ensemble nourris d'une même Eucharistie qui les tient unis ensemble dans son inséparable unité.

***

Si les chrétiens savaient cela, comme ils s'aimeraient les uns les autres ! Comprenons que, si après la communion nous adorons Jésus présent dedans nous, il faut également l'adorer présent dedans nos frères ; si nous l'aimons en nous, il nous faut également l'aimer dans nos frères ; et quand on aime Jésus dans ses frères, qu'il est facile d'aimer ses frères en Jésus ! C'est alors qu'on devient un même pain, un même corps, après avoir reçu un même Jésus dans l'Eucharistie.

Jésus mon Dieu, faites s'il vous plait que la première communion que nous ferons nous unisse tous à vous, et tous les uns aux autres, en vérité, en charité ! *Amen*.

Le Vendredi

Saint Paul, au chapitre XIII de sa première épître aux Corinthiens, traite de la charité. La charité ! cette divine vertu, ce don de Dieu le plus précieux de tous, puisqu'il fait le mérite et la perfection de tous les autres.

Il montre l'indispensable nécessité de cette vertu, puisque sans elle le martyre lui-même ne mènerait pas à Dieu ; puis il en donne les caractères : « Elle est patiente, elle est douce, elle n'est point jalouse, ni étourdie, ni glorieuse, ni ambitieuse, ni intéressée, ni soupçonneuse ; elle ne se réjouit point du mal, mais se réjouit de la vérité ; elle endure tout, elle croit tout, elle souffre tout ; elle ne finit jamais. »

*
* *

Quelle vertu ! C'est vraiment la reine des vertus. Elles viennent toutes se ranger autour d'elle, accepter son empire, suivre son commandement ; et avec elle, elles arrivent toutes à Dieu, qui est leur fin commune. La foi et l'espérance expirent à la porte du paradis ; seule la charité demeure pour ne finir jamais.

O sainte et divine charité, doux écoulement de l'amour qui est en Dieu, venez en nous et faites-nous aimer tou ce que Dieu aime et vèut que nous aimions. Soyez la vie, la paix, la joie, le trésor de nos âmes, maintenant et dans l'éternité !

Le Samedi.

« Que toutes vos œuvres se fassent dans la charité. » (1 *Cor* XVI, 14.).

La charité, étant une si grande et si indispensable vertu, doit nécessairement présider à notre vie tout entière, avoir en toutes choses la haute main, et régler tout en nous de manière à plaire à Dieu en tout et toujours et partout.

Si dans un même vase on versait plusieurs liquides e parmi ceux-ci de l'huile, l'huile viendrait au-dessus de tous les autres et ainsi les dominerait. — Il en de même de la charité ; quand elle se trouve dans une âme avec les autres vertus qui sont inséparables d'elle, elle se place nécessairement à leur tête, elle les domine, elle les dirige, elle les embellit, elle les rend riches de mérites ; car elle leur commande à toutes d'exercer leurs actes selon les occasions et dans la volonté de Dieu.

*
* *

C'est ce qu'enseignait l'Apôtre, quand il disait : « Que toutes vos œuvres se fassent dans la charité ! » Tout ce que nous faisons pour le prochain doit être animé d'une vraie charité pour le prochain ; tout ce que nous faisons pour Dieu doit être animé d'une vraie charité pour Dieu.

Seigneur, faites par votre grâce qu'il en soit ainsi !

TROISIÈME SEMAINE APRÉS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche.

Nous méditerons cette semaine l'Evangile de Notre-Seigneur dormant dans la barque au milieu d'une tempête.

Toutes les circonstances de cet Evangile sont du plus haut intérêt, non-seulement à cause de ce qui arriva alors, mais surtout à cause de ce que cela figurait.

Notre-Seigneur monte dans la barque, et ses disciples le suivent : voilà bien l'image de l'Eglise. Notre-Seigneur est avec l'Eglise, l'Église est avec lui ; et tout cela est porté dans une barque, et cette barque est portée par les flots : et les flots sont soulevés par la tempête, et il semble que tout va être englouti,

Tout ce qui n'a point de foi voit les choses de cette manière ; mais n'avoir pas de foi, c'est ne pas voir.

*
* *

Quand humainement tout est perdu, divinement tout est sauvé.

Oh ! qu'elle est bien gardée, cette barque qui porte Jésus, et nous avec Jésus. Il y est, nous y sommes, nous, ses disciples, et avec lui, c'est bien.

Soyez béni, Seigneur Jesus, de nous avoir pris dans votre barque pour nous mener avec vous au Ciel.

Le Lundi.

Jésus n'est pas plus tôt entré dans la barque que la tempête s'élève.

Il se fait dans la mer un grand mouvement, les flots se soulèvent, la barque en est couverte, tout va être perdu.

Il en est ainsi. Toute grâce de Dieu met en furie l'enfer. Voyez plus tôt : Notre-Seigneur naît à Bethléem, et Hérode cherche à le faire mourir. Il commence à prêcher, les Pharisiens méditent sa mort.

L'Eglise est établie à la Pentecôte, on met en prison les Apôtres. Toutefois ils y échappent ; ils vont prêcher, mais le martyr les attend.

*
* *

Que Notre-Dame de la Sainte-Espérance se révèle au milieu du monde, c'est une suite d'orages qui durent encore. *Nous n'en voulons point*, disait autrefois un homme du Mesnil.

Ce *nous n'en voulons point*, c'était la tempête aussi grosse qu'il pouvait la faire. Mais depuis celui-là combien qui ont dit : *Nous n'en voulons point*, et qui ont fait leur tempête.

Vains efforts ; Dieu veille sur son œuvre ; il veut ce qu'il fait, et il le veut bien, cela suffit. Nous croyons en Dieu tout-puissant. A l'ombre de sa toute-puissance, nous sommes bien.

Le Mardi.

Ipse vero dormiebat.

Pour lui, il dormait. Quel contraste, la barque est agitée par les flots, la tempête est déchaînée, les passagers effrayés ne songent qu'à l'instant où ils vont périr, et, au milieu de tout cela, JÉSUS est endormi.

Le sommeil de JÉSUS ! Un sommeil de Dieu au milieu du remuement du monde ! Le monde s'agite, il soulève contre

l'Eglise d'effroyables tempêtes, Jésus est endormi. Il dort, oui, mais son cœur veille ; son amour ne sommeille point. Il est là, c'est bien assez : Qu'il dorme ou qu'il ne dorme pas, l'essentiel c'est qu'il soit là, et il y est Et cela suffit.

* * *

Jésus ne dort-il point encore dans l'Eucharistie? Reposez là, très doux Jésus, dormez-y jusqu'à la fin des temps, afin que les âmes puissent vous y trouver toujours.

Ne dort-il point aussi au fond de nos cœurs ? Dormez-là, Seigneur Jésus, que mon cœur soit pour vous un lit de repos. Autrefois, vous n'aviez pas où reposer votre tête ; voici mon cœur, Seigneur, entrez-y, reposez-vous, dormez. Dormez, Seigneur Jésus. Et si telle est votre volonté, qu'elle soit faite au ciel et sur la terre, et dans mon cœur. Dormez-y, dormez-y, Seigneur Jésus.

Le Mercredi.

« Et les disciples vinrent auprès de Jésus, et ils l'éveillèrent en disant : Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr.»

Quand Dieu diffère de rendre sensible son secours, nous nous imaginons qu'il est endormi, et qu'il ne songe plus à nous. La prière des disciples se retrouve dans nos Psaumes : *Exurge, quare obdormis, Domine !* (Ps. XLIII.) Levez-vous, Seigneur, pourquoi demeurez-vous endormi ?

Les disciples étaient très vivement frappés du danger qu'ils couraient, et volontiers ils s'imaginaient qu'ils étaient pour leur salut plus vigilants que Notre-Seigneur ; car Jésus dormait, et pour eux il ne dormaient pas.

Croyant donc que Jésus ne veillait pas assez sur eux, ils courent l'éveiller, et lui crient de les aider, car ils vont périr.

*
* *

Ce qu'ils font, c'est l'image de la prière. Mais ce n'en est que l'image. Leur prière manque de foi, ils ne croient pas que JÉSUS, tout endormi qu'il paraisse, est plus attentif qu'eux à ce qui arrive, plus sensible qu'eux au danger qu'ils courent, plus prêt à les secourir qu'ils ne sont empressés de demander secours.

Ils n'ont pas assez de foi; c'est pour cela qu'ils s'alarment du sommeil de JÉSUS.

Dormez, dormez, dormez encore, Seigneur JÉSUS ; mais donnez-nous la foi, la foi, la foi, et nous ne craindrons rien.

Le Jeudi.

« JÉSUS leur dit : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

JÉSUS s'est éveillé ; que va-t-il faire ? Il semble que le plus urgent est de commander à la tempête, et de faire cesser le péril.

La sagesse humaine aurait voulu cela ; mais la sagesse divine voyait autre chose ; elle apercevait dans les cœurs de ses diciples une tempête plus redoutable que celle qui menaçait d'engloutir la barque.

La tempête intérieure, c'était le manque de foi. Aussi Notre-Seigneur veut d'abord porter remède à ce mal intérieur ; le reste viendra après, s'il le trouve bon ; mais Notre Seigneur qui aime les âmes, et les aime par dessus tout, veut d'abord faire la paix dans les âmes, et les guérir de leur peu de foi.

* * *

Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? leur dit-il ; nous donnant bien à entendre que s'ils eussent eu assez de foi, ils auraient pu non seulement demeurer en paix, mais encore dormir comme JÉSUS, et avec JÉSUS, même au milieu de la tempête.

Donc, Seigneur JÉSUS, augmentez-nous la foi, et nous ne craindrons pas ; augmentez-nous la foi, et nous dormirons en paix avec vons.

In pace, id idipsum, dormiam et requiescam.

Le Vendredi.

« JÉSUS se leva, commanda aux vents et à la mer, et il se fit une grande tranquillité. »

Le sommeil de JÉSUS est doux ; la parole de JÉSUS est puissante. Il a la douceur, il a la force ; il a tout. Il se lève, il commande, la paix est faite.

Qu'il nous est bon de reconnaître, et d'adorer cette puissance qui fait la paix.

Elle est à vous, Seigneur ; et nul ne la possède, sinon vous. Elle est à vous, à vous seul.

* * *

O JÉSUS, le Prophète Isaïe vous avait appelé à l'avance le *Prince de la paix*.

C'est sous ce nom que je vous adore aujourd'hui. Parlez donc, Seigneur JÉSUS ; parlez à ce monde, à cette mer turbulente qui se soulève contre la barque de votre Eglise ; parlez à ces vents furieux, à ces esprits d'enfer qui soufflent

la guerre contre votre bercail ; parlez, Seigneur ; commandez et que la paix soit faite. *Fiat pax !*

Prince de la paix, parlez aussi à mon cœur, parlez aussi à mon âme ? dites-lui : La Paix ! et que la paix soit faite. *Fiat pax !*

Le Samedi

Les hommes qui étaient sur la barque furent ravis d'admiration, et ils disaient : Quel est celui-ci, auquel la mer et les vents obéissent ?

Quand Dieu parle, et parle en Dieu, il sait se faire admirer des anges et des hommes.

Isaïe avait prédit que Notre-Seigneur serait appelé l'*Admirable, Admirabilis.*

Donc, nous aussi, admirons JÉSUS !

Comme il est grand, comme il est humble ; comme il est puissant, comme il est doux !

\+
* *

JÉSUS est Dieu, fils de Dieu ; il est homme, fils de Marie. Il a la nature de son Père ; il a la nature de sa Mère. Comme Dieu, il commande à toutes choses; comme homme, il dort sur la barque.

Il est admirable en sa grandeur et en son humilité ; en sa divinité et en son humanité ; avec son Père et avec sa mère ; dans sa puissance et dans son sommeil,

Quel est-il, disaient les hommes de la barque ? Nous disons, nous : il est l'Admirable prédit par Isaïe. Admirons le, adorons-le. *Admirabile nomen JESU, quod est super omne nomen, venite adoremus.*

QUATRIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche

Credo,, Je crois (1).

Il y a sur la terre environ 900.000.000 d'hommes. Au milieu de cette immensité, il y a une toute petite société qui s'appelle nous (2); et dans cette société, tous nous disons : *Credo*. Je crois !

Or, ce mot n'est pas dit par le plus grand nombre des hommes. Ils n'ont pas la foi ; elle ne leur a pas été donnée. Pour nous, nous l'avons ; et au fond, nous ne l'avons pas plus méritée que les autres.

C'est un don de Dieu purement et absolument gratuit.

Il le donne à qui il veut.

Or il a voulu nous le donner ; nous l'avons.



Quelle miséricorde ! Quelle grâce ! Quel choix ! Et dans cette miséricorde Dieu n'a pas consulté notre misère ; dans cette grâce, il n'a pas consulté notre mérite ; dans ce choix, il n'a tenu compte que de lui-même, de sa volonté,

(1) En ces trois dernières semaines de l'Epiphanie, le Père Emmanuel, plein de la forte doctrine de l'apôtre saint Paul qu'on lit durant ces semaines, traite de la foi, de l'espérance et de la charité. Ces méditations sont très substantielles.

(2) En parlant de toute petite société, le Père Emmanuel entend un groupe d'âmes auquel ces méditations étaient adressées

de sa liberté. Il a donné parce qu'il l'a voulu ; il l'a voulu parce qu'il est bon ; et il est bon parce qu'il est Dieu.

O Dieu, vous êtes Dieu, et à cause de cela, vous nous avez donné la foi. Grâces éternelles vous en soient rendues !

Le Lundi.

Par le don de la foi, Dieu nous a discernés d'entre les enfants d'Adam, nous a retirés de la perdition encourue par la faute d'Adam, nous a réunis dans le chemin du ciel, nous a donné le nom de ses enfants, nous a faits riches de sa grâce, nous a rendus ses héritiers.

Par le don de la foi, Dieu nous a donné en lui-même un père, en JÉSUS-CHRIST un sauveur, en ses anges des frères, en l'Eglise une mère.

Oh ! le riche don que le don de la foi.

*
* *

Tous les trésors du monde ne sont rien, en comparaison de cet unique trésor : tous les biens de la nature ne sauraient être comparés à ce riche bijou de la divine grâce, à ce fruit si précieux du sang du Rédempteur.

La foi, c'est le commencement du salut ; c'est la fin du mal, la source du bien ; c'est le germe fécond de la vie éternelle.

Ah ! bénissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit pour ce don de la foi.

Le Mardi.

La foi, d'après la Sainte-Ecriture, a des effets bien merveilleux dans l'âme. Elle purifie le cœur (1), elle ouvre les

(1) Fide purificans corda eorum (*Act. XV.* 9). — Voir saint Paul, *Heb. XI.*

yeux de l'âme ; elle lui révèle le passé, le présent, l'avenir.

Touchant le passé, la foi nous enseigne la création du monde, par la seule volonté de Dieu ; la chute d'Adam, aussi par la seule volonté d'Adam ; la promesse du Rédempteur, par la toute pure miséricorde de Dieu ; la venue de ce Rédempteur, sa naissance, sa vie, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension.

Que de lumières !

*
* *

Touchant le présent, elle nous révèle l'existence de l'enfer, du purgatoire, du paradis ; la présence de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement ; le travail incessant de sa grâce pour le salut des âmes.

Que de lumières encore !

Touchant l'avenir, elle nous apprend la fin du monde, le jugement général, la seconde venue de Notre-Seigneur ; la vie éternelle des bons, la mort éternelle des méchants.

Que de lumières encore !

Oh ! combien nous devons à Dieu de nous avoir donné la foi !

Le Mercredi.

La foi est pour nous un grand honneur et un grand bonheur.

Un grand honneur, parce que, nous donnant la foi, Dieu nous fait part de sa suprême vérité ; il nous associe au bien qu'il trouve en lui-même de se connaître. Il se connaît, Père, Fils et Saint-Esprit ; et il nous donne de le connaître, Père, Fils et Saint-Esprit. Ainsi, par la foi, nous

tenons déjà quelque chose de la vérité de Dieu qui est Dieu lui-même.

Quel honneur et aussi quel bonneur !

*
* *

Ce bonheur toutefois n'est que le commencement de ce que Dieu nous promet : car ce que nous croyons aujourd'hui, nous le verrons un jour. Ce sera alors le bonheur parfait, éternel, immuable. Nous en tenons quelque chose, le reste n'est pas loin. Encore quelques années de vie temporelle ; et puis nous entrerons dans la vie éternelle, dans le bonheur éternel.

O Dieu, notre Dieu, soyez à jamais béni de nous avoir donné la foi. Daignez la conduire à la claire vue de votre éternelle majesté, alors que nous pourrons dire : *J'ai cru, je vois.* Amen.

Le Jeudi.

La foi comme toutes les vertus se révèle par ses actes. Ces actes ont pour objet Dieu, et tout ce que Dieu nous a révélé.

Un des actes les plus chers à la foi, c'est celui qu'elle pratique vis-à-vis de Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Là, nous ne voyons pas Notre-Seigneur ; cependant, sur sa parole, nous croyons à sa présence réelle. Il a dit : *Ceci est mon corps* ; et notre foi dit après lui : *Ceci est son corps.*

Le Saint-Sacrement est appelé : *Mystère de la foi* (canon de la messe). Ici, en effet, tout est de la foi, tout est pour la foi. Elle exulte, elle triomphe en ce mystère.

Ici la foi croit plus qu'ailleurs en quelque sorte. Elle rend à la parole de Notre-Seigneur un hommage le plus cher à ce divin Maître, et par suite le plus cher à la foi elle-même.

* * *

Donc exerçons joyeusement, amoureusement, humblement, notre foi envers Notre-Seigneur au Saint-Sacrement. Il l'a dit, Il y est. Croyons, adorons, réjouissons-nous.

Ce que voient les anges, nous l'avons, quoique sans le voir. Mais la foi, qui nous fait croire, nous fera mériter de voir.

Adorons dans cette espérance : *Je crois, je verrai.*

Le Vendredi.

La foi produit des actes, mais des actes multiples. L'Ecriture dit : *Le Juste vit de la foi.* (Rom. I. 17). Or, comme la vie corporelle consiste en une multitude d'actes de respiration, de nutrition, de travail, de repos, de mouvements intérieurs et extérieurs ; de même la vie de la foi consiste en une multiplicité très grande d'actes de foi.

Actes de foi sur Dieu, sur la Sainte Trinité et chacune de ses adorables personnes ; sur Notre-Seigneur, Dieu et homme ; sur tous et sur chacun de ses mystères ; sur des choses passées, comme la création, le déluge, la venue du Sauveur, la rédemption ; sur des choses présentes, comme Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, le ciel, le purgatoire, l'enfer ; sur des choses futures, comme le jugement particulier et le jugement général, la vie éternelle des uns, la mort éternelle des autres, etc.

* * *

Rien n'est plus utile à l'âme que des actes de foi sur les différents ordres de vérité, il faut s'apprendre à les faire, quand ce ne serait que pour savoir bien dire son *Credo*.

Demandons à Dieu la grâce de faire fréquemment des actes de foi, surtout des actes de foi sur sa présence en tous lieux ; et disons bien le *Credo.*

Le Samedi.

La foi est une vertu qui finira. Elle est nécessaire à notre état présent, où nous ne pouvons que très imparfaitement connaître l'éternelle vérité.

Elle est nécessaire comme un moyen d'épreuve pour les âmes, Dieu ayant résolu de ne se manifester complètement qu'à ceux, qui, avant de voir, auront eu la docilité de croire.

Mais il arrivera un temps où la foi ne subsistera plus : ce que nous avons vu ici-bas, nous le verrons là-haut ; et la mesure de notre foi sera la mesure dans laquelle Dieu se manifestera à nos âmes dans le ciel (1).



Donc, si nous voulons voir beaucoup en Dieu, hâtons-nous de pratiquer la foi, d'en faire des actes fréquents ; étudions-nous à connaître bien l'objet de la foi, c'est-à-dire

(1) Le Père Emmanuel établit un rapport entre la foi et la vision de Dieu. La vision, pourrait-on dire, est la récompense de la charité. Mais saint Grégoire nous dit : « La mesure de la connaissance est la mesure de l'amour, *mensura cognitionis est mensura amoris.* » Donc, la charité est en rapport avec la foi. Ce qui fait que la vision répond bien à la foi, elle aussi. On sait qu'il y a des degrés dans la vision de Dieu.

les vérités qu'il faut croire ; ce que nous n'aurons pas cru, nous ne le verrons pas (1).

Donc, croyons, efforçons-nous de bien connaître, si nous voulons voir et voir bien.

Je crois, mon Dieu, augmentez ma foi.

(1) C'est-à-dire, qui n'a pas cru ne verra pas.

CINQUIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche.

L'Eglise, dans l'oraison de ce dimanche, fait profession de n'avoir d'autre appui que l'espérance de la grâce céleste, *Ut quæ in sola spe gratiæ cœlestis innititur.*

Méditons donc sur ce don si précieux de Dieu qu'on appelle l'espérance.

Elle est la fille de la foi, la sœur de la charité.

L'espérance, c'est un désir, un amour, une soif de notre bonheur en Dieu seul par dessus tout.

C'est un mouvement puissant et doux que Dieu lui-même a imprimé à nos âmes au jour de notre baptême.

Ce mouvement nous porte à Dieu, et nous en donne à l'avance une jouissance anticipée.

* * *

Aussi l'espérance n'est point compatible avec la vie mondaine, livrée aux jouissances d'en bas, à la poursuite des biens terrestres.

L'espérance nous détache de ces choses, nous tourne vers Dieu, nous met en chemin pour la vie éternelle, nous promet Dieu, et, avec l'aide de la foi sa mère et de la charité, sa sœur, nous fait mériter de le voir.

Dieu soit béni qui nous a donné l'espérance, la Sainte Espérance, qui jamais ne trompe, dit saint Paul, *spes non confundit* (Rom. v, 5).

Le Lundi.

Créé pour être heureux, tout homme veut arriver au bonheur. C'est une inclination naturelle.

Quiconque n'a pas atteint le bonheur qu'il attend se promet d'y arriver ; il espère. C'est encore une inclination naturelle.

Et en vertu de cette inclination, chacun espère qu'il ne lui arrivera rien de mal, rien de contraire à la soif qu'il a du bonheur.

Le nombre des trompés sera grand



Nous sommes tombés, déchus ; et encore que la nature ait conscience qu'elle a été créée pour le bonheur, il est vrai de dire qu'elle a perdu ce qui pouvait l'y conduire.

Cette perte est pour nous une des suites du péché originel.

Nous avons besoin, pour arriver au bonheur, d'être remis en grâce avec Dieu, et de recevoir de lui, en pur don et tout-à-fait gratuitement, les dons précieux de la foi, de l'espérance et de la charité.

Ces dons, nous les avons reçus de Dieu.

Quelle reconnaissance, quelles actions de grâces ne lui devons-nous pas pour un tel bienfait !

Considérons l'état des hommes, qui ont perdu ou qui n'ont pas reçu le don de l'espérance. Que cet état est lamentable, et combien il le deviendra davantage encore au terme de la vie.

Pour nous, nous avons l'espérance : Dieu en soit loué à out jamais !

Le Mardi.

Nous avons dit, l'espérance est un mouvement. Or, tout mouvement est le fait d'un moteur. Dans l'espérance, le moteur, c'est Dieu lui-même, le Dieu de toute grâce, le père des miséricordes.

Il meut, il meut l'âme dans la voie de l'espérance, en vertu de sa miséricordieuse bonté, par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Comprenons la douceur du mouvement que Dieu imprime à l'âme dans la voie de l'espérance. C'est la bonté, la miséricorde, la tendresse même de Dieu, qui imprime à l'âme ce saint, ce suave mouvement de l'espérance.

*
* *

Quand la main de Dieu nous touche, et qu'elle nous touche pour nous faire expérimenter sa tendresse plus que paternelle, plus que maternelle, dit l'Ecriture, combien devons-nous nous trouver heureux du don que Dieu nous fait !

O divine main de Dieu, qui avez versé dans mon âme la douceur de la Sainte Espérance, je vous adore, je vous bénis, je vous embrasse, je veux m'attacher à vous pour toujours, et avec vous espérer, espérer, espérer toujours, jusqu'à ce que vous m'ayez conduit là où je n'aurai plus à espérer, parce que je vous tiendrai, je vous posséderai ! En attendant, mon Dieu, j'espère.

Le Mercredi.

L'espérance est fondée sur la miséricorde de Dieu, et, comme toutes les vertus chrétiennes, elle nous porte à faire

des actions agréables à Dieu ; ces actions, qui dans leur principe sont elles aussi des dons de Dieu, deviennent nos mérites.

Dieu est si grandement bon, qu'il veut que nous ayons des mérites devant lui ; et l'espérance qu'il nous donne n'est jamais assez belle, si elle n'est accompagnée de nos mérites.

Nos mérites sont inséparables de l'espérance vraie ; Dieu le veut ainsi, et en cela comme en tout le reste, il est juste.

* * *

Il s'ensuit que nous devons tout attendre de Dieu, puisqu'il est l'uniqne source de tous les biens ; et en même temps travailler de tout notre pouvoir à mériter ce qu'il veut nous donner, à savoir son propre bonheur.

Les bonnes œuvres sont nécessaires au salut. C'est un article de notre foi ; et l'espérance chrétienne, venant de Dieu en nous, ne porte tous ses fruits que sur le terrain des bonnes œuvres.

Donc, faisons le bien, pour plaire a Dieu ; et pour plaire à Dieu, espérons tout de lui.

Le Jeudi.

Considérons combien de motifs Dieu nous a donné d'espérer.

Il y a les motifs généraux et les motifs particuliers.

Les motifs généraux sont, comme nous l'avons dit, la bonté de Dieu, la grâce de la rédemption par Notre-Seigneur Jésus-Christ, le baptême et les sacrements qui dans l'Eglise, sont pour nous autant de sources de grâces.

*
* *

Ces motifs sont grands et puissants, mais souvent ils nous touchent moins que les motifs particuliers. Ces motifs particuliers sont les grâces spéciales que Dieu a faites à chacun de nous : l'attention avec laquelle il a veillé sur nous et nous a gardés ; le bienfait de notre vocation soit à la vie religieuse, soit à un pieux célibat, soit à un mariage chrétien ; les peines, les traverses mêmes, par lesquelles il nous a désenchantés des joies de cette vie ; le fait de notre présence à l'église, notre dernière communion après tant de communions ; la méditation même qu'il nous donne le loisir de faire. Employons-là à considérer les motifs particuliers que nous avons d'espérer (1).

Nous en composerons chacun un cantique d'actions de grâces à Dieu, et nous nous reposerons très doucement à la vue de sa bonté très particulière vis-à-vis de nous.

« *Hæc recolens in corde meo, ideo sperabo* (Lam. III, 21). — Repassant ces choses en mon cœur, j'y trouverai des raisons d'espérer ».

C'était une prière de Jérémie ; que ce soit aussi la nôtre.

Le Vendredi.

Notre espérance, c'est Jésus crucifié.

Regardons le crucifix, ses pieds, ses mains, son cœur, sa tête: Tout cela dit à l'âme un seul mot : Je t'ai aimée. espère.

Quand nous considérons le grand mystère de notre rédemption, le Père livrant son Fils pour nous, le frappant,

(1) Nous avons remanié ce passage pour l'adapter à tout le monde.

lui l'innocence même, pour ne pas nous frapper nous pécheurs ; le Fils dont saint Paul a dit : « *Il m'a aimé et s'est livré pour moi* » (Gal. II, 20) ; quand nous considérons, dis-je, ce grand mystère, nous y trouvons des motifs d'espérer si puissants, si fermes, si invincibles, qu'il nous est vraiment impossible de nous refuser a l'amour d'un Dieu et de n'espérer pas.

* * *

Donc, ô mon Sauveur cloué pour moi à la croix, je m'attacherai à vos pieds sacrés ; je veux aussi à ma manière être cloué avec vous à la croix, et là, grâce à vous, je veux espérer toujours.

O crux ave, spes unica ;salut, ô croix, unique espérance !

Le Samedi

L'espérance, quand elle est bien affermie, donne à l'âme une force incomparable, au milieu de toutes les difficultés possibles.

Or, il est rare qu'une âme, même chrétienne, même dévote, cherche sa force, sa consolation, dans son espérance.

A la plus mince petite peine, on cherche en bas son secours, sa consolation, son appui. C'est le signe d'une foi faible, d'une espérance peu ferme, d'un amour encore imparfait.

* * *

Donc, après une faute, relevons-nous par la pénitence, et consolons-nous par l'espérance ; dans les temps où la lumière de la grâce semble se faire désirer, appuyons-nous

sur l'espérance ; si nous trouvons dans le chemin de la vie quelques aspérités, il y en a un peu partout, oublions-les en nous reposant dans notre espérance.

Tout passe, tout passera : les fautes, les épreuves, les difficultés, la vie, la mort, tout passera ; mais le bien que nous promet l'espérance ne passera jamais.

Mon Dieu, j'espère !

SIXIÈME SEMAINE APRÈS L'ÉPIPHANIE

Le Dimanche

Nous méditons cette semaine la charité.

La charité, selon saint Jean, c'est Dieu lui-même : *Deus caritas est* (I Joan. IV, 8).

La charité, c'est aussi le don le plus précieux que Dieu nous a communiqué ici-bas.

La charité, c'est la reine des vertus.

La charité, c'est un don très précieux, par lequel Dieu qui est amour nous élève à l'incomparable honneur d'aimer avec lui ce qu'il aime lui-même.



Par la charité, Dieu fait entrer sa créature en communication, en communauté d'amour avec lui ; en sorte que, comme Dieu s'aime lui-même, elle l'aimera lui-même ; comme par amour pour lui-même il aime les anges et les hommes, par amour pour son Dieu, elle aimera les anges et les hommes ; se portant ainsi à imiter son Dieu comme son enfant bien-aimée, l'aimant lui parce qu'il s'aime, aimant avec lui et pour lui les anges et les âmes parce qu'il les aime.

O Dieu, mon Dieu, faites-moi ce bien d'aimer vous, d'aimer avec vous, d'aimer pour vous, et d'aimer ainsi toujours. Mon Dieu, donnez-moi la charité ; faites-moi la charité, par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le Lundi

Dieu est amour. L'amour veut savoir, et Dieu sait ; l'amour veut aimer, et Dieu aime.

Dieu sait, et ce qu'il sait, c'est lui-même. Il se connaît selon toute l'étendue de son être. Son être n'a point de fin, et sa puissance de connaître n'a point de fin. Il connaît jusqu'à l'infinie l'infinité de sa divine perfection.

Si pour aimer il faut savoir, Dieu aimera divinement, puisqu'il sait infiniment.

Oh ! richesse infinie de l'être de Dieu ! O profondeur des richesses de la sagesse et de la science divines !

* * *

Mais que dirons-nous, quand nous saurons que, si Dieu sait si bien, il n'aime pas moins bien ? L'amour en Dieu est Dieu, et ne peut être moins que Dieu. L'amour dont il s'aime c'est lui-même.

Que Dieu est riche ! Il a tout en lui-même, tout de lui seul. Son être, il ne le doit à personne, c'est lui-même. Sa science, il ne la doit à personne, c'est lui-même. Son amour, il ne le doit à personne, c'est lui-même

Aimez-nous donc ainsi, ô mon Dieu ! J'admire, j'adore votre souverain amour, l'amour dont vous aimez, l'amour qui est vous, ô mon Dieu.

Le Mardi

En nous donnant la charité, Dieu nous associe à l'acte d'amour dont il s'aime lui-même.

Si Dieu nous avait seulement permis de l'aimer, quel incomparable honneur il nous aurait fait. Mais il nous l'a

commandé et commandé de cette voix puissante qui veut être obéie, sinon le châtiment arrive infailliblement.

Cela nous fait voir non seulement que Dieu veut être aimé, mais qu'il veut notre bonheur.

* * *

Le commandement qu'il nous fait de l'aimer équivaut à la défense pour nous d'être malheureux.

Que vous soyez aimé, Seigneur, c'est la justice même : mais que pour nous défendre d'être malheureux, vous choisissiez pour moyen un commandement si doux, mon Dieu, c'est le comble de votre bonté.

Donc, ô mon Dieu, je vous rends grâces de cette bonté et je me donneà votre volonté pour vous aimer maintenant et toujours. Ainsi-soit-il.

Le Mercredi

Tout ce qui est, est de Dieu. C'est la science de Dieu qui est la cause de tout ce qui est, mais c'est l'amour de Dieu qui est la cause de tout ce qui est bon.

L'amour qui est en Dieu, ou mieux l'amour qui est Dieu, est le créateur et la source unique de toute bonté. Il la crée parcequ'il aime, et il la verse sur ses créatures dans, la mesure fixée par la divine sagesse.

Oh ! si nous avions des yeux pour voir à l'œuvre l'Amour-Dieu source de toute bonté, comme nous verrions de cet océan divin descendre les dons de grâce versés sur les anges, sur nos premiers parents, sur tous les patriarches et les prophètes, sur la Très Sainte Vierge, mais plus encore sur l'Homme-Dieu Notre-Seigneur.

* * *

L'Homme-Dieu ! Voilà la grande merveille, le chef-d'œuvre de l'Amour-Dieu. Lui-même, l'Homme-Dieu était ravi en considérant cette œuvre de l'Amour-Dieu. « Dieu, disait-il, a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique ».

O JÉSUS, prenez-moi avec vous, pour me faire adorer avec vous l'Amour-Dieu. *Dieu a tant aimé* ! Vous le dites, Seigneur, faites-le moi dire, comprendre et goûter avec vous. *Dieu a tant aimé !*

Le Jeudi.

Méditons l'amour dont nous sommes aimés de Dieu, et considérons les qualités de cet amour.

Il n'a jamais commencé, c'est un amour éternel. Il ne finira jamais, c'est un amour irrévocable.

Si nous ne savions que cela de l'amour dont nous sommes aimés, il y aurait assez de quoi nous réjouir et nous ravir toute l'éternité.

Mais il y a plus, c'est un amour créateur : il tire du néant ce qu'il aime, et lui donne ce qui le rendra bon et aimable à ses yeux. Il nous crée, il nous rend aimables, il nous aime, il fait tout, lui tout seul.

* * *

C'est un amour gratuit et prévenant ; c'est un amour de père, de mère, d'ami, d'époux, de Dieu en un mot ; c'est un amour qui réunit toutes les perfections, il est puissant, il est généreux, il est doux et il est tendre.

Mon Dieu, mon Dieu, je vous dirai avec saint Augustin : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, combien tard je vous ai aimée ! »

Le Vendredi.

Toutes les œuvres de Dieu portent la ressemblance de Dieu lui-même.

Dieu s'aime et il nous aime. Or, en nous donnant de l'aimer, il nous apprend à nous aimer nous-mêmes.

Nous aimer nous mêmes ! C'est une science rare. Il y a il est vrai, un amour de nous-mêmes qui n'est pas rare, c'est celui qu'a mis en nous le péché originel.

L'amour-propre nous fait nous aimer nous-mêmes, comme si nous étions notre créateur, notre tout, notre Dieu, notre bonheur, notre perfection. Hélas ! il n'en est rien ; et l'amour-propre serait le plus grand des mensonges, s'il n'était à la fois un grand crime et un immense malheur.



Heureusement que Dieu, nous ayant aimés en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur, nous a par lui rétablis dans la vraie science d'aimer, et nous a appris à nous aimer non plus en nous, mais en lui ; non plus pour nous, mais pour lui ; non plus en cherchant en nous notre perfection et notre bonheur, mais en ne cherchant qu'en lui le bien et sa récompense.

Apprenez-nous, Seigneur JÉSUS, à nous aimer ainsi, de la bonne manière, de la manière vraie ; et pour cela, mon Dieu, faites-nous la grâce de vous aimer, puisque ce n'est qu'en vous aimant que nous saurons nous aimer nous-mêmes dans la vérité.

Le Samedi.

Dieu ne croirait pas que nous l'aimons, si nous n'aimions pas avec lui et pour lui tout ce qu'il aime.

Or, il y a ici et au ciel, tout près de nous, des créatures de Dieu qui sont aimées de Dieu, et que Dieu veut être aimées de nous.

Nous les appelons notre prochain. Les anges, notre prochain; les saints, notre prochain; la Sainte Vierge, notre prochain; les saints du purgatoire, notre prochain; les hommes qui sont sur la terre, notre prochain.

Dieu nous donne à aimer tout cela. Et en aimant tout cela, nous faisons à notre âme un bien inestimable, nous lui préparons une récompense éternelle.



Et puis en aimant tout cela, nous sommes les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés, nous entrons en communion d'amour avec lui, en participation de sa bonté souveraine.

Quel bonheur, quel bonheur! Quoi de plus juste que d'aimer ainsi! Dieu le veut, ce nous est bon : aimons donc notre prochain. Aimons-le en Dieu, aimons-le pour Dieu. Souhaitons-lui et souhaitons-nous de nous aimer éternellement, et d'aimer ensemble éternellement l'amour éternel qui est Dieu.

LA SEPTUAGÉSIME

Le Dimanche.

L'Eglise, en cette semaine, fait mémoire de la création. Méditons cette grande œuvre de Dieu. Dieu se suffit à lui-même. Il n'a nul besoin de ses créatures. Il aurait pu très facilement les laisser toutes à jamais dans le néant, comme il a pu très facilement tirer de ce néant tout ce qu'il a voulu.

Avec un souverain empire, il a parlé et tout a été créé. Rien ne lui a résisté, et à un signe de sa volonté, tout s'est présenté devant lui, le ciel avec ses anges, la terre avec ses ornements si variés : tout en un mot a obéi, comme tout a été créé pour obéir toujours et en toutes choses au Créateur.



En ce premier jour, Dieu créa la lumière : la lumière de la terre et du ciel, la lumière des astres et des corps ; comme plus tard, en ce même jour, il devait créer la lumière des âmes par la naissance du Sauveur, par sa résurrection, par la descente du Saint-Esprit.

O Dieu, Père des lumières, éclairez-nous sur le néant d'où vous nous avez tirés ; éclairez-nous de la lumière de la foi qui nous tire du péché et faites-nous jouir un jour de la lumière de la gloire.

Le Lundi.

En nous rappelant la création, l'Eglise a surtout en vue de nous rendre attentifs à la chute d'Adam. C'est pour cela que la messe de ce dimanche est empreinte d'une si profonde tristesse. L'homme qui parle dans ces sublimes prières, c'est Adam tombé, mais déjà racheté ; éclairé par la grâce sur la profondeur de sa chute, sur l'abîme des maux qu'il a fait tomber et sur lui, et sur ses enfants.

Quelle est lamentable, cette chute ! Surtout si l'on compare l'état heureux où nous serions sans elle avec le douloureux état où nous sommes par elle.



Que de biens nous n'avons plus ! Que de maux nous n'eussions jamais connus ! l'innocence perdue, le péché qui nous enlace, l'immortalité remplacée par une vie de douleurs suivie d'une mort certaine : quelle chute !

A cette chute, Dieu a mis un remède : mais, si l'on considère la grandeur du remède, on se convaincra mieux encore de la grandeur du mal. Le Fils de Dieu cloué à la croix, cela nous apprend ce qu'a été la chute.

O Père qui êtes dans les cieux, délivrez-nous du mal.

Le Mardi.

L'Evangile du dimanche nous représente Dieu comme un père de famille qui loue des ouvriers pour sa vigne. Il va les chercher à différentes heures du jour. Ce jour, c'est toute la durée du monde présent ; les différentes heures, ce sont les moments de ses grandes grâces pour le salut des hommes.

L'Evangile nous dit qu'il a appelé les ouvriers dès le grand matin, à la troisième heure, à la sixième, à la neuvième, à la onzième. Puis, à la fin du jour, il paie chacun de son travail.

Le grand matin, c'est le temps qui s'écoule depuis Adam jusqu'au déluge ; la troisième heure s'étend depuis Noé jusqu'à la vocation d'Abraham ; la sixième heure, c'est le temps depuis Abraham jusqu'à Moïse ; la neuvième heure, depuis Moïse jusqu'à Notre-Seigneur.

Enfin la onzième heure, le dernier temps du monde, c'est depuis Notre-Seigneur jusqu'au jugement dernier.

* * *

Ainsi, pour Dieu, le monde n'est qu'un jour, les siècles passent devant lui comme un moment ; seule l'éternité demeure. Le temps nous y mène, nous y allons tous les jours ; préparons-nous à y entrer, et prions qu'elle nous soit heureuse.

Le Mercredi.

Dieu, d'après notre évangile du dimanche, c'est un père ; ses élus sont sa famille ; le travail qu'il leur donne à faire est désigné par la vigne. La vigne promet et donne le vin ; le vin, c'est la joie ; dans la maison d'un tel père, il faut que tout se réjouisse.

Ce père, c'est notre Père ; cette famille, c'est notre famille ; cette vigne, c'est notre vigne. Il faut la garder, et ne pas faire comme une certaine épouse qui disait : *Je n'ai pas gardé ma vigne* (Cant. 1, 5).

* * *

Gardons la vigne. Que dit l'époux? *La vigne, c'est moi ; les branches, c'est vous.* (Joan. xv, 5.) Si la branche ne garde pas la vigne, ne se tient pas bien attachée, bien collée, bien unie et unifiée à la vigne, elle ne recevra plus de sève, elle mourra.

Une branche morte, c'est triste.

Mais une branche vivante, verdoyante, fleurissante, fructifiante, c'est beau, c'est joyeux, c'est réjouissant.

Donc, gardons la vigne, tenons-nous unis à Jésus. Ne le quittons pas ; le quitter une seconde, c'est mourir. Donc, jamais !

Mais avec lui, qu'elle vie ! quels fruits ! quel vin ! Combien ses *amours sont meilleurs que le vin* ! (Cant. I, I.)

Dieu nous a appelés à sa vigne. Il nous a dit : « Allez, je vous paierai. » Et nous sommes venus, et nous gardons la vigne, nous travaillons à la vigne ; il nous paiera pour cela. C'est bien ; aimons-le, adorons-le.

Le Jeudi.

Le maître de la vigne réunit quelquefois ses ouvriers ; et il leur dit : « C'est fête aujourd'hui, je vous appelle à un grand festin. J'ai à vous donner un vin excellent, vous en boirez à longs traits ; et plus vous en boirez, mieux ce sera à vous et pour vous. »

Que dit en effet Jésus : *Prenez et mangez ?* il dit encore : *Prenez et buvez.*

Il a été entendu un jour, il chantait un cantique d'amour, et il disait : *Mangez, mes amis, buvez, enivrez-vous, mes très chers amis.* (Cant. v, I).

Qui mange le fait avec un certain travail, il faut pour cela du temps; qui boit le fait quasi sans travail, et en moins de temps; mais qui est enivré n'a pour ainsi dire rien à faire, il se laisse faire.

C'est l'image de trois degrés d'amour, avec lesquels on prend part au festin de l'Epoux.

*
* *

L'âme qui mange, travaille et profite de son travail; l'âme qui boit travaille moins, ce semble, et profite peut-être davantage; mais celle qui s'enivre n'a pour ainsi dire rien à faire, et elle est inondée des grâces d'en haut.

Dieu, qui nous a appelés à sa vigne, nous a aussi appelés à ce festin : qu'y faisons-nous ? Mon Dieu, faites que tout au moins j'y mange mon pain de chaque jour; si vous le voulez, que j'y boive; si vous le voulez, que j'y sois enivré.

Le Vendredi.

Les ouvriers de la vigne ont un temps pour se reposer un temps pour prendre part au festin, et un temps aussi pour travailler.

Dieu appelant un certain jour des ouvriers à sa vigne leur dit : *Pourquoi vous tenez-vous là tout le jour à rien faire ?*

Par ces paroles, il les reprend de leur paresse, il excite leur nonchalance, il leur fait comprendre la nécessité du travail.

*
* *

Dans la maison d'un tel père, il faut travailler. Qui ne travaille pas, dit saint Paul, ne doit pas manger. En un sens, cela veut dire que qui n'aura pas travaillé n'aura point de part au festin du père de famille.

Les meilleures grâces de Dieu ne sont données qu'à la condition que l'on travaillera pour Dieu, mais courageusement, joyeusement, pas de main morte.

Voyez tous les saints : comme ils jouissaient de l'abondance de ces grâces, mais aussi comme ils travaillaient !

Travaillons donc ! quel que soit notre travail, travail des mains, travail de la tête ; quelle que soit notre occupation, prier, chanter, même dormir : faisons tout bien, tout dans l'ordre de la volonté divine, tout avec joie et repos d'esprit en Dieu.

Dieu sera content, nos cœurs seront réjouis, la récompense sera assurée.

Le Samedi.

Quand le soir fut venu, le père de famille dit à son intendant : *Appelle les ouvriers et paie-les tous.*

Cela veut dire qu'à la fin du monde, Dieu enverra son Fils Notre-Seigneur, pour juger tous les hommes. Il appellera les ouvriers, ce qui se fera par la résurrection générale ; et tous viendront devant lui pour être jugés, payés selon leurs œuvres.



Ainsi, Dieu nous garde une récompense ; gardée dans les mains de Dieu, elle est en assurance : nous devons donc travailler avec confiance, la récompense est en bonnes mains.

Elle y est, elle y est récompense, Dieu veut qu'elle soit méritée. Si nous travaillons à la mériter, qu'il sera doux de la recevoir !

Qu'il sera doux d'entendre JÉSUS nous dire : Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.

Que cette récompense si douce, si bien assurée, nous anime, nous encourage, nous rende le travail léger et facile.

Elle nous attend.

Attendons-là, et en attendant travaillons pour la mériter.

LA SEXAGÉSIME

Le Dimanche.

L'Église nous rappelle aujourd'hui cet effroyable châtiment qui se nomme le Déluge. Le monde ancien, perdu de vices et de dérèglements, périt ainsi par l'eau : huit personnes seulement échappèrent au châtiment général, elles furent sauvées dans l'arche, grâce à la miséricorde de Dieu qui par Noé conserva ce faible reste du genre humain.

Que le péché est donc un mal effroyable, puisque Dieu le punit si rigoureusement !

* * *

Dieu promit de ne plus envoyer de déluge pour inonder la terre ; toutefois, le péché ayant repris une place qui ne lui appartient pas, la justice de Dieu se doit à elle-même de ne point laisser impuni le mal qui envahit et souille la triste humanité.

Il lui réserve un châtiment au moins aussi redoutable que l'eau. La terre passera cette fois par le feu, et ce châtiment sera le dernier des châtiments temporels.

« Délivrez-moi, Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable où vous viendrez juger le monde par le feu ».

Le Lundi.

Dieu, qui jadis punit le péché par l'eau, qui un jour le punira par le feu, a encore un autre moyen de lutter contre

cet implacable ennemi de sa gloire ; c'est de l'anéantir dans le déluge de sa miséricorde, de le noyer dans le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'eau du déluge est aujourd'hui heureusement remplacée par l'eau du baptême.

Noé et ses enfants passèrent par l'eau du déluge, sans y périr, grâce à l'arche qui les portait. Nous chrétiens, nous passons par l'eau du baptême ; nos péchés seuls y périssent ; et nous sommes recueillis par l'arche de Notre-Seigneur, la sainte Église de Dieu, dans laquelle nous entrons pour être par elle déposés au seuil du paradis.

* * *

Quel cas ne devons-nous pas faire de l'eau du baptême qui nous sauve, de l'Église qui nous recueille pour nous instruire et nous sanctifier, du paradis qui nous attend pour nous récompenser !

Dieu soit béni de ce déluge de grâces, par lequel de pécheurs que nous étions il nous a rendus justes, et par lequel, achevant son œuvre de justification, il fera de nous des saints !

Le Mardi.

Il est sorti le semeur *semer sa semence* (Evangile de la Sexagésime).

Il est sorti, mais qui est-il ? Notre-Seigneur semble ne pas le dire. Toutefois il dit plus loin : *La semence c'est la parole de Dieu*. Si donc la semence est la parole de Dieu, le semeur c'est le Verbe de Dieu, c'est Notre-Seigneur lui-lui-même.

Or, que nous dit-il de lui-même ? *Il est sorti.* Avant de sortir, il était donc enfermé quelque part. Oui, sans doute avant son Incarnation, il demeurait au sein du Père, *in sinu Patris* (Joan. I, 18). Par son Incarnation, il est venu au sein de sa Mère, *in sinu Matris.* Par sa naissance, il est sorti du sein de sa Mère comme il est sorti du sein de son Père.

*
* *

Adorons ces sorties du Verbe de Dieu, du divin Semeur.

Aujourd'hui, encore, il est enfermé dans son tabernacle, et après la sainte messe, nous pourrons dire : *Il est sorti.* Il est sorti, le Semeur ; il est venu en nous, par la sainte communion, semer la foi, semer l'espérance, semer la charité, semer la vie éternelle.

O divin Semeur, sortez, venez, visitez ces terres qui sont à vous, semez en elle la divine semence ; qu'elles portent des fruits qui vous réjouissent et qui nous réjouissent !

La terre donnera son fruit. (Ps. LXXXIV.)

Les champs se réjouiront, et tout ce qu'ils contiennent. (Ps. XCV.)

Le Mercredi.

Le Semeur est sorti, *Exiit.*

Il ne rentrera chez son Père, en sa maison du ciel, que quand il aura recueilli le dernier de ses élus. Alors, ce sera la fin. Toutes les semailles et toutes les moissons seront terminées.

En attendant, il sème. Il sème sa parole, sa grâce, ses inspirations, ses lumières, son amour et lui-même. Il se fait semence pour nous. N'est-il pas le grain de froment, qu'il veut être mis en terre et y mourir pour y porter ses fruits.

* * *

Si ce grain de froment c'est lui-même, la terre c'est nous, il y vient par la communion, et il vient pour mourir, puisqu'au bout de quelques minutes sa présence sacramentelle n'existe plus.

Il est donc mort, ou tout au moins c'est comme s'il était mort.

Mais il ne meurt que pour revivre ; il veut revivre en nous, et nous faire naître à une vie qui soit la ressemblance et la continuation de sa vie.

Venez donc, Verbe de Dieu, Parole éternelle, Semence divine, Grain de froment céleste, venez en nous, venez y mourir, venez y vivre et vivre éternellement.

Le Jeudi.

Le divin Semeur trouve ici-bas des terres de qualités bien différentes. Il y a la terre que tout le monde foule aux pieds : là où tout le monde passe, le diable passe aussi, et il enlève la semence de la bonne parole. Il y a la terre pierreuse : tout y est sec, tout y est dur, la semence n'y prend pas et n'y rend pas de fruits. Il y a la terre couverte de broussailles et d'épines, elle serait bonne si ce n'était ces broussailles et ces épines, elles y étouffent la bonne semence et là encore la récolte fait défaut. Enfin il y a la bonne terre ; mais à quelle condition est-elle bonne ? A la condition de n'avoir pas les inconvénients des trois sortes de terres stériles.

* * *

La bonne terre sera donc celle qui ne se laissera pas fouler aux pieds de tout le monde, celle qui sera à l'abri du

monde, bien close exactement, et surtout fermée à Satan. La bonne terre sera douce, tendre, facile à manier, à cultiver, elle sera docile. La bonne terre sera bien débarrassée des broussailles et des épines, c'est-à-dire des sollicitudes mondaines, des convoitises de richesses périssables, des attaches aux plaisirs terrestres.

La bonne terre portera du fruit et beaucoup de fruit : faites, Seigneur, que cette terre-là soit notre terre, et que notre terre donne son fruit. *Terra nostra dabit fructum suum.*

Le Vendredi.

Le Semeur ne s'est pas contenté de donner à la terre la semence divine, il a voulu arroser cette terre d'une pluie toute-puissante pour la féconder.

Cette pluie, c'a été son propre sang. Il a voulu que son corps sacré fût percé par les épines, par les clous, par la lance ; et de toutes ses plaies il nous a fait des sources inépuisables qui portent partout la grâce, la fécondité et toute bénédiction.



Et tout ce sang, que dans sa sainte Passion il a versé pour nous, il continue à nous le prodiguer dans l'Eucharistie, en sorte que notre terre vraiment serait bien ingrate, si elle ne rendait pas à Notre-Seigneur les fruits qu'il s'en promet.

O Dieu qui avez créé cette terre, qui l'avez enrichie de la divine semence, arrosée du sang de votre Fils, ajoutez à vos grâces celle de la rendre féconde, pour son salut et pour votre gloire. *Amen.*

Le Samedi.

La bonne terre, dit Notre-Seigneur, porte des fruits par la patience, *in patientia.*

Si on sème aujourd'hui un ehamp, on ne va pas tout de suite prendre la faucille pour faire la moisson. Il faut du temps, et par conséquent de la patience.

Ce qui est vrai de la moisson terrestre, l'est aussi de la moisson céleste.

Rien ne nous est plus nécessaire que de savoir attendre, patienter.

On a quelque bon désir, on a fait une bonne prière, on souhaiterait de tenir tout de suite la perfection.

Rien ne se fait si vite, de tout ce qui est vraiment bon. Une nuit suffit à Dieu pour produire un champignon, mais il met cent ans pour faire un chêne.



Sachons donc attendre, sachons nous supporter nous-mêmes. Dieu nous supporte bien ; ne soyons pas plus pressés que Dieu lui-même. Le bien que Dieu demande de nous, doit être le fruit de notre vie tout entière. Il ne faut pas vouloir être aujourd'hui ce que Dieu veut que nous soyons dans dix ans.

Supplions Notre-Seigneur de nous apprendre à patienter avec nous-mêmes. Il est lui, la source, le modèle de la patience. Il nous endure ; imitons-le, et endurons-nous.



LA QUINQUAGÉSIME

Le Dimanche.

Après le déluge, les hommes ne tardèrent pas à oublier Dieu et sa loi. Ils reprirent les égarements des premiers hommes, et y ajoutèrent un crime nouveau : l'idolâtrie.

Dieu voulut alors se créer un peuple qui conservât la foi, la loi, les espérances du monde, les promesses divines et l'attente du Messie ; à cette fin, il créa Abraham, et l'appela du milieu des Chaldéens, lui disant : « Sors de ton pays et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans le pays que je te montrerai. »

Abraham entendit la parole de Dieu, il crut, il obéit : pas d'hésitation, pas de retard. Dieu parle ; Abraham se laisse conduire.

Abraham devint par là, selon la chair, le père des Juifs, et, selon l'esprit, le père des croyants.

Nous croyons à la parole de Dieu, comme Abraham ; comme lui, nous avons quitté la maison de notre père, en renonçant aux vains plaisirs du monde ; comme lui, nous sommes venus en un lieu que Dieu nous a montré, et qui est son Église. Nous sommes bien les enfants d'Abraham.

La foi, l'obéissance, l'abandon à Dieu, sont les vertus que nous enseigne Abraham dès le commencement de sa vie ; ce sont les vertus que Dieu demande aussi de nous.

***

Mais Abraham ne savait pas tout ce que Dieu lui préparait, toutes les bénédictions qu'il lui réservait. De même nous ne savons pas, au premier appel de Dieu, tout ce que Dieu nous prépare, nous réserve, tout ce qu'il nous donnera, quand son heure sera venue.

Croyons à Dieu, obéissons à Dieu, abandonnons-nous à Dieu, et il nous donnera plus que nous n'aurions jamais pensé à lui demander.

Le Lundi.

Dieu traitait Abraham comme son ami, il lui parlait avec la familiarité d'un ami de tout ce qu'il allait faire; mais ce qui nous doit intéresser le plus, c'est qu'il lui enseignait le secret de la perfection, et un secret tel que les maîtres les plus sublimes n'ont jamais pu que répéter la leçon de Dieu à Abraham.

Un jour donc, Dieu apparut à Abraham, et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant; marche devant moi, et sois parfait. »

Ne sommes-nous pas toujours devant Dieu ? Dieu ne voit-il pas toutes choses ? Pourrions-nous marcher jamais, jamais faire un seul pas, autrement que sous l'œil de Dieu ? Nous ne le pourrions, assurément.

Mais autre chose est que Dieu soit attentif à nous, autre chose que nous soyons attentifs à Dieu.

Dieu est attentif à nous toujours, parce que toujours il est Dieu et toujours il nous aime.

***

Mais nous, nous ne sommes que trop souvent oublieux de Dieu, de sa toute-puissance, de sa toute présence, de sa toute charité pour nous.

C'est de cet oubli de Dieu que naissent tous les péchés. Par contre, c'est du souvenir de Dieu que naissent tous les biens

Nous comprenons alors le sens de la parole de Dieu à Abraham : « Marche devant moi, et sois parfait. »

Apprenons de là à marcher devant Dieu : c'est le seul moyen sûr, le moyen divin de devenir parfait.

Le Mardi.

Dieu avait promis à Abraham une grande postérité. Il lui avait donné un fils unique. Et encore un jour Dieu dit à son serviteur : « Prends ton fils, ton unique, celui qui t'est cher, prends Isaac, et tu me l'offriras en holocauste sur une montagne que je te dirai. » Quelle parole ! Et que deviendra la promesse d'une postérité innombrable ? — Et puis, immoler Isaac, et l'immoler moi-même !

Ici encore, Abraham n'hésita point. Il mit le bois sur le dos d'Isaac, prit le feu et le glaive, et conduisit la victime sur la montagne.

Abraham avait le bras levé pour frapper son Isaac, un ange l'arrêta ; Abraham immola en sa place un bélier dont les cornes étaient prises dans un buisson d'épines.

***

Dieu se complaisait en tout cela : car il voyait dans Abraham son image; dans Isaac l'image de Notre-Seigneur,

portant sa croix sur le Calvaire ; dans le bélier même, une autre image de Notre-Seigneur dont la tête se trouva aussi un jour embarrassée dans les épines.

Le bélier mourut, Isaac ne mourut pas : double figure du Sauveur, qui mourut réellement, mais ne mourut que pour ressusciter.

Isaac devint le père d'un grand peuple, selon la promesse ; et JÉSUS devint le père du peuple chrétien.

Admirons, dans la générosité d'Abraham, celle de Dieu lui-même qui pour nous n'a pas épargné son Fils unique. Admirons, dans Isaac, la douceur et l'obéissance de JÉSUS, et rendons-lui grâces de la rédemption qui nous a faits son peuple

Le Mercredi des Cendres.

Aujourd'hui, les Cendres. A d'autres jours, d'autres pensées ; à d'autres jours, des fêtes joyeuses, des souvenirs pleins de charmes. Aujourd'hui, les Cendres.

Toute vanité s'anéantit, toute chair s'évanouit : il n'y a plus que les cendres. Cendre nous sommes, et cendre nous redeviendrons.

Souvenons-nous en ! L'Eglise nous en avertit : « Souviens-toi, ô homme, que cendre tu es, et cendre tu redeviendras ! »

Quel avertissement ! Quelle leçon ! Comment le péché pourrait-il subsister après un pareil coup de foudre ?

* * *

A l'avertissement de notre Mère la Sainte Eglise, nous n'avons d'autre réponse à faire que l'acte de contrition.

L'acte de contrition, c'est-à-dire le brisement complet du cœur, la mise en poussière, en cendre, de tout ce qui a offensé Dieu.

Donc, soyons contrits, soyons brisés : mais de cette contrition qui sauve, de ce brisement qui remet l'âme dans le sein de la miséricorde de Dieu.

Disons à Dieu, *ayez pitié* ; ajoutons, *selon votre miséricorde qui est grande. — Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

Le Jeudi.

La contrition du cœur a une puissance incomparable sur le cœur de Dieu.

Autant Dieu est grand, autant il aime à reposer son regard sur le cœur brisé de contrition. C'est ce qu'il nous enseigne lui-même dans Isaïe. (LXVI, 1-2).

« Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied ; car ma main a fait toutes ces choses. Et sur qui jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre, sur celui qui a le cœur brisé, et qui écoute mes paroles avec tremblement ? »

***

Si nous nous enflons de vanité, si nous nous élevons d'orgueil, Dieu détourne de nous ses regards, nous ne comptons plus à ses yeux, et quel malheur plus grand que celui-là !

Mais si notre cœur est brisé par une juste et légitime douleur de nos péchés, si nous nous humilions profondément à la vue des plaies que le péché a faites à nos âmes, alors le regard de Dieu se porte sur nous, ses yeux se

reposent sur nous ; et la mesure de notre petitesse devient la mesure de la largeur avec laquelle il répand sur nous ses miséricordes et ses dons.

Esprit-Saint, qui nous avez été donné au baptème et à la confirmation, renouvelez, s'il vous plaît, en nous le don de crainte, remplissez nos cœurs de contrition et d'amour. Amen.

Le Vendredi.

La contrition est une grâce qui, comme toutes les autres, vient de Notre-Seigneur.

Il a porté en lui la douleur de tous les péchés des hommes. Plusieurs psaumes nous font connaître les douleurs intimes de Notre-Seigneur victime pour nous : mais c'est surtout au psaume XXI qu'il nous est bon d'entendre la voix de l'Agneau de Dieu brisé pour nous d'une incomparable douleur.

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? La voix de mes péchés est bien opposée au salut que j'attends.

« Mon Dieu, je crie pendant le jour, et vous ne m'exaucez point ; pendant la nuit, et il n'y a point pour moi de repos.

« Nos pères ont crié, et ils ont été délivrés ; mais moi, je ne suis qu'un ver et non un homme.

« Je me suis écoulé comme l'eau, et tous mes os se sont détachés ; mon cœur est comme une cire qui se fond au milieu de mes entrailles. »

*
* *

Demandons au Saint-Esprit qu'il nous fasse entrer dans l'intelligence de ces états mystérieux de Notre-Seigneur portant devant son Père la douleur, la contrition, la honte même due à nos péchés.

Compatissons à la Victime universelle : supplions-la de nous prendre avec elle, et de nous faire goûter au calice de sa douleur et de sa contrition.

Le Samedi.

Considérons aujourd'hui encore Notre-Seigneur comme le Pénitent universel.

Il a porté devant son Père la peine des péchés du monde entier : s'il a été par son Père livré à la douleur, à la souffrance, à la mort même, c'est parce que nous, pécheurs, nous méritions de souffrir, de mourir et d'être abandonnés de Dieu.

Notre-Seigneur a donc pris sur lui nos péchés et les peines de nos péchés : il a souffert pour réparer l'honneur de son Père ; et comme les mérites de ses souffrances sont infinis, il nous en fait miséricordieusement une part afin que nous soyons sauvés.

* * *

Quand Dieu nous inspire la douleur de nos péchés, il faut donc bien savoir qu'il nous donne quelque chose qui a d'abord été dans l'âme et dans le cœur de Notre-Seigneur.

Combien, par suite, ne devons-nous pas estimer, désirer, aimer cette grâce si précieuse de la contrition ! Elle est

si douce qu'elle nous fait trouver infiniment plus de joie à pleurer nos péchés, que nous n'aurions pu nous en promettre en les commettant.

Seigneur Jésus, qui nous avez tant aimés, et qui avez tant pleuré nos péchés, faites-nous la grâce de nous les faire pleurer avec vous.

PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME

Le Dimanche.

Notre-Seigneur, après son baptême, fut conduit par le Saint-Esprit dans le désert, pour y être tenté par le diable.

Tout aussitôt après son baptême, Notre-Seigneur, plein de l'esprit de prière, de gémissement et de pénitence, alla au désert comme une colombe innocente, commencer son jeûne et pleurer nos péchés dans la solitude.

Qu'est-ce que le baptême, en effet, sinon une mort à ce monde visible, une complète séparation qui s'opère par des renoncements formels à Satan, à ses œuvres et à ses pompes.



Un chrétien, étant l'enfant de Dieu, est du ciel plus que de la terre. La terre est pour lui un désert, une solitude, tant qu'il n'est pas uni à son Dieu.

En attendant cette union, il faut être tenté par le diable.

Le diable a tenté Ève et l'a fait tomber ; par Ève, il a fait tomber Adam, et nous a fait tomber tous.

Il a tenté Notre-Seigneur : comment se pourrait-il qu'il ne nous tente pas ?

Mais Notre-Seigneur l'a vaincu : par Notre-Seigneur nous sommes et serons victorieux du tentateur.

Donc, attachons-nous étroitement et inséparablement à Notre-Seigneur

Le Lundi.

Notre-Seigneur est au désert ; Adam était au Paradis terrestre.

Adam ne manquait de rien, et fut vaincu : Notre-Seigneur manquait de tout, et fut vainqueur.

Satan pénétra au paradis et y fit entrer le péché ; il pénétra au désert où était Notre-Seigneur et y subit une triple défaite.

Qui cherche les délices, qui veut être bien sur la terre, prépare au tentateur une victoire facile.

Qui fuit les délices, qui embrasse la pauvreté, les privations, acquiert contre Satan une force insurmontable.

* * *

Qu'il fait bon considérer JÉSUS dans son désert ! Il n'a d'autre abri que le ciel, d'autre lit que la terre, d'autre nourriture que le jeûne, d'autre occupation que la prière et l'entretien avec son Père qui est dans les cieux.

Seigneur JÉSUS, n'est-ce pas ici-bas le bien le plus souhaitable d'être là avec vous ? Quelles journées, quelles nuits, quel silence, quelles privations, quelle pénitence !

Seigneur JÉSUS, attirez-nous avec vous dans le désert ; il nous sera plus doux qu'un paradis de délices, pourvu que nous y soyons avec vous.

Donnez-nous l'esprit de retraite, de silence, de recueillement, et gardez-nous avec vous toujours.

Le Mardi.

Ayant jeûné quarante jours et quarante nuits, Notre-Seigneur eut faim, et il eut faim à en souffrir beaucoup.

Le tentateur eut, à sa manière, compassion de lui, et lui dit : « Voilà des pierres, faites-en du pain. »

Notre-Seigneur lui répondit sèchement : « L'homme peut vivre sans cela. »

Le tentateur s'y prend avec Notre-Seigneur, comme il avait fait avec Ève ; la première de ses tentations répond au premier de nos besoins, *manger*.

Mais manger de manière à plaire à Satan, c'est avaler l'iniquité.

* * *

Ève tomba, Adam tomba, mais Notre-Seigneur ne tomba pas : c'est Satan qui fut ici vaincu.

Il comprit qu'il avait affaire à un autre homme qu'Adam, il soupçonna plus fortement qu'il avait devant lui le Fils de Dieu.

Notre-Seigneur répara le malheur d'Adam. Celui-ci avait péché, en prenant le fruit défendu : Notre-Seigneur répara le mal commis, en se privant de la nourriture même qui lui était nécessaire.

Vaincre la gourmandise, c'est-à-dire le plaisir de manger, ce n'est pas une mince victoire à remporter.

Demandons à Notre-Seigneur une part de son esprit et de sa victoire sur Satan, pour ne l'offenser jamais en péchant par gourmandise.

Le Mercredi.

Vaincu dans une première attaque, Satan ne se retira pas pour cela. Il prépara une seconde tentation, mais plus formidable que la première.

Il prit Notre-Seigneur, lui Satan, le porta à plus de quinze lieues de là sur le haut du temple, et lui dit : « Puisque les anges de Dieu te gardent, jette-toi en bas, tu ne saurais te faire de mal. »

Satan connaît l'Écriture ; il cite les psaumes ; mais, sous ces beaux dehors, il cache une seconde tentation, celle de la vaine gloire ; il veut que Notre-Seigneur fasse un miracle, sans raison, par pure vanité, qu'il se jette en bas du temple pour pouvoir dire : Voyez, je ne me suis pas blessé.

* * *

Mais Notre-Seigneur, lui aussi, sait l'Écriture ; et, sans faire savoir à Satan s'il est oui ou non le Fils de Dieu, il lui cite la défense que Dieu a faite à tous les hommes de lui demander témérairement des miracles, ce qui s'appelle tenter Dieu.

Encore une fois, Satan fut vaincu. Fuyons la vanité, fuyons la vaine gloire, fuyons la jactance. Oh ! combien d'âmes sont prises par Satan dans ce piège très flatteur et très subtil ! La vaine gloire mène à la vraie honte ; l'humilité mène à la vraie gloire. Seigneur JÉSUS, enseignez-nous l'humilité.

Le Jeudi.

Le tentateur, qui voulut porter Notre Seigneur à demander un miracle par pure vanité et ostentation, renouvela, en agissant ainsi, vis-à-vis du Sauveur, la tentation qu'il avait employée avec Ève au Paradis terrestre.

Il dit à Ève : « Vous serez pareils à Dieu. »

Il dit à JÉSUS : « Si tu es pareil à Dieu, si tu es son Fils, jette-toi en bas. »

Ève se jeta en bas, croyant qu'elle ne se ferait pas de mal, croyant même qu'elle se ferait du bien, car le fruit était beau et donnait envie.

Ève perdit la ressemblance de Dieu qu'elle devait à la grâce ; et, par son péché, elle acquit la ressemblance de Satan, dépouillée qu'elle fut comme lui de la grâce, comme lui méritant un châtiment éternel.

***

Voilà à quoi mène la vanité, la vaine gloire, la gloriole d'un moment.

O JÉSUS, qui êtes notre vraie gloire, préservez-nous de toute vanité, de toute chute ; conservez-nous votre grâce, votre amour, la fidélité à vous plaire, à écouter votre voix, à suivre vos inspirations.

Le Vendredi.

La troisième tentation fut une tentation d'ambition. « Veux-tu tous les royaumes du monde, dit Satan, je les donne à qui je veux. Cela ne te coûtera pas cher : il suffit que tu te mettes à genoux, une seconde, pour m'adorer. »

O modestie du tentateur ! Qu'on le prenne pour Dieu, et qu'on lui rende les hommages divins, l'adoration, c'est la seule chose qu'il demande.

***

Après cela, il promet merveilles. Mais supposons qu'on lui rende l'adoration, il ricanerait de son ricanement de Satan, se moquerait de l'insensé qui s'agenouillerait devant lui, et, en place de lui donner les royaumes du monde, il lui ferait simplement perdre sa part du royaume du Ciel.

Notre-Seigneur répond à Satan : « Il est écrit : Adore ton Dieu, et lui tout seul. »

Satan se retira, toujours tentateur, toujours vaincu.

Hélas ! pour nous, il est toujours tentateur : faites, Seigneur, que pour nous et par vous il soit toujours vaincu.

Le Samedi.

Satan avait tenté Adam et Ève d'ambition, en disant à Ève : « Vous saurez le bien et le mal, vous saurez tout. »

Ils l'écoutèrent, et ils surent ; ils surent le bien qu'ils avaient perdu, et le mal dans lequel ils étaient tombés.

Triste science !

Satan promet toujours, il sait qu'il n'aura jamais à donner. Rien ne lui coûte de promettre ; il est parfaitement conscient qu'il n'accomplira pas sa promesse.

Il ment toujours ; comme dit Notre-Seigneur, il est le père du mensonge. Le mensonge naît de lui-même sur ses lèvres.

* * *

Qu'il est doux d'écouter Jésus, la grâce est répandue dans sa bouche, il est la vérité, il nous dit : « Adorez Dieu seul ! »

Que notre âme vous adore, ô Dieu seul ! ô Père de Notre-Seigneur, avec le Fils et le Saint-Esprit ! Que notre âme vous adore, vous aime, vous désire, vous cherche, vous trouve et vous possède éternellement.

Dieu seul ! Dieu seul ! Dieu seul !

DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME

Le Dimanche.

Notre-Seigneur se montre à nous aujourd'hui dans la gloire de sa transfiguration.

Dimanche dernier, il était dans la tentation ; aujourd'hui le voilà dans la gloire. Là il traitait avec Satan ; ici il est dans la compagnie des saints, de Moïse et d'Elie. Là il souffrait; ici il est glorifié.

Réjouissons-nous de la gloire du Seigneur, et apprenons de lui que la tentation est le moyen préparé de Dieu pour nous mener au Paradis. La tentation tourne toujours au bien des vrais fidèles ; et après la tentation vient la transfiguration.

* * *

Ainsi, dans la tentation, il faut avoir bon courage, sachant bien qu'elle passera et nous mènera à la récompense qui ne passe pas.

Que si, après une tentation, Dieu nous donne quelque chose des joies de la transfiguration, il faut recevoir avec reconnaissance le bien que Dieu nous fait, et toutefois n'en pas prendre prétexte de présomption ; car la tentation peut revenir, et elle sera d'autant plus redoutable que l'ennemi aura pu se faire croire que nous avions été présomptueux.

Soyons donc humbles, humbles toujours ; et avec cela réjouissons-nous de la transfiguration de Notre-Seigneur dont il est écrit : *Il est beau par-dessus tous les enfants des hommes.*

Le Lundi.

Notre-Seigneur prit avec lui ses amis Pierre, Jacques et Jean, et les tirant à part, il les mena sur une haute montagne, où ils furent témoins de sa transfiguration.

Ceci nous indique la condition de la vraie prière. Il faut que Notre-Seigneur nous prenne avec lui ; la prière est un don de Dieu.

Il faut qu'il nous tire à part : c'est-à-dire que, par sa grâce, il nous sépare des créatures et de nous-mêmes, qu'il nous élève à lui comme au point culminant des montagnes ; car la prière est une élévation de l'âme à Dieu.

* * *

C'est alors que Notre-Seigneur se transfigure. Quand la prière a été commencée dans les conditions qui viennent d'être dites, l'âme trouve Notre-Seigneur, elle le trouve dans sa grandeur, dans sa bonté, dans sa beauté.

Alors, elle l'adore, elle le chante, elle l'embrasse ; elle-même devient comme transfigurée, la lumière de Notre-Seigneur se reflétant sur elle dans la mesure que la volonté de l'âme s'unit à la volonté du Sauveur.

C'est alors qu'il fait bon prier ; l'âme dirait bien avec saint Pierre : *Seigneur, nous sommes bien ici.*

Le Mardi.

A la transfiguration de Notre-Seigneur, Moïse et Elie apparurent, eux aussi, environnés de gloire, et ils parlaient avec JÉSUS.

Moïse était le grand législateur, l'ami de Dieu, le plus grand des saints, puisqu'il avait conversé avec Dieu sur le Sinaï.

Elie était le plus grand des prophètes ; il avait, comme Moïse, fait un jeûne miraculeux de quarante jours. Et voilà donc ces deux hommes si saints et si grands envoyés de Dieu pour rendre témoignage à Notre-Seigneur dans sa transfiguration.

* * *

Par là Notre-Seigneur affermissait la foi de ses apôtres, leur faisant voir que si ces deux grands saints venaient ainsi lui rendre hommage, ils devaient, eux ses disciples, avoir une parfaite confiance en sa parole, puisqu'elle était pour ainsi dire garantie par deux témoins que tous les Juifs ne pouvaient récuser, Moïse et Elie.

C'est ainsi que Notre-Seigneur disposait toutes choses pour affermir la foi de ses apôtres, et avec elle la foi de tous les chrétiens. Croyons donc, et de tout notre cœur, et tout joyeusement, parce que Notre-Seigneur est la Vérité : *Ego sum Veritas*, dit-il lui-même.

Le Mercredi.

Saint Pierre dit : *Seigneur, nous sommes bien ici.*

Souvent, quand Notre-Seigneur nous fait sentir sa présence, goûter sa douceur, savourer sa bonté, nous nous exclamons avec saint Pierre : Nous sommes bien ici.

Mais s'il nous fait sentir quelque peu la croix, s'il nous retire la joie de sa grâce encore qu'il nous laisse sa grâce, nous nous plaignons facilement, nous nous récrions contre les épreuves qui nous arrivent, nous allons mendier les consolations extérieures, peut-être même nous nous laissons tomber dans l'abattement, nous allons au-devant des tentations.

* * *

Hélas ! notre amour-propre veut toujours être contenté, flatté, gâté. Rejetons cet ennemi.

Aimons Dieu, et dans la paix comme dans l'épreuve, dans la nuit comme dans le jour, disons-lui toujours : *Que votre volonté soit faite !* Demeurant dans la volonté de Dieu, nous pouvons dire comme saint Pierre, et mieux que saint Pierre : Seigneur, que nous sommes bien ici !

Le Jeudi.

Dans le mystère de la transfiguration, les apôtres allaient de joies en joies, de grâces en grâces. D'abord, ils virent Notre-Seigneur dans sa beauté ; puis ils aperçoivent Moïse et Elie. Mais Notre-Seigneur leur réservait une grâce plus grande, celle d'entendre la parole de son Père.

Donc, au milieu de cette scène qui n'était plus de la terre, une voix céleste, divine, se fit entendre : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le.*

Rien ne manquait pour confirmer la foi des apôtres, ils avaient les miracles et la parole de Notre-Seigneur, ils avaient Moïse et Elie, ils avaient la parole même de Dieu, le Père de Notre-Seigneur.

Ils pouvaient croire d'une foi tranquille et bien assurée. Ils crurent. Nous croyons comme eux et avec eux.

* * *

Oui, Seigneur Jésus, vous êtes le Fils Unique du Père; oui, vous êtes l'objet de ses complaisances divines ; oui, vous êtes Celui que nous devons tous et toujours écouter.

Seigneur JÉSUS, qui nous avez donné cette foi, daignez, s'il vous plaît, toujours nous la conserver, et toujours la faire grandir en nous, afin que vous soyez pour nous comme pour votre Père, le bien-aimé, l'unique objet de nos complaisances dans le temps et dans l'éternité. *Amen.*

Le Vendredi.

Dieu dit, en parlant de son Fils Unique : *Ecoutez-le !* Que cette parole est puissante et qu'elle est grande ! Elle signe à l'avance tout ce que Notre-Seigneur dira, comme tout ce qu'il a dit.

Il faut l'écouter : sinon, on se place en dehors de toute vérité, de toute lumière, en dehors de la voie du salut.

Il faut l'écouter, sinon on s'exclut soi-même du royaume de Dieu, de toute paix, de toute justice, de tout bonheur, de tout amour.

***

O Seigneur JÉSUS, nous voulons vous écouter, par la foi, et croire à toutes vos paroles ; par la charité, et marcher toujours dans la voie de votre amour ; dans la prière, et toujours recevoir le mouvement de votre grâce, l'inspiration de votre Esprit.

Toujours, Seigneur, nous dirons comme le Psalmiste : *J'écouterai ce que dira en moi le Seigneur mon Dieu.*

Parlez, Seigneur JÉSUS, mon âme vous écoute.

Le Samedi.

Notre-Seigneur, descendant de la montagne, dit à ses apôtres : *Ne dites à personne ce que vous avez vu, tant que le Fils de l'Homme ne sera pas ressuscité d'entre les morts.*

Il y a entre Dieu et les âmes un secret admirable. Dieu donne de croire, c'est un secret. Dieu donne d'aimer, c'est un secret. Dieu donne de prier, c'est un secret.

Et ce secret de Dieu, il faut le garder, sous l'œil de Dieu, dans l'humilité du cœur, dans le désir d'être fidèle aux grâces reçues.

* * *

Que le silence est salutaire après ces grandes visites de Dieu, figurées par le mystère de la transfiguration ! Que le silence est nécessaire, et qu'il fait bon garder pour Dieu ce que le langage humain ne saurait dire !

Et pourtant il faut que Dieu soit glorifié de ses dons ; il le sera, mais alors que, nous aussi, nous serons ressuscités d'entre les morts.

Alors nous pourrons dire et chanter Dieu et rendre grâces à Dieu pour tous ses bienfaits, dans l'assemblée des saints; mais, en attendant, prions, humilions-nous, taisons-nous, méditant la parole de Notre-Seigneur : *Ne le dites à personne.*

VARIANTE POUR LES TROIS DERNIERS JOURS

Le Jeudi.

Pendant que Notre-Seigneur conversait sur la montagne avec Moïse et Elie, une nuée lumineuse les couvrit de son ombre, et de cette nuée lumineuse sortit une voix qui disait : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le.*

Adorons les complaisances divines d'un tel Père pour un tel Fils. — Jamais père n'a été père en un degré si éminent : *Tam pater nemo,* dit un ancien. Mais aussi

jamais fils n'a été si digne d'amour. — Adorons le Père et le Fils.

* * *

Mais voici qui nous touche de près. Le Père nous appelle en participation de ses complaisances pour son Fils ; il l'aime, il veut que nous l'aimions nous aussi. Quel honneur pour nous !

Dieu fait plus, il nous unit, nous incorpore à son Fils, nous fait ses membres par le baptême, la foi, la charité ; et voilà qu'il nous aime de l'amour dont il aime son Fils unique. Quel bonheur pour nous !

Adorons le Père et le Fils et le Saint-Esprit.

Le Vendredi.

Dieu dit : *C'est mon Fils bien-aimé* ; *écoutez-le !*

Le Père, en parlant ainsi, nous donne un maître pour nous instruire : ce magistère est un des caractères du Messie.

C'est un article de foi, que Notre-Seigneur nous a été donné non seulement comme un rédempteur en qui nous devons croire, mais aussi comme un législateur auquel nous devons obéir.

Il parle, et tous nous devons l'écouter. Il est le Maître dont la parole est revêtue de force et d'autorité, comme de douceur et de suavité.

* * *

Il parle, et dans l'Eglise, nous sommes à son école ; il nous instruit par son Evangile, par sa vie, ses exemples, ses inspirations ; il est le maître, maître plein de tendresse

et d'amour. Il a les paroles de la vie éternelle, et du haut du ciel le Père nous dit : Ecoutez-le.

O Jésus ! O Maître ! O bon Maître ! Parlez à mon âme, et donnez-lui d'être docile à votre voix.

Le Samedi.

Après la transfiguration, Notre-Seigneur vient à ses apôtres, et leur fait cette recommandation : *N'en dites rien.*

Il y a des dons de Dieu qui sont pour tous, la guérison des malades, la prédication, les sacrements; mais il y a des dons de Dieu qui ne sont pas pour tous, et qui demeurent pour ainsi dire le secret de Dieu et des âmes.

Dieu l'a ainsi disposé, ainsi voulu. Et il nous dit : *N'en dites rien !*

* * *

Il n'y a pas d'indice plus sûr de l'étourderie d'une âme, que la facilité avec laquelle elle jetterait dans la rue la connaissance des grâces intérieures qu'ellec roit avoir reçues de Dieu. Une telle âme n'est pas animée de l'Esprit de Dieu.

L'âme fidèle au contraire garde pour Dieu les dons de Dieu : si elle en communique quelque chose, c'est uniquement aux supérieurs, afin qu'elle ne soit pas exposée à l'illusion, afin qu'elle apprenne à faire bon usage des dons de Dieu.

En dehors de cela, Dieu aime le silence. Aimons-le comme Dieu et pour Dieu : *N'en dites rien !*

TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME

Le Dimanche.

Nous méditerons cette semaine les paroles de saint Paul au commencement de l'épître de ce jour :

« Soyez les imitateurs de Dieu comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, comme JÉSUS-CHRIST nous a aimés, et s'est livré pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'une agréable odeur » (*Eph.* V, I, 2).

Dans ces courtes paroles, l'Apôtre nous enseigne toutes les grandes règles de la vie chrétienne ; il nous met devant les yeux le modèle divin qu'il nous faut imiter, l'exemple de Notre-Seigneur qu'il nous faut reproduire en nous.

* * *

Que le chrétien est appelé à de grandes choses, lui à qui il est dit : « Soyez parfait, comme votre Père céleste est parfait ! »

Il faut, pour atteindre ce but, sortir de soi-même, s'élever au-dessus de la nature, se livrer à la grâce et au Saint-Esprit ; sans quoi l'on n'arriverait jamais à ce que Dieu demande de nous.

C'est pour cela que nous avons été baptisés, pour cela que nous avons été confirmés, pour cela que nous sommes nourris de la Sainte Eucharistie.

Dieu veut nous élever au-dessus de nous, jusqu'à lui ; supplions-le que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Le Lundi.

Soyez les imitateurs de Dieu !

Tout enfant a une inclination naturelle à imiter son père, et tout enfant de Dieu reçoit au baptême une inclination surnaturelle à imiter son Dieu.

Imiter son Dieu ! Quel modèle ! Il est si parfait que tout d'abord on pourrait craindre que la difficulté ne soit trop grande. Il n'en est rien. Notre-Seigneur nous dit que « son joug est suave, et son fardeau léger. »

Le secret de l'imitation de Dieu, c'est d'entrer en union d'amour avec lui.

Aimons ce que Dieu aime, et nous aurons imité Dieu.

* * *

La puissance de l'amour est sans pareille pour rendre semblables deux êtres capables d'aimer ; dès qu'ils s'entendent pour aimer une même chose, ils commencent à se ressembler.

Dieu s'aime lui-même, aimons-le aussi, et nous commencerons à être ses imitateurs ; il aime les âmes, aimons les âmes, nous aurons avancé dans l'imitation de Dieu.

Et c'est ainsi que nous redeviendrons conformes à notre Créateur, portant en nous son image et sa ressemblance ; soyons les imitateurs de Dieu !

Le Mardi.

Soyez les imitateurs de Dieu !

Quand on a commencé à imiter Dieu dans son amour, aimant avec lui ce qu'il aime, et lui par-dessus tout, on est

attiré par cet amour même à imiter Dieu dans les actes qui découlent de son amour, surtout dans sa douceur et sa patience.

Dieu est si doux, si patient, si tendre, si miséricordieux envers les âmes !

Il nous faut l'imiter en cela, et tout spécialement en pratiquant la douceur et la patience vis-à-vis de notre âme.

*
* *

Elles sont rares les âmes qui se traitent elles-mêmes par imitation de la douceur de Dieu. La plupart du temps, nos âmes se flattent elles-mêmes, ou elles se découragent elles-mêmes par une sorte de dureté que Dieu ne connaît pas, et que nous ne connaîtrions pas non plus si nous étions les vrais imitateurs de Dieu.

O sainte douceur de Dieu, ô sainte patience de Dieu, je veux aujourd'hui vous adorer, vous glorifier et vous imiter.

Le Mercredi.

Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés !

Nous devons imiter Dieu ; toutes sortes de raisons nous y convient. Nous le lui devons, parce qu'il est notre Créateur, notre Père, parce qu'il a droit à notre imitation comme à notre adoration.

Ces motifs sont puissants ; mais l'Apôtre nous en donne un plus touchant encore, c'est que nous sommes ses enfants bien-aimés.

Nous sommes bien-aimés ! La douce parole !

*
* *

Mon âme peut se dire dans la vérité, puisque c'est la foi ; mon âme peut se dire : Tu es une bien-aimée, bien-aimée de Dieu !

Après cela, Dieu te demande de l'imiter, ô mon âme : pourrais-tu bien, étant une bien-aimée, ne vouloir pas ce que Dieu veut ?

Oh ! alors (si tu refusais de vouloir ce que Dieu veut), tu ne saurais pas ce que c'est que d'être une bien-aimée, une bien-aimée de Dieu.

Saint Augustin disait autrefois : « Aimez et faites ce que vous voudrez! » Dieu dit à l'âme de son enfant : Tu es aimée, imite celui dont tu es aimée !

Ainsi soit-il, mon Dieu !

Le Jeudi.

Marchez dans l'amour !

C'est là le chemin de l'âme fidèle. Elle est aimée, elle aime, elle vient de l'amour, elle va à l'amour ; et son chemin, c'est l'amour.

Dieu est amour, dit saint Jean. Tout ce qui vient de Dieu est amour, tout ce qui mène à Dieu est amour, tout ce qui va à Dieu est amour.

La loi de Dieu est amour ; les sacrements de Dieu sont amour ; les épreuves mêmes que Dieu envoie ne sont qu'amour.

*
* *

Combien belle est la voie des enfants de Dieu ! Marchez dans l'amour, nous crie saint Paul. Ah ! si les âmes enten-

daient ce langage, si elles connaissaient la voie de Dieu, si elles marchaient dans l'amour !

« Les enfants de la Sagesse, dit l'Écriture, forment la société des justes ; et cette nation-là n'est qu'obéissance et amour. »

O obéir, ô aimer, ô marcher dans l'amour, ô aller à Dieu qui est amour !

Ainsi soit-il, mon Dieu !

Le Vendredi.

Marchez dans l'amour, nous crie saint Paul, *comme* JÉSUS-CHRIST *nous a aimés, et s'est offert pour nous comme une oblation et une victime d'agréable odeur.*

Pour nous apprendre à marcher dans l'amour, voici un maître, un modèle divin, c'est JÉSUS. Lui, il a aimé ; lui, il a marché dans l'amour ; il vient à nous par amour, il nous appelle à lui par amour ; il nous emmène au ciel par amour.

*
* *

Par amour, il vient dans la crèche, par amour il porte la croix, par amour il est porté par la croix, par amour il meurt, par amour il s'endort au tombeau, par amour il reprend la vie, par amour il remonte au ciel, par amour il demeure avec nous dans l'Eucharistie, par amour il vient dans notre poitrine : oh ! comme il a marché dans l'amour !

Seigneur JÉSUS, prenez-moi avec vous ; avec vous, je veux marcher dans l'amour ; avec vous, j'irai partout où vous voudrez, parce qu'avec vous je serai aimé, et avec vous j'apprendrai à aimer. Seigneur JÉSUS, ne nous séparons plus et marchons dans l'amour !

Le Samedi.

Notre-Seigneur a marché dans l'amour, et à cause de cela, il s'est offert à Dieu comme victime pour nous.

Il y a là un enseignement précieux.

Notre-Seigneur a aimé, Notre-Seigneur a souffert la croix, la mort.

Depuis que le péché est entré dans le monde, la mort est devenue la loi de l'amour.

Si vous aimez, il faut mourir.

Si vous aimez Dieu, il faut mourir à vous-même. C'est la loi. Jésus l'a subie, afin de nous la rendre acceptable.

Cette loi de mort est la condition de la vie. Saint Paul le dit en ces termes : « Si vous mortifiez la chair, vous vivrez. »

*
* *

Cette mortification ne se fait pas sans douleur.

L'amour vrai nous sépare des amours faux. Amour de ses plaisirs ou du moins de ses aises ; amour de la gloire, ou du moins de l'estime ; amour de la vie, ou de sa santé (1) : ces amours-là ne se quittent pas sans peine.

Cependant, il faut les quitter. L'amour vrai, celui qui dure éternellement, ne peut nous laisser livrés à des amours qui mourront nécessairement avec notre corps.

N'attendons pas à ce dernier moment. Qu'ils meurent avant notre mort, afin que, même avant la vie éternelle, nous vivions de l'amour éternel.

Et c'est là ce que saint Paul nous crie, quand il dit : Soyez les imitateurs de Dieu, et marchez dans l'amour, comme étant ses enfants bien-aimés.

(1) *Amour de sa peau*, dit énergiquement le père Emmanuel dans une variante.

QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME

Le Dimanche.

Lætare, Jerusalem.

Réjouis-toi, Jérusalem !

L'Eglise est en deuil, elle appelle ses enfants à la pénitence, et voici qu'au milieu de son carême, une voix retentit d'un bout du monde à l'autre et lui crie : Réjouis-toi, Jérusalem !

Et l'Eglise, encore qu'elle souffre, encore qu'elle pleure, encore qu'elle fasse pénitence, l'Eglise répond : *Lætatus sum*, je me suis réjouie.

Et elle chante sa joie, et elle la proclame à la face du monde entier.

*
* *

Quel est donc ce secret de la joie de l'Eglise ?

Le secret de la joie de l'Eglise est le fruit d'un autre secret, celui de son amour.

L'Eglise aime son Dieu. Elle a tout reçu de Lui, sa foi, son espérance, son amour. Elle trouve dans son amour le principe de sa joie. Car il n'y a pas d'amour qui ne fasse naître quelque joie. Cette joie, il est vrai, est de la nature de l'amour dont elle découle, et l'amour est de la nature de l'objet aimé.

Quand l'objet aimé est bon, l'amour est bon, la joie est bonne. Et quand l'objet aimé est Dieu, le Souverain Bien, l'amour est parfaitement bon, la joie parfaitement bonne.

Donc, réjouis-toi, Jérusalem. *Lætare, Jerusalem !*

Le Lundi.

Lætare, Jerusalem !

Aimant son Dieu, l'Eglise se réjouit en lui pour deux raisons : la première à cause du bien qui est à Dieu, en Dieu, à cause du bien que Dieu possède en lui-même.

Ce bien que Dieu possède et qui est lui-même, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, ce bien, Dieu le possède de telle manière que rien ne peut ni le lui ravir, ni le lui diminuer. C'est pourquoi rien non plus ne peut ôter à l'Eglise la joie qu'elle a de voir en Dieu ce bien de Dieu.



Seulement, l'Eglise se réjouit en Dieu parce qu'en l'aimant, elle attire en elle le bien qu'elle aime. Qui demeure en la charité, dit saint Jean, demeure en Dieu et Dieu en lui. C'est là pour l'Eglise une source nouvelle de joie que rien ne peut lui ôter. Je suis sûr, disait saint Paul aux Romains que rien au monde, ni anges, ni hommes, ne nous séparera de la charité de Dieu, en JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

Avec de tels biens, l'Eglise peut se réjouir.

Lætare, Jerusalem !

Le Mardi.

Lætare, Jerusalem !

Nous pouvons donc nous réjouir du bien de Dieu, ou selon qu'il est en Dieu, ou selon que nous en avons par sa grâce une certaine participation.

Dans le premier cas, la joie est plus pure, plus solide, parce qu'elle procède uniquement de l'amour.

Dans le second cas, la joie se ressent de l'imperfection de l'état présent. Et la joie que nous pouvons avoir alors procédant à la fois de la charité et de l'espérance est moins ferme et moins parfaite.

Mais ce n'est point trop de se réjouir et de l'amour et de l'espérance, l'Apôtre le prescrit formellement quand il dit : *Spe gaudentes.*

*
* *

La foi a bien aussi sa joie de posséder la vérité de Dieu, d'en nourrir notre intelligence et de nous faire goûter à l'avance ce qu'il nous sera donné de voir dans la vie éternelle.

Ce sont là les sources de joie que Dieu nous tient ouvertes, et auxquelles il nous invite à venir nous désaltérer.

Lætare, Jerusalem !

Le Mercredi.

Lætare, Jerusalem !

La joie que nous avons en Dieu à cause de ce qu'il est, ne peut aucunement être mêlée de tristesse, puisque rien ne peut ôter à Dieu le bien qu'il a d'être Dieu, c'est-à-dire le Souverain Bien.

Mais quand nous considérons ce même Bien non plus comme il est en lui-même, mais en la manière qu'il peut être en nous par la grâce, cette seconde source de joie peut recevoir quelquefois la tristesse, à savoir quand un mal survenant empêche dans les âmes la participation du bien de Dieu.

*
* *

Donc, l'âme qui aime, reconnaissant ses péchés, ou apercevant les péchés qui sont si communs sur la terre, en

conçoit quelque tristesse parce qu'alors le bien divin est ou repoussé ou diminué dans les âmes.

C'est là le sujet des larmes des saints. Et leurs larmes mêmes, dont Notre-Seigneur dit : « Bienheureux ceux qui pleurent », ne sont jamais sans consolation, parce qu'elles procèdent d'amour et l'amour qui les fait couler produit en même temps la douleur à cause du mal qui est dans les âmes, et la joie à cause du bien qui est en Dieu et que l'âme aimante souhaiterait de voir dans les âmes.

Lætare, Jerusalem !

Le Jeudi.

Lætare, Jerusalem!

Le prophète Isaïe appelant l'Eglise à la joie, l'invite à venir boire à une mamelle qui la comblera de consolations.

Considérez un enfant qui pleure ; sa mère arrive, elle lui offre sa mamelle, les larmes cessent immédiatement, elles sont totalement oubliées et remplacées par une jouissance, la plus douce des jouissances que l'enfant puisse recevoir.

Hélas ! cet enfant-là, c'est nous. Bien souvent nous pleurons, mais il y a pour nous une source inépuisable de consolations au sein de l'Eglise, c'est le Saint-Sacrement.

* * *

Quand vous approchez du Sacrement, disait jadis saint Jean Chrysostôme, venez, venez, comme si vous alliez boire au côté ouvert du Sauveur crucifié.

Qu'il fait bon goûter cette mamelle de l'Epoux, combien elle est meilleure que le vin de toutes les joies qui ne sont pas de Dieu.

Or, cette mamelle nous est donnée.

Lætare, Jerusalem !

Le Vendredi.

Lætare, Jerusalem!

La joie que Dieu trouve en lui-même, à cause de son bien qui est lui-même, est une joie infinie.

Mais la joie que nous trouvons en Dieu à cause de ce même bien, de même que la joie que nous trouvons en ce bien à cause de la participation que la grâce opère en nous de ce même bien, peut grandir toujours tant que nous sommes en ce monde.

Elle peut grandir et elle doit grandir ; car comme cette joie naît de la foi, de l'espérance et surtout de l'amour, et que Dieu nous commande d'avancer toujours en ces vertus, il s'ensuit que le bon Dieu veut que notre joie aille grandissant tant que nous demeurons en cette vie.



Qui aurait cru que Dieu nous aurait ainsi commandé de nous réjouir en lui, qu'il aurait voulu que notre joie allât toujours grandissant tant que nous sommes en cette vie?

Quel doux commandement : Aimer et se réjouir! Aimer toujours afin de se réjouir toujours ; aimer sans fin, afin de se réjouir sans fin. Dieu le veut.

Lætare, Jerusalem !

Le Samedi.

Durant cette vie, nous sommes en route pour aller à Dieu, et tant qu'il nous restera un pas à faire pour y atteindre, notre repos ne sera pas complet.

Nous aurons jusque-là toujours à désirer, et jusque-là il manquera quelque chose à notre joie.

Mais quand nous aurons trouvé Dieu dans la vie éternelle, nous n'aurons plus rien à désirer, aussi la joie sera alors parfaite. Elle sera même surabondante, car les amis de Dieu trouveront plus qu'ils n'auront désiré. Dieu leur versera la joie à la bonne mesure, à la mesure regorgeante, comme dit Notre-Seigneur.



Cette joie sera tellement grande que l'homme ne pourra la recevoir tout entière. Elle n'entrera pas en lui, mais plutôt ce sera l'homme qui entrera en elle suivant la parole de Notre-Seigneur : « *Intra in gaudium domini tui* : Entre en la joie de ton Seigneur. »

Donnez-nous cette joie, Seigneur, et en attendant nous chanterons : « *Lætare, Jerusalem.* »



LA PASSION

Le Dimanche.

Voici le temps de considérer plus attentivement Notre-Seigneur dans les mystères de sa Passion.

L'Eglise nous y invite ; elle s'unit à la divine victime ; elle prie avec elle, elle souffre avec elle ; avec elle, elle embrasse la Croix, comme avec elle viendra la Résurrection et l'Ascension.

Mais aujourd'hui nous en sommes à la Passion.

Donc, au début de la messe de ce jour, la voix de Notre-Seigneur se fait entendre. Il chante, il prie, il dit : *Judica me, Deus !*

Chargé qu'il est des péchés du monde, assailli par la malice des hommes et du démon, délaissé des siens et trahi par Judas, il n'a plus que son Père à qui il puisse adresser sa plainte, et il la lui adresse en disant : *Judica me, Deus !*



Parlant à son Père, il l'appelle son Dieu ; il témoigne par là du sentiment qu'il a de nos péchés, de son état de victime pour nous.

Puis du fond de son humilité, laquelle est très profonde à cause de la sainteté de Dieu qu'il adore, et de la douleur des péchés qu'il porte, du fond, dis-je, de son humilité, il s'adresse à Dieu et lui demande justice : *Judica me !*

Notre-Seigneur a un grand procès avec le monde, avec l'enfer, avec le péché qui s'unissent pour le faire souffrir et

mourir. Il veut bien souffrir, il veut bien mourir ; mais en souffrant, mais en mourant, il demande justice : Justice pour lui ; justice pour nous ; justice pour lui, afin qu'il soit délivré de la mort, justice pour nous afin que nous soyons retirés du péché. *Judica me, Deus !*

Le Lundi.

Judica me, Deus !

L'Eglise, en adorant la Passion de Notre-Seigneur, entre en participation de ce grand mystère. Elle aussi, luttant sur la terre contre le monde, contre le péché et contre l'enfer, a à soutenir la même lutte qu'à eu à porter Notre-Seigneur.

Le mystère de la Passion se continue ; il a duré depuis la mort d'Abel jusqu'à aujourd'hui, et il durera jusqu'à la fin du monde.

* * *

La mort de Notre-Seigneur est le centre du mystère ; c'est de là que découlent les grâces d'expiation par la douleur. Ces grâces ont remonté le cours des siècles et ont sanctifié la mort d'Abel comme la pénitence d'Adam et d'Eve et de tous les justes d'avant Notre-Seigneur. Du Calvaire, ces mêmes grâces sont descendues jusqu'à nous, et elles ne cesseront de couler tant que l'Eglise aura à chanter *Judica me, Deus !*

Et cela durera jusqu'à ce que le dernier des élus soit *délivré du mal*. Alors, le jugement de Dieu pour l'Eglise se terminera par l'entrée des bienheureux dans le ciel, comme par la chute des damnés dans l'enfer.

En attendant, il faut crier à Dieu : *Libera nos a malo* et *Judica me, Deus !*

Le Mardi.

L'Eglise met dans la bouche du Sauveur ces mots du Psaume 128 :

« Souvent ils m'ont combattu, dès ma jeunesse. Souvent
« ils m'ont combattu, et ils n'ont point prévalu contre moi.
« Ils ont de leurs coups labouré mon dos, ces laboureurs :
« ils ont tracé de longs sillons. Mais le Seigneur est juste ;
« il brisera les têtes des impies. »

Le Seigneur se rappelle la persécution d'Hérode, l'auteur du massacre des Innocents ; et tout ce qu'il eut à souffrir depuis son entrée dans le monde. Toute la vie de Jésus-Christ, dit l'auteur de l'Imitation, ne fut que croix et martyre. Et la divine victime compare les coups qui tombèrent sur son dos aux sillons tracés dans la terre par la charrue. Elle trouve que le sillon y était long; c'est-à-dire qu'elle avait déjà souffert bien longtemps.



Aussi le temps lui semble venu de demander justice. Et le Sauveur la demande. Il crie : *Judica me, Deus !* il annonce que le Seigneur est juste, et qu'il brisera les têtes des impies.

Adorons-en tout cela la patience et la douceur de Notre-Seigneur. Souvent ils m'ont combattu, souvent, souvent ! Mais la douceur de Jésus ne se démentit jamais, et par sa douceur-même il fut vainqueur.

Le Mercredi.

« Ils ont de leurs coups labouré mon dos, ils ont tracé de longs sillons. »

C'est la plainte de notre très douce et très aimante victime.

Il nous serait facile de dire que Notre-Seigneur, dans ces paroles, avait en vue les douleurs de sa flagellation. Mais encore que cela soit vrai, et très vrai, toujours est-il que ce n'est qu'une partie de la vérité.

Tous les coups dont se plaint Notre-Seigneur, ce sont tous les péchés des hommes ; c'est pourquoi il dit : Souvent ! souvent !

Oh ! oui, souvent ! Lui seul sait combien souvent ! Le prophète Isaïe disait : Dieu a fait venir sur lui les péchés de nous tous.

*
* *

Notre-Seigneur se plaint dans un psaume que ses péchés sont plus nombreux que les cheveux de sa tête ; qu'ils sont innombrables.

Nous avons là chacun notre part ; nous avons, nous aussi, frappé sur le dos de l'innocente victime, il le dit : Souvent ! souvent !

Vous dites vrai, Seigneur ! souvent ! souvent ! Faites-moi la grâce de pleurer à vos pieds, et d'implorer là ma grâce et mon pardon.

Le Jeudi.

L'Eglise, dans l'épître de dimanche, nous rappelle la fête des Expiations chez les Juifs. En ce jour, le Grand-Prêtre, avec le sang des victimes immolées, pénétrait dans le sanctuaire, et là, en présence de l'arche, il versait à terre le sang des victimes, puis il sortait du sanctuaire, et n'y rentrait plus que l'année suivante de la même manière.

Tout cela était figuratif. L'arche était l'image de Dieu, le sanctuaire signifiait le ciel, et le grand rideau tendu devant le sanctuaire indiquait que le ciel était fermé aux hommes depuis la chute d'Adam.

*
* *

Notre-Seigneur est venu, lui, Souverain Prêtre, et avec le sang de ses propres veines, répandu pour nous sur la croix, il nous ouvrit à tous après lui l'unique et vrai sanctuaire du ciel.

Aussi, à sa mort, le voile du temple se fendit de haut en bas ; comme pour montrer clairement que le ciel était ouvert, et que les usages figuratifs du temple de Jérusalem allaient cesser.

Rendons grâces à Notre-Seigneur de ce que, par son propre sang, il nous a ouvert le ciel, et de ce qu'il nous a fait naître dans les temps de la grâce où l'on possède dans l'Eglise, non plus les ombres du culte juif, mais les réalités du culte chrétien.

Le Vendredi.

L'Eglise aujourd'hui fête les douleurs de la Très Sainte Vierge, surtout celles qu'elle endura au pied de la croix de Notre-Seigneur.

La douleur est fondée sur l'amour. Ceux qui n'aimaient pas Notre-Seigneur n'eurent aucune peine de le voir mourir ; ceux qui l'aimaient, au contraire, pleuraient amèrement ; et comme de toutes les âmes qui aimaient JÉSUS, aucune ne l'a tant aimé que la Sainte Vierge, aucune âme n'entra autant qu'elle en participation des souffrances et de la mort de son divin Fils.

Elle était au pied de la croix, debout, dit l'Evangile. Ceci nous montre la fermeté de son âme, la grandeur de son courage, et la force que son amour lui donnait pour souffrir.

* * *

Qui aime, souffre ; qui aime beaucoup, souffre beaucoup. C'est la loi sur la terre depuis que le péché y est entré.

Adorons Jésus, victime pour nous ; admirons Marie, souffrant à cause de Jésus, souffrant aussi à cause de nous ; car la douleur qu'elle eut de la mort de Jésus, la fit devenir Mère pour nous Elle avait enfanté Jésus sans douleur ; elle nous enfanta dans la douleur.

Aimons-la d'autant plus que, pour nous, elle a plus souffert.

Eia, mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam.

Le Samedi.

En ces jours, la miséricorde de Dieu fit descendre sur le peuple juif des lumières extraordinaires, qui rendirent très évidente cette vérité que Notre-Seigneur était bien réellement le Messie promis de Dieu et attendu partout.

Dans cet éclair de lumière, le peuple juif voulut faire à son Sauveur et à son Roi, une fête magnifique. On se disait qu'on irait au devant de lui en masse, que l'on porterait à la main des palmes en signe de victoire et de réjouissance, qu'on ornerait les rues et les places, qu'on l'irait chercher et qu'on l'amènerait en triomphe au temple.

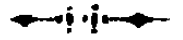
Tout cela était juste, tout cela était vrai ; tout cela était digne de Notre-Seigneur, et digne des vrais enfants d'Abraham.

Ils reconnurent leur Sauveur, lui firent une fête comme on n'en avait jamais fait à personne, et comme on n'en fera jamais.

* * *

JÉSUS fut reconnu, proclamé le Messie promis, le fils et l'héritier de David.

Et, cinq jours après, JÉSUS fut crucifié. O inconstance et aveuglement des volontés humaines ! O faiblesse de nos lumières et de nos résolutions ! N'est-ce point là, mon Dieu, l'image de ce que je fais toutes les fois que je vous offense ?



LES RAMEAUX

Le Dimanche.

Aujourd'hui, Jésus est Roi, et il est traité en Roi, et il est mené en triomphe au temple.

Mais les Juifs ont oublié de lui préparer un palais, de lui élever un trône, aussi dans quelques jours ils le mettront sur la croix.

Que tout cela était bien figuré par l'agneau de la Pâque. Cinq jours avant Pâques, on choisissait l'agneau qui devait être mangé à Pâques : on le mettait à part, on le traitait avec mille attentions, les enfants lui portaient à manger des friandises, on l'adorait.

Et puis, cinq jours après, on le faisait mourir.



Notre-Seigneur était le vrai Agneau ; cinq jours avant Pâques, il fut par les Juifs choisi, reconnu, fêté, adoré, et puis cinq jours après crucifié.

Il était l'Agneau, le vrai Agneau, il devait accomplir les figures des agneaux de Pâques.

Il l'accomplit parfaitement : fêtons-le aujourd'hui l'Agneau de notre Pâque, l'Agneau qui a été, qui est et qui sera jusqu'à la fin des temps, immolé pour nous et mangé par les croyants.

Adorons-le mainténant, et dans moins de cinq jours, moins de cinq heures, nous le mangerons.

Le Lundi.

L'Agneau se prépare à son grand sacrifice. Il a devant ses yeux la croix, elle lui est préparée, il l'attend, il la veut, il l'embrasse.

Que de choses dans l'âme de JÉSUS, à la vue de ce qui va arriver. Il voit à l'avance les machinations des hommes, les allées et venues de Satan ; mais par dessus tout, il voit nos âmes, nos besoins, nos péchés. Il nous aime, il nous sauve.

Tous les jours il vient au temple, il prêche, il instruit, il avertit les Juifs de tous les maux qu'ils vont attirer sur eux ; leur endurcissement est complet.



Le soir, JÉSUS retourne passer la nuit en prières au jardin des oliviers, et il en sera ainsi toutes les nuits que Notre-Seigneur vivra encore sur la terre.

Le jour il parle aux hommes ; la nuit, il prie son Père ; on ne sait pas, on ne voit pas où il mangeait : il était tout occupé de l'affaire de notre salut.

Que rendrons-nous à JÉSUS pour tout l'amour dont il nous a aimés, surtout dans les jours où nous sommes, qui furent les derniers des jours de sa vie mortelle ?

Le Mardi.

C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur a prononcé ces touchantes paroles : « Jérusalem, Jérusalem, ô toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu. »

Il y a là deux grands mystères à méditer. Le mystère de la volonté de Dieu qui veut, tandis que l'homme ne veut pas, et le mystère de l'amour si tendre de Jésus qui veut, lui, rassembler au sein de sa tendresse des âmes qui veulent périr.

*
* *

Que ces mystères sont grands, qu'ils sont profonds ! L'un est un mystère qui écrase tout orgueil ; l'autre est un mystère qui console toute âme fidèle.

Dieu veut, l'homme ne veut pas ! Quel mystère ! Dieu aime, l'homme n'aime pas ! Quel malheur !

O mon âme, vois, regarde, considère et médite, prie, et à la fin, jette-toi sous l'aile de Jésus.

Le Mercredi.

C'est aujourd'hui que Notre-Seigneur a été vendu par Judas.

Vendu par Judas. — Ce nom-là est un de ceux qui font peur ; il marche avec Caïn, et leur chef, c'est Satan.

La terre, l'enfer, n'ont rien de plus noir, rien de plus perverti, rien de plus méchant.

*
* *

Judas, lui qui a prêché Jésus, lui qui a fait des miracles, lui apôtre, lui qui a communié, Judas a vendu son maître, pour de l'argent, à des hommes qui voulaient le tuer.

Et il convint avec eux du moyen par lequel il ferait connaître celui qu'il faudrait arrêter.

Pour le reconnaître, dit-il, vous verrez bien : j'irai l'embrasser !

Il le dit, et il le fit.
Et alors JÉSUS lui dit : Mon ami !
Judas fut traître, JÉSUS toujours aimant.
Détestons le péché, aimons JÉSUS.

Le Jeudi-Saint.

Notre-Seigneur est à la veille de son dernier jour. Il va mourir, et avant de mourir il fait son testament.

Il nous institue ses héritiers, et il nous lègue, non pas une partie de ses biens, mais tout.

Il nous donne son Père, il nous donne sa Mère, il nous donne sa grâce, il nous donne son Paradis : mais comme de tous les biens qu'il nous lègue il y en a que nous aurons en cette vie, d'autres que nous ne pourrons avoir que dans la vie éternelle, il veut que nous ayons pleine et entière confiance en la valeur de son testament, et il nous donne un gage.

Le gage qu'il nous donne, c'est lui-même.



Prenez et mangez, dit-il, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. C'est par là que je signe mon testament.

Ainsi le testament de JÉSUS fait notre titre pour la vie éternelle, et le sacrement de JÉSUS c'est le gage qu'il nous donne de la vérité de ses promesses.

Adorons, aimons, glorifions à tout jamais JÉSUS au Saint-Sacrement.

Le Vendredi-Saint.

Aujourd'hui, JÉSUS est mis en Croix ; aujourd'hui, il souffre plus que jamais ; aujourd'hui, il meurt pour nous donner la vie.

Regardons-le cloué à sa croix ; les clous qui l'attachent, ce sont nos péchés. Il les reçoit ces longs clous, il les plonge dans son sang, et dans ce sang même il efface nos péchés.

JÉSUS crucifié ! C'est le livre des chrétiens. Là ils lisent quel mal c'est l'offense de Dieu ; là ils lisent quel amour c'est l'amour de Dieu pour nous, l'amour de Dieu qui a livré son Fils pour nous épargner, nous pécheurs.

*
* *

Lisons dans ce livre divin, méditons la parole de saint Paul : Il m'a aimé, et s'est livré pour moi.

Il m'a aimé, c'est le seul mot qui explique la croix, c'est la grande leçon que nous enseigne JÉSUS crucifié. Embrassons la croix, et encore plus celui qui y est cloué pour nous.

Le Samedi-Saint.

Enfin, Notre-Seigneur a pu trouver quelque repos. Il chante : *Caro mea requiescet in spe.*

Toute sa vie, il a été dans les travaux et les souffrances; en ces jours-là, il n'avait pas où reposer sa tête ; mais aujourd'hui, dans le creux de la pierre, il a trouvé où reposer son corps tout entier.

Il est là, endormi du sommeil de la mort, embaumé par des mains amies, reposant pour trois jours, mais trois jours abrégés autant que possible.

*
* *

Dormez-donc, ô très doux Jésus ! mon âme ira garder votre tombeau, ou plutôt votre berceau. Elle vous gardera, elle vous chantera, elle vous adorera, elle vous embaumera de quelques baisers, qu'elle portera à vos pieds, à vos plaies, à votre cœur, à votre tête.

Dormez donc, ô très doux Jésus ! l'heure du réveil approche, et alors vous entrerez dans une vie nouvelle, dans une gloire nouvelle; alors, alors, mon Dieu, ce sera grande fête.

En attendant, Seigneur Jésus, dormez en paix.

In pace, in idipsum dormiam et requiescam.



PAQUES

Le Jour de Pâques.

Au sein du Père, JÉSUS naît une fois qui dure toujours, et par cette naissance, il est Dieu immortel.

Au sein de Marie, JÉSUS est né une fois pour toujours, par cette naissance il est homme mortel.

Au sein du tombeau, JÉSUS naît encore aujourd'hui, une fois pour toujours, et par cette naissance, il est homme immortel.

Le Père est Vierge, Marie est Vierge, le tombeau de JÉSUS est vierge.

O splendeur des naissances de JÉSUS ! O Dieu né de Dieu, lumière de lumière ! O Dieu fait homme, né de Marie! O Dieu fait homme, né du tombeau pour ne plus mourir !

*
* *

La première naissance de JÉSUS est pour nous la source de la gloire ; la seconde naissance nous apporte la grâce ; et celle que nous fêtons aujourd'hui nous fraie le passage de la grâce à la gloire.

Suivons JÉSUS, suivons JÉSUS ! Avec lui, soyons enfants de Dieu, avec lui soyons enfants de Marie, avec lui passons par la mort et par le tombeau ; avec lui nous entrerons dans l'immortalité.

Disons : JÉSUS ! Disons : Il est ressuscité ! Disons : Alleluia !

Le Lundi de Pâques.

Jésus est ressuscité ! Il vient et se montre à ceux dont il est aimé ! A sa mère, à sa Madeleine, aux saintes femmes, aux apôtres, aux disciples d'Emmaüs.

Dans toutes ces apparitions, que de douceur, que de tendresses, que d'attentions pour ramener les cœurs à la confiànce, à la joie, à la paix, quelques-uns même à la fois !

Que Jésus est un bon maître ! C'est moi, leur dit-il, ne craignez pas..

Avec tout autre que moi, peut-être vous auriez à craindre ; mais avec moi, ne craignez pas.

La raison : c'est moi. C'est parce que je suis moi, et non un autre. Cela vous suffit.

*
* *

Dieu est bon. Il veut être aimé. C'est tout ce qu'il demande. C'est tout ce que cherche Jésus en venant visiter ses apôtres et ses amis.

Réjouissons-nous de cette bonté de Jésus ressuscité. Il se montre plus tendre encore qu'avant sa mort.

Que Jésus est un bon maître ! Adorons-le dans cette bonté qui n'a point de bornes. Baisons amoureusement ses pieds qui ont été percés pour nous, et qui gardent les saintes plaies.

Jésus, mon Dieu, mon âme est à vos pieds !

Le Mardi.

Nous lisons dans l'évangile de ce jour que Notre-Seigneur apparaissant à ses apôtres leur montra ses pieds

et ses mains, et leur dit : Voyez, c'est bien moi ; touchez et voyez. Avec cela, ils ne savaient pas encore s'ils voulaient croire.

Pour les convaincre, Notre-Seigneur leur demanda à manger, et ils lui donnèrent du poisson rôti, et du miel en rayon.

Douce histoire, et touchante leçon.

En montrant ses plaies à ses apôtres, Notre-Seigneur nous enseigne à les aimer, à les adorer, à les baiser. La bonne dévotion, enseignée par Jésus lui-même !

* * *

Mais voici, Notre-Seigneur demande à manger. Sur la croix, il demandait à boire, et on lui donna du vinaigre. Les méchants !

A ses amis, Jésus demande à manger, on lui donne du poisson rôti, et du miel en rayon.

Que signifie ce repas de Jésus ressuscité. Le poisson, c'est le chrétien ; le poisson rôti c'est le chrétien sorti de l'eau du baptême, et brûlé du feu de la charité. Voilà la nourriture de Jésus.

Et le miel en rayon ! Miel tout frais, tout pur. Cela désigne la douceur que trouve Jésus dans ses vrais fidèles.

Nous sommes donc les poissons de Jésus, soyons pour lui bien aimants ; nous sommes son miel : qu'il soit pur, qu'il soit doux, et tout à Jésus.

Le Mercredi.

Méditons la belle prière de l'Eglise après la communion de ce jour :

« Seigneur, nous t'en prions, que la sainte réception de ton sacrement nous purifie de toute vétusté, et nous fasse passer en la nouvelle création. »

La vétusté, c'est Adam, c'est le premier homme, c'est le péché originel, c'est tout ce qui nous reste de cette grande plaie.

Le Saint-Sacrement, c'est-à-dire Jésus ressuscité, vient à nous dans l'Eucharistie, pour nous purifier de cette vétusté, de ce vieux levain comme dit saint Paul.

En nous retirant de là, Jésus nous fait faire notre *Pâque*, c'est-à-dire notre *Passage*, et nous fait entrer dans une nouvelle terre, la terre de la nouvelle création, l'Eglise, qui est l'antichambre du Paradis.

* * *

La première création a été gâtée par le péché ; la nouvelle création commence en Jésus, et en lui elle est à l'abri du péché.

Jésus nous unit à lui pour nous retirer de la première création, nous faire passer dans la seconde, et nous mettre à l'abri des atteintes du péché.

Attachons-nous donc à Jésus, à Jésus ressuscité, et quand il vient à nous par l'Eucharistie, entrons en lui comme il entre en nous ; il est notre nourriture, soyons sa nourriture ; il est notre miel, soyons son miel. Par là. nous entrerons dans la nouvelle création, et suivant le mot de saint Paul, Jésus sera tout en tous.

Amen ! Amen !

Le Jeudi.

Aujourd'hui l'apparition de Jésus à Madeleine. Elle pleure, son maître n'y est plus, ils l'ont pris, elle ne sait où

ils l'ont mis. Elle pleure, et elle ne voit point de fin à ses larmes.

Ses larmes lui ferment les yeux, elle ne voit plus. Jésus est devant elle, vivant, ressuscité ; elle ne l'aperçoit pas, Il y a entre elle et Jésus un voile, et ce voile ce sont les larmes.

Jésus lui parle, elle ne le reconnaît pas. Elle le prend pour un monsieur qui, peut-être bien, a pris Jésus dans le tombeau. Elle ne se trompe pas tout-à-fait.

Elle lui dit : Monsieur, si c'est vous qui l'avez pris, dites-moi où vous l'avez mis.

Et Jésus va lui dire que c'est bien lui qui l'a pris, et il va lui montrer où il l'a mis.

* * *

Jésus lui dit : Marie! mais d'une voix connue, d'un ton connu, qui fit la lumière, écarta le nuage de larmes : elle vit Jésus. A cette vue, elle n'a qu'un mot : Mon Maître !

Douce visite de Jésus à Madeleine ! heureuse grâce pour Madeleine de trouver Jésus !

Aujourd'hui même, il viendra à nous, il nous appellera par notre nom, nous lui dirons : Mon Maître !

Nous serons plus heureux que Madeleine, elle aurait voulu l'emporter, et elle ne l'emporta pas. Pour nous, nous l'emporterons. Gardons-le bien.

Le Vendredi.

Ressouvenons-nous aujourd'hui de la Croix de Jésus. Il semble que nous sommes très loin du Vendredi-Saint. La gloire de la résurrection de Jésus a effacé tout le passé.

Jésus est vivant, lui qui a été mort ; il est ressuscité, lui qui ne mourra plus.

Tous veulent de sa gloire, de son royaume, de son bonheur.

Mais quand il enseigne qu'on n'y arrive que par la Croix, tous ne veulent pas entendre ce langage.

La Croix, dit saint Paul, est un scandale pour bien des gens. Si Notre-Seigneur était venu flatter les pécheurs, il n'aurait pas prêché, ni porté la Croix.

Mais il est venu les sauver ; et pour les sauver, il faut les guérir, et pour les guérir, il faut la mortification, il faut la Croix.

* * *

Qui n'a pas goûté de la Croix, n'y voit que la Croix, c'est-à-dire que la peine, la souffrance, la tristesse, et cela naturellement répugne.

Mais qui a goûté de la Croix, n'y trouve plus que Jésus, et Jésus, c'est la douceur de toutes les douceurs.

Embrassons donc avec amour, avec bonheur, la Croix et la mortification, la privation, le silence, les renoncements, l'obéissance, là pour nous est Jésus, et avec Jésus toute paix, toute joie, toute espérance, tout Paradis.

Donc à tout jamais la Croix avec Jésus, et Jésus en la Croix, puisque c'est l'unique voie pour arriver à Jésus, au Ciel.

Le Samedi.

Nous méditerons aujourd'hui les joies de Marie dans la résurrection de Jésus. Les joies comme les douleurs ont

leur source dans l'amour. Tel l'amour, telle la douleur de voir souffrir celui qu'on aime ; tel l'amour, telle aussi la joie de le voir consolé.

Comme donc nulle âme n'a tant aimé JÉSUS que Marie, nulle âme n'a tant compati aux douleurs de JÉSUS, et nulle âme ne s'est tant réjouie dans la résurrection de JÉSUS. C'est donc à bon droit que nous chantons : *Regina Cœli, lætare* !

*
* *

L'Église qui, ces jours derniers, demandait à Marie de lui faire partager ses douleurs, lui demande aujourd'hui de s'unir à ses joies.

Entrons dans cette pensée de l'Église, et, en fêtant la résurrection de JÉSUS, fêtons les joies de Marie. Fêtons-les, et entrons-y.

Les joies d'une Mère sont les joies de ses enfants.

Disons donc bien à Marie : *Regina Cœli, lætare* ! Et elle nous dira : Réjouissez-vous avec moi. JÉSUS est ressuscité. Alleluia.

QUASIMODO

Le Dimanche de Quasimodo.

L'Eglise prie toujours avec Jésus ressuscité, avec ses enfants nouvellement baptisés. Elle adore son Sauveur, elle instruit ses enfants ; et ce qu'elle leur enseigne, c'est Jésus.

Nous aussi, étudions Jésus. Il est l'Agneau, l'Agneau de Dieu.

Moïse, en écrivant les prescriptions de Dieu touchant l'ancienne Pâque, avait dit : « *Erit agnus absque macula* », l'agneau sera sans tache, sans défaut, il sera parfait.

Et il le fallait bien, pour l'honneur de celui que figurait cet agneau.

L'Agneau de Dieu, Jésus, est le véritable Agneau sans tache ; il est sans défaut, il est tout pur, tout purifiant, tout saint, tout sanctifiant.



Donc qui veut manger l'Agneau, qui veut suivre l'Agneau doit se séparer du péché, se séparer de tout ce qui tache, de tout ce qui rendrait l'âme moins belle aux yeux de l'Agneau. Car ses yeux sont plus pénétrants que l'éclair, il lit au fond du cœur, il sait tout.

O doux Agneau, Jésus, nous adorons votre douceur, votre pureté sans tache ; faites qu'en vous adorant, nous vous imitions, qu'en vous mangeant, nous soyons tellement remplis de vous et de vos vertus, que vous nous fassiez la grâce de vous suivre toujours.

Le Lundi.

L'agneau de la Pâque devait être rôti, et mangé avec du pain sans levain et des herbes amères.

De toutes ces prescriptions de la loi, rien n'était sans une intention mystérieuse de Dieu.

D'abord cela rappelait aux Israélites la grâce que Dieu leur avait faite en les tirant de l'Egypte. Le feu qui rôtissait l'agneau rappelait les tourments qui avaient pesé sur les enfants de Jacob ; les pains sans levain rappelaient la hâte avec laquelle il avait fallu fuir dans la nuit de la délivrance ; les herbes amères rappelaient à leur manière les amertumes dont les Egyptiens abreuvaient la vie des enfants d'Israël.



Mais comme en tout cela le peuple juif figurait les mystères du peuple chrétien, il faut dire que ce feu qui brûlait l'agneau nous rappelle la passion du Sauveur, et l'ardent amour avec lequel il s'est offert pour nous sur la Croix. Les herbes amères, nous rappellent les amertumes qu'il a goûtées sur la terre, le fiel et le vinaigre de sa passion.

D'autre part, le feu nous enseigne que nous devons recevoir avec un cœur brûlant d'amour, l'Agneau immolé pour nous ; les pains sans levain désignent la pureté et la netteté de la conscience, fruit d'une vraie pénitence désignée par les herbes amères.

Donc, mangeons l'herbe amère, mangeons le pain sans levain, mangeons l'Agneau, rôti pour nous au feu de son immortel amour.

Le Mardi.

L'agneau devait être mangé tout entier ; il fallait absolument n'en rejeter rien. La loi dit : Vous mangerez la tête et les pieds et les intestins ; c'est-à-dire qu'elle note avec intention les parties que bien souvent l'on rejette dans les animaux.

Cela signifiait Notre-Seigneur, et de plus d'une manière. En effet, il faut remarquer que les trois parties spécialement désignées par la loi, sont celles dans lesquelles Notre-Seigneur, l'Agneau de Dieu, a le plus souffert dans sa passion.

Sa tête, à cause de sa couronne d'épines, ses pieds et ses mains à cause des clous qui les ont transpercés, et ses entrailles à cause de l'amour si compatissant et si tendre avec lequel il s'est sacrifié pour nous.



Manger l'Agneau tout entier, c'est donc n'oublier, ne rejeter, ne dédaigner rien de tout ce qui est en lui. Plus il s'est humilié, abaissé pour nous, plus il doit nous être cher.

Tanto mihi carior, dit saint Bernard, *quanto pro me vilior* : Il m'est d'autant plus cher, que pour moi il s'est fait plus vil.

Mangeons donc l'Agneau, l'Agneau tout entier ; baisons sa tête, et ses mains, et son côté ouvert, et ses pieds.

Le Mercredi.

Manger l'agneau, et sa tête et ses pieds et ses entrailles. Cela désigne encore autre chose en Notre-Seigneur.

La tête en effet, étant ce qu'il y a en nous de plus élevé, désigne la divinité de Notre-Seigneur. C'est saint Paul qui

semble nous l'enseigner, quand il dit : *Caput Christi Deus* : La tête du Christ, c'est Dieu.

* * *

Ses pieds désignent son humanité, parce que par ses pieds, Notre-Seigneur touche à la terre dont notre corps a été formé.

Ses entrailles désignent tout son amour, qui tient le milieu entre la tête et les pieds, qui unit la tête aux pieds ; car c'est par amour que Notre-Seigneur, étant Dieu, s'est fait homme pour nous.

Donc, adorons sa divinité, en adorant sa tête ; adorons son humanité, en baisant ses pieds ; adorons son amour sous le symbole de ses entrailles, et comme cela nous mangerons l'Agneau dans la vérité.

Le Jeudi.

La loi défendait de manger cru l'Agneau pascal. Saint Grégoire expliquant ce mystère dit que manger l'Agneau tout cru, c'est le manger avec une sorte de précipitation et d'étourderie qui ferait qu'on se jetterait sur lui sans respect, sans attention, sans considérer attentivement ce qu'il est, lui l'Agneau, et ce que nous sommes, nous qui le mangeons.

* * *

Donc, quand nous mangeons l'Agneau, ne le mangeons pas cru ; donnons-lui le temps de cuire, donnons-nous le temps de nous préparer à le recevoir.

Prions avant de communier ; considérons dans quels feux d'amour Notre-Seigneur demeure au saint Tabernacle ; et, le voyant au milieu de telles flammes, prions-le de fondre

la glace de nos cœurs, afin que nous puissions dire en le recevant ce que disait l'Epouse : Mon âme s'est fondue !

Le Vendredi.

Encore l'Agneau !

Pour le manger, il faut avoir les pieds chaussés, les reins ceints, le bâton à la main, comme des voyageurs prêts à partir.

Le pieds chaussés désignent la rectitude et la fermeté des affections ; il faut aimer d'un amour pur et ferme, pour manger l'Agneau.

Le bâton à la main indique le détachement du présent et le désir des biens éternels.

La ceinture aux reins, c'est la sainte pureté, si chère à l'Agneau.

*
* *

Et, comme si cela ne suffisait pas, la loi disait encore : Vous le mangerez en hâte.

Ce que l'Apôtre semble expliquer, quand il dit : *Charitas Christi urget nos*, la charité de Jésus-Christ nous presse ; il y a quelque chose d'urgent, de tellement urgent, qu'il ne faut pas perdre une seconde.

Nous sommes aimés, il faut aimer, il n'y a pas à délibérer, pas à hésiter ; il n'y a qu'à aimer, et à aimer sans fin l'Agneau si doux qui nous a tant aimés.

Le Samedi.

Il y a encore une prescription de la loi relativement à l'Agneau pascal. Donc, par l'ordre de Dieu, Moïse écrit ;

« Il ne restera rien de l'agneau au matin ; s'il en restait « quelque chose, vous le consumerez par le feu. »

Notre père saint Grégoire le Grand explique ainsi ces paroles qui ne sont pas sans mystères :

« Il ne doit rien rester de l'Agneau, parce que nous « devons avec une grande sollicitude, scruter toutes ses « paroles, approfondir tous ses enseignements, afin que, « durant la nuit de cette vie présente, nous pénétrions, en « les comprenant et en les exécutant, tous ses commande- « ments, avant que n'apparaisse le jour de la résurrection « générale.

« Mais parce qu'il nous est difficile de pénétrer tous les « mystères de la Sainte Ecriture, la loi ajoute : S'il restait « quelque chose de l'Agneau, vous le consumerez par le « feu.

« Ce qui reste de l'Agneau est consumé par le feu, quand « nous réservons humblement à la toute-puissante sagesse « du Saint-Esprit ce que nous ne pouvons comprendre et « pénétrer dans les mystères de l'Incarnation, en sorte que « nous n'ayons point l'audace de mépriser ce qui nous « dépasse, mais que nous le réservions modestement au « Saint-Esprit. »

* * *

Apprenons de là à adorer en Notre-Seigneur ce que nous comprenons et ce que nous ne comprenons pas, à manger ce que nous pouvons porter, et à laisser au Saint-Esprit ce qui est au-dessus de nos pauvres et faibles intelligences.

Amour à JÉSUS, l'agneau de Dieu.

LE BON PASTEUR

Le Dimanche.

Nous avons adoré, fêté, mangé l'Agneau ; aujourd'hui nous adorerons, nous fêterons, nous mangerons le Pasteur.

Et, chose merveilleuse, l'Agneau et le Pasteur, c'est tout un. L'Agneau s'est fait Pasteur, comme il s'est fait pâture.

Le peuple de Dieu a un Pasteur, et le Pasteur du peuple de Dieu, c'est un Agneau.

On disait : Quel doux Agneau ! On dit aujourd'hui : Quel doux Pasteur !

* * *

Le Psaume dit bien : Le Seigneur est mon Pasteur, je ne manquerai de rien. Il sera lui-même, il sera lui seul le Pasteur et la Pâture de ses brebis.

Nourries d'un tel aliment, les brebis seront heureuses.

Jouissons de ce bonheur ; adorons le Bon Pasteur, notre Pasteur.

Le Lundi.

Notre-Seigneur dit dans notre évangile : Je suis le Bon Pasteur : *Ego sum Pastor bonus*. C'est saint Jean qui a écrit cela ; et le Saint-Esprit qui l'a fait écrire en grec lui a fait écrire : *Ego sum Pastor bonus*, mais avec cette circonstance très notable, c'est qu'il a écrit ces mots comme Notre-Seigneur les a prononcés avec un article devant le mot

Pasteur, et un article devant l'adjectif *bon ;* en sorte que Notre-Seigneur a dit : *Je suis le Pasteur, le bon.*

Le latin n'a pas d'article, tant pis ; mais le français a l'article comme le grec, et la parole de Notre-Seigneur est bien celle-ci : *Je suis le Pasteur, le bon.*

* * *

Il est venu des mercenaires, il est venu des loups ; mais moi je suis *le Pasteur.*

Il est venu aussi des pasteurs envoyés par moi ; ils étaient hommes, pauvres et faibles ; moi je suis *le bon.*

Goûtons la parole de JÉSUS : *Je suis le Pasteur, le bon.*

Le Mardi.

Le bon, dit Notre-Seigneur, le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.

C'est le signe auquel on reconnaît le bon. Les autres tondent les brebis, les tuent, les mangent.

Mais le bon se fait tuer pour elles et manger par elles.

Voilà les signes auxquels on reconnaît le bon.

Comme il est évident que JÉSUS est le bon !



La chair qu'il a pour nous prise d'une de ses brebis, sans la ruiner, toutefois, cette incomparablement bonne brebis ; cette chair, il l'a pour nous sacrifiée sur la croix, et à nous donnée dans l'Eucharistie.

Et il la donne, tous les jours, et à tous, jusqu'à la fin du monde. Sa chair, toujours renaissante dans l'Eucharistie, suffit à nourrir tout le troupeau.

Comme il est évident que JÉSUS est le bon !
Adorons-le maintenant pour le manger bientôt.

Le Mercredi.

Notre-Seigneur nous enseignant comment il est le Bon Pasteur, nous met en garde contre deux ennemis de son troupeau, qu'il appelle les mercenaires et les loups.

Les mercenaires sont tous ceux qui s'ingèrent au gouvernement de son troupeau, non par amour pour le souverain Pasteur, mais dans la vue de s'enrichir en dépouillant les brebis de leur laine, peut-être même en trafiquant de ces pauvres brebis elles-mêmes.

Qu'ils sont loin de ressembler au Pasteur suprême qui toujours se sacrifie pour le troupeau !

*
* *

Avec les mercenaires, qui sont les hommes, il y a les loups qui sont de vrais démons : les uns purs démons, les autres habillés en mercenaires et n'en étant que plus dangereux.

Oh ! que les ennemis du troupeau sont nombreux, et puissants, et méchants !

Supplions le Bon Pasteur de garder son troupeau, et de le garder si bien que ni les mercenaires ni les loups ne lui ravissent une seule de ses brebis.

Le Jeudi.

Je connais mes brebis, dit Notre-Seigneur, et mes brebis me connaissent.

Encore un trait qui aide à reconnaître le Bon Pasteur : il connaît ses brebis. Il les connaît toutes ; il les connaît de tout. Il sait leurs infirmités, et il y est sensible ; il sait leur bien, et il en est l'auteur ; il sait leurs péchés, et il en est le remède ; il sait leurs miracles, et il en est est la cause.

Cette connaissance en Notre-Seigneur est pleine de douceur, de tendresse et d'amour ; car, pour lui, connaître et aimer, c'est tout un.



De leur côté, ses brebis le connaissent. Elles savent ce qu'il est pour elles : elles vont à lui avec confiance, elles savent à qui elles s'adressent. Elles espèrent en lui, d'une espérance que rien ne saurait arrêter ; elles l'aiment d'un amour que rien ne pourrait éteindre.

Notre-Seigneur sait cela, et il s'en réjouit ; c'est pourquoi il dit : Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.

Seigneur JÉSUS, me connaissez-vous, moi ?

Le Vendredi.

Notre-Seigneur ayant dit : Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, ajoute : Comme mon Père me connaît, et comme je connais mon Père.

Ceci nous est une démonstration divine de l'amour que le Bon Pasteur a pour ses brebis. Elles sont connues de lui, comme lui il est connu de son Père, et elles le connaissent, comme il connaît son Père.

La connaissance du Père et du Fils, c'est la cause, le principe, la source et l'image de la connaissance du Pasteur et du troupeau.

***

Quelle bonté dans ce Pasteur, mais qu'elle joie pour le troupeau !

Il est connu de son Pasteur comme le Père est connu du Fils. Dieu le Père oubliera-t-il son Fils ? Ah, jamais ! Notre Pasteur ne nous oubliera pas davantage.

Comme c'est donc vrai que JÉSUS est le Bon Pasteur ; sommes-nous pour lui de bonnes brebis ?

Le Samedi.

J'ai encore d'autres brebis, dit Notre-Seigneur, qui ne sont pas de ce troupeau ; il faut que je les fasse venir, et il n'y aura qu'un troupeau, et qu'un Pasteur.

Notre-Seigneur entendait par là ses Élus qui étaient parmi les Gentils; il voulait les amener à son Église, afin que, des Juifs et des Gentils, il formât un troupeau unique, sous un Pasteur unique.

Ainsi, Notre-Seigneur veut tout ramener à l'unité de son amour.

Et les désirs du Pasteur doivent être les désirs du troupeau.

***

Les brebis fidèles doivent vouloir avec lui et pour lui que tout lui soit soumis, que tout lui soit obéissant, que tout entre dans l'intimité de son saint amour.

Et ce qu'elles doivent souhaiter ainsi pour tous et pour toutes, les brebis fidèles doivent l'accomplir déjà en elles-mêmes, en sorte qu'il n'y ait rien en elles, ni une pensée, ni un désir, ni une volonté, ni rien en un mot, qui ne soit soumis à Celui qui a dit : Je suis le Bon Pasteur. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SEMAINE APRÈS PAQUES

Le Dimanche.

L'Église en ce temps lit le divin livre de l'Apocalypse : livre plein de mystères, il est vrai, mais d'une douceur incomparable, tant il est riche des grandeurs de JÉSUS ressuscité. On l'a dit : l'Apocalypse, c'est l'Evangile de JÉSUS ressuscité. Tout y est éclatant comme la lumière du Paradis, tout y est doux comme la joie de la résurrection.

* * *

Goûtons aujourd'hui ce que dit saint Jean de l'apparition de Notre-Seigneur, au commencement du livre :

« Au milieu de sept chandeliers d'or, je vis quelqu'un qui « ressemblait au Fils de l'homme ; il avait une robe longue, « et au-dessous de ses mamelles une ceinture d'or. Sa tête, « et ses cheveux étaient blancs comme la neige, et ses yeux « étaient comme du feu. Ses pieds avaient la blancheur de « l'airain fondant à la fournaise, sa voix était comme le bruit « des grandes eaux. Il avait en sa droite sept étoiles ; de sa « bouche sortait une épée à deux tranchants et bien affilée ; « son visage brillait comme le soleil dans sa plus grande « force. Au moment où je l'aperçus, je tombai à ses pieds « comme mort, mais il mit sur moi sa main droite, et me « dit : N'aie pas peur : je suis le premier et le dernier, je « suis celui qui vis : j'ai été mort, mais maintenant je suis

« vivant dans les siècles des siècles ; et j'ai les clefs de la « mort et de l'enfer. »

Adorons JÉSUS dans cette gloire céleste.

Le Lundi.

Adorons encore JÉSUS dans cette gloire qu'il manifesta à son disciple bien-aimé.

Il apparaît au milieu de sept chandeliers d'or : ce sont sept églises d'Asie auxquelles saint Jean reçut l'ordre d'envoyer des avertissements de la part de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur marchait au milieu de ces chandeliers, c'est-à-dire qu'il prenait soin de ces églises, veillant à ce qu'elles éclairassent les fidèles.

Il avait la robe longue ; c'était la robe comme la portait le grand-prêtre juif : Notre-Seigneur est le souverain Pontife, le grand-prêtre, le prêtre éternel.

La ceinture d'or au-dessous de ses mamelles est l'indice de la souveraine pureté de l'Agneau de Dieu, et des trésors dont il enrichit ceux qu'il aime.

Ses cheveux éclatants de blancheur sont le symbole de son éternelle jeunesse, de sa science, et de sa sagesse chez nous indiquée par les cheveux blancs.

Ses yeux sont comme le feu, et c'est le symbole de la puissance de son regard, qui pénètre tout ; le symbole aussi de sa colère contre les méchants et de ses jugements sur eux.

* * *

Ses pieds sont semblables à l'airain fondant au feu ; cela désigne sa nature humaine, laquelle ayant passé par les

humiliations de sa passion, est devenue resplendissante de gloire et toute-puissante pour écraser tous ses ennemis.

Arrêtons-nous aux pieds de JÉSUS, adorons-le.

Le Mardi.

Considérons encore JÉSUS dans sa gloire du ciel, comme il l'a révélée au divin livre de l'Apocalypse.

Il a une voix, une voix puissante, cette voix qui commande, et à qui tout obéit. Elle ressemblait au bruit des grandes eaux. Rien ne peut les arrêter, comme rien n'arrête la parole de JÉSUS ; elles portent au loin la désolation et la mort, mais la voix de JÉSUS porte avec elle la consolation et la vie.

O voix si puissante et à la fois si douce, que mon âme l'entende, qu'elle la goûte, et qu'en elle, elle trouve la vie et la vie éternelle !

* * *

Dans la main de JÉSUS étaient sept étoiles ; ces étoiles désignent les sept évêques des églises auxquelles Notre-Seigneur va envoyer ses avertissements.

Comme les étoiles nous éclairent d'en haut, les évêques doivent être la lumière de leurs églises ; ils doivent éclairer les âmes, les échauffer au bien.

JÉSUS les tient dans sa main. Oh ! si vous vouliez, Seigneur, que tous les évêques soient des étoiles éclatantes de lumière, et ardentes du feu de votre charité ! Si vous vouliez, Seigneur ! Si vous vouliez par eux nous faire entendre votre voix !

Parlez, Seigneur JÉSUS, et que notre âme vous écoute !

Le Mercredi.

Toujours, JÉSUS, JÉSUS dans sa gloire.

De sa bouche sortait une épée, une épée à deux tranchants, une épée bien affilée.

La parole de Dieu, dit saint Paul, c'est une épée à deux tranchants : elle coupe à droite et sauve les bons ; elle coupe à gauche et condamne les méchants ; avec cela elle est bien affilée : rien ne peut lui échapper.

Cette épée, c'est la puissance que JÉSUS a de juger, de juger tous les hommes, sans que nul puisse jamais échapper à son jugement.

Avec cela, son visage était brillant comme le soleil dans sa plus grande force.

C'est ainsi qu'il est au ciel ; c'est ainsi que nous le verrons au jugement général.

* * *

Mais toute cette grandeur, toute cette majesté de JÉSUS n'est que douceur et amour.

Saint Jean tombe comme mort, mais JÉSUS le touche de sa main, et lui dit : N'aie pas peur.

Seigneur JÉSUS, moi aussi, je tombe à vos pieds ; j'y suis vivant par votre miséricorde, mais de grâce, touchez-moi de votre main, et dites à mon âme comme à saint Jean votre ami : N'aie pas peur.

Le Jeudi.

Lisons dans l'Apocalypse, chapitre 2, verset 7 : « Celui « qui aura vaincu, je lui donnerai à manger du fruit de « l'arbre de vie qui est au milieu du paradis de Dieu. »

Oui, le paradis de Dieu, c'est le Paradis : mais Dieu a aussi sur la terre un paradis qui est son Eglise.

Là-haut, il y a l'arbre de vie, c'est Jésus-Christ lui-même présent dans le ciel ; le fruit de l'arbre de vie, c'est le bonheur des saints.

Oui, cela est vrai ; mais comme il est vrai que l'Eglise est aussi le paradis de Dieu, nous avons ici Jésus présent dans l'Eucharistie, et il y est arbre de vie, et nous le mangeons, lui et ses fruits, c'est-à-dire ses grâces.



Pour le manger là-haut, il faut avoir vaincu la chair, le monde, le démon ; et, pour le manger ici-bas, il faut mener bravement la guerre contre ces trois ennemis de Dieu et de notre salut.

Donc, fuyons le péché, corrigeons-nous résolument, et nous mangerons avec bonheur le pain des anges sur la terre, le pain des anges dans le Paradis de Dieu.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur dans l'Apocalypse ordonne à saint Jean d'écrire aux anges des églises, c'est-à-dire aux évêques, et il leur donne à chacun des avertissements pleins de tendresse et parfois de sévérité.

L'un s'est relâché de sa charité première, et il l'invite à la pénitence ; à un autre il dit : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie »; un autre est menacé de l'épée qui sort de la bouche du Sauveur. Un évêque s'était laissé tomber dans la tiédeur ; Notre-Seigneur lui fait écrire ces paroles foudroyantes : « Je connais tes

œuvres ; tu n'es ni chaud, ni froid. Que n'es-tu ou froid ou chaud ! Mais parce que tu n'es ni chaud ni froid, mais tiède, je vais te vomir de ma bouche. Tu dis : Je suis riche, je suis comblé de biens, je n'ai besoin de rien ; et tu ne sais pas que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu. Donc, fais pénitence. »

* * *

Et à chaque avertissement, Notre-Seigneur ajoutait : « Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux églises. »

Ouvrez, Seigneur, ouvrez nos oreilles, et faites-nous entendre ce que votre Esprit dit aux âmes.

Le Samedi.

Une douce parole de Notre-Seigneur à un des évêques est celle-ci : « Me voici à la porte et j'y frappe. Si quelqu'un « entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, « et je souperai avec lui, et lui avec moi. » (*Ch*. III, 20.)

Quelle tendresse de la part de Notre-Seigneur ; il se tient à la porte, il frappe, il attend qu'on lui ouvre. Il dit comme au Cantique : « Ouvre-moi, ma sœur. »

Ah ! Seigneur, la porte et la maison, tout est à vous ; entrez, entrez, Seigneur, et n'attendez pas.

* * *

Vous m'annoncez un festin, un souper de vous avec moi, de moi avec vous.

Je vous dirai comme dans la divine Apocalypse : « Bien- « heureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de « l'Agneau. » (*Ch*. XIX, 9.)

Dans ce souper, Seigneur, vous êtes notre convive et notre nourriture ; vous nous nourrissez de vous et de votre propre bonheur. Qui donc voudrait, Seigneur, n'être pas de votre festin ?

Daignez, Seigneur, nous y appeler, nous y recevoir, et nous y garder toujours.

QUATRIÈME SEMAINE APRÈS PAQUES

Le Dimanche.

Encore que l'Eglise ait fini ses lectures de l'Apocalypse, nous goûterons encore quelques paroles de ce divin Livre, si plein de douceur et de merveilles.

Saint Jean avait vu une troupe nombreuse, vêtue de robes blanches, et Dieu envoya un des vieillards, qui lui dit que c'était l'armée des martyrs, qui avaient blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Le vieillard ajouta : « L'Agneau qui est au milieu du trône sera leur Pasteur, et les mènera aux sources d'eaux vives. » (*Ch.* VII, 17.)

Nous avons médité l'Agneau, nous avons médité le Pasteur ; nous les retrouverons, ou plutôt nous le retrouverons dans le ciel ; car c'est l'Agneau qui est Pasteur, et le Pasteur est Agneau.

* * *

Tout ce que nous avons sur la terre de plus doux, de plus tendre, de plus aimant, de plus aimable en Notre-Seigneur, nous l'aurons encore dans le ciel ; puisque là il y a un Pasteur, et un Pasteur qui est l'Agneau.

Avec lui, nous irons aux sources des eaux intarissables de l'éternelle félicité ; rendus nous-mêmes immortels par la grâce de l'Agneau toujours vainqueur.

Ayons soif de ces sources qui sont en Dieu, qui sont Dieu même ; et disons avec le Psaume : *Sitivit anima mea* : mon âme a soif.

Le Lundi.

Lisez dans l'Apocalypse, les cinq premiers versets du chapitre XIV. Quelle merveille ! L'Agneau dans le ciel, figuré par la montagne de Sion, et autour de lui les âmes pures figurées par ces cent quarante-quatre mille, c'est-à-dire par cette multitude de voix qui chantaient un cantique réservé, qu'il n'était donné à aucun autre de chanter.

Et ces âmes suivent l'Agneau partout où il va ; c'est leur privilège, leur mérite singulier.

* * *

O les belles âmes, la belle compagnie, le beau cantique, le bel Agneau, le beau ciel !

Que tout est beau, là où est JÉSUS. Allons-y, mon âme, allons avec JÉSUS partout où il ira.

L'obéissance fera ce miracle de nous mener partout et toujours à JÉSUS, avec JÉSUS. *Amen !*

Le Mardi.

L'Eglise du Ciel chante à Dieu ce cantique :

Alleluia. — Le salut, la gloire, la puissance, appartiennent au Seigneur, notre Dieu. — *Alleluia.* (*Ch.* XIX, ℣. I.)

Qu'il est beau, ce cantique du Paradis, qu'il fut donné à saint Jean d'entendre et d'écrire, pour lui et pour nous !

Il commence et finit par le même *Alleluia*, ou mieux il faut dire que l'*Alleluia* est un chant du Paradis qui a commencé et ne finira jamais.

* * *

Nous l'imitons sur la terre, ce chant du Paradis, tous les jours à la Messe; nous chantons un verset qui commence et qui finit toujours par un *Alleluia* qui ne finit jamais.

Au temps de Pâques, il y a deux *Alleluia* semblables, pour mieux exprimer la joie de la résurrection de Notre-Seigneur et l'espérance de notre résurrection.

Disons donc, nous aussi, disons donc : *Alleluia !* Dieu est grand, Dieu est saint, Dieu est bon : *Alleluia !*

Chantons-le en priant, en travaillant, en obéissant ! Chantons toute la vie, pour chanter toute l'éternité : *Alleluia !*

Le Mercredi.

Saint Jean, toujours dans sa divine Apocalypse, entendit encore un autre *Alleluia*, qui se chantait ainsi :

« *Alleluia*, parce que Dieu est Roi ; parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que son Epouse s'est préparée. »

C'est comme dans la parabole de l'Evangile : Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.

Ici, dans l'Apocalypse, on dit : *Alleluia*, parce que les noces de l'Agneau sont venues.

Elles sont venues, et nous en sommes, nous y sommes : 'Agneau nous y a invités ; l'Agneau nous a fait être de la noce, et en qualité d'Epouse.

* * *

Les noces sont donc pour nous, et l'Epoux pour nous, et nous pour l'Epoux : comment ne pas chanter l'*Alleluia* du Paradis ?

Chantons-le donc, en fêtant l'Époux, en mangeant l'Agneau. Il est l'Époux, il est la nourriture de l'Épouse à ses noces, c'est sa manière de se donner à elle.

Qu'elle apprenne à se donner à lui, et qu'elle lui chante : *Alleluia !*

Le Jeudi.

Saint Jean entendit un Ange qui, après la vision des noces de l'Agneau, lui dit :

« Ecris : Bienheureux ceux qui ont été appelés au souper des noces de l'Agneau. » (*Ch.* XIX, 9).

Les noces de l'Agneau sont désignées par un souper, parce qu'on y arrive après le travail de la journée ; il faut le gagner, ce souper ; le gagner par la fidélité au service de Dieu, le gagner par la persévérance, le gagner encore plus par l'amour de cet Agneau divin qui fait tous les frais des noces, et du souper des noces.



Et comme le souper est le dernier des repas, il figure bien ces joies de l'Épouse fidèle qui, tenant l'Agneau, ne le veut pas quitter, et ne cherche plus rien après avoir goûté le bonheur d'être à lui.

Dans ces noces, dans ce souper, elle se trouve bien, et le Saint-Esprit fait écrire qu'ayant été appelée là, elle est *bienheureuse !*

Soyons donc fidèles, aspirons à ce bonheur, ayons faim de ce souper, ayons soif de l'Agneau, et il se donnera à nous.

Le Vendredi.

Un Ange dit à saint Jean :

« Le temps est proche. Que celui qui commet l'injustice la commette encore ; que celui qui est souillé se souille encore ; que celui qui est juste se justifie encore ; que celui qui est saint se sanctifie encore. Je vais venir bientôt rendre à chacun selon ses œuvres. » (*Ch.* XXII, *10-12*).

Le temps est court, dit saint Paul ; la vie passe et nous emporte au jugement de Dieu ; tout y arrive. les uns par le chemin droit, les autres par un chemin tortueux ; mais tout y arrive.

Le juste juge est là, prêt à rendre à chacun selon ses œuvres.

*
* *

Toute la vie d'un chrétien doit être une continuelle attente du jugement de Dieu ; une continuelle préparation à cet examen non pas sévère, mais exact de notre vie toute entière.

Donc, si les hommes souillés veulent se servir du temps pour se souiller davantage encore, Dieu le permettant, qu'ils le fassent.

Mais si nous avons commencé à servir Dieu, servons-le fidèlement, joyeusement, et à toujours ; et alors, Seigneur Jésus, vous viendrez rendre à chacun selon ses œuvres ; nous serons jugés, mais par celui qui nous aime. Venez, Seigneur Jésus !

Le Samedi.

« L'Esprit et l'Épouse disent : Venez. Que celui qui entend dise : Venez. Oui, venez, Seigneur Jésus ! » (*Ch.* XXII *17-20*).

C'est par ces paroles brûlantes que saint Jean termine son divin Livre. L'Esprit et l'Épouse, c'est-à-dire le Saint-Esprit et l'Eglise, n'ont qu'un désir, qu'une pensée, qu'une parole ; ils disent : Venez. L'Esprit le dit en le faisant dire à l'Église ; l'Église le dit en recevant le souffle de l'Esprit qui la fait prier. Et la prière s'adresse à Jésus, et elle dit à Jésus : Venez !

*
* *

Que celui qui entend, c'est-à-dire que toute âme fidèle, docile au Saint-Esprit et à l'Église, prie de la prière du Saint-Esprit et de l'Église, et dise : Venez.

Venez, oui venez, Seigneur Jésus !

Appeler Jésus, désirer Jésus, demander Jésus, et le demander tous les jours, c'est toute la vie chrétienne : c'est toute la vie religieuse ; appelons donc l'Époux, appelons Jésus. Disons comme au cantique : *Veniat dilectus !* Qu'il vienne le bien-aimé. Oui, venez, venez, Seigneur Jésus !

CINQUIÈME SEMAINE APRÈS PAQUES

Le Dimanche.

L'Église, en ces jours, est encore tout entière aux joies de la Résurrection de Notre-Seigneur, et cependant elle voit venir le grand jour de son Ascension.

Placée entre des deux fêtes, elle prie. Notre-Seigneur le lui enseigne dans l'Evangile même de ce dimanche : En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous demandez à mon Père quelque chose en mon nom, il vous le donnera.



Mais que demanderons-nous au Père, sinon qu'il nous ressuscite avec JÉSUS, et qu'avec JÉSUS il nous mette dans le Ciel ?

Nous le ferons avec d'autant plus de confiance que Notre-Seigneur nous dit, dans le même évangile, que son Père nous aime : *Ipse enim Pater amat vos.*

Quel bonheur à nous d'être aimés du Père ! Mais aussi quelle assurance pouvons-nous prendre dans nos prières sachant que le Père nous aime, que Notre-Seigneur nous aime, que le Saint-Esprit nous aime !

O ! Être aimé de Dieu ! ô demander à Dieu ! ô espérer de Dieu, de Dieu qui nous aime !

Pour tout cet amour, mon Dieu, merci ! merci, mon Dieu !

Le Lundi.

Notre-Seigneur, dans l'évangile des Rogations, nous enseigne encore la prière. Il le fait en se servant de la comparaison d'un homme qui, ayant reçu dans la nuit une visite inattendue, irait chez un ami, et lui demanderait à emprunter du pain.

L'homme qui demande à emprunter, c'est tout homme qui prie ; celui qui prête est l'image de Dieu. Ce prêteur est appelé *ami*, parce que nul ne nous est ami que par le Bon Dieu.

*
* *

Donc, le Bon Dieu, c'est l'ami ! Quelle parole de Notre-Seigneur pouvait être plus douce ?

Méditons-la : l'ami, c'est le Bon Dieu !

Goûtons-la : l'ami, c'est le Bon Dieu !

Adorons-la : l'ami, c'est le Bon Dieu !

Oh ! ami aimé, ami béni, ami adoré !

Oh ! ami, auquel nous chanterons avec l'Église : *Diligam te, Domine* !

J'aimerai, j'aimerai tendrement, j'aimerai en ami : *Diligam !* et celui que j'aimerai, ce sera vous, mon Dieu ! vous, l'ami, unique, incomparable, immortel : *Te*, *Domine !*

Le Mardi.

Dans l'évangile des Rogations, Notre-Seigneur parlant à ses disciples de la prière, leur dit : Si donc vous, tout méchants que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants qui vous les demandent, combien plus

votre Père céleste donnera-t-il le bon Esprit, le Saint-Esprit à ceux qui le lui demanderont.

Il faut, dans ces paroles de Notre-Seigneur, remarquer bien ces mots : Tout méchants que vous êtes, *cum sitis mali*.

* * *

Dieu voit en nous du mal, il y en voit beaucoup, il y en voit toujours, tant que nous sommes sur la terre ; et comme ce mal est en nous, est à nous, il nous dit : Vous êtes méchants.

Il le dit, et c'est vrai. Mais l'orgueil ne veut pas le croire. Plus on est orgueilleux, plus on est loin de croire à son mal ; plus on est humble, plus on voit de mal en soi, et c'est vérité ; et plus on est alors d'accord avec Dieu, et plus on lui chante avec amour que seul il est saint, que seul il est bon.

Croyons ainsi, chantons ainsi. *Tu solus sanctus*.

Le Mercredi.

Notre-Seigneur a accompli l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire sur la terre ; il s'est abaissé, il doit être exalté ; il a souffert, il doit être réjoui ; il a vaincu, il doit triompher.

L'heure approche, et le mystère de son Ascension va couronner tous ses mystères.

* * *

Venu des cieux, il retourne aux cieux ; mais quel chemin il a parcouru ! Comme un divin soleil, il s'est levé sur nous, naissant de la Vierge ; il a répandu dans le monde entier sa lumière et sa chaleur, lumière de la foi,

chaleur de la charité ; le voici arrivé à son midi, et montant aux cieux à l'heure même de midi, il y demeurera et n'aura pas de déclin.

O Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils ! C'était une prière de JÉSUS avant sa mort, et il nous est bon de la répéter avant son Ascension : O Père, l'heure est venue, glorifiez votre Fils !

Le Jeudi.

Aujourd'hui, JÉSUS est entré dans sa gloire ; aujourd'hui, notre chair a été exaltée à la droite du Père ; aujourd'hui, en lui et avec lui, nous avons pris possession du Paradis. *Alleluia !*

Qu'il était beau à voir, JÉSUS ressuscité, quand, réunissant autour de lui ses apôtres, ses fidèles, les pieuses femmes qui l'avaient servi, et avec elles la bénite Vierge sa Mère, il leur annonça qu'il allait remonter dans les cieux. Qu'il était beau à voir ! *Alleluia !*



Il les mena sur une montagne, il étendit sur eux les mains, il les bénit, et les bénissant il commença à ne plus toucher la terre. Qu'il était beau à voir, JÉSUS ne touchant plus à la terre. *Alleluia !*

Il s'éleva doucement, majestueusement, triomphalement; ils le virent longtemps, ne le virent plus, et néanmoins ils le regardaient toujours. Qu'il était beau, qu'il était grand, JÉSUS dans les cieux, à la droite du Père. *Alleluia !*

Le Vendredi.

Les disciples regardaient du côté du ciel où Jésus était disparu ; leurs yeux le cherchaient, parce que leurs cœurs l'aimaient.

Et ils virent deux anges resplendissants de blancheur, qui leur dirent : Hommes de Galilée, que regardez-vous vers le ciel ? Jésus est loin du lieu que vos regards peuvent atteindre ; mais cherchez-le toujours, attendez-le toujours ; comme il est monté, il reviendra.

Il reviendra ; il reviendra ; toute la vie chrétienne consiste à l'attendre, à le désirer, à se préparer à son jugement.

*
* *

Tous les jours, au *Credo*, nous le disons : Il viendra juger les vivants et les morts.

Il viendra, soyons prêts ; il viendra juger, soyons purs ; mais il viendra. Ce sera lui, lui-même, lui-même ; réjouissons-nous.

De lui, nous en voulons ; de tout autre, non ; mais de Jésus, toujours. Il viendra, qu'il vienne !

Le Samedi.

Quelle fête au royaume des cieux, quand Jésus fut entré dans sa gloire, et que les anges se mirent à chanter : *Dominus regnavit ;* le Seigneur est Roi !

Tous les saints anges lui offrirent leurs hommages et leurs adorations ; ils adorèrent en Jésus notre chair, notre nature avec sa nature divine, comme nous l'adorons nous-mêmes.

Quelle fête, et aussi quelle joie !

*
* *

Mais le mystère est si grand que la joie du ciel se répand même sur la terre. Partout où Jésus est aimé, les âmes se réjouissent de son exaltation.

Ainsi la joie des anges est notre joie ; Jésus unit en lui le ciel et la terre ; le ciel parce qu'il y est, et la terre parce qu'il n'a pas cessé d'être avec nous. Les anges le possèdent, nous ne l'avons pas perdu.



LA SEMAINE APRÈS L'ASCENSION

Le Dimanche.

Notre-Seigneur est au ciel, il y est, il y est assis à la droite de Dieu son Père.

Mille ans avant l'Ascension, un des pères de Notre-Seigneur selon la chair, David, avait chanté ce grand mystère : « Jéhovah a dit à mon Seigneur ; Assieds-toi à ma droite. » (*Ps*. CIX, 1.)

Jéhovah, c'est Dieu le Père ; il a dit au Fils, que David savait bien devoir être son fils, et qu'il appelle son Seigneur : Assieds-toi à ma droite.

Cela est accompli

*
* *

Et nous sommes ici, près de deux mille ans après l'événement, pour adorer ce grand mystère, prédit par David mille ans à l'avance.

En sorte que, à trois mille ans de distance, nous sommes absolument dans la même pensée que le roi David.

Ce qu'il voyait devoir s'accomplir dans mille ans, nous le voyons accompli depuis près de deux mille ans ; et les paroles qu'il chantait à la vue de ce grand mystère, nous les chantons tous les jours, voulant adorer et glorifier et aimer le roi fils de David, et vrai Fils de Dieu, exalté au plus haut des cieux.

Béni soit-il au ciel et sur la terre !

Le Lundi.

Qu'il fait bon regarder des yeux de la foi JÉSUS dans les cieux. Saint Paul nous apprend qu'il y est couronné de gloire.

Cette gloire est celle de son éternelle divinité, rejaillissant sur sa très sainte humanité. Elle couronne son âme et son corps ; elle couronne, c'est-à-dire elle embellit, elle glorifie son âme avec toutes ses puissances ; son corps avec tous ses membres.



Toutes les souffrances, toutes les privations, toutes les humiliations du Fils de Dieu sur la terre ont leur gloire, leur couronne dans le ciel.

Tous ces mystères ont là leur glorification, leur couronne; et c'est la joie des habitants du Paradis de voir ces merveilles. Ces gloires du Fils de Dieu sont des gloires parlantes; et en voyant la couronne qui resplendit, par exemple, autour des plaies de la tête de Notre-Seigneur, les saints voient non seulement ces plaies, mais tous les fruits de ces plaies, toutes les grâces qui en sont découlées pour toutes les âmes ; ils peuvent suivre dans le cours des siècles le fleuve de la grâce dans sa source et dans ses fruits ; c'est une part de leur bonheur, et une des mille causes des actions de grâces et des bénédictions qu'ils rendent à Notre-Seigneur, et à son Père, et au Saint-Esprit.

Adorons-le avec eux.

Le Mardi.

Dans notre *Credo*, nous disons que Notre-Seigneur est assis à la droite de Dieu le Père.

Et saint Etienne, alors qu'il était lapidé, nous dit qu'il a vu Notre-Seigneur debout à la droite du Père.

Ceci nous fait comprendre que ces mots : *être assis*, *être debout*, ne doivent pas être pris à la lettre.

Nous parlons comme nous pouvons ; mais il faut comprendre comme Dieu veut.

Or, Dieu veut que par ces mots : *Est assis*, nous comprenions la souveraine majesté du Fils de Dieu, égal en tout à son Père ; et par ces mots : *Est debout*, il faut comprendre qu'il est tout-puissant et tout prêt pour nous venir en aide, car nous ne pouvons rien dire et rien comprendre sans des images ; mais il nous faut bien savoir que la vérité vraie est au-dessus de toutes les images.



Donc, ne demeurons pas comme des enfants, toujours asservis aux images. Servons-nous en, puisque c'est la condition de la vie présente ; mais apprenons à nous élever au-dessus d'elles, afin de vivre dans la foi, de la foi, par la foi.

Dans cette foi, adorons Jésus glorifié dans les cieux, avec le Père et le Saint-Esprit.

Le Mercredi.

Où est ton trésor, dit Notre-Seigneur, *là est ton cœur*. (*Math*. VI, 21.)

Toute âme a son trésor, c'est ce qu'elle aime. Ce trésor, l'âme le choisit où elle veut, en haut ou en bas. Mais dès qu'il est choisi, le cœur y est. Il va donc, ce cœur, en haut ou en bas.

S'il va en bas, c'est péché ; s'il va en haut, c'est charité.

Le cœur ici désigne les pensées et les affections.

Donc, si Jésus est notre trésor (ou mieux, ôtons-le *si*, un vilain mot), donc Jésus étant notre trésor, et Jésus étant dans les cieux, nos cœurs doivent être avec lui dans les cieux.

***

L'apôtre saint Paul dit que Dieu nous a fait mourir, et être ensevelis, et ressusciter, et monter au ciel avec Notre-Seigneur.

Nous sommes donc, de vrai, avec lui dans les cieux. Car nous sommes là où est ce que nous aimons, et comme l'Eglise aime son Epoux, elle est avec lui partout.

La maison de l'Epoux est la maison de l'Epouse. Donc, quand nous entendons le *Sursum corda !* ne fermons pas l'oreille, n'endurcissons pas nos cœurs ; qu'ils courent au contraire, qu'ils volent là où est le trésor, là où est Jésus. *Sursum corda !*

Le Jeudi.

C'est une chose assez remarquable que le mot *Ciel* a un pluriel. Il semble cependant que le ciel est unique, et avec cela il a un pluriel.

Mais quand on y regarde de près, on remarque qu'il y a vraiment plus d'un ciel.

L'Ecriture dit qu'il y a le ciel du ciel qui est au Seigneur : *Cœlum cœli Domino* (Psaume *In exitu*). Et nous pouvons dire qu'en outre de ce ciel, il y a le ciel de l'Eglise.

Mais qu'est-ce donc que le ciel de l'Eglise ? Le ciel du ciel, c'est la demeure de Dieu ; le ciel de l'Eglise, c'est la

demeure de JÉSUS, c'est le Saint-Sacrement, c'est l'Eucharistie.

*
* *

Notre-Seigneur est monté au ciel un jeudi ; un jeudi aussi il est monté au ciel de l'Eucharistie. Au ciel du ciel, nous ne le voyons pas ; au ciel de l'Eucharistie, nous ne le voyons pas non plus ; mais comme il est au ciel du ciel, il est au ciel de l'Eucharistie. Il y est : la foi le voit.

Là aussi est notre trésor, que là aussi soit notre cœur.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur est monté au ciel d'où il viendra juger ; et il est monté au ciel de l'Eucharistie, d'où il vient tous les jours avant de juger.

Comme il fait bon considérer JÉSUS sauvant, en attendant que nous voyions JÉSUS jugeant.

Toute la vie chrétienne consiste à recevoir JÉSUS sauvant et à attendre JÉSUS jugeant.

*
* *

Comme il doit juger, il nous faut, sous peine de condamnation ou mieux de damnation, nous séparer du péché.

Comme il veut sauver, il nous faut aller à lui, nous donner, nous livrer à lui, afin qu'il fasse en nous sa volonté et qu'il nous sauve.

Tous les jours, nous faisons l'acte de foi : Je crois en JÉSUS-CHRIST qui viendra juger les vivants et les morts ; que ce soit pour nous un avertissement de nous abandonner parfaitement à JÉSUS qui veut sauver.

O JÉSUS, soyez-moi JÉSUS, c'est-à-dire sauveur.

Le Samedi.

Dieu, qui est riche en miséricordes, nous a donné son Fils unique, il a bien voulu aussi nous donner son Saint-Esprit.

Voici venir la fête de cette divine, adorable et tant aimable troisième personne de la Sainte Trinité.

Préparons nos âmes à la fêter.

***

Elle nous a été donnée à notre Baptême, à notre Confirmation. Elle a en nous une maison qui lui appartient. La maison porte la marque, le caractère du Saint-Esprit.

Oh ! dans quelles pensées d'adoration, de remerciement, faut-il faire la fête du Saint-Esprit : l'Eglise nous l'enseigne dans l'oraison qui précède la bénédiction des fonts. Elle demande à Dieu que, brûlés de saints désirs, nous ayons soif de la fontaine de vie. *Cœlestibus desideriis accensi, fontem vitæ sitiamus.*

La fontaine de vie, c'est le Saint-Esprit. Donc, *ayons soif!*

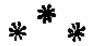
LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Le Saint-Esprit, l'Esprit de Dieu, l'Esprit-Dieu est aujourd'hui adoré, glorifié, fêté, chanté sur la terre comme au ciel.

Qu'il fait bon fêter le Saint-Esprit, le Cœur de Dieu. Dieu est amour, et il nous donne son amour, son cœur, en nous donnant le Saint-Esprit.

Il est le don. C'est son nom. Il est le don du Père au Fils, le don du Père et du Fils aux anges et aux hommes.



En Dieu, c'est sa nature d'être don, car il procède nécessairement du Père et du Fils ; mais qu'il soit don dans les anges et dans âmes, c'est une pure grâce, c'est une pure libéralité de Dieu, infiniment bon, qui donne son Saint-Esprit à qui il veut.

O Saint-Esprit, qui êtes le don du Père au Fils, ah ! soyez, soyez le don du Père et du Fils à mon âme.

Venez, Esprit-Saint ; venez, remplissez les cœurs de vos fidèles ; venez et allumez-y le feu de votre amour.

Le Lundi.

Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, admire l'immense charité de Dieu donnant son Fils au monde. Dieu, dit-il, a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils

unique. Ainsi parlait Jésus après l'Incarnation. S'il eût parlé après la venue du Saint-Esprit, il aurait pu dire : Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Saint-Esprit.

*
* *

Les œuvres de Dieu sont grandes; mais on peut affirmer, sans crainte, qu'il n'y en a pas de plus grandes que celles-là : Dieu nous a donné Jésus, Dieu nous a donné son Saint-Esprit.

Avec de tels dons, nous sommes riches. Jésus est à nous, le Saint-Esprit est à nous. Avec cela le Père est notre Père, encore que nous ne demeurions pas encore dans sa maison de l'éternité.

Donc, nous vous rendons grâces, pour tous vos bienfaits, ô Dieu tout-puissant qui vivez et régnez dans les siècles des siècles. Amen.

Le Mardi.

L'Eglise ayant reçu le Saint-Esprit, et l'ayant avec elle à tout jamais, lui témoigne son amour en lui donnant une multitude de noms qui nous apprennent ce qu'il est et le bien qu'il nous fait.

Il est le don de Dieu, le consolateur, l'autre consolateur, comme dit Jésus qui, lui aussi, est consolateur.

*
* *

L'Esprit-Saint est nommé la Fontaine de vie ; il est nommé Feu, il est nommé Charité, il est nommé Onction.

Il est le Doigt de Dieu ; il est le Père des pauvres ; l'Auteur des dons, la Lumière des cœurs.

Il est, pour l'âme, de tous les hôtes l'hôte le plus doux, il est le plus délicieux de tous les rafraîchissements.

Pour qui est dans la peine, il est repos ; pour qui brûle, il est rafraîchissement ; pour qui pleure, il est consolation.

Il est lumière, il est amour, il est le bien, il est le Bon Dieu.

Adorons-le, aimons-le, et donnons-nous à lui.

Le Mercredi.

Quand la terre est aride, desséchée par un soleil brûlant, quand les plantes, les fleurs se fanent à sa surface, et que tout semble mourir, combien précieuse est une pluie salutaire, une rosée d'en haut qui vient rendre à tout la verdure, la beauté et la fécondité.

Ceci est, dans la nature, une image du monde des esprits. Les âmes, elles aussi, ont besoin d'une rosée céleste pour produire et les désirs et les œuvres du salut, les fleurs et les fruits que Dieu aime à voir en elles pour les récompenser au ciel.

*
* *

Or, pour les âmes, la rosée, c'est le Saint-Esprit. Ecoutons plutôt cette prière de l'Église à la postcommunion de la Pentecôte :

« Seigneur, que l'infusion du Saint-Esprit purifie nos « cœurs ; et qu'il les féconde par l'aspersion intérieure de « sa rosée. »

Nos cœurs sont donc la terre que le Saint-Esprit fertilise. Il s'y verse lui-même, c'est l'infusion qui purifie ; et après cette première opération, il y en a une plus intérieure, c'est la rosée qui féconde.

Mon Dieu, voilà mon âme : versez sur elle, et l'infusion, et l'aspersion et la rosée. Amen.

Le Jeudi.

JÉSUS nous donne le Saint-Esprit ; le Saint-Esprit nous fait connaître et aimer JÉSUS.

Le Saint-Esprit répand en nous les pures et vives lumières de la foi, et la foi nous montre JÉSUS, JÉSUS au ciel, et JÉSUS en l'Eucharistie.

Quelle douce merveille à contempler JÉSUS nous donnant le Saint-Esprit, et le Saint-Esprit nous révélant JÉSUS !

*
* *

C'est ainsi que Dieu travaille et par son Fils et par son Saint-Esprit à sauver, à sanctifier et à glorifier nos âmes.

Qu'elles sont donc aimées de Dieu nos âmes ; et avec quelle joie elles doivent se plonger dans cet océan d'amour qui se nomme le Père, le Fils et le Saint-Esprit !

Mon Dieu, mon Dieu, plongez mon âme dans cet océan qui est vous-même ; et qu'elle demeure là éternellement. Amen.

Le Vendredi.

L'Eglise, aujourd'hui, à la messe, chante ces paroles du livre de la Sagesse :

O quam bonus, et suavis est, Domine, Spiritus tuus in nobis ! (*Sap.* XII, 1.)

L'Esprit de Dieu en nous ! Seigneur, ô qu'il est bon, qu'il est suave !

Il est bon, c'est non pas un bien, mais le bien ; l'éternel bien, l'unique bien ; le bien, source de tous les biens.

Il est suave, il est doux ; source de toute suavité et de toute douceur. Douceur céleste, suavité divine. Qui en goûte, vite est dégoûté de tout le reste.

* * *

Mais d'où vient ce bien, d'où vient cette suavité ?

L'Ecriture le dit : C'est l'Esprit de Dieu en nous.

Ces paroles sont remarquables : si l'on disait l'Esprit de Dieu en Dieu, cela serait facile à comprendre ; comme on comprend que l'esprit d'un homme est dans cet homme. Mais ici c'est l'Esprit de Dieu qui est en nous. Quel don, quel bien, quelle suavité, l'Esprit de Dieu en nous ! Répétons le : l'Esprit de Dieu en nous ! Disons-le encore : l'Esprit de Dieu en nous ! Amen.

Le Samedi.

L'Esprit de Dieu étant présent en nous, nous enrichit de ses sept dons. Trois demeurent dans la volonté. Quatre dans l'intelligence.

Les trois premiers sont : la Crainte de Dieu, la crainte, non de rencontrer Dieu, mais de le perdre ; la Piété, qui nous fait chercher, trouver et servir Dieu avec la joie de l'enfant qui embrasse son Père ; enfin la Force, qui nous arme contre tout ce qui voudrait nous séparer de Dieu, et nous en rend victorieux.

* * *

Les dons qui demeurent dans l'intelligence sont : le Conseil, lumière divine qui nous assiste quand il faut délibérer et prendre un parti, afin que jamais nous n'inclinions vers ce qui compromettrait notre salut. La Science, qui nous instruit, nous éclaire, nous dirige dans les choses usuelles de la vie humaine, afin que nous y passions de manière à nous tenir attachés invariablement à Dieu. L'Intelligence,

qui vient en aide à notre âme pour entendre, et comprendre et goûter les vérités de la-foi. Enfin la Sagesse, le plus élevé des sept dons qui unit étroitemenr notre âme à Dieu, et la fait en toutes choses, penser, juger, vouloir, estimer et aimer comme Dieu pense, comme Dieu juge, comme Dieu veut, comme Dieu estime, comme Dieu aime.

O Dieu, versez en nous et votre Esprit et ses sept dons. Amen.

LA SAINTE TRINITÉ

Le Dimanche.

A Noël et à Pâques, Dieu nous donne son Fils, d'abord dans l'humanité, puis dans la gloire ; à la Pentecôte, Dieu nous donne son Saint-Esprit

Après des dons si magnifiques, il est juste d'adorer le Père et le Fils et le Saint-Esprit, de fêter la Très Sainte Trinité.

Donc, avec l'Eglise, en la foi de notre baptême, disons avec adoration et admiration : *O beata Trinitas !*

Oh ! que Dieu est grand ! Oh ! que Dieu est saint ! Oh ! que Dieu est bon ! *O Beata Trinitas !*



Oh ! que Dieu est miséricordieux, oh ! que Dieu est riche en ses miséricordes, oh ! que Dieu est tendre en ses miséricordes ! *O Beata Trinitas !*

Le Père, quel Père ! Le Fils, quel Fils ! Le Saint-Esprit, quel Esprit ! *O beata Trinitas !*

Le Père est notre père ; le Fils est notre époux ; le Saint-Esprit est l'esprit de notre esprit, le cœur de notre cœur, l'amour de notre amour. *O Beata Trinitas !*

Adorons de toute notre âme ; adorons avec toute l'Eglise; adorons avec tous les anges. *O Beata Trinitas !*

Le Lundi.

Aujourd'hui, fêtons le Père.

Le Père est Dieu, Père de Dieu, Père d'une multitude d'enfants de Dieu, parmi lesquels il nous compte. Quelle famille, quel Père !

Nul n'est Père autant que vous, ô Père, qui êtes notre Père : *Tam Pater nemo*, a dit un ancien.

Il est Père d'un Fils unique qui lui est égal dans l'unité de la substance divine : il est aussi notre Père à nous qui sommes ses petites créatures.

*
* *

Il nous a fait cet immense honneur de nous adopter pour ses enfants ; et la complaisance qu'il a pour son Fils unique, il a bien voulu l'étendre un peu sur nous, en sorte que nous sommes assez aimés de lui pour l'appeler Père. Nous lui crions : Père, dit saint Paul ; nous l'appelons notre Père qui est dans les Cieux.

Aujourd'hui, fêtons le Père ; cela nous fera faire sur la terre un jour de Paradis ; car ici-bas on fête plus le Fils et le Saint-Esprit qui nous ont été donnés ; là-haut on fête le Père ; le Fils et le Saint-Esprit nous sont donnés pour nous mener au Père.

Allons au Père !

Le Mardi.

Aujourd'hui, fêtons le Fils.

Auprès de lui, que nous sommes bien ! Il est notre frère, mais il est l'aîné; le frère aîné est ici bien plus grand que tous les autres ; mais il n'en est que plus frère, puisqu'il n'en est que plus aimant.

*
* *

Oh ! notre frère JÉSUS ! qu'il est bon de le fêter ! Son Père est notre père, sa Mère est notre mère ; oui, JÉSUS est notre frère.

Il est grand comme son Père ; et pourtant il est grand comme nous ; il s'est réduit à notre taille, il s'est fait tout semblable à nous ; sans cela il ne serait pas frère avec nous.

Mais il est frère. Nous sommes ses frères et ses sœurs ; avec JÉSUS il faut aimer comme frères et sœurs.

Aimons donc JÉSUS notre frère. Allons avec lui près de Marie, qui est sa mère et notre mère ; allons avec lui au Père qui est son Père et notre père.

Prions avec JÉSUS notre frère.

Le Mercredi.

Aujourd'hui, fêtons le Saint-Esprit.

Nous ne sommes pas loin des fêtes de la Pentecôte, il nous sera facile et doux de retrouver le Saint-Esprit, et de prier avec lui.

C'est lui, dit saint Paul, qui prie en nous ; et il prie en nous avec des gémissements inénarrables.

*
* *

O Saint-Esprit, venez, venez et priez en moi. Gémissez en moi sur tous mes péchés, sur toutes mes infidélités, sur toutes mes faiblesses.

Voyez, et faites-moi voir ; gémissez, et faites-moi gémir ; priez, et faites-moi prier ; aimez, et faites-moi aimer.

O Saint-Esprit, demeurez en moi, demeurez avec moi, maintenant et toujours.

Le Saint-Sacrement.

Magna opera Domini !
Les œuvres de Dieu sont grandes !

Dieu qui, dans son éternelle majesté, est invisible aux mortels, s'est rendu en quelque sorte visible par l'Incarnation de Notre-Seigneur. Et quand Notre-Seigneur eut accompli sur la terre l'œuvre que son Père lui avait donné à accomplir, il remonta au ciel avec son humanité ressuscitée et à tout jamais glorifiée.

Et puis, voulant cependant demeurer avec nous, même selon son humanité, il trouva le moyen de nous la laisser par le Saint-Sacrement, toutefois en la rendant invisible.

Et voilà comment la sagesse de Dieu se joue dans le monde : *ludens in orbe terrarum.*



L'invisible se fait visible, c'est l'Incarnation ; le visible se fait invisible, c'est l'Eucharistie. Le Verbe s'est fait chair, dit saint Jean ; voici maintenant que la chair se fait comme esprit, demeurant tout entière dans la sainte hostie, comme une âme demeure dans un corps.

C'est là l'Eucharistie, la grande œuvre de Dieu sur la terre, la grande merveille qui tous les jours se renouvelle sous nos yeux.

Nous sommes ici pour la connaître, pour l'adorer, l'aimer, la chanter et aussi la manger.

Oh ! L'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Vendredi.

Dieu est amour, et l'amour se donne. C'est sa loi, elle est en Dieu, elle est de Dieu ; et Dieu lui-même, voulant nous apprendre à aimer, a commencé par se donner.

Qu'il fait bon méditer cela en présence de Jésus-Eucharistie !

Dans l'Incarnation, il se donne à notre nature, et fait qu'il y a cette grande merveille, un Homme-Dieu ! Que la crèche de Bethléem est belle, et qu'elle est riche ! Nous avons là un petit frère qui est grand. *Se nascens dedit socium.*

* * *

Dans l'Eucharistie, Jésus se donne non plus une fois à la nature humaine comme dans l'Incarnation, mais autant de fois que nous voulons, mais à chacun de nous il se donne tout entier, comme s'il n'avait que nous à aimer. *Convescens in edulium.*

Sur la croix il se donne, mais ici comme dans l'Incarnation une seule fois, pour tous à la fois, mais il se donne jusqu'à en mourir. C'est notre rédemption, notre rachat. Il paie. *Se moriens in pretium.*

Au Ciel il se donne, il est notre récompense, notre éternel bonheur ; mais au Ciel c'est comme dans l'Eucharistie, il se donne à tous et à chacun, mais d'une donation qui ne finira jamais. *Se regnans dat in præmium.*

Oh ! L'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Samedi.

Qui pourrait dire tous les miracles qui sont nécessaires pour la consécration d'une hostie ?

Le pain est changé au corps de Notre-Seigneur : les qualités du pain, c'est-à-dire les espèces, subsistent, et il n'y a plus de substance pour les porter.

Le corps de Notre-Seigneur est tout entier présent sous ces faibles espèces, plus pauvres que les langes qui l'enveloppaient dans la crèche.

Le corps de Notre-Seigneur est là avec sa grandeur, et sa grandeur ne paraît rien : il est là avec sa puissance, et sa puissance s'efface au point qu'il ne fait pas le moindre mouvement : il est-là avec ses yeux, et il semble ne pas voir ; avec sa bouche et il demeure muet ; avec sa main et il se laissera prendre, porter, manger par un indigne, sans le frapper jamais.

Il est là, le Dieu vivant, et il ne donne pas signe de vie.

*
* *

Mais voici bien une autre merveille. Il est là tout entier, non seulement une fois, mais tout entier sous chaque partie de l'hostie. Qu'elle soit rompue en deux, en dix, en vingt, en cent parcelles, il est là tout entier sous chaque fraction de l'hostie, et la plus faible partie de l'hostie contient tous les trésors qui se nomment le Fils de Dieu, sa nature divine, sa nature humaine, son âme, son corps, son sang, lui tout entier.

Que les œuvres de Dieu sont grandes !

Oh ! L'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

IIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous l'avons dit : JÉSUS est vivant dans l'Eucharistie. Peut-être il n'y a rien de moins connu que la vie de JÉSUS dans l'Eucharistie.

Il y a là sa vie divine et sa vie humaine.

Sa vie divine, c'est d'être engendré par le Père ; c'est de donner l'origine à son Saint-Esprit, qui procède à la fois du Père et du Fils.

Sa vie divine, c'est de savoir et d'aimer.

Sa vie divine, c'est de gouverner le monde, le ciel, la terre et l'enfer.

* * *

Du fond de son tabernacle, JÉSUS verse la félicité sur les bienheureux du Paradis, les grâces sur les âmes de la terre, et les châtiments sur l'enfer.

De là, JÉSUS avec le Père et le Saint-Esprit envoie à toutes les créatures la vie et la mort : de là, il juge les âmes ; de là, il gouverne la nature et toutes les choses naturelles, parce que là, il est Dieu.

Mais, là aussi, il est homme, et avec sa vie divine, nous avons là sa vie humaine. Là, sa tête ; là, ses yeux ; là, sa bouche ; là, son cœur ; là, son sang ; là, surtout son âme avec sa grande intelligence et son incomparable amour.

Que les œuvres de Dieu son grandes !

Oh ! l'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Lundi.

Jésus dans l'Eucharistie est appelé le pain des anges ; Saint Thomas chante magnifiquement :

Panis angelicus fit panis hominum.

Au ciel Jésus nourrit ses anges de lumière et d'amour, sur la terre le même Jésus nourrit les âmes de lumière et d'amour. Mais au ciel la lumière est éclatante, et nous ne pourrions la supporter, nos yeux sont trop faibles. Au ciel, l'amour est triomphant, et nous ne pourrions lui répondre, nous sommes trop souvent vaincus par les amours terrestres, inférieurs, dégénérés, pervertis.

* * *

Pourtant Jésus est pour nous Lumière, Jésus est pour nous Amour. Et pour venir à nous, il couvre sa lumière du léger nuage des espèces ; il tempère son amour, ne le laissant point agir selon toute sa vertu, mais seulement dans la mesure que nous pouvons le porter.

Et c'est ainsi qu'à force de renoncements inimaginables, le pain des anges a pu devenir le pain des hommes :

Panis angelicus fit panis hominum.

Qui ne s'écrierait ici, avec saint Thomas : *O res mirabilis !*

Oh ! l'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Mardi.

Jésus dans l'Eucharistie est un Dieu inconnu !

Combien nos pauvres âmes sont en retard pour répondre à ce grand acte d'amour de Jésus.

Ne parlons pas des infidèles, des hérétiques, des mauvais chrétiens qui regardent comme rien le grand don de Dieu. Mais regardons-nous nous-mêmes en face de JÉSUS dans l'Eucharistie.

La moindre petite vanité nous occupera quelquefois plus que JÉSUS au Saint-Sacrement. Nous ferons un péché sans distraction, et la communion avec cent distractions.



Nous sommes pauvres : il faut bien en convenir devant Dieu ; il faut bien le confesser au moins aujourd'hui.

Ah ! très doux Seigneur JÉSUS ! Aujourd'hui, nous vous demandons pardon. Aujourd'hui, nous confessons notre légèreté, notre indifférence, notre oubli de votre sainte présence.

Que de milliers de fois nous vous oublions ! Mais vous, Seigneur JÉSUS, vous ne nous avez pas encore oubliés une seule fois !

Que c'est donc vrai que vous nous aimez, Seigneur !

Oh ! l'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Mercredi.

L'Eucharistie est sacrifice !

JÉSUS est là, notre victime, notre unique victime !

Tous les jours elle est sacrifiée sur l'autel ; tous les jours le sang de l'Agneau coule pour nous ; et cela par toute la terre. Et cela d'une manière incessante ; à mesure que le jour se lève sur les différentes contrées du globe, le sang de JÉSUS coule sur les autels.

La terre en est couverte ; c'est une inondation, un vrai déluge de sang.

***

Et les hommes ont si peu de foi, qu'ils sont attentifs à tout, excepté à cette grande merveille du sang de Jésus qui coule par toute la terre.

Que les hommes sont donc ingrats ! Qu'ils sont donc aveugles !

Mais leur ingratitude n'arrête point le cours du sang de Jésus, il coulera jusqu'à la fin ; leur aveuglement n'éclipse pas le grand soleil de Dieu qui s'appelle l'Eucharistie.

Oh ! l'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Jeudi.

L'Eucharistie est sacrement, et elle nous est donnée.

Si Jésus avait laissé sur la terre une seule hostie consacrée, avec quel soin l'aurait-on gardée, avec quel empressement serait-on allé l'adorer. Quels pèlerinages on aurait faits de tous les coins du monde pour aller adorer l'unique hostie !

Mais elle est loin d'être unique. A dire vrai, elle est partout, non seulement pour y être, mais pour nous y être donnée.

Elle vient en nous, nous apportant la lumière et l'amour. Elle y verse la grâce, et puis, ô merveille inattendue, la présence de Jésus disparaît ; il s'efface pour ainsi dire, anéantissant le sacrement, et nous laissant seulement sa grâce.

* * *

Tous les miracles que Jésus avait faits pour se rendre présent dans l'hostie, à un moment que lui seul sait, il les défait.

C'est comme une mort pour Jésus ; il semble mourir dans le sacrement afin de vivre en nous ; il est plein de vie, et toute sa vie, il la verse dedans nous. Elle est à nous, et lui semble ne l'avoir plus.

C'est ainsi qu'il se sacrifie pour nous non seulement sur l'autel, mais dans notre poitrine.

Oh ! l'Eucharistie ! l'Eucharistie !

Prions, adorons, aimons.

Le Sacré-Cœur.

Nous avons fêté Notre-Seigneur dans tous ses mystères ; nous l'avons vu au sein du Père, nous l'avons vu au sein de sa mère, nous l'avons vu dans sa crèche, nous l'avons vu dans sa vie cachée, et dans ses prédications, et dans sa passion et dans sa mort ; nous l'avons vu dans sa résurrection et son ascension ; tous ses mystères sont résumés et continués dans le Saint-Sacrement. Nous venons de fêter le Saint-Sacrement.

Et que dirons-nous maintenant ? Nous dirons que Jésus nous a aimés, et nous fêterons son cœur.

* * *

Son cœur ! Quel mot dit mieux son amour ? Quel symbole résume mieux tous les mystères de la charité de Jésus pour nous ?

Son cœur, il nous l'a donné, il nous le donne ! Et avec son cœur, il nous donne son amour éternel, son cœur

divin ; il nous donne l'amour de son âme, son cœur spirituel ; il nous donne son cœur sensible, son cœur de chair ; il nous donne tout. Qui donne son cœur, a tout donné. C'est ainsi que Jésus nous a aimés.

C'est là aussi qu'il nous faut apprendre à aimer Jésus. O mon âme, donnons à Jésus notre cœur !

Le Samedi.

Homo quidam fecit cœnam magnam.

Un certain homme fit un grand festin.

Cet homme, c'est Notre-Seigneur ; et qui dirait que ce grand festin c'est l'Eucharistie, dirait vrai, mais ne dirait pas toute la vérité.

Le grand festin, c'est tout ce que Notre-Seigneur nous donne pour faire notre salut, et notre salut lui-même, depuis la première grâce jusqu'à la consommation dans la gloire.

En vérité, ce festin est grand.



Et comme dans un grand festin il n'y a pas qu'un mets à prendre, il n'y a pas non plus que l'Eucharistie dans le grand festin du grand roi des cieux.

La foi est un festin où l'âme se nourrit de la vérité de Dieu, et dans la foi, quelle richesse de vérité sur Dieu, sur Notre-Seigneur, sur les âmes, le temps, l'éternité, etc. ! L'espérance est un festin, où l'âme, sevrée des fausses jouissances de la terre, goûte à l'avance les solides joies de l'éternité ; la charité est un festin où l'âme goûte dès mainenant ce qu'elle goûtera mieux encore dans l'éternité ;

toutes les vertus, tous les sacrements sont autant de festins ajoutant aux richesses et aux douceurs du grand festin auquel Dieu nous a donné une place.

O mon âme, nous y sommes à ce festin ; jouissons des biens que Dieu nous y a donnés, et par-dessus tout de Dieu lui-même.

IIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Dans cette longue suite de dimanches qui nous séparent de l'Avent, l'Eglise nous fait prier et demander le secours de la grâce pour traverser heureusement l'espace qui nous sépare de l'éternité.

Le temps est court, dit saint Paul ; toutefois, dans ce temps qui est court, l'Eglise a à livrer de longs combats contre le monde, la chair et le démon, et dans cette lutte sans relâche, elle a un besoin incessant de la grâce d'En-Haut.

Elle la demande dans toutes les oraisons de ce temps de la Pentecôte : et suivant l'ordre de Dieu, elle fait toujours marcher de front l'instruction et la prière.

*
* *

La foi a besoin d'être alimentée du pain de la vérité, et puis quand elle a reçu ce pain fortifiant, elle communique des forces à l'espérance et à la charité pour prier ; suivant cette belle parole de saint Augustin : *Fides credit, spes et caritas orant*, la foi croit, l'espérance et la charité prient.

Ainsi dans l'oraison de ce jour, l'Eglise nous ayant enseigné qu'il n'y a sans Dieu ni force, ni sainteté, nous fait lui demander sa miséricorde, afin que sous sa conduite, nous passions au milieu des biens du temps, sans perdre ceux de l'éternité.

Nous sommes dans le temps, nous allons à l'éternité ; mais dans le temps, nous passons, et il ne faut être attaché à rien de ce qui passe pour mériter l'éternité. Etre ainsi détaché, c'est une grâce de Dieu ; demandons-la.

Le Lundi.

Dans l'épitre de ce dimanche, saint Pierre nous enseigne à remettre en Dieu toutes nos sollicitudes, et il en donne ce motif : *Quoniam ipsi cura est de vobis*, parce qu'il a soin, qu'il a cure de vous.

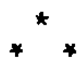
Dieu a cure de nous. Il est notre curateur, notre procureur, notre curé. *Ipsi cura est* : c'est à lui la cure.

Avec quel empressement faut-il verser en Dieu toutes nos sollicitudes, sachant qu'il a cure de nous.

Sollicitudes pour le passé, Dieu a cure de nous.

Sollicitudes pour le présent, Dieu a cure de nous.

Sollicitudes pour l'avenir, Dieu a cure de nous.



Ne sommes-nous pas assez bien, sachant que tout est dans les mains de Dieu tout-puissant et tout miséricordieux ; qui pourrions-nous. souhaiter de plus dévoué, de plus aimant, de plus puissant pour ménager bien toutes nos affaires ? *Il a cure de nous*, comme dit saint Pierre.

Personne n'a pu donner à Dieu une pareille cure ; il l'a par son droit de Dieu. Personne ne peut la lui ôter ; personne ne peut l'en distraire : *Il a cure de nous.* C'est un fait ; et de ce fait nous bénéficions tous les jours.

O Dieu plein de tendresse, soyez à jamais béni d'avoir ainsi cure de nous.

Le Mardi.

Saint Pierre nous a enseigné comment Dieu a cure de nous ; et tout aussitôt il nous dit que le diable lui aussi se permet de s'occuper de nous.

Hélas ! Dieu a cure de nous pour nous sauver, et le diable s'occupe de nous pour nous perdre, et, comme dit saint Pierre, pour nous dévorer.

Hélas ! une si méchante bête rôde autour de nous, et cherche à nous dévorer : c'est, dit saint Pierre, un lion rugissant. Avec quelles armes lui résisterons-nous ? Saint Pierre ne nous laisse pas désarmés en présence de l'ennemi. Notre force, dit-il, c'est la foi : *Resistite, fortes in fide.*

*
* *

La foi nous défend comme une armure complète ; elle nous met à l'abri de tous les traits de Satan. Qu'il dise ce qu'il voudra, la foi nous me à même de lui répondre toujours : Tu en as menti.

Or, le père du mensonge ne peut souffrir de s'entendre dire qu'il a menti. Le mensonge fait toute sa force : mais il n'est fort qu'auprès de qui n'a pas dans la foi la vérité pour lui résister.

Il craint la foi ; soyons donc fermes dans la foi, et il fuira loin de nous. *Vade retro, Satana !*

Le Mercredi.

Nous voyons dans l'évangile de ce dimanche, que des pharisiens murmuraient contre Notre-Seigneur et disaient de lui : *Hic peccatores recipit et manducat cum illis*, il reçoit les pécheurs, et mange avec eux.

Ces pauvres pécheurs ! Qu'ils seraient donc malheureux, s'ils n'avaient pas JÉSUS. Les pharisiens ne les recevraient pas ; les scribes, les docteurs ne les recevraient pas. Ils seraient rejetés partout.

Mais JÉSUS est venu, et il reçoit les pécheurs.

Ils ont donc au moins une place pour se retirer, un refuge pour se consoler, un ami pour les aimer.

*
* *

Ils ont JÉSUS, les pauvres pécheurs.

Disons mieux, nous avons JÉSUS ; il nous reçoit, il nous guérit, il nous sauve ; il mange avec nous, comme s'il était l'un de nous, il nous reçoit à sa table, comme si nous étions gens à lui faire quelque honneur.

Il fait plus, car il se donne lui-même à manger à nous, à nous qui sommes ce qu'il sait.

Que les pharisiens en murmurent tant qu'ils voudront, nous avons JÉSUS ; il nous reçoit ; nous le recevons, et nous ne le laisserons point aller.

Le Jeudi.

Lisons la postcommunion de dimanche : *Sancta tua nos, Domine, sumpta vivificent : et misericordiæ sempiternæ præparent expiatos.*

Seigneur, que vos mystères saints par nous reçus nous donnent la vie, nous purifient, et nous préparent pour la miséricorde éternelle. Par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

Voilà bien les fruits de la communion. Elle nous apporte la vie ; la vie de Notre-Seigneur passe en nous, se continue en nous, parce que Notre-Seigneur nous fait faire ce qu'il

faisait lui-même pour la gloire de son Père et le salut de nos âmes.

*
* *

Cette vie de Jésus se continuant en nous, nous fait mourir aux péchés, nous retire des péchés, et nous purifie sans cesse, en détachant de plus en plus nos affections de tout ce qui n'est pas la pure volonté de Dieu ; en affaiblissant toujours en nous les concupiscences qui y ont été déposées par le péché originel, et en facilitant par là le développement des vertus, et en particulier de la charité.

Et quand le Saint-Sacrement a opéré en nous tous ces effets précieux, il nous a préparés pour un bienfait plus grand encore, qui est la miséricorde éternelle, c'est-à-dire la grâce que Dieu nous fera d'entrer au Paradis.

Nous allons communier ; mon Dieu, que cette communion nous prépare à la miséricorde éternelle.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur nous propose une parabole très touchante.

Un pasteur avait cent brebis. Une d'entre elles vient à s'égarer ; alors, il laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres, et s'en va chercher la brebis égarée, jusqu'à ce qu'il la retrouve.

Et quand il l'a trouvée, il la met sur ses épaules avec joie, et la rapporte au bercail.

Ce pasteur, c'est le bon ; c'est Notre-Seigneur. Il avait cent brebis, ses anges du ciel qui comptent pour quatre-vingt-dix-neuf, et l'homme tombé en Adam qui faisait la centième, mais qui s'est égaré.

Cet homme-là, c'est nous tous.

* * *

Le bon Pasteur laisse là ses anges et vient ici-bas chercher sa brebis égarée. Il la cherche, mais si bien, si bien, si bien qu'il la retrouve.

A la chercher, il s'est fatigué. *Fatigatus ex itinere*, est-il dit de Notre-Seigneur cherchant la Samaritaine.

Il prend sa brebis et la met avec joie sur ses épaules. Il se dit que sa brebis est fatiguée ; alors, oubliant sa propre fatigue, il veut soulager la fatigue de sa pauvre brebis, la met sur ses épaules, avec joie, dit-il, et la ramène ou plutôt la rapporte au bercail.

Que dirons-nous à cela ?

Adorons Jésus, et demandons-lui de nous porter.

Le Samedi.

Encore la parabole. Notre-Seigneur continue à nous apprendre ce qu'il fait, lui, le pasteur, lui, le bon.

« Il assemble ses amis et ses voisins, et leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. »

La joie de Notre-Seigneur est grande, et il veut que ses amis et ses voisins se réjouissent avec lui.

Ses amis, ses voisins, ce sont les anges et les fidèles. Et quand Jésus a fait une grâce à une de ses brebis, il veut que tout en soit réjoui avec lui.

Il y a là pour nous une instruction on ne peut plus importante.

Il nous faut apprendre à nous réjouir des grâces faites aux âmes de nos frères.

*
* *

Je vais énoncer une vérité qui fait trembler. La voici : Si je connaissais une âme qui jamais ne se fût réjouie, mais réjouie des grâces faites à ses sœurs, j'aurais les plus grandes craintes pour son salut. Cette âme-là serait orgueilleuse, jalouse, ingrate ; c'est le plus mauvais des signes.

Mais voici une vérité qui réjouit : Si je connaissais une âme qui se réjouisse, mais se réjouisse des grâces qu'elle voit être faites à ses sœurs, et ne lui être pas faites à elle, je prononcerais sans hésiter que cette âme-là est très chère à Dieu, et sera l'héritière du Paradis.

O JÉSUS, JÉSUS, JÉSUS, apprenez-nous à nous réjouir des grâces que vous faites aux âmes de nos frères.

IVe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous l'avons dit, ce temps d'après la Pentecôte est l'image de tous les siècles qui s'écouleront jusqu'à la fin du monde et la venue de Notre-Seigneur.

Or, durant ce temps qui a été déjà long, et qui sera dans l'avenir ce que Dieu sait, les enfants de Dieu sont loin encore de leur bonheur.

L'apôtre saint Paul nous enseigne dans l'épitre de ce jour que les créatures sont dans la souffrance, dans la douleur, dans la servitude.

Elles portent un fardeau qui les accable, un mal qui les gâte, un poison qui les corrompt. L'apôtre saint Paul le nomme la vanité.



La vanité, c'est boire, c'est manger, c'est dormir; c'est travailler pour gagner son pain à la sueur de son front.

La vanité plus grande, c'est d'aimer ces servitudes, d'y attacher son âme, de chercher en elles son contentement, son plaisir, son bonheur.

La vanité plus grande encore, c'est, par amour de ces servitudes, de perdre la grâce de Dieu et Dieu lui-même.

Oh ! que cette vanité est un grand fléau ! que cette vanité a perdu d'âmes, combien elle en perd, combien elle en perdra encore !

O Dieu ! qui voyez toute l'étendue de ce mal, faites-le nous connaître et reconnaître, en nous et autour de nous, puis, délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Le Lundi.

Nous sommes soumis à la vanité. Ce n'est point par notre choix, ni par notre volonté ; c'est par une très juste et très sage disposition de l'éternelle justice qui a voulu, comme dit saint Augustin, que tout esprit désordonné trouvât dans son désordre même la punition de sa faute.

Nous naissons dans cet état ; nous y avons été jetés par la faute d'Adam, nous y sommes ; comme autrefois les enfants des esclaves étaient esclaves par le fait de leur naissance, nous sommes, nous aussi, par naissance, esclaves de la vanité.

* * *

Il y a là une justice de Dieu qu'il faut adorer, à laquelle il faut nous soumettre, doucement, amoureusement. C'est la première de toutes les conditions pour être tiré de l'esclavage ; car nul n'en sera retiré qu'il n'ait chanté à Dieu le verset du psaume : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum* : vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est droit.

Donc, demeurons patients au milieu de nos maux, calmes au milieu de nos faiblesses, humbles au milieu même de nos chutes, et demandons sans cesse à Dieu de nous tendre la main et de nous délivrer du mal. Ainsi soit-il.

Le Mardi.

L'apôtre saint Paul, continuant à nous décrire l'état intérieur des enfants de Dieu dans ce monde nous dit : Toute créature gémit et souffre les douleurs de l'enfantement : *omnis creatura ingemiscit et parturit.*

Ingemiscit, elle gémit. Quiconque souffre connaît cela ; le mal fait la matière et la cause du gémissement. Mais il y a ici un gémissement et quelque chose de plus. Il consiste dans des douleurs très vives, très pressantes, des douleurs auxquelles on ne peut échapper, et saint Paul les appelle des douleurs d'enfantement.

* * *

Il s'agit, non de mettre au monde, mais de mettre au ciel un enfant de Dieu. Cet enfant de Dieu appartient à la nature humaine. Elle le porte encore dans son sein. L'enfant de Dieu y souffre; il aspire à la vie et à la vie éternelle.

L'enfant de Dieu vivra, naîtra heureusement pour le ciel, mais sa mère, c'est-à-dire la nature, y succombera. Qu'elle meure, mais que l'enfant de Dieu lui survive, et vive éternellement.

O Dieu, notre Père, délivrez-nous du mal, et que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Ainsi soit-il.

Le Mercredi.

Dans la secrète de ce dimanche, l'Eglise prie ainsi :

Seigneur, nous vous en supplions, recevez nos offrandes, et soyez apaisé, et forcez à revenir à vous nos volontés, fussent-elles rebelles. Par Jésus-Christ Nutre-Seigneur.

Jamais la puissance divine de la grâce de Dieu n'a été exprimée et implorée plus clairement. Dieu a des trésors de grâce si riches, si puissants, si actifs, si triomphants, que toujours nous pouvons lui demander de ramener à lui nos volontés, tant rebelles soient-elles.

* * *

Dieu peut alors ôter à une volonté sa rébellion, d'indocile la rendre docile, de désobéissante la rendre obéissante, d'aveugle la faire voyante, de non voulante la rendre voulante.

Et comment pourrait-il en être autrement si Dieu est Dieu, s'il est vrai que tout lui est soumis, que tout est en sa main toute-puissante.

O puissance de Dieu ! ô douceur de Dieu, ô grâce de Dieu qui ôte à l'âme sa rébellion ! ô justice de Dieu qui laisse à l'âme la rébellion ! combien il y a là à adorer, à prier, à demander !

Seigneur, vous dirai-je avec un lépreux, Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Vous le pouvez ; c'est ma foi ; je le crois. Je vous prie de le vouloir ; c'est ma prière, et ce là sera jusqu'à ma délivrance.

Ainsi soit-il.

Le Jeudi.

Nous lisons dans l'évangile de ce dimanche, que Notre-Seigneur monta sur une barque, c'était celle de saint Pierre ; et que de là, il enseignait la foule.

Cette barque, c'est l'Eglise ; la barque était au milieu des flots, comme l'Eglise est au milieu du monde ; c'était la

barque de Pierre, car c'est lui que Notre-Seigneur a chargé de présider au gouvernement de l'Eglise.

De là, Notre-Seigneur enseigne la foule. Alors, il enseignait par lui-même; aujourd'hui, il enseigne par les pasteurs et surtout par le successeur de saint Pierre.

* * *

Les choses sont donc aujourd'hui ce qu'elles étaient ce jour-là ; mais toutefois, Notre-Seigneur n'est plus visible ; les flots sont très violemment agités, une tempête furieuse agite la faible barque ; et le bruit du monde est si grand que l'enseignement des pasteurs a peine à se faire entendre.

Prions saint Pierre, prions Notre-Seigneur, le souverain pasteur, de venir en aide à la sainte Eglise, de donner au souverain Pontife une voix puissante qui annonce au monde entier la parole de Dieu qui seule peut sauver le monde.

Prions pour l'Eglise.

Le Vendredi.

Encore la barque. Notre-Seigneur ayant cessé de parler, dit à saint Pierre et aux autres : Jetez vos filets. Sur la parole de Notre-Seigneur, ils les jetèrent et prirent une énorme quantité de poisson, au point que le filet se rompait.

Que cette pêche est mystérieuse ! Notre-Seigneur parle, et saint Pierre prend des poissons.

* * *

Les poissons sont l'image des chrétiens. Après l'instruction, on baptise ; et le baptisé est retiré de l'eau, et saint Pierre le mange : il le fait entrer dans son corps.

De même l'Eglise nous instruit, puis nous baptise, puis nous retire de l'eau, puis nous mange en quelque sorte, nous faisant entrer dans son corps.

C'est pour cela qu'au Cantique les prédicateurs sont désignés par les dents de l'Epouse.

Plongez-moi dans l'eau, Seigneur, plongez-moi dans l'eau de votre grâce, que votre main m'en retire ; puis, que votre parole retentisse à mes oreilles, que j'entre dans votre corps mystique qui est l'Eglise, et que là je sois sauvé à tout jamais par vous, Seigneur, et aussi pour vous.

Le Samedi.

Encore la barque, et le filet, et les poissons, et la pêche abondante et mystérieuse.

Le filet se rompait.

Hélas ! on ne pouvait tout prendre, il s'en perdait, et il s'en perdait beaucoup.

De même dans l'Eglise. Combien d'âmes qui par le baptême sont prises dans les filets, et qui pourtant n'arrivent point au ciel !

Le filet se rompt. Quelquefois c'est la faute du pêcheur, quelquefois c'est le fait du poisson ; mais ce qui est certain, c'est qu'il est perdu.

* * *

Combien de fois le filet de l'Eglise s'est rompu, par le schisme, l'hérésie ! Et quand un poisson avait fait brèche, combien d'autres marchaient à sa suite et se perdaient avec lui !

Au temps d'Arius, la moitié du monde, si ce n'est plus, se jeta à sa suite en dehors des filets de l'Eglise. Luther entraîna dans sa révolte tout le Nord de l'Europe, et cette révolte dure encore ; la Révolution entraîne aujourd'hui des millions d'âmes hors des filets de l'Eglise.

Combien il y a à prier pour l'Eglise, pour les pasteurs, pour les âmes!

Prions pour l'Eglise et les âmes.

Ve SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous méditerons l'oraison de ce Dimanche, et nous en pèserons tous les termes.

Deus, qui diligentibus te bona invisibilia praparasti.

O Dieu, qui as préparé des biens invisibles à ceux qui t'aiment.

Il y a des biens visibles, qui nous sont, du moins en partie, communs avec les animaux ; il y a de ces biens qui sont nécessaires, et Dieu nous les donne : comme le pain de chaque jour.

Il y a des biens invisibles qui peuvent être communs aux bons et aux méchants, comme la science et tout ce qui s'y rattache ; ces biens sont des dons de Dieu, et il faut veiller à en faire un bon usage, en les rapportant à la gloire de Dieu.

* * *

Mais au-dessus de tout cela, il y a des biens que Dieu ne donne pas à tous, à savoir ce bien de l'aimer, lui le Bon Dieu, le souverain bien, et ce bien qui consiste à le voir dans le ciel, bien que Dieu a préparé et qu'il réserve à ceux qui l'auront aimé.

C'est à ce bien que nous devons aspirer. Comme l'enfant aspire à la mamelle de sa mère, et quand il la tient, il a son bien : nous devons aspirer à voir Dieu, et tant que nous

ne tiendrons pas ce bien, nous aurons à pleurer, nous aurons à désirer, nous aurons à dire : J'ai soif.

Sitivit anima mea ad Deum vivum.

Mon âme a soif du Dieu vivant.

Le Lundi.

Infunde cordibus nostris tui amoris affectum.

Verse en nos cœurs l'affection de ton amour.

Encore que notre cœur soit fait pour aimer, qu'il ait un besoin inné d'aimer, il ne saurait cependant, depuis la chute originelle, se porter de lui-même à l'amour de son Créateur.

La chute a été si grande qu'il nous est impossible non seulement de nous relever, mais d'en avoir le désir, d'en avoir même la pensée.



Notre pauvre cœur de lui-même irait chercher au-dessous de lui les objets de ses affections, en quoi il ne ferait qu'ajouter à son mal, et aggraver sa chute.

Dieu, pour nous relever, nous met au cœur l'amour dont il veut être aimé de nous. Alors, nous l'aimons ; mais il faut pour cela qu'il nous aime le premier ; et comme de non existants il nous a faits existants, il faut que de non aimants il nous fasse aimants.

Il nous est tout aussi impossible de nous donner l'amour, qu'il nous est impossible de nous donner l'existence ; Dieu nous a donné l'un et l'autre ; que lui rendrons-nous, mon âme ? Pour lui, nous vivrons ; pour lui, nous aimerons.

Le Mardi.

Ut te in omnibus et super omnia diligentes.

Afin que t'aimant en toutes choses et par-dessus toutes choses.

L'amour que nous devons à Dieu, et que nous recevons de Dieu pour le lui donner, est la règle de tous les amours que Dieu nous commande ou nous permet.

Toute âme qui aime doit porter en ce qu'elle aime l'amour qu'elle a pour Dieu. Elle doit vouloir que Dieu soit aimé, aimé en lui-même, et aimé en la chose qu'elle aime au-dessous de Dieu. En cette chose ainsi aimée, elle doit vouloir que Dieu soit aimé et par elle et par la chose aimée.

C'est ainsi que nous devons aimer Dieu en toutes choses.



Et afin que l'ordre de l'amour ne soit jamais dérangé, ce qui serait toujours un péché, cet ordre exige que Dieu soit aimé non seulement en toutes choses, mais par-dessus toutes choses. Tous les amours doivent être réglés, dirigés, par le maître amour qui est celui que nous devons à Dieu.

O Dieu ! vous êtes infiniment aimant, et infiniment aimable ; enseignez-nous, de grâce, à vous aimer en toutes choses et par-dessus toutes choses.

Le Mercredi.

L'amour n'est pas mercenaire. Il n'aime pas en vue de la récompense, mais il aime à cause de la souveraine amabilité de Dieu.

Dieu veut être aimé de cet amour désintéressé. Toutefois, comme il veut le bonheur de ses créatures, il leur promet ce bonheur et le donnera à ceux qui l'auront aimé.

C'est ce bonheur que notre oraison appelle les biens invisibles : Dieu nous les promet, et ce qu'il nous promet est au-dessus de ce que nous pouvons désirer.

* * *

L'esprit de l'homme est trop étroit pour concevoir le bien que Dieu nous promet, sa volonté est trop faible pour s'élever jusqu'au désir de ce bien préparé par Dieu pour le bonheur de ses saints.

Nous avons soif du bonheur, mais nous ne pouvons pas concevoir avec quels biens Dieu rassasiera notre soif. Les promesses de Dieu sont au-dessus de tous nos désirs.

Seigneur, faites-nous la grâce d'y arriver.

Le Jeudi.

Saint Pierre, au commencement de l'épître de ce dimanche, nous dit ces douces paroles : « Soyez tous unis en la prière, soyez compatissants, aimez-vous en frères, soyez miséricordieux, et modestes, et humbles. »

Si, dans les méditations précédentes, nous avons appris à aimer Dieu, ici, à l'école de saint Pierre, il nous faut apprendre à nous aimer les uns les autres.

Si nous aimons Dieu, nous devons aimer nos frères, qui sont à Dieu ; si nous manquons à aimer nos frères, nous manquons certainement à aimer le Bon Dieu.

Manquer à la charité pour ses frères, c'est manquer à la charité pour Dieu.

* * *

Oh ! nous ne voudrions pas voler au prochain un centime, une épingle ; nous nous dirions : C'est le bien du prochain ! Mais manquer à la charité pour nos frères, c'est aussi toucher au bien du prochain, et même au bien de Dieu.

Oh ! de grâce, ne touchons pas à ce bien en en ôtant quelque chose ; ce serait un trop grand dommage. Ce serait du même coup faire tort à Dieu, et à nôtre prochain, et à notre âme. Quel plus grand malheur !

Donc, ô mon Dieu, faites-nous cette grâce d'aimer notre prochain dans la vérité.

Le Vendredi.

Dans l'évangile de ce dimanche, Notre-Seigneur nous dit : « Si vous n'êtes plus justes que les scribes et les pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

La justice de ces gens-là était de ne pas tuer, de ne pas voler, et, de plus, de faire assez de bonnes œuvres par vanité et pour la gloire humaine.

Telle n'est pas la justice chrétienne, qui consiste surtout à aimer, et qui fait garder les commandements par le motif de l'amour de Dieu et du prochain.

* * *

Un chrétien qui ne fait de mal à personne, n'est pas pour cela juste devant Dieu ; il doit faire le bien, à son âme d'abord, ensuite à son prochain, autant qu'il peut. Il doit en tout cela avoir en vue de plaire à Dieu en toutes choses et par-dessus toutes choses.

Quand un chrétien a fait ce bien, il doit souhaiter de le voir grandir toujours, comme il le demande à Dieu par le *Pater*.

Et puis, il doit prier sans cesse pour sa persévérance dans le bien, et à la fin attendre sa récompense de la toute pure miséricorde de Dieu.

C'est comme cela qu'il faut être juste pour arriver au ciel.

La voie est étroite, dit Notre-Seigneur, et il y en a peu qui la trouvent.

Seigneur, donnez-nous, s'il vous plaît, de la trouver, et d'y marcher, et d'y persévérer, et d'arriver à vous pour l'éternité.

Amen.

Le Samedi.

A la communion de ce dimanche, nous chantons : « J'ai demandé une chose au Seigneur, je la redemanderai : c'est d'habiter en la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. »

Tous les saints qui nous ont précédés dans la vie monastique ont aimé cette prière.

Et ils la disaient à Dieu pour demander la conservation de leur monastère, et la conservation de leur âme dans le monastère.

* * *

Tant que les saints moines ont prié ainsi, les monastères ont subsisté.

Mais au siècle dernier (1), par suite de malheurs infinis, on ne priait plus, et, en une certaine année, on a vu, chose

(1) Le Père Emmanuel écrivait ces lignes au XIX[e] siècle.

qui ne s'était jamais vue depuis dix-huit siècles, on a vu disparaître d'un seul coup tous les monastères de France, mais tous, absolument tous; pas un n'a trouvé grâce ni devant les hommes, ni devant Dieu.

Si notre maison n'est pas une maison de prière, elle disparaîtra comme tant d'autres. Si nous prions, elle tiendra bon. La prière sera son âme, et elle vivra.

Faites qu'elle vive, Seigneur, et pour cela faites que nous priions.

VIe SEMAINE APRÊS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

L'oraison de ce dimanche nous donne à méditer sur l'avancement dans le bien. Être dans le bien, c'est bien ; se tenir dans le bien, c'est bien. Mais avancer dans le bien, c'est mieux, et justement c'est plus rare aussi.

Mais il faut bien considérer que pour nous, c'est un devoir indispensable d'avancer. Saint Bernard le disait : *In via vitæ. non progredi, regredi est* : dans la voie de la vie, ne pas avancer, c'est reculer.

Notre-Seigneur nous en fait une loi quand il dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

* * *

D'ailleurs, l'oraison dominicale, qui est la règle de nos désirs et de nos volontés, nous fait une loi d'avancer dans le bien, puisque tous les jours nous demandons à Dieu que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Tant que sur la terre ce ne sera pas aussi beau que dans le ciel, nous aurons à désirer, à demander, à avancer.

Or, il ne paraît pas qu'il en soit ainsi ; aussi nous avons toujours à travailler, afin d'avancer, de nous éloigner du mal, et de nous fortifier dans le bien.

Donc, considérons en cette méditation la vérité de cette parole : Il faut avancer ; et demandons à Dieu la grâce de la comprendre et de la pratiquer.

Le Lundi.

Pour avancer, comment faut-il s'y prendre ?

La question est courte, la réponse sera longue.

Il faut d'abord savoir la manière de s'y prendre.

Or, la manière de s'y prendre consiste premièrement, dans ce qu'il faut savoir ; secondement, dans ce qu'il faut faire.

Il faut d'abord savoir ce que c'est que le bien, ce que c'est que le mal. Le bien, c'est ce que Dieu veut ; le mal, ce que Dieu ne veut pas.

Il faut savoir, en outre, que ce que Dieu veut nous est manifesté de plusieurs manières : 1° par les commandements de Dieu et de l'Eglise ; 2° par les conseils de l'Évangile que nous avons embrassés : la pauvreté, la chasteté, l'obéissance ; 3° par la direction des supérieurs, soit ceux qui gouvernent la communauté, soit celui qui a le soin de notre âme.

* * *

Il faut savoir, en outre, que le bien voulu de Dieu et que nous devons faire, nous ne le pouvons faire que par la grâce de Dieu. Si Dieu, par un jugement de sa justice, nous trouvant dans le mal, nous y laissait..., hélas ! nous serions perdus. Mais combien Dieu a été bon pour nous, lui qui, tant de fois, est venu à notre secours par sa grâce !

C'est donc par la grâce de Dieu que nous avancerons ; c'est donc elle qu'il faut désirer, demander et rechercher, afin qu'elle soit et demeure avec nous, nous retirant du mal, et nous faisant avancer dans le bien.

Le Mardi.

Pour avancer dans le bien, il faut savoir encore les obstacles au bien.

Il y en a de toutes sortes. Il y en a qui viennent de nous, d'autres qui viennent du monde, d'autres qui viennent de Satan.

De nous, le principal est la paresse. Dans le mal où nous sommes, nous nous trouvons encore pas trop mal, et la nature souhaiterait quasi que cet état durât longtemps.

Avec la paresse, il y a l'amour-propre qui, voulant toujours bien penser de lui-même, nous fait croire que nous avons déjà bien des mérites d'acquis, et qu'il nous est loisible de nous reposer sur nos lauriers. Ceci vient bien en aide à la paresse.

* * *

Avec cela, il y a l'ignorance. Comment désirer un bien dont on n'a pas l'expérience? L'homme qui sait ce que c'est que du pain, saura désirer du pain s'il vient à en manquer ; mais celui qui ne saurait pas ce que c'est que du pain, n'aurait pas ce désir-là. L'âme chrétienne qui dit à Dieu : « Que votre règne arrive », ne sait que très imparfaitement ce qu'il y a pour elle dans ce règne de Dieu. Ne le sachant guère, elle ne le désire guère; et cela fait un empêchement à son avancement.

Voilà les obstacles qui se trouvent dans toutes les âmes.

Prions le Bon Dieu de les ôter.

Le Mercredi.

Les obstacles au bien dont nous avons parlé se trouvent dans toutes les âmes, un peu plus, un peu moins, mais toutes s'en ressentent.

Il y a en plus de cela les obstacles particuliers, c'est-à-dire ceux qui sont propres à chaque âme.

Chaque âme a son petit faible. Il n'est pas le même chez toutes : aussi chacune a ses petites difficultés qui ne sont qu'à elle. Et ces difficultés particulières font souvent plus de mal que les difficultés générales.



Il faut dire aussi que toutes ayant le même vice commun, qui est l'amour déréglé de soi-même, cet amour déréglé produit en l'une un dérèglement, en l'autre un autre. Et quoique tous ces dérèglements proviennent d'un même fonds, il est vrai cependant de dire que chaque âme a son mal propre ; et c'est celui-là qui chez elle fait le principal obstacle au bien.

Il est assez difficile de saisir au juste la place malade dans chaque âme ; mais quand on la connaît, il faut se tenir en garde contre tout ce qui viendrait de ce côté-là. C'est une des conditions indispensables pour avancer.

Eclairez-nous là-dessus, mon Dieu, et enseignez-nous à avancer.

Le Jeudi.

Parmi les obstacles au bien, les plus dangereux sont les obstacles intérieurs dont nous avons parlé ; mais il y a en

outre des obstacles extérieurs, qui nous viennent des autres, de ceux au milieu desquels nous vivons.

Supposons une personne qui vive au milieu de gens qui travaillent fêtes et dimanches, quelles difficultés n'aura-t-elle pas à garder les commandements de Dieu et de l'Église !

Supposons maintenant une personne qui voudrait combattre son orgueil, mais elle vit au milieu de gens qui ne respirent que l'orgueil, qui ne s'inspirent que de l'orgueil, qui ne vivent que pour l'orgueil. Avec cela, lui sera-t-il bien facile d'être humble ? Non, assurément.



Mais prenons-nous par nous-mêmes. Sommes-nous dans une communauté : nous nous sentons sollicités à nous mettre au niveau de ferveur ou de relâchement de cette communauté.

Ainsi, il est évident que nous pouvons nous être les uns aux autres un obstacle à l'avancement.

Veillons donc si bien à nous corriger en tout, que ceux qui vivent avec nous ne trouvent jamais en nous un obstacle au bien, mais toujours une excitation au service de Dieu, un exemple de toute vertu.

Le Vendredi.

Pour avancer dans le bien, il faut imiter ce que j'ai vu faire souvent dans les jardins. Il y pousse bien des mauvaises herbes ; mais jamais, jamais, je n'ai vu arracher tout d'un coup. Au contraire, ces pauvres mauvaises herbes, on les prend doucement une à une, on les arrache, on les arrache, et, à force d'en arracher, il n'y en a plus.

Elles repoussent, on les arrache encore ; mais toujours une à une, et la besogne n'est jamais finie d'un seul coup.

Il en est de même dans les âmes. Elles aussi sont des jardins ; les mauvaises herbes y poussent d'elles-mêmes ; mais les bonnes n'y viennent qu'à force de culture.

* * *

Le mal est semé en nous depuis la chute d'Adam ; il se développe de lui-même ; mais le bien n'y arrive que par le travail, le travail assidu, persévérant, tenace ; c'est la condition des enfants de Dieu sur la terre. Au ciel, il en sera autrement, mais en attendant le ciel, le bien pour nous, c'est de travailler à nous déprendre du mal.

Travaillons-y. Dieu nous aidera.

Le Samedi.

L'avancement dans le bien se fait, chez nous, surtout par l'avancement dans la charité.

Si l'amour déréglé de nous-mêmes est la source de tous nos vices, de tous nos péchés, de tous nos maux, la charité, qui est le plus réglé, le plus sage, le plus pur de tous les amours, non seulement corrigera en nous les dérèglements de l'amour-propre, mais sera en nous une source toute grande ouverte de toutes les vertus, de tous les biens.

Donc, ouvrons nos cœurs à la charité, tous les maux s'en iront, tous les biens arriveront, et nous marcherons vite dans le chemin qui mène à Dieu.

* * *

Qui aime Dieu, laisse derrière soi tout ce qui n'est pas Dieu, tout ce qui ne mène pas à Dieu, tout ce qui ne peut pas aller à Dieu.

Donc, le secret d'avancer, c'est d'aimer.

Aimons donc le Bon Dieu.

Aimons-le de tout notre cœur ; il n'y restera plus place à rien, tout sera corrigé, si nous aimons de vrai.

Aimons Dieu, mon âme ; aimons-le éternellement.

VIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce jour, prononce ces divines paroles : « Ce n'est pas quiconque me dit : Sei- « gneur, Seigneur ! qui entrera dans le royaume des cieux, « mais celui-là y entrera qui fait la volonté de mon Père. »

Par ces paroles, Notre-Seigneur nous enseigne à servir Dieu dans la vérité.

Servir Dieu dans la vérité !

Hélas ! mais il y a donc des hommes qui servent Dieu non dans la vérité ?

Cela est, puisque Notre-Seigneur nous l'enseigne.

Mais comment cela se peut-il faire ? En faisant les choses commandées par Dieu, et en ne les faisant pas purement pour plaire à Dieu.



Dire ses prières, pratiquer les commandements, se confesser et communier, c'est là servir Dieu. Faire ces choses-là, et conserver au fond du cœur l'attachement à soi-même, à sa vanité, à son plaisir, c'est ne pas servir Dieu dans la vérité. Faire ces choses-là, les mêmes choses, avec une intention pure, droite et vraie de plaire à Dieu, c'est servir Dieu dans la vérité.

Servir Dieu non dans la vérité, cela ne coûte guère à la nature ; mais cela vaut autant que cela coûte, c'est-à-dire guère, ou mieux rien du tout.

Servir Dieu, mais dans la vérité, cela coûte des sacrifices, des renoncements, des luttes intérieures, toujours, extérieures, souvent ; et pour cela, il faut du courage, de la pureté d'intention, de l'humilité, surtout de l'humilité.

O Dieu qui êtes la vérité même, enseignez-nous à vous servir dans la vérité !

Le Lundi.

Encore servir Dieu dans la vérité.

Tombé en Adam, l'homme est dans le mensonge. *Nemo habet de suo, nisi mendacium et peccatum* : nul n'a de son fonds que le mensonge et le péché. C'est la doctrine d'un ancien concile. Ce fonds-là est en nous tous. Et c'est de ce fonds que viennent la plupart de nos actions. *Tout homme est menteur*, dit le psaume.

Nous ne pouvons sortir de là que par une grâce de Dieu. Et encore, quand la grâce de Dieu nous a mis dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, nous avons toujours une tendance malheureuse, une inclination séductrice qui nous porte à reprendre l'ancien fonds de mensonge et de péché.

* * *

Qu'une âme orgueilleuse soit louée d'avoir la vertu d'humilité, elle trouvera dans ces louanges un plaisir, un contentement dont elle ne pourra se défendre ; le mensonge lui plaira, même quand elle saura qu'il est mensonge. Le fonds est si perverti chez nous, que nous en sommes là ; et il faut une rare dose de vertu, pour avoir en horreur un mensonge qui nous flatte.

Oh ! la grande science : servir Dieu dans la vérité ! Seigneur, enseignez-nous cette science.

Le Mardi.

L'hypocrisie est un vice détestable qui porte ses victimes à prendre l'air de la vertu, tout en faisant le mal.

Ce vice-là est plus commun qu'on ne pense, et comme nous sommes tous un peu orgueilleux, si ce n'est beaucoup, nous sommes tous un peu hypocrites, si ce n'est beaucoup.

Qui donc de nous consentirait à paraître aux yeux de tout le monde pour ce qu'il est aux yeux de Dieu ?

Aux yeux de Dieu, nous sommes fort méprisables, et pourtant le moindre mépris nous offense : N'y a-t-il pas là un peu d'hypocrisie ?

*
* *

Quelquefois nous disons de nous-mêmes que nous sommes peu de chose, que nous ne valons rien. Si d'autres nous le disaient en face, et sérieusement, nous nous tiendrions pour offensés, nous nous plaindrions que l'on a fait mépris de nous.

Et si ce que nous disons nous-mêmes de nous-mêmes nous offense quand il nous est dit par des autres, n'est-il pas évident qu'il y a du faux en nous et que nous sommes un peu hypocrites ?

Il n'y a que la vraie humilité qui nous guérisse de l'hypocrisie ; il n'y a que les humbles qui servent Dieu dans la vérité. *Magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur* : la puissance de Dieu seul est grande, et ceux qui l'honorent ce sont les humbles. (*Eccli.* III. 21).

Le Mercredi.

Pour servir Dieu dans la vérité, la première condition indispensable, c'est la foi.

Dieu est invisible, Dieu est insensible ; or, pour le servir, et le servir de vrai, il faut avoir pour lui une foi assez grande pour faire compensation à la situation où nous sommes vis-à-vis de lui ; car nous ne le voyons pas et ne l'avons jamais vu; nous ne le touchons pas, et jamais nous ne pourrons l'atteindre. Pour décider une âme à servir de vrai un maître invisible, intangible, il faut une foi robuste, vaillante, courageuse, qui, estimant l'invisible plus que toutes les choses visibles, nous fasse détourner de celles-ci nos regards pour les porter vers Dieu, que cependant nous ne voyons pas.

*
* *

On comprend qu'il faut que la foi soit ferme pour nous déterminer à préférer l'invisible à tous les objets visibles, et le plaisir de contenter un Dieu invisible plutôt que de nous contenter nous-mêmes dans les choses visibles qui nous environnent, nous attirent et nous flattent.

Oui, pour se décider à servir le Bon Dieu de vrai dans une situation pareille, il faut la foi, et une grande foi.

Donnez-la-nous, Seigneur, afin que nous vous servions dans la vérité.

Le Jeudi.

Pour servir Dieu dans la vérité, il faut joindre à la foi la charité : car si la foi tourne bien vers Dieu notre esprit, c'est à la charité de fixer en lui notre cœur.

C'est le cœur qui décide du mérite de nos œuvres, et il leur donne un mérite vrai, quand il aime d'un amour vrai. Et l'amour est vrai quand nous aimons Dieu par-dessus tout : c'est l'office propre de la charité.

L'homme est le serviteur de ce qu'il aime. L'orgueilleux est le serviteur de sa propre gloire, l'avare est le serviteur de son argent.

* * *

Celui-là est le serviteur de Dieu qui a le cœur à Dieu, qui aime Dieu en tout et par-dessus tout.

Dieu n'est servi que là où il est aimé, et Dieu n'est aimé que là où il est aimé plus que tout.

Donc, sans la charité, on ne sert pas Dieu dans la vérité.

Que Dieu est grand, lui qui ne se tient pour servi que par ceux qui l'aiment par-dessus tout ! Et que Dieu est bon, de nous donner lui-même l'amour dont il veut être aimé de nous !

O Dieu tout amour, donnez-nous de vous aimer, afin qu'en vous aimant, nous vous servions dans la vérité.

Le Vendredi.

Il nous faut méditer encore la parole de Notre-Seigneur : « Ce n'est pas quiconque me dit : Seigneur, Seigneur ! qui entrera dans le royaume des Cieux ! »

En d'autres termes, cela veut dire que Dieu ne se paie pas de belles paroles.

Que nous l'appelions Seigneur, Seigneur ! de combien Dieu en est-il plus riche, et quel mérite avons-nous devant

lui, si, en l'appelant ainsi, nous ne lui sommes pas soumis de tout cœur ?

Appeler Dieu son Seigneur, et ne lui donner pas tout son cœur, n'est-ce pas, en quelque sorte, l'offenser plus que l'honorer ?

Notre vrai seigneur, c'est l'objet préféré de notre amour ; et si nous n'aimions pas Dieu par-dessus tout, ne serait-ce pas mentir que de lui dire : Seigneur ?



Dans la douleur où elle était de ses péchés, sainte Thaïs n'osait pas appeler Dieu de son nom, et elle lui répétait sans cesse cette seule prière : *Qui creasti me, miserere mei* : ô vous qui m'avez créée, ayez pitié de moi.

Cette prière-là était humble, elle était vraie, et elle a fait d'une insigne pécheresse, une illustre pénitente et une grande sainte.

Le tout est de servir Dieu dans la vérité.

Le Samedi.

Après les paroles que nous avons méditées, Notre-Seigneur ajoute : « Il y en a beaucoup qui me diront en ce jour-là (au jour du jugement) : Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons ? et en votre nom fait de nombreux miracles ? Et moi je leur dirai : Non, je ne vous connais pas ; retirez-vous de moi, vous qui faites l'iniquité ! » (*Matth*. VII, 22).

Voilà donc des hommes qui auront fait des œuvres pareilles à celles des apôtres, qui auront prophétisé, prê-

ché, chassé les démons, fait des miracles; et Notre-Seigneur leur dira : Non, je ne vous connais pas !

* * *

Je ne sais pas s'il y a dans tout l'Evangile un passage plus formidable que celui-ci. Des gens qui ont fait de telles œuvres, Notre-Seigneur ne les connaît pas.

Et il connaît Madeleine, et il connaît Thaïs, et il connaît le larron crucifié à ses côtés.

Ces gens à miracles, à prophéties, à révélations, ces gens-là étaient des glorieux : ils ne servaient pas Dieu dans la vérité.

Mais Madeleine, mais Thaïs, mais le larron n'étaient pas glorieux ; ils confessaient leurs fautes, ils servaient Dieu dans la vérité.

Oh ! servir Dieu dans la vérité, quel secret, quelle science, quelle grâce !

VIII[e] SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.

O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde !

La miséricorde de Dieu est un bien que Dieu tient en réserve pour ceux qui ont tout perdu.

C'est ce qui nous était arrivé après la chute d'Adam ; de fait, nous avions tout perdu

Il ne nous restait rien, mais à Dieu restait sa miséricorde. Il la promit, il la fit désirer, demander; il inspirait l'auteur du psaume qui chantait : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.*

Pendant de longs siècles, le genre humain implora ainsi la miséricorde de Dieu, et quand l'heure fut venue, Dieu versa sur nous ce trésor de grâces qui se nomme l'Incarnation de Notre-Seigneur, et alors on put chanter en toute vérité : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*



La grande miséricorde de Dieu, c'est de nous avoir donné son Fils ; et depuis ce temps, le cantique d'action de grâces n'a pas cessé dans l'Église : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*

Nous sommes ici pour chanter ce cantique : ouvrons donc nos âmes et à la miséricorde de Dieu, et à la reconnaissance pour la miséricorde de Dieu, et chantons : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*

Le Lundi.

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.

La source de toute miséricorde est pour nous dans l'Incarnation de Notre-Seigneur. Mais cette source inépuisable se répand en d'innombrables ruisseaux sur toutes les âmes.

Nous avons chacun notre part dans ce grand trésor de Dieu, et si nous pouvions connaître toutes les grâces qui d'en haut sont descendues sur nous, nous pourrions chanter au sujet de chacune d'elles : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*



Dieu nous a fait naître, grandir, vivre jusqu'à ce jour, et tous nos instants ont été marqués par une effusion des miséricordes de Dieu. Rappelons-nous les principales : baptême, première communion, confirmation, vocation, et tout ce que Dieu nous a donné avant et pendant et après ces grandes époques de la vie. A dire vrai, nous ne sommes qu'un composé de miséricordes de Dieu répandues sur nos misères, Dieu s'obstinant, pour ainsi dire, à nous environner de ses miséricordes.

Prions Dieu de nous les faire voir, connaître et reconnaître, afin que nous les chantions d'un cœur plein d'amour, et qu'à jamais nous redisions : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*

Le Mardi.

Parmi toutes les miséricordes de Dieu, il en est une plus touchante certainement que toutes les autres ; c'est le don du Saint-Sacrement.

Par l'Incarnation, Notre-Seigneur s'est donné une fois à notre nature humaine ; mais par l'Eucharistie, il se donne à chacun de nous tous les jours, ne mettant pour ainsi dire d'autres bornes à l'effusion de ses miséricordes que la capacité de nos pauvres âmes.

* * *

De lui-même, il veut toujours se donner : l'amour qui est en lui, ou plutôt qui est lui, le porte sans cesse à vouloir se communiquer aux âmes pour les enrichir de ses miséricordes et de ses dons.

Et nous sommes là, ayant besoin de lui, quand lui n'a pas besoin de nous ; et il veut se donner, plus que nous ne voulons le recevoir.

Ah ! c'est qu'il aime autrement que nous n'aimons. Ouvrons-lui donc nos cœurs et nos âmes ; ayons faim et soif des trésors qu'il est prêt à nous apporter ; recevons-les, recevons-le ; et nous lui chanterons : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam.*

Le Mercredi.

Rien n'est plus souvent répété dans les psaumes que ce verset : *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus.*

Oui, la miséricorde de Dieu est grande ; elle dure d'une éternité en une éternité ; c'est-à-dire qu'elle nous est préparée de toute éternité, et que nous nous réjouirons de ses fruits dans toute l'éternité.

Le Paradis sera un immense chant d'allégresse en l'honneur des miséricordes de Dieu. Un de nos psaumes

commence ainsi : *Misericordias Domini in æternum cantabo ;* et cette parole a toujours été merveilleusement chère à tous ceux qui se mettaient en route pour aller la chanter dans les cieux.

*
* *

Oh ! qu'il fera bon, alors que les miséricordes de Dieu nous auront sauvés de toutes les misères, qu'il fera bon chanter ces divines miséricordes, et dire et redire à Dieu : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam !*

Pour y arriver, il faut ici-bas nous donner, nous abandonner, nous livrer de toute notre âme au flot de la miséricorde de Dieu, qui emmène au Paradis tout ce qui a le bonheur d'échapper à la ruine universelle causée par le péché d'Adam.

Montrez-nous, Seigneur, toutes vos miséricordes, afin que nous les recevions ici-bas, et que nous les chantions durant l'éternité.

Le Jeudi.

Dans la postcommunion de ce dimanche, l'Église demande à Dieu que le Saint-Sacrement nous soit un remède et pour l'âme et pour le corps : *sit nobis reparatio mentis et corporis.*

Le Saint-Sacrement a été institué d'abord pour les âmes, mais ce serait ne pas comprendre la pensée de Notre-Seigneur que de s'imaginer qu'il n'y a au Saint-Sacrement rien pour nos corps. Notre-Seigneur, qui a créé nos corps aussi bien que nos âmes, venant à nous, trouve d'abord nos corps, puis nos âmes. Il reconnaît le tout pour son

ouvrage, et se donnant à nous au Saint-Sacrement, il vient pour sauver tout.

Combien de saints qui, pour tout remède aux maladies de leur corps, n'avaient que le Saint-Sacrement !

* * *

Mais notre foi est si faible, qu'en allant communier, nous n'oserions peut-être bien pas dire à Notre-Seigneur que nous avons mal à la tête.

Etrange contradiction ! Quand Notre-Seigneur était visible sur la terre, on ne lui demandait presque jamais autre chose que la guérison des corps ; maintenant on ne lui demande guère celle des âmes, et peut-être point du tout celle des corps.

Combien l'Église nous enseigne à mieux faire, voulant que ses enfants demandent à Dieu par la communion la guérison des âmes et des corps.

Donc, quand nous irons communier, ne faisons pas deux parts de nos pauvres petites personnes ; Dieu nous ayant créés, corps et âmes, demandons-lui de tout guérir, de tout sauver, puisqu'il est l'unique sauveur de tous et de toutes choses.

Le Vendredi.

Dans l'évangile de ce dimanche, Notre-Seigneur nous parle d'un économe peu fidèle, que son maître appela devant lui pour lui faire rendre ses comptes : *redde rationem*, lui dit-il.

Cet homme-là, c'est notre image ; Dieu nous a mis en main des biens très précieux, et à son heure il nous appellera devant lui et nous dira : *Redde rationem.*

Il faut nous préparer à cette reddition de compte, et le moyen, c'est l'examen de toutes les pièces du compte, et mieux, c'est l'examen de conscience.



L'examen de conscience, c'est un regard que nous jetons sur notre âme, à la ressemblance du regard que Dieu y jettera au moment de notre mort.

Alors le Bon Dieu approuvera ce qui sera bon, réprouvera ce qui sera mauvais, et selon que nous l'aurons mérité nous mettra au ciel, ou au purgatoire, ou en enfer.

L'examen de conscience que nous devons faire tous les soirs, doit nous aider à reconnaître ce qui dans notre âme a besoin d'être rejeté ou purifié, ou bien ce qui peut être récompensé.

Cet examen ne peut se faire bien qu'avec la grâce de Dieu ; car sans elle, ou nous ne trouvons pas de mal en nous, ou nous avons des excuses à y apporter.

Mais avec la grâce de Dieu nous reconnaissons nos fautes, nous les accusons et les corrigeons.

Demandons à Dieu la grâce de faire bien, et de faire bien tous les jours notre examen de conscience.

Le Samedi.

L'examen de conscience dont nous avons parlé dans la précédente méditation est l'examen général de l'état de l'âme, et de toutes ses fautes, autant qu'elle peut les apercevoir.

Il y a un autre moyen qu'on appelle l'examen particulier, et qui ne roule que sur un seul point. Comment notre

âme a-t-elle pratiqué telle vertu ? Comment a-t-elle travaillé à corriger tel défaut ? Comment a-t-elle pratiqué tel de ses devoirs ?

L'examen particulier est d'un très puissant secours à l'âme. Il faut le faire tous les jours, et très attentivement. Je promets le ciel, et un haut degré de gloire dans le ciel, à qui fera bien tous les jours l'examen particulier.



L'essentiel est de choisir bien, dans les trois points que nous venons d'indiquer, celui qui nous convient le mieux. Et quand on a choisi la matière d'examen particulier, il faut la garder longtemps, et ne pas la changer facilement.

Si le choix a été bien fait une fois, il pourra suffire pour toute la vie.

Redde rationem. Faisons-nous l'examen particulier ? Le faisons-nous sur un point bien déterminé à l'avance ? En avons-nous recueilli des fruits ?

Prenons là-dessus de bonnes résolutions pour l'avenir.



IXe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Notre-Seigneur, dans l'évangile de ce dimanche, nous est représenté pleurant sur Jérusalem : *Videns civitatem, flevit super illam.*

Les mêmes yeux qui nous servent pour voir, nous servent aussi pour pleurer.

Et Notre-Seigneur n'eut pas plus tôt vu la ville de Jérusalem, que les larmes coulèrent de ses yeux divins : *Videns, flevit* : voyant, il pleura. Pas d'intervalle entre les deux actes de voir et de pleurer ; ils se tiennent l'un l'autre, ils se suivent comme inséparablement : *Videns, flevit.*



Cela veut dire que Notre-Seigneur voyant cette ville si ingrate, si endurcie, vit du même coup son malheur dans le présent et dans l'avenir, et ne voulut pas tarder une seconde à pleurer sur elle.

Il sait donc notre mal, il y est sensible. Jérusalem ne lui avait pas dit : Pleurez sur moi. Et il pleure, à la seule vue de la ville.

Combien est compatissant le cœur de Jésus, combien précieuses sont ses larmes ! Adorons son cœur, et ses yeux, et ses larmes. *Videns, flevit.*

Le Lundi.

Notre-Seigneur pleurant sur Jérusalem laissa tomber sur elle avec ses larmes ces touchantes paroles : Ah ! si tu avais su, même aujourd'hui, ce qui pouvait te donner la paix ; mais maintenant cela est caché pour toi.

Si tu avais su ! dit Notre-Seigneur. Quel grand malheur c'est de ne savoir pas, et combien cela nous apprend qu'il faut savoir, et chercher à savoir ; non par une vaine curiosité, mais par le désir de plaire à Dieu, et de trouver la paix.

Si tu avais su, même aujourd'hui ! Avec Dieu, il est toujours temps de revenir ; il n'est jamais trop tard pour lui demander pardon. Que sa bonté est grande, et qu'il la révèle bien par ce mot : *Même aujourd'hui* !

*
* *

Si Jérusalem fût revenue en ce jour-là, elle eût trouvé la paix.

Mais maintenant, dit Notre-Seigneur, cela est caché pour toi. C'est une justice de Dieu, et il faut l'adorer. Notre-Seigneur l'adore en pleurant. Quelle prière que celle de Jésus pleurant sur Jérusalem ! Adorons la prière et les les larmes de Notre-Seigneur.

Le Mardi.

Notre Seigneur pleure sur Jérusalem, à cause de ses fautes ; il pleure sur elle encore à cause des châtiments qui lui sont préparés.

Il les voit venir à l'avance, il les décrit avec douleur. Tes ennemis viendront, lui dit-il. J'étais venu, moi, pour te

sauver, tu as rejeté ton sauveur ; tes ennemis viendront. Je t'aurais aimée, moi ; ils te haïront, eux. Je t'aurais environnée d'amour, comblée de grâces et de bienfaits ; ils t'environneront de tranchées, t'assiègeront de toutes parts. Je t'aurais exaltée jusqu'au ciel, ils te renverseront à terre, te détruiront de fond en comble, ne te laisseront pas pierre sur pierre.

*
* *

Tu n'as pas voulu de moi ; voilà ceux que tu auras. Ils te viendront ; je n'ai pas voulu te faire du bien malgré toi ; mais eux, malgré toi, ils te feront du mal. Et ils t'en feront tant qu'ils voudront, et tu ne pourras leur résister.

Et cela parce que tu n'as pas connu le jour de ta visite. Je t'ai visitée dans ma miséricorde, tu m'a repoussé ; je te visiterai dans ma justice, et tu ne me repousseras pas, car alors tu sentiras mon bras tout-puissant.

Et voilà pourquoi JÉSUS pleurait sur Jérusalem. Adorons ses larmes.

Le Mercredi.

Jérusalem, c'est l'âme que Dieu a créée, que Dieu a aimée, et qui se retire de l'amour de son Dieu. Elle dit à Dieu : Je ne veux pas être aimée de vous. Si je laissais faire votre amour, vous me donneriez la grâce, la justice, la paix, et enfin la gloire. Mais vous m'ôteriez mes péchés. Or, ils me plaisent, je les veux. Avec eux, je ne veux pas de vous, car je ne pourrais les avoir avec vous. Veuillez donc ne pas m'aimer : votre amour me ferait pleurer mes péchés ; je ne veux pas les pleurer ; ils sont ma joie, je ne consens

pas à ce qu'ils soient pour moi changés en objet de douleur.

*
* *

Et JÉSUS pleure sur l'âme ainsi aveuglée. Il lui dit comme à Jésusalem : Si tu savais ! Mais elle ne veut pas savoir. La lumière la fatigue, la lumière lui est à charge.

Et Notre-Seigneur lui dit comme à Jérusalem : Tes ennemis viendront. Et il pleure à cause des malheurs de cette âme infortunée.

Pleurez, Seigneur ; pleurez, Seigneur JÉSUS : vos larmes ne seront pas toutes perdues ; je vous donne mon âme pour en recevoir les fruits ; par vos larmes, Seigneur, sauvez mon âme.

Le Jeudi.

Encore les larmes de JÉSUS. Notre-Seigneur a pleuré souvent. Adorons les larmes qu'il versa petit enfant. Au jour même de sa naissance, il pleura ; au jour de sa circoncision, il pleura ; ce jour-là ses larmes coulaient avec son sang.

Combien d'autres fois il a pleuré dans son enfance. Mais quelle différence entre ses larmes et celles des autres enfants! Ceux-ci ne savent pas, mais JÉSUS savait. Ceux-ci pleurent seulement de douleur ; mais JESUS pleurait de douleur et d'amour.

Versées devant son Père, elles commençaient l'œuvre de notre salut, elles tombaient devant Dieu, et relevaient nos âmes en les purifiant de leurs péchés.

* * *

Combien étaient précieuses devant Dieu les larmes de Jésus-Enfant ! Dieu seul en savait tout le prix, lui qui seul les a toutes connues, toutes reçues pour notre pardon et notre salut.

La Très Sainte Vierge les voyait aussi couler pour nous ; et que faisait-elle alors cette incomparable Mère ? Elle pleurait avec Jésus ; elle pleurait, souhaitant que Jésus ne pleurât point. Et pourtant Jésus pleurait, et Marie pleurait avec Jésus, et à toutes ces larmes il n'y avait point de fin, parce qu'il n'y avait point de fin à nos péchés.

Adorons avec Marie l'Enfant Jésus pleurant pour nous.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur qui avait pleuré le premier jour de sa vie, pleura aussi le dernier. C'est saint Paul qui nous l'apprend. Notre-Seigneur pleura sur la croix. Chez nous, les grandes souffrances du corps ne nous permettent plus de pleurer ; mais Jésus n'était point soumis à cette loi, et il se conserva la faculté de pleurer. Et il pleura sur la croix.

Il nous est bon de regarder ses larmes descendant avec son sang sur ses joues dont la beauté était ainsi couverte d'un voile de sang et d'eau.

* * *

O la douce victime qui pleure en mourant, qui meurt en pleurant, et qui verse en même temps son sang et ses larmes pour le salut de ceux qui le font pleurer et mourir !

O sang précieux, ô larmes si saintes et si douces, soyez le salut des âmes ! Que votre divine vertu se répande abon-

damment sur elles, et les retire du péché, et les embellisse de grâce, et les mène à la gloire éternelle.

O très doux Agneau, pleurant et mourant pour nous, soyez notre salut !

Le Samedi.

Nous avons mentionné quelques circonstances dans lesquelles Notre-Seigneur a pleuré. Ces larmes de notre aimable Sauveur sont connues, puisque la Sainte Ecriture les mentionne. Mais il est d'autres larmes de Notre-Seigneur qui, très certainement, ne sont connues que de Dieu, et qu'il nous faut honorer aussi.

Donc, aujourd'hui honorons les larmes ignorées que versa Notre-Seigneur. Dans les moments où il était seul, par exemple quand il passait des nuits à prier sur les montagnes, on peut croire, sans craindre de se tromper, que Notre-Seigneur a pleuré.

*
* *

Dieu seul a vu ces larmes si précieuses. Il les a vues, et peut-être ne me tromperais-je pas en pensant que Notre-Seigneur, qui m'a tant aimé, a quelquefois pleuré sur moi.

Seigneur JÉSUS, si vous avez ainsi pleuré (et je crois bien que me voyant si loin de vous, vous avez pleuré mes péchés, mes ingratitudes, mes infidélités, et tout ce que vous savez qu'il y a eu à pleurer en moi) : aujourd'hui, mon Dieu, je veux vous remercier, vous aimer, vous consoler pour ces larmes-là.

Consolez-vous, Seigneur JÉSUS ; mon cœur vous aimera ! *Diligam te Domine !*

Xe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous méditerons cette semaine l'évangile où Notre-Seigneur parle du pharisien et du publicain. Il adresse cette leçon à ceux qui, ayant en eux-mêmes la confiance qu'ils sont justes, se permettent de mépriser les autres, qu'ils regardent dès lors comme injustes, et dignes de leur mépris.

Il y a donc de ces hommes-là. Et c'est une chose on ne peut plus lamentable. Quoi, vous auriez la témérité, l'insolence, l'effronterie de juger ainsi, et de dire : Il y a un juste, et c'est moi ; il y a des hommes qui ne sont pas justes, et c'est, par exemple, un tel !

La confiance en soi-même peut conduire les âmes à ce degré d'aveuglement, de stupidité, et d'inconcevable hardiesse, qui font pour ainsi dire usurper les fonctions du Souverain Juge.

Il ne faut mépriser, ni juger, ni condamner personne.



Dieu sait ce que valent et surtout ce que vaudront les âmes pendant l'éternité. Il fut un temps où sainte Madeleine ne valait pas cher, et un temps où Judas était bon.

Si Judas avait méprisé Madeleine et s'était mis bien au-dessus d'elle, à cause de la confiance qu'il avait d'être juste, il aurait tout de même fait un jugement très faux, et dont la fausseté est aujourd'hui évidente pour tout le monde.

Le juste donc ne se compare à personne et ne méprise personne. Il sait que la justice est un don de Dieu, et qu'on la perd dès qu'on devient orgueilleux. Alors, il se tient humble devant Dieu, lui demandant tous les jours la grâce, qui seule peut le conserver dans la justice.

Fuyons donc toute confiance en nous-mêmes, et mettons toute confiance en Dieu seul.

Le Lundi.

Deux hommes allaient au temple, un pharisien et un publicain. Nous verrons dans la suite que l'un était juste, et l'autre ne l'était pas. Le juste n'était pas celui qu'on aurait pensé ; Dieu voit les choses autrement que nous. Il faut donc veiller à ne juger pas ; surtout si notre inclination nous poussait à juger bien de nous, et mal des autres.

Les apparences sont trompeuses. Avec un extérieur pieux et des pratiques dévotes, on peut être juste à ses yeux, et ne pas l'être aux yeux de Dieu.

D'autre part, sans tout ce fracas de dévotions, avec la simple humilité du cœur, qui fait qu'on confesse devant Dieu son indigence, on peut être juste auprès de Dieu, précisément parce que devant Dieu on reconnait son injustice.

* * *

Ainsi, l'homme se croit juste, et Dieu l'appelle injuste ; l'homme se croit injuste, et Dieu le justifie.

Tout cela est très intérieur, très secret ; et pourtant il y a un signe révélateur. D'un côté, il y a l'orgueil : de l'autre, il y a l'humilité.

Mais le signe lui-même n'est pas aisé à reconnaître. Tel se croit juste, parce qu'il s'imagine avoir la vérité de son côté ; et ce qu'il appelle la vérité n'est que son orgueil ; tel autre se croit pécheur, et l'est effectivement, qui devient juste devant Dieu précisément parce qu'il se reconnaît pécheur. Chez celui-ci, la vérité, c'est l'humilité ; comme chez l'autre, la vérité, c'était l'orgueil.

Quiconque s'estime soi-même est orgueilleux, et n'est pas juste devant Dieu ; celui-là est juste qui se méprise lui-même pour n'estimer que Dieu.

Le Mardi.

Arrivé au temple, le pharisien, debout, priait ainsi : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis « pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, « injustes, adultères ; ou même comme ce publicain. Je « jeûne deux jours par semaine, je donne le dixième de « tout mon bien. »

La belle prière ! Le dévot pharisien n'a pas l'air de se glorifier du bien qu'il fait, il reconnaît que tout cela est don de Dieu, et il en remercie Dieu. Il est persuadé de sa justice, ce n'est pas sans de bonnes raisons. Il est équitable envers tout le monde, ne faisant tort de rien à personne ; il est chaste, et ce n'est pas peu dire. Il est mortifié jusqu'à faire deux jours de jeûne par semaine, charitable jusqu'à donner le dixième de son bien.

Il reconnaît que tout le bien qui est en lui est l'œuvre de la grâce, puisqu'il en remercie Dieu comme de ses dons.

***

Qui ne souhaiterait d'être dévot comme cet homme-là, qui ne se croirait heureux d'être comme lui équitable, et chaste, et aumônier, et mortifié ?

Et Dieu, qui avait versé toutes ces grâces dans cet homme-là, qui lui avait donné tant de biens, Dieu ne devait-il pas se complaire dans son serviteur, comme dans Job, dont il est écrit que Dieu se faisait gloire devant ses anges d'avoir un serviteur qui lui fût si fidèle ?

Non, il n'en était pas ainsi : aux yeux de Dieu, le pharisien n'était pas juste.

Le Mercredi.

Considérons encore la prière du pharisien. Sa prière était entachée de plus d'un vice. Il se tenait debout. Comme il s'agit ici d'une prière particulière, le pharisien était libre de prendre la posture qu'il voulait. Il pouvait se mettre à genoux, ou se tenir debout. Il choisit cette dernière posture, et il la choisit parce qu'elle répondait à la tenue intérieure de son âme. Elle aussi se tenait debout dans son orgueil ; si elle se fût humiliée devant Dieu, elle aurait gouverné son corps de telle manière qu'il se serait aussi humilié à sa manière, et serait tombé à genoux.

Avec cela, le pharisien n'était pas très recueilli dans sa prière, il tournait les yeux assez pour remarquer le pauvre publicain. La tenue du publicain était un peu différente ; les yeux de ce pauvre homme étaient aussi dans une attitude un peu différente de celle du pharisien.

***

La tenue même extérieure du pharisien était l'indice de son orgueil intérieur. Il n'était pas venu au temple pour prier, mais plutôt pour se louer, et se louer lui-même, et se louer au mépris du prochain, et se louer ainsi au temple même, sous l'œil de Dieu.

Le pharisien faisait donc une chose abominable devant Dieu. Dieu détestait et son orgueil, et sa prière, et son action de grâce, et son équité, et sa chasteté, et ses jeûnes et ses aumônes.

Et tout cela, parce qu'il y manquait l'humilité. Donc, soyons humbles.

Le Jeudi.

Encore notre pharisien. Il se préfère à un seul homme. Cet homme était de ceux que l'on regardait chez les Juifs comme des décriés, des hommes dignes de tout mépris. Il ne le connaît pas personnellement. Il ne lui en veut pas du tout. Il n'en juge que par l'opinion publique.

Qui aurait jamais cru que le pharisien pût être si coupable de se donner à lui-même quelque préférence sur un si pauvre homme ?

Et pourtant nous savons ce que Dieu en pensa.

***

Il faut donc ne jamais nous comparer à personne ; car ces sortes de comparaisons ont toujours pour fin de nous donner à nous-mêmes une préférence facile, et d'autant plus facile, que nous sommes nous-mêmes les juges dans cette situation périlleuse.

Donc, ne nous comparons, et surtout ne nous préférons à personne.

Toute comparaison est un danger, toute préférence une chute.

Mon Dieu, ne nous laissez pas tomber.

Le Vendredi.

Nous avons considéré le pharisien ; considérons maintenant ce pauvre publicain. Il se tenait à l'écart, il n'osait lever les yeux vers le ciel, il frappait sa poitrine, et dans sa prière, il disait : Mon Dieu, soyez propice à moi, pauvre pécheur.

Voilà un homme qui ne mettait point en lui-même sa confiance, un homme qui ne se glorifiait de rien, un homme qui ne méprisait pas les autres, un homme qui ne s'estimait pas valoir cher. L'humilité de son cœur se révèle dans sa tenue, dans son attitude, en un mot, dans tout.



Il se confesse pécheur, il s'humilie et demande à Dieu miséricorde.

Ce qu'il demande, il l'obtient. Dieu lui pardonne ses péchés, et tout abîmé qu'il est dans son indignité, il reçoit de Dieu la grâce qui le fait juste.

Si donc nous voulons être justes aux yeux de Dieu, confessons notre injustice, humilions-nous, abaissons-nous ; reconnaissons-nous indignes, et Dieu daignera faire descendre sur nous sa miséricorde.

Le Samedi.

Notre-Seigneur ayant proposé la parabole du publicain, en tira cette conclusion : Qui s'élève sera abaissé, et qui s'abaisse sera élevé.

C'est là une des lois du gouvernement de Dieu. Dieu est jaloux de sa gloire. Et tout homme qui veut de la gloire pour sa propre personne aura à faire à Dieu lui-même, qui n'entend pas que personne se glorifie en sa présence.

***

Craignons donc la vaine gloire que nous nous donnerions à nous-mêmes, ou qui nous serait donnée par d'autres. Elle nous ferait nous élever, et infailliblement Dieu pour cela nous abaisserait.

Mais plutôt humilions-nous, abaissons-nous, soumettons-nous ; mettons-nous au-dessous des autres, plus bas que la terre ; Dieu saura bien nous y trouver, et il nous élèvera jusqu'à son paradis Ainsi soit-il.



XIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Aujourd'hui nous voyons dans l'évangile Notre-Seigneur guérir un sourd-muet.

Cet homme-là, c'est l'image de l'enfant d'Adam, de l'homme tombé. Il est sourd, parce qu'il a l'oreille fermée à la voix de Dieu, à la parole de la vérité. Il est muet, parce qu'il ne rend point de gloire à son Créateur.

Cet homme est amené à Notre-Seigneur parce que lui seul a la puissance et la volonté de nous sauver.

On demande à Notre-Seigneur de lui imposer les mains, mais Notre-Seigneur fait pour lui beaucoup plus qu'on ne lui demandait. Il le tire à part, loin de la foule, lui met ses doigts dans les oreilles, et par là le fait entendre ; il lui pose ensuite de la salive sur la langue, et le fait parler. A cet effet, Notre-Seigneur lève les yeux au ciel, pousse un gémissement, et s'écrie : Ouvre toi !

Et le malade fut guéri.



Mais que tout cela est plein de mystères ! Nous méditerons à notre aise ce beau miracle de Notre-Seigneur pendant cette semaine ; aujourd'hui, remercions Dieu de ce qu'il nous a donné d'entendre sa parole, et de chanter ses louanges. Il ne nous a laissés ni sourds, ni muets. Rendons-lui grâces de ce que nous avons été baptisés.

Le Lundi.

Considérons Notre-Seigneur guérissant le sourd-muet, et rendons-nous bien attentifs à tout ce que fait Notre-Seigneur.

Il le tire à part, le sépare de la foule, et puis il met ses doigts dans les oreilles de ce pauvre sourd. Humainement parlant, cet acte était de nature à le maintenir dans sa surdité ; mais ce que fait Notre-Seigneur est mystérieux, ses doigts agissent comme nos sacrements ; avec un objet sensible, Notre-Seigneur donne un bien invisible. Il touche, et il guérit. Les doigts de Notre-Seigneur figurent les opérations du Saint-Esprit qui est appelé le doigt de Dieu. L'homme travaille avec ses doigts, Dieu opère par son Saint-Esprit. Et puis le doigt reçoit du bras qui est l'image du Fils ; il reçoit aussi les ordres de la tête qui est l'image du Père ; et le doigt recevant ainsi de la tête et du bras, est bien l'image du Saint-Esprit procédant du Père et du Fils.

* * *

Les doigts de Notre-Seigneur rendent l'ouïe à ce pauvre sourd : et le Saint-Esprit, nous inspirant la grâce de la foi, nous dispose à entendre la parole de Dieu, et nous cessons d'être des sourds spirituels.

Seigneur Jésus, étendez ainsi vers moi vos divines mains, touchez-moi de vos doigts, versez en moi votre adorable Esprit ; faites que j'entende, Seigneur, que j'entende votre voix, votre parole, votre éternelle vérité.

Parlez, Seigneur Jésus, et que mon âme vous écoute.

Le Mardi.

Notre-Seigneur avait rendu l'ouïe à ce pauvre sourd, il veut lui rendre la parole ; mais voici qui est plus mystérieux encore que ce qui a précédé.

Notre-Seigneur prend de la salive et en touche la langue du muet. Il lui avait comme percé les oreilles en y plaçant ses doigts ; mais en touchant sa langue de sa salive, il semble qu'il veuille la délier, l'assouplir et lui rendre la parole. Cela est vrai, mais ce n'est pas là tout le sens de l'action mystérieuse de Notre-Seigneur. Cette salive sortant de la bouche de Notre-Seigneur et ayant la vertu de faire parler un muet, désigne la divine Sagesse sortie de la bouche du Père et venant à nous pour nous faire recevoir la divine parole et chanter les louanges de Dieu.



Il est écrit au livre même de la Sagesse : « La Sagesse a ouvert la bouche des muets, et rendu éloquentes les langues des enfants. » (*Sap. X, 21.*)

Nous sommes de ces enfants-là, Seigneur ; versez en nous les dons de votre divine Sagesse, et faites-nous parler, chanter la parole de la vérité, la parole de la foi, et aussi vos louanges.

Le Mercredi.

Notre-Seigneur, voulant mettre la dernière main à son miracle, lève les yeux au ciel, pousse un gémissement et s'écrie : Ouvre-toi !

Que Notre-Seigneur est adorable, dans ces trois actes si pleins de tendresse ! Il lève les yeux au ciel, il prie, il

appelle sur nous la compassion de son Père, il entre en communication d'amour avec son Père, et cela à notre sujet. Il a devant les yeux tous les sourds du monde, tous les enfants d'Adam, et prie pour tous; il prie donc pour nous.

* * *

Et puis, afin que nous connaissions la nature de sa prière, il pousse un gémissement. Le gémissement est le signe de la douleur ; Notre-Seigneur souffre de nos maux ; il y compatit avec des tendresses que ne connaît pas la plus tendre des mères : *Miserebitur tui magis quam mater.* (*Eccli.* IV, 11.)

O gémissement de JÉSUS, que mon âme vous entende !

Puis il parle, il parle et s'écrie : *Ouvre-toi !*

C'est la parole d'autorité ; et JÉSUS est obéi parce qu'il a aimé. C'est à force d'amour qu'il nous guérit.

Aimez-donc mon âme, Seigneur JÉSUS ; aimez-la et en l'aimant guérissez-la, sauvez-la, puisqu'elle est à vous.

Le Jeudi.

Nous l'avons dit, le sourd-muet est notre image : ce que Notre-Seigneur a fait pour lui, il l'a fait pour nous à notre baptême.

Nous le reconnaîtrons sans peine. Et d'abord Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas séparés de la foule des païens en nous appelant au baptême ?

Cet appel, dont nous ne lui serons jamais assez reconnaissants, est une grâce toute gratuite, que jamais nous n'aurions pu mériter.

Elle nous a mis au rang des catéchumènes, c'est-à-dire au rang des catéchisés pour être préparés au baptême.

L'Eglise fait les catéchumènes en les marquant du signe de la croix au front et au cœur.

Puis elle leur impose les mains, priant Dieu de leur ouvrir les yeux du cœur afin qu'ils reçoivent les enseignements de la foi.

Le prêtre ensuite bénit le sel, et en met dans la bouche de l'enfant. Ce sel est la même chose dans sa signification que la salive dont Notre-Seigneur a touché la langue du muet. La salive est ainsi nommée à cause du sel qu'elle contient. *Saliva dicitur a sale.*

* * *

Le prêtre prend ensuite de sa salive, et en touche les oreilles et le nez de l'enfant, en disant la parole même de Notre-Seigneur : *Ephpheta*, ouvre-toi.

Ouvre tes oreilles pour entendre la parole divine ; ouvre ton odorat pour goûter la douce odeur de la grâce et de la vie éternelle.

Toutes ces choses ont été faites sur nous, et pour nous.

Prions Notre-Seigneur de nous en faire comprendre la signification, goûter les mystères, et conserver la grâce.

Le Vendredi.

Quand le sourd-muet fut guéri, il est dit qu'il parlait bien, et plus exactement, qu'il parlait *droit : Loquebatur recte.*

La doctrine vraie se nomme la doctrine droite ; en grec, l'orthodoxie. Les hérétiques sont ceux qui parlent de travers.

Or, quand nous avons été préparés au baptême, on nous a enseigné à parler droit.

Après qu'on nous a eu appris le *Credo*, on nous a dit : Crois-tu en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? Nous avons répondu : J'y crois. C'était parler droit.

On nous a dit : Crois-tu en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur ? Nous avons répondu : J'y crois. C'était parler droit.

On nous a dit encore : Crois-tu au Saint-Esprit, la Sainte Eglise catholique, etc. ? Nous avons répondu : J'y crois. C'était encore parler droit.

* * *

Il fallait ainsi parler droit trois fois, en l'honneur de la Sainte Trinité, avant d'être baptisé au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

O Dieu qui nous avez donné la foi, daignez, Seigneur, nous la conserver toujours, afin d'arriver droit à vous qui êtes notre Dieu, notre espérance, et notre éternel bonheur. Amen.

Le Samedi.

Puisque nous avons commencé à parler de notre baptême, nous en parlerons encore aujourd'hui ; et nous nous rappellerons les onctions qui nous ont été faites ce jour-là.

Ces onctions sont au nombre de trois ; deux avant le baptême, et une après.

Les deux premières sont faites avec l'huile des catéchumènes, l'une sur la poitrine, l'autre entre les épaules. Le futur baptisé est ainsi oint par devant et par derrière, comme pour lui marquer qu'il sera tout environné de la miséricorde de Dieu qui le préviendra et le suivra toujours.

L'onction faite en avant lui trace le chemin du bien ; l'onction faite en arrière le protège afin qu'il ne perde rien des mérites que la grâce lui aura conférés.

*
* *

Mais après le baptême, le chrétien reçoit au sommet de la tête l'onction du Saint-Chrême ; c'est le signe de son union avec le chef divin de l'Eglise, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est le Christ, c'est-à-dire l'oint de Dieu ; et parce qu'il est Christ, il nous donne l'onction ; et parce qu'il est chef, il nous la donne sur le chef, *in capite*, afin que nous sachions par là qu'il est notre chef, et que nous sommes à lui, puisque nous avons reçu de sa divine onction.

Gardons-la, gardons-la fidèlement, et humblement, et toujours.

Dieu soit à jamais béni, qui nous a fait arriver au baptême!

XIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous méditerons cette semaine la touchante parabole du bon Samaritain.

Un homme, dit Notre-Seigneur, descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, lui firent des plaies, et le laissèrent à demi-mort.

Cet homme est la vraie image de notre père Adam, lequel descendit malheureusement, non de Jérusalem, mais du paradis terrestre, et arriva, non à Jéricho, mais en ce monde où nous sommes, après être tombé entre les mains des démons, qui le dépouillèrent de la divine grâce, lui firent des plaies mortelles, et le laissèrent à demi-mort.



Cette histoire nous touche de très près, car en Adam nous sommes déchus du paradis, en Adam nous sommes tombés en ce bas monde, en Adam nous perdîmes la grâce de Dieu, en Adam nous fûmes blessés de très cruelles plaies.

Le blessé de la parabole ne fut cependant pas réduit à mourir : il se trouva un Samaritain charitable pour le secourir.

Et nous, les blessés du péché originel, nous avons reçu de Dieu pour nous guérir Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Samaritain veut dire un étranger au peuple juif, et Notre-Seigneur était d'une condition bien supérieure à la nature

humaine ; mais Samaritain veut dire aussi gardien, et Notre-Seigneur est le vrai gardien qui nous a sauvés et ramenés au paradis.

Rendons-lui grâces, et donnons-nous bien à lui, afin qu'il guérisse en nous tout ce que nous avons d'Adam.

Le Lundi.

Rappelons-nous le voyageur tombé entre les mains des voleurs.

Ce voyageur, c'est Adam, c'est nous tous les enfants d'Adam. Les voleurs sont les démons. Ils nous ont dépouillés.

La grâce est pour l'âme un ornement intérieur qui la rend belle et chère aux yeux de Dieu ; Adam en était riche, et très riche ; mais, oublieux de son devoir et du commandement de Dieu, se laissant emmener par Eve dans la voie où les démons avaient fait tomber cette pauvre mère du genre humain, Adam perdit la grâce de Dieu, perdit la beauté de son âme, perdit la ressemblance de son Créateur pour prendre la ressemblance de Satan le prévaricateur.



Sa chute fut grande, grande pour lui, mais, on peut le dire, plus grande encore pour sa postérité. Car en péchant il perdit son âme, ce qui fut un grand malheur ; mais il perdit du même coup toutes les âmes de ses enfants, ce qui fut un malheur incomparablement plus grand.

Nous sommes enveloppés dans ce dernier malheur, plus grand que le premier ; mais, grâce à l'infinie miséricorde

de Dieu, nous avons un Sauveur, qui est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Et nous ne l'aimerions pas, mon âme !

Le Mardi.

Le voyageur de notre évangile fut, non seulement dépouillé, mais couvert de plaies.

Son histoire est notre histoire. Nous avons été dépouillés des dons de la grâce, et blessés dans les dons naturels qui restent après la perte de la grâce.

La grâce perdue, la nature humaine subsiste, mais subsiste avec des blessures très lamentables.

Hélas, il y en a quatre. Il y a premièrement l'ignorance, qui a son siège dans l'intelligence. La plus belle place de l'âme livrée à l'ignorance, quelle plaie ! La seconde plaie est l'inclination au mal, et elle demeure dans la volonté. Quelle plaie encore !

*
* *

Il y a en outre deux autres plaies, que les saints docteurs nomment l'infirmité ou la faiblesse vis-à-vis de tout bien, et la concupiscence ou la sensation d'un plaisir malheureux en face de ce qui est mal.

Que ces plaies sont lamentables, mon Dieu ! Et nous les portons avec nous, et le baptême même ne les guérit pas, et nous sommes orgueilleux, vaniteux, glorieux !

Mon Dieu, ayez pitié de nous, car nous, nous n'avons guère pitié de nous.

Le Mercredi.

Le pèlerin de Jéricho, dépouillé, blessé par les voleurs, fut par eux laissé à demi-mort.

En ceci encore il est notre image.

En effet, nous avions reçu de Dieu la vie naturelle par l'union de l'âme et du corps, et la vie surnaturelle par l'union de notre âme à Dieu au moyen de la grâce sanctifiante.

Le péché originel nous fait perdre la vie surnaturelle ; il ne nous reste que la vie naturelle. Nous sommes donc bien à demi-morts.

*
* *

Mais la moitié de la vie que nous avons perdue en Adam est de beaucoup la meilleure moitié.

Combien donc notre chute a été grande, combien bas sommes-nous tombés, puisqu'il ne nous reste que cette pauvre vie naturelle, laquelle nous est commune avec les animaux, laquelle nous est nécessaire pour aller subir dans la mort éternelle de l'enfer la peine due au péché d'Adam ! Quel péché ! quelle chute ! et quelles actions de grâces nous devons à Notre-Seigneur, qui nous a tirés de là !

Aimons-le donc, mon âme !

Le Jeudi.

Le pèlerin de Jéricho était là, dépouillé, blessé, à demi-mort.

Un prêtre passe près de lui, il le laisse sans secours ; un lévite passe, il n'en fait pas plus.

Ceci nous enseigne que la loi de Moïse était impuissante à guérir la nature. Son sacerdoce n'avait pas les remèdes nécessaires, ses lévites n'avaient pas un ministère assez élevé pour opérer le salut des âmes.

Depuis la chute d'Adam, il n'y a de grâce, de salut, de guérison, que par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. Ses mérites seuls ont pu réconcilier à Dieu Adam et Eve et leurs enfants.

*
* *

La loi de Moïse était bonne, et juste, et sainte ; mais ce n'est que par la foi en JÉSUS-CHRIST qu'elle pouvait rendre bons, et justes, et saints, les Juifs qui la pratiquaient.

Notre-Seigneur est l'unique Sauveur désigné par le charitable Samaritain. Lui aussi, il fit chemin en ce monde, venant du ciel pour nous sauver. Car le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous guérir, nous sauver et nous ramener avec lui à la Jérusalem céleste, dont Adam nous avait fait tomber.

Et pour tout cela, mon âme, que rendrons-nous à JÉSUS ?

Le Vendredi.

Le Samaritain vint près du blessé, et le voyant, il fut touché de compassion.

Le Samaritain, c'est vous, Seigneur JÉSUS ; le blessé, le blessé, mon Dieu, c'est moi.

Donc, vous et moi, Seigneur ! vous près de moi, moi avec vous.

*
* *

Avec cela, mon Dieu, je porte en moi un immense orgueil. Je ne veux pas être humilié, je ne veux pas être méprisé.

Pourtant, mon Dieu, si tout le monde voyait comme vous ce que je suis, tout le monde pourrait-il trouver assez de mépris pour m'en couvrir ?

Et vous qui me voyez, Seigneur, vous êtes pour moi le bon Samaritain : vous êtes touché de compassion.

O mon Dieu, il faut que vous soyez bon, divinement bon !

O bonté de mon Dieu, je vous adore.

O bonté de mon Dieu, répandez-vous sur moi,

O bonté de mon Dieu, guérissez toutes mes plaies.

Le Samedi.

Touché de compassion, le bon Samaritain s'approcha du blessé, pansa ses plaies et y versa l'huile et le vin.

En ceci comme en tout le reste, il est l'image de Notre-Seigneur. JÉSUS s'approche de nous par sa divine incarnation ; quel immense bienfait ! Dieu a tant aimé le monde, disait JÉSUS lui-même, qu'il lui a donné son Fils unique.

Il panse nos plaies, y versant sa divine grâce désignée par l'huile et le vin. Elle réunit la force et la douceur. Elle est douce comme l'huile pour guérir, forte comme le vin pour ranimer le pauvre blessé.



Oh ! qu'elle est douce la main de JÉSUS qui s'approche d'une âme pour la guérir ; avec quelles tendresses elle sait y faire pénétrer la connaissance du péché, le regret de l'avoir commis, la bonne résolution de ne le plus commettre !

O douce main du Sauveur JÉSUS, approchez-vous de mon âme, s'il vous plaît ; touchez-la seulement, et elle sera guérie.

JÉSUS, soyez-moi JÉSUS.

XIIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Le bon Samaritain ayant pansé les plaies du blessé, le mit sur son cheval, le mena à l'hôtellerie, et prit soin de lui.

Toujours et en toutes choses ce charitable Samaritain est l'image du Sauveur. Le cheval du Samaritain qui porte le blessé désigne, d'après les Pères, la sainte humanité de JÉSUS, et, comme dit un vieil interprète, non à cause de la bassesse de l'animal, mais à cause de sa soumission et de sa prompte obéissance. Car, pour notre salut, JÉSUS ayant pris sur lui tous nos péchés se rendit pour nous obéissant, et obéissant jusqu'à la mort.



Avec cela, JÉSUS nous a portés à l'hôtellerie, c'est-à-dire dans son Eglise. Là il prend soin de nous, il nous abrite, il nous garde, il nous nourrit, il nous guérit, et nous met en état de regagner la Jérusalem céleste.

Ah ! Seigneur mon Dieu, soyez béni de tout ce que vous avez fait pour me donner la place que vous m'avez donnée dans votre Eglise. Combien il vous en a coûté, Seigneur ; et combien il m'en a peu coûté à moi.

Vous m'avez tout donné gratuitement. Que vous rendrai-je, Seigneur ! Que vous rendrai-je ?

Le Lundi.

Le lendemain, le bon Samaritain tira deux deniers qu'il donna au maître de l'hôtellerie en lui disant : Aie soin de cet homme, et tout ce que tu dépenseras de plus, je te le rendrai à mon retour.

Le maître de l'hôtellerie désigne tous les pasteurs de l'Eglise ; ils sont chargés par Notre-Seigneur de soigner les blessés qu'il a guéris, de les conserver dans la grâce qu'ils ont reçue de Notre-Seigneur.



Les deux deniers désignent tout ce que Notre-Seigneur a donné à l'Eglise pour l'instruction, l'édification et la sanctification des âmes.

Ainsi, l'Ecriture, les Sacrements, sont désignés par ces deux deniers ; et comme les pasteurs peuvent y mettre encore quelque zèle, quelque charité pour ces pauvres blessés, Notre-Seigneur leur promet de les en récompenser à son retour

A son retour, cela veut dire quand il reviendra à la fin du monde pour rendre à chacun selon ses œuvres.

Oh ! en ce jour-là, Seigneur, donnez-nous votre saint Paradis.

Le Mardi.

L'Eglise, cette semaine prie avec cette oraison :

Dieu tout-puissant et éternel, donnez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité ; et afin que nous méritions d'obtenir ce que vous promettez, faites-

nous aimer ce que vous commandez. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Nous pouvons dire que toute la vie chrétienne est résumée dans cette courte prière. Il y en a d'abord la base essentielle et indispensable, la foi, l'espérance et la charité.

Comme suite de ces premiers dons de Dieu, il y a ce que Dieu commande, et ce mot comprend tous les commandements ; enfin il y a la récompense, ce que Dieu promet.

*
* *

Mais ce que Dieu promet doit être mérité ; et pour le mériter, il faut aimer ce que Dieu commande.

Aimer ce que Dieu commande, c'est le propre de l'enfant de Dieu, qui, étant aimé de son Père céleste, veut revenir à lui en aimant sa volonté et ses divins commandements.

Prions donc ainsi, de la prière de l'Eglise : Dieu tout-puissant et éternel, donnez-nous l'augmentation de la foi, de l'espérance et de la charité : et afin que nous méritions d'obtenir ce que vous promettez, faites-nous aimer ce que vous commandez. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Le Mercredi.

Dix lépreux vinrent au devant de Notre-Seigneur, et, se tenant à distance de lui, ils lui criaient : Maître ou Rabbi Jésus, ayez pitié de nous.

Les lépreux sont l'image des pécheurs ; c'est-à-dire qu'ils sont notre image. Ils viennent à Notre-Seigneur. Lui seul pouvait les guérir ; comme lui seul peut nous guérir après le péché.

Ils se tiennent à distance de lui, c'était une loi chez les Juifs ; les lépreux ne pouvaient même approcher des autres hommes, tant on craignait qu'ils ne donnassent leur mal.

Ceci nous enseigne avec quelle humilité il faut approcher de Notre-Seigneur, quand on veut lui demander le pardon de ses péchés.

*
* *

Ce qu'ils demandent à Notre-Seigneur est aussi pour nous un beau modèle de prière : JÉSUS, lui disent-ils, ayez pitié de nous.

Nous n'avons pas besoin de vous rien dire de plus. Vous voyez notre mal, maintenant ayez pitié de nous, et cela nous suffira. Vous ferez ensuite pour nous, selon votre pitié, selon votre cœur ; nous ne vous demandons rien de plus.

Notre-Seigneur entend cette façon de prier. Mettons-nous donc en sa sainte présence, et, avec une humble confession de notre lèpre, c'est-à-dire de nos péchés, disons-lui : JÉSUS, ayez pitié de nous.

Le Jeudi.

Notre-Seigneur dit aux lépreux : Allez vous montrer aux prêtres. Et, chemin faisant, ils furent guéris.

La loi de Moïse donnait aux prêtres le droit de juger les lépreux, de juger s'ils étaient atteints du mal, de juger aussi s'ils étaient guéris

Notre-Seigneur, pour observer la loi de Moïse, leur ordonne d'aller se montrer aux prêtres ; mais, chemin faisant, ils furent guéris. Les prêtres avaient alors à constater la guérison.

Notre-Seigneur, qui seul peut guérir les lépreux et justifier les pécheurs, ordonne cependant à ceux-ci de se présenter aux prêtres pour la confession des péchés. Et il a donné aux prêtres de la loi nouvelle, le pouvoir non seulement de juger de l'état des pécheurs, mais de leur remettre leurs péchés.

* * *

Cette puissance donnée aux prêtres est bien merveilleuse; mais elle est tout entière l'œuvre d'une miséricorde toute de tendresses pour les pécheurs.

En eflet, si après avoir péché, nous n'avions qu'à faire pénitence en attendant la sentence que Notre-Seigneur rendra au jugement dernier, nous serions bien à plaindre d'avoir à porter si longtemps le fardeau de nos péchés. Mais par le sacrement de pénitence, Notre-Seigneur prononce sur nous, par la bouche du prêtre, la sentence d'absolution; et nous nous reposons dans la confiance en la bonté de Dieu. Donc, rendons grâces à Notre-Seigneur, qui nous a donné le sacrement de pénitence.

Le Vendredi.

Un des lépreux se voyant guéri revint sur ses pas, se jeta aux pieds de Notre-Seigneur et le remercia.

Il n'est pas rare de recevoir des biens de la main de Dieu. Dieu est si bon qu'il donne à tous.

Mais il n'est pas si commun de voir des hommes remercier Dieu des biens qu'ils ont reçu de lui.

* * *

Vicié par l'amour déréglé de soi-même, l'homme déchu en Adam se croit tout, et pense que tout lui est dû.

Quand Dieu lui donne, il s'imagine que ce n'est que justice. Alors c'est Dieu qui lui doit, et ce n'est point l'homme qui est redevable à Dieu.

Une pareille disposition est la plus désolante ingratitude. Et c'est un vice très commun.

Il paraît qu'il n'y a que *les Saints* qui accomplissent envers Dieu le devoir de la reconnaissance.

Travaillons donc à acquérir cette rare vertu ; appliquons-nous à dire bien ces mots si courts : *Deo Gratias.*

Cela suffira pour faire de nous des saints : *Deo Gratias !*

Le Samedi.

A la vue du lépreux qui le remerciait, Notre-Seigneur dit : N'y en a-t-il pas dix de guéris ? Où sont donc les neuf autres ? Il ne s'est trouvé que ce pauvre Samaritain pour venir remercier Dieu ?

Encore un coup, l'ingratitude est un grand mal. Saint Bernard dit que c'est un vent brûlant qui dessèche le courant des grâces de Dieu.

* * *

Parmi les dix lépreux guéris, il y avait neuf Juifs et un Samaritain. Or, il se trouva que celui-ci fut seul à venir remercier Dieu.

Il y a des âmes qui ne communient que deux ou trois fois l'an, et qui, au jugement de Dieu, feront honte à des hommes qui communient tous les jours.

Les Juifs sont insensibles aux bienfaits de Dieu, les Samaritains viennent l'en remercier.

O nous qui sommes accablés des bienfaits de Dieu, veillons à n'être point des ingrats.

XIVe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nul ne peut servir deux maîtres.

Dans ces paroles, Notre-Seigneur nous rappelle que nous sommes créatures, et qu'en cette qualité notre état est la dépendance, il nous faut servir.

Et notre divin Maître nous enseigne que nous ne pouvons servir deux maîtres.

Mais qu'est-ce que servir ? Dans la pensée de Notre-Seigneur, servir c'est obéir par amour à un maître que nous avons choisi, et en qui s'arrête, se repose, se fixe l'amour de notre cœur.

Il suit de là, évidemment, que nous ne pouvons servir deux maîtres ; car il est impossible à nous de porter en deux places tout l'amour de notre cœur.

Comme nous sommes créés pour un maître unique, nous ne pouvons aussi porter le gros de notre amour qu'en une place ; et là où nous le portons, là est notre maître.



Dieu qui veut de nous un amour libre, nous a donné la faculté de la liberté, en vertu de laquelle nous choisissons le maître auquel nous voulons donner notre amour.

Le tout, ô mon âme, est de choisir bien ; car nous ne pouvons servir deux maîtres.

Notre choix n'est plus à faire ; nous n'avons plus qu'à servir fidèlement le maître que nous voulons aimer uniquement.

Le Lundi.

Nul ne peut servir deux maîtres.

Il y a un maître unique qui est le bon ; mais il peut y avoir plusieurs maîtres injustement reconnus comme tels, puisqu'ils ne le sont pas.

Notre-Seigneur nous enseigne donc que nous ne pouvons servir, à la fois, le maître qui est bon et un autre maître que nous ferions bon à nos yeux, parce qu'il nous plairait de le servir.

Mais la parole de Notre-Seigneur est tout à fait digne d'attention : « Nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou bien il méprisera l'un et subira l'autre. »

Là où il y aurait deux maîtres, l'un sera aimé et l'autre haï : ou bien l'un sera méprisé et l'autre sera subi.

***

Si vous aimez le bon Maître, vous haïrez le méchant ; c'est bien. Mais si l'on n'aime pas le bon, il ne s'ensuit pas qu'on aimera le méchant ; mais on le subira. Car, comme dit saint Augustin, qui est-ce qui aime le diable ? Personne, et pourtant, parmi les hommes, tous ceux qui n'aiment pas le bon Maître, subissent le méchant.

Que cette doctrine de Notre-Seigneur est profonde ! Il n'y a d'amour qu'avec le bon Maître. Avec lui l'amour, et la paix, et la joie, et l'éternel bonheur. Mais si la créature méprise l'unique bon Maître, elle subira le méchant ; et avec lui le trouble, le remords et l'enfer éternel.

O Dieu qui êtes l'unique maître, l'uniquement bon Maître, vous êtes et vous serez à tout jamais l'unique amour de mon âme.

Le Mardi.

Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent.

Parmi tous les maîtres qui ne sont pas le bon, et contre lesquels Notre-Seigneur nous prémunit, il en cite un seul; l'argent.

Notre-Seigneur sait bien que l'argent est un maître fort en honneur dans ce monde. Il est tellement maître ici-bas, que le Saint-Esprit a fait écrire par Salomon cette maxime épouvantable : *Pecuniæ obediunt omnia*; à l'argent tout obéit.

Ne dirait-on pas qu'il est Dieu, qu'il est le souverain Maître, puisqu'il se fait rendre une pareille obéissance. *Tout lui obéit !* Quelle parole effrayante : *Tout !*

Il semblerait après cela que la part du bon Maître serait bien réduite, ou plutôt serait réduite à rien. Mais pour trouver la part de Dieu, il faut y regarder de bien près. Où est-elle donc la part de Dieu, si tout obéit à l'argent ?



Tout obéit à l'argent, cela est vrai, puisque le Saint-Esprit l'a fait écrire ; mais tout n'y obéit pas de la même manière.

S'il y en a qui obéissent à l'argent, après lui avoir soumis leur amour et leur cœur, il y en a qui, tout en subissant une certaine dépendance de l'argent, puisqu'il en faut pour se nourrir et se vêtir, n'y mettent cependant point leur cœur, et gardent fidèlement leur amour pour Dieu seul.

En attendant, ces âmes-là sentent la vérité de ce que dit saint Paul : « La créature est soumise à la vanité, et cela contre son gré. » (*Rom.* VIII, 20.) Quelle vanité plus grande, que d'être ainsi soumis à l'argent, sous peine de mort ?

Subissons cette peine, justement infligée au péché ; mais gardons tout notre amour pour le Maître unique, qui est le bon.

Le Mercredi.

Notre-Seigneur, ayant rappelé tout l'amour de nos âmes au service du maître uniquement bon, ajoute : C'est pourquoi je vous dis de ne point vous mettre en peine, de ce que vous aurez à manger pour conserver votre vie, ni de ce que vous aurez pour vêtir votre corps. L'âme n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement.

La nourriture et le vêtement sont les seules choses nécessaires à la vie présente. Aussi, Notre-Seigneur, sachant que nous ne serions que trop portés à croire raisonnable la sollicitude pour ces choses parce qu'elles sont nécessaires, vient au-devant de nos pensées et de nos préoccupations à ce sujet. Il ne suppose pas que nous nous mettions en peine pour des choses superflues ; mais il ne nous permet pas de le faire même pour des choses nécessaires.

* * *

Il nous en donne une raison à laquelle il n'y a rien à répondre. L'âme ou la vie, dit-il, n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Notre-Seigneur s'arrête là, et nous laisse à deviner le reste de sa pensée. Il veut nous dire que si Dieu nous a donné l'âme et le corps, qui sont plus que la nourriture et le vêtement, nous ne devons pas nous mettre en peine de ce qui est moindre, puisqu'il nous a donné ce qui est plus.

Donc, reposons-nous en toutes choses dans la miséricordieuse bonté de notre Père qui est dans les cieux. Sans que

nous les lui ayons demandés, il nous a donné un corps et une âme ; ne faut-il pas avoir la confiance qu'il nous donnera la nourriture et le vêtement, si nous les lui demandons avec amour ?

Disons donc bien : Notre Père !

Le Jeudi.

Des deux choses qui nous sont le plus nécessaires pour la vie présente, la nourriture et le vêtement, il faut reconnaître que la plus indispensable des deux, c'est la nourriture. Car des vêtements, on en a toujours bien encore pour quelques jours ; mais on peut n'avoir pas de pain pour le jour présent.

Aussi le pain étant le plus urgent, Notre-Seigneur commence par nous ôter la sollicitude à son sujet. Il dit : Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, et n'amassent pas dans des greniers : et votre Père céleste les nourrit. Ne valez-vous pas, vous, beaucoup plus qu'eux ?

Oui, Dieu, dans sa sagesse, veille à nourrir toutes ses créatures ; le plus petit moucheron comme le plus grand des animaux trouvent tous les jours ce qui est nécessaire à l'entretien de leur vie. Et c'est là certainement une des choses merveilleuses dans l'ordre de la nature.



Si donc Dieu nourrit toutes ses créatures, qu'il a mises tant au-dessous de nous, comment pourrait-il laisser en oubli des créatures bien supérieures, qu'il a appelées par le baptême à l'insigne honneur d'être ses enfants ?

Donc, reposons-nous en toute confiance et en toute sécurité dans la paternelle bonté du Père que nous avons dans les cieux.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur nous ôte ensuite la sollicitude au sujet de nos vêtements.

« Quant au vêtement, dit-il, pourquoi vous mettre en peine ? Considérez les lis des champs ; voyez comment ils poussent ; ils ne travaillent ni ne filent. Et je vous dis que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a pas été si bien vêtu qu'un de ces lys. Si donc Dieu habille si bien une herbe des champs qui pousse aujourd'hui, et qui demain sera jetée au feu, combien plus vous vêtira-t-il, hommes de peu de foi ? »

* * *

Combien touchante est cette leçon de Notre-Seigneur ! Quoi de plus beau que les lys et les autres fleurs, que Dieu a créées pour l'ornement de la nature. Quelle richesse et quelle variété dans leurs parures ! Quel éclat ! quelles couleurs ! quelles grâces ! et tout cela Dieu le donne à un brin d'herbe qui n'est que pour un jour. Combien plus aura-t-il soin de ses créatures dont il a fait ses enfants et les héritiers de son éternel bonheur.

Dieu qui nous a tout donné, et qui veut nous tant donner encore, ne nous donnera-t-il pas aussi bien le vêtement et le pain de chaque jour ?

En douter, ce serait manquer de foi, et être du nombre de ces hommes de peu de foi, dont parle Notre-Seigneur.

Donc, ayons foi en Dieu, et ne nous mettons en peine de rien.

Le Samedi.

Après nous avoir ôté toute sollicitude pour les choses d'en bas, Notre-Seigneur nous enseigne pourquoi il y a à se mettre en peine, et de quel côté il faut porter les justes préoccupations de notre esprit :

« Cherchez, dit-il, le royaume et la justice de Dieu. »

Voilà les biens solides, durables, éternels, avec lesquels l'âme sera éternellement heureuse, sans lesquels elle ne peut être que damnée.



Voilà les biens que toute âme doit chercher, désirer, vouloir avant tout et par-dessus tout.

Qui cherche cela a fixé ses désirs en la bonne place ; qui cherche cela est dans la voie du repos, de la paix, du bonheur.

Qui cherche cela, le trouvera ; et alors, il ne manquera plus de rien. Qui cherche cela, un jour n'aura plus rien à désirer ; il se reposera dans l'éternelle participation de l'éternelle félicité de Dieu.

Qui cherche cela peut demeurer en paix sur tout le reste. Le reste lui sera donné par surcroît, en plus des dons éternels, vers lesquels il a tourné tous ses désirs.

Donc, ô mon âme, reposons-nous en Dieu, en Dieu seul, en Dieu seul pour le temps et l'éternité.

XVᵉ SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

L'Eglise, aujourd'hui, nous donne un enseignement des plus précieux dans la postcommunion ; le voici :

« Nous vous en prions, Seigneur, que l'opération du don céleste possède nos âmes et nos corps ; afin que son effet dans nos âmes marche toujours avant notre propre sens. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Le don céleste, c'est la sainte Eucharistie, cela est clair, mais ce que l'on sait moins, c'est que la sainte Eucharistie doit exercer son effet et sur nos corps et sur nos âmes, en sorte que cet effet passe en nous avant tout, avant notre sens, avant notre pensée, avant notre volonté, en un mot, avant tout.

Et cet effet doit se faire sentir à nos corps et à nos âmes, de telle manière qu'il les possède.

* * *

Méditons ce mot : Qu'il les possède. Après la communion, nous devons être possédés par Notre-Seigneur, possédés corps et âmes.

Il suit de là que Notre-Seigneur étant le maître en nous, tout doit agir uniquement d'après sa volonté et ses ordres. Les mouvements de nos membres, les regards de nos yeux, les paroles de nos lèvres, les pensées de l'esprit, les actes de la volonté, tout doit être également possédé par lui.

Oh ! prions que la première communion que nous ferons nous mette ainsi en la possession de Notre-Seigneur.

Le Lundi.

Méditons encore la postcommunion, et voyons si la sainte Eucharistie a réellement en nous les effets voulus par Notre-Seigneur.

Sommes-nous bien convaincus qu'après la communion, quand nous ne l'aurions faite qu'une fois, nous ne sommes plus à nous, mais à Notre-Seigneur, d'une manière toute nouvelle, et à un titre nouveau, autre que celui de la création ?

*
* *

Si un homme avait pris un poison, il serait sous l'action du poison ; il serait dominé, possédé par le poison, lequel ferait son action et tuerait celui qui l'aurait pris.

Mais après la communion, nous sommes sous l'action, non d'un poison, mais d'un remède, qui est Notre-Seigneur lui-même. remède qui détruit le péché, fait croître les vertus, et enfin nous mène à la vie éternelle.

Oh ! qu'il fait bon prendre ce remède de vie et d'immortalité ; mais qu'il fait meilleur encore, après l'avoir reçu, vivre de lui, vivre par lui, dans le temps et l'éternité.

O Jésus, vivez ainsi en nous, afin que nous vivions de vous.

Le Mardi.

Encore la communion.

Après avoir reçu Notre-Seigneur, nous ne vivons pas assez de lui. La raison en est que nous laissons notre sens, c'est-à-dire notre pensée, prendre le pas devant la volonté de Jésus.

Oh ! alors, Jésus nous laisse faire. Et s'il pouvait pleurer dans l'Eucharistie, il pleurerait sur le malheur d'une âme qui, l'ayant reçu, veut vivre de sa propre pensée, de sa propre volonté, comme si elle n'avait pas en elle son Seigneur auquel elle doit toute soumission, toute reconnaissance, toute fidélité !



Combien d'âmes qui reçoivent Notre-Seigneur, qui même, le reçoivent souvent, et ne vivent pas encore parfaitement de sa vie ? Si nous avions plus de foi, si nous étions moins étourdis, certes nous saurions mieux quelle grâce c'est d'avoir reçu Jésus, et combien il est urgent, quand on l'a reçu, de vivre de sa vie, ou plutôt de le laisser vivre en nous, nous communiquer sa vie, et nous faire entrer en participation de son amour pour son Père, et de sa charité pour les hommes.

Vivez en nous, Seigneur Jésus, et faites-nous vivre de vous et par vous.

Le Mercredi.

L'apôtre saint Paul, dans l'épître de ce dimanche, nous enseigne comment il faut pratiquer la charité envers le prochain. Il dit : « Ne soyons point désireux de la vaine gloire, nous piquant les uns les autres, nous portant envie les uns aux autres. »

Combien de péchés disparaîtraient si les âmes suivaient l'avis de l'Apôtre. On se pique, on se jalouse, et tout cela parce que l'on croit voir dans les autres, quelque chose qui ne convient pas à la vanité que l'on garde dans son cœur.

Le mal que nous croyons voir dans les autres ne serait souvent rien du tout, si notre cœur n'était pas attaché à quelque vaine petite gloire, qui nous trouble le jugement et nous fait voir dans les autres, ce à quoi nous n'aurions jamais pensé si notre cœur avait été humble et pur.

*
* *

Oh ! supplions donc Notre-Seigneur de guérir nos cœurs de tout désir de vanité, de faire à tout jamais s'éloigner de nous l'esprit de pique, de jalousie, de défiance, de murmure, de mécontentement.

Que cet esprit-là est étranger à l'esprit de Notre-Seigneur, à l'esprit que Notre-Seigneur veut voir régner, et faire régner en nous par la communion.

Il faut donc nous aimer comme des enfants de Dieu, dans lesquels vit et règne Jésus par la sainte communion. Amen.

Le Jeudi.

Mes frères, dit saint Paul, si quelqu'un est tombé par surprise dans quelque péché, relevez-le en esprit de douceur; chacun de nous se considérant lui-même, et craignant d'être tenté aussi bien que lui.

Voilà encore un grand secret pour garder bien la charité. Si quelqu'un tombe, et qui est-ce qui ne tombe pas ? si quelqu'un tombe, il faut le reprendre en esprit de douceur; il ne faut pas lui reprocher sa faute, ni condamner sa faiblesse; mais il faut compatir à son malheur, et nous dire à nous mêmes : Mais si c'était moi qui sois ainsi tombé !

* * *

Il n'y a aucune faute qu'un homme fasse, qu'un autre homme ne puisse faire, aussi bien que lui, et peut-être plutôt que lui, s'il lui fallait passer par la tentation.

C'est pourquoi il faut avoir une immense compassion des fautes d'autrui, sachant combien nous avons besoin que Dieu ait compassion de nous.

Qui ne voudrait supporter rien dans son prochain mériterait que Dieu ne le supporte pas non plus ; et alors qu'en serait-il de nous ? Donc, puisque Dieu nous supporte, supportons. Jamais le prochain ne nous donnera à porter autant que nous en donnons à porter à la patience de Dieu.

Le Vendredi.

Saint Paul continue : Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de JÉSUS-CHRIST.

Ce ne serait point assez à la charité de supporter patiemment le prochain, il faut qu'elle aille plus loin; et si elle voit son prochain porter un fardeau, une peine, une souffrance, une faiblesse quelle qu'elle soit : la charité, allant au-devant de tout, doit considérer comme son fardeau le fardeau des autres, comme sa peine la peine des autres, comme sa faiblesse la faiblesse des autres.

* * *

C'est la loi de Notre-Seigneur, dit saint Paul. Il a pris sur lui nos péchés, et, parlant d'eux à son Père, il disait : Mes péchés.

Voilà qui s'appelle porter le fardeau du prochain. Ce que Notre-Seigneur a fait pour nous, devient notre règle vis-à-

vis du prochain. Si nous aimons Jésus, il faut comprendre cela, et le pratiquer de vrai, et le garder toujours.

C'est la loi de Jésus-Christ, et c'est d'après elle qu'il nous jugera. Aimons-le donc, et lui et sa loi, et notre prochain pour lui.

Le Samedi.

Saint Paul continue : Si quelqu'un s'imagine être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'il n'est rien.

L'apôtre nous fait voir par là, de nouveau, que tout ce qui nous empêche d'aimer le prochain, c'est toujours notre vanité, notre sot et stupide orgueil, qui nous fait croire que nous sommes quelque chose, que nous avons raison en ceci, en cela.



Le vrai est que Dieu seul a raison, que nous avons toujours tort, puisque nous avons péché; et que jamais nous ne trouverons en nous chose qui vaille, pour nous excuser de n'être pas charitables envers le prochain.

Chercher des prétextes contre la charité c'est se tromper soi-même; car la loi de la charité n'admet jamais de dispenses, jamais d'exceptions ; il faut aimer, aimer encore aimer toujours. Mon Dieu, faites nous la grâce de nous aimer, de vous aimer, maintenant et éternellement.

Amen.



XVIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

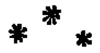
Le Dimanche.

L'Eglise, dans l'oraison de ce dimanche, nous enseigne la grâce de Dieu :

« Nous vous en prions, Seigneur, que votre grâce toujours nous prévienne et nous suive, et toujours nous fasse être appliqués à des œuvres bonnes. Par JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur. »

Jamais on ne connaît assez la grâce de Dieu; qui la connaît a besoin de la connaître encore. Qui dirait « j'en sais assez » , montrerait clairement qu'il ne sait rien du tout.

Prions donc Notre-Seigneur de nous faire connaître et aimer, désirer, recevoir et garder sa sainte grâce.



Nous voyons, par cette oraison, qu'il y a des grâces de trois sortes. Des grâces qui nous préviennent, c'est-à-dire qui viennent à nous avant tout mouvement de notre volonté ; ce sont les grâces qui créent les bonnes volontés en nous. Il y a des grâces qui nous accompagnent et nous font être appliqués à des œuvres agréables à Dieu et utiles au salut ; ces grâces aident les bonnes volontés qu'ont fait surgir en nous les grâces prévenantes. Enfin, il y a des grâces qui nous suivent, qui, pour ainsi dire, viennent à la suite des bonnes œuvres, afin que nous ne les perdions pas, mais que nous les conservions dans l'humilité jusqu'au jour de l'éternelle récompense.

Oh ! la grâce de Dieu, la grâce de Dieu, la grâce de Dieu, quel bien inconnu, quel trésor caché ! Demandons-le à Notre-Seigneur.

Le Lundi.

La grâce de Dieu !

Qu'est-ce que la grâce de Dieu ? C'est un bien que Dieu crée pour conduire une créature raisonnable à la gloire du ciel.

La créature, par le fait de sa création, est dans l'ordre de la nature. Elle a reçu de Dieu l'intelligence et la volonté. Mais avec cela, elle ne peut exercer ses facultés que dans l'ordre de la nature qui lui est proportionné. Elle peut connaître le vrai conforme à sa nature, mais il lui est impossible de s'élever jusqu'à la connaissance, au désir, à la possession de la gloire du ciel. Ces biens-là sont au-dessus de sa nature, ils la dépassent de tout.

Et ici il faut entendre que l'ange est tout autant dépassé que l'homme par la sublimité de la gloire éternelle, qui fait entrer la créature raisonnable en participation de la félicité de Dieu même.

* * *

Or Dieu, ayant voulu appeler les anges et les hommes à la participation de son infinie béatitude, trouva un moyen de faire franchir à leurs natures la distance, on peut dire infinie, qui les sépare de la gloire.

Et ce moyen, c'est la grâce de Dieu. Descendant d'en-haut, elle vient trouver la nature, elle la purifie, elle l'embellit, elle la sanctifie, elle la dispose pour entrer en la gloire.

Oh! grâce de Dieu, grâce de Dieu, grâce de Dieu, bien inconnu, trésor caché. Donnez-la nous, Seigneur JÉSUS!

Le Mardi.

La grâce de Dieu est un don gratuit, c'est-à-dire donné de Dieu par un pur mouvement de bonne volonté, tout à fait libre, sans que la créature puisse y avoir aucune prétention, aucun mérite.

Et cette gratuité de la grâce existe aussi bien vis-à-vis des anges que vis-à-vis des hommes. Ni les hommes, ni les anges, personne absolument ne peut mériter la grâce.

Dieu, dès le commencement, la donna à ses anges, c'était un don gratuit, comme quand il la donna à Adam et Eve au paradis terrestre.

* * *

Mais voici qui doit nous toucher de plus près. Cette grâce que Dieu avait gratuitement donnée à Adam pour lui et pour nous, Adam la perdit. Il la perdit pour lui, et, du même coup, la perdit pour nous. Il pécha, et, au lieu de nous donner une nature embellie de la grâce, il nous légua une nature entachée du péché.

Alors, nous déméritons la grâce. Et quand Dieu nous la redonne au baptême, elle est pour nous doublement grâce. Elle est grâce, parce que la nature ne peut la mériter; elle est grâce encore, parce que notre nature l'a déméritée par le péché.

Donc, là où Dieu la donne, il faut savoir que c'est deux fois une grâce, et le remercier d'autant plus que le don de Dieu est plus précieux.

Disons donc bien : *Deo gratias.*

Le Mercredi.

La grâce de Dieu étant essentiellement gratuite, elle arrive là où Dieu le veut. Et en cela, Dieu ne prend conseil que de son éternelle sagesse.

Le jour où nous sommes entrés en ce monde, bien des milliers d'enfants y sont entrés avec nous. De ces milliers d'enfants, il y en a eu peut-être le quart de baptisés. Nous étions de ce nombre. Qu'avons-nous fait pour en être ? Rien ! Qu'avons-nous mérité plus que les autres ? Rien. Dieu voyait-il en nous quelque chose qui pouvait nous attirer sa préférence ? Rien. Toujours rien, éternellement rien.

* * *

Si Dieu nous avait laissés dans la masse de perdition, qu'aurions-nous pu dire ? Rien. Y aurait-il eu quelque remède à notre situation ? Rien, toujours rien, éternellement rien.

Saint Paul regardait ces œuvres de Dieu, et il s'écriait : O profondeur ! Oui, répétons-le : O profondeur ! Voilà un enfant né d'un saint mariage, il meurt sans être baptisé. Voilà un enfant né dans l'idôlatrie, il est baptisé, et monte au ciel. O profondeur ! Adorons Dieu, et les mystères de sa grâce.

Le Jeudi.

La grâce de Dieu nous prévient.

Nous avons vu comment elle nous a prévenus pour notre baptême. Une fois baptisés, nous pouvons, avec une première grâce, en mériter une seconde. Mais cette seconde

grâce est également prévenante pour le bien qu'elle va nous faire faire. en sorte que, même étant en grâce, si nous n'étions pas prévenus par une grâce, non seulement nous ne pourrions pas faire le bien, mais nous ne pourrions pas même avoir une bonne pensée.

***

Ainsi, nous sommes, vis-à-vis de la grâce, dans une continuelle dépendance. Elle nous est nécessaire pour former une bonne pensée, pour concevoir un bon désir, pour exécuter une œuvre salutaire. Elle nous est nécessaire toujours et pour toutes choses. Car, comme dit un ancien concile : *Nul n'a de son fonds que le mensonge et le péché.* Tout le reste est un don de Dieu, fruit d'une grâce prévenante.

Oh ! quelles actions de grâces devons-nous à Dieu pour tant de grâces dont il nous a prévenus, et dont il nous prévient tous les jours : *Deo gratias !*

Le Vendredi.

La grâce nous accompagne.

Après la grâce prévenante qui fait naître en nous la bonne pensée, le bon désir, la bonne œuvre, Dieu nous assiste d'une nouvelle grâce qui fait demeurer, grandir et opérer en nous la bonne pensée, le bon désir.

Cette grâce est une lumière douce et amie qui fait luire à notre intelligence le flambeau de l'éternelle vérité. C'est la lampe intérieure qui éclaire nos pas.

*
* *

Elle fait plus, elle nous communique un mouvement salutaire qui nous aide à mettre en œuvre les facultés de notre âme pour produire les actes de la foi, de l'espérance, de la charité, pour opérer les bonnes œuvres que Dieu a préparées, dit saint Paul, pour que nous les pratiquions.

Oh ! qu'il fait bon à l'âme d'avoir avec elle cette compagne, amie bénie, si douce, si suave, si sainte, qui s'appelle la grâce de Dieu.

Mon Dieu, mon Dieu, donnez-la, s'il vous plaît, à mon âme ; qu'elle soit son guide, qu'elle soit sa joie, qu'elle soit sa paix, maintenant et toujours.

Le Samedi.

Enfin, la grâce nous suit.

Après nous avoir prévenus avec tant de miséricorde, nous avoir accompagnés avec tant de tendresse, elle nous suit, qui pourrait dire avec quelle sollicitude, afin que nous ne perdions rien des mérites qu'elle nous a apportés.

Cette grâce *qui suit* nous est indispensable. Hélas ! si Dieu nous laissait à nous-mêmes, nous perdrions et la grâce qui prévient, et celle qui accompagne : nous perdrions tout.

*
* *

Semblables à des enfants qui porteraient un trésor dont ils ne connaîtraient pas le prix, nous nous laisserions amuser par les frivolités qui se rencontreraient sur notre chemin, et nous laisserions tomber de nos mains les perles précieuses dont nous n'aurions pas connu toute la valeur.

Dieu nous évite un si grand malheur, en nous assistant de cette grâce qui nous suit, et en nous suivant nous garde, nous préserve, et nous aide ainsi à arriver à la gloire éternelle.

Car toutes ces grâces de Dieu ne sont que la préparation d'un bien plus grand, la gloire. Donnez-les nous, Seigneur, puisqu'il est écrit :

Gratiam et gloriam dabit Dominus. (*Ps.* LXXXIII, 12.)

XVIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Notre-Seigneur nous enseigne, aujourd'hui, le grand commandement : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu.*

Dieu nous fait l'honneur de nous aimer : Dieu nous fait l'honneur de vouloir être aimé de nous. Non seulement il nous permet d'entrer en son amitié, mais il nous le commande.

Et le commandement qu'il nous en fait, il le met à la tête de ses commandements, comme la chose à laquelle il tient le plus, comme celle qu'il demande avant tout, et par-dessus tout.

*
* *

C'est, comme dit Notre-Seigneur, c'est le grand commandement. Ce n'est pas que les autres soient petits ; tous ils sont grands ; et cependant Dieu veut que le commandement d'aimer soit le grand, le plus grand, on peut dire le seul grand.

Il est grand, parce que Dieu le veut ainsi, lui qui est la source et la règle de toute grandeur ; il est grand, parce que Dieu par lui nous demande beaucoup plus que par tous les autres commandements ; il est grand, parce qu'il n'aura point de fin, et que, toujours, toujours, toujours, Dieu devra être aimé de toutes les créatures capables d'aimer.

O Dieu, qui êtes si grand, et qui nous avez donné un commandement si grand, donnez-nous, s'il vous plaît, un

cœur assez grand pour répondre à l'immense amour dont vous nous aimez, et obéir à votre grand commandement.

Le Lundi.

Dieu nous a beaucoup donné ; et, par suite, il demande beaucoup de nous. Ne nous en étonnons point ; en cela Dieu est juste. Nous sommes à lui, c'est lui qui nous a faits, qui nous a faits tout ce que nous sommes ; quoi de plus juste que de lui rendre par amour tout ce qu'il nous a donné ?

En supposant, ce qui est impossible, que Dieu ne nous ait pas commandé de l'aimer, que pourrions-nous aimer qui méritât notre amour autant que lui ? Hélas, lui seul est vraiment aimable, parce que lui seul l'est souverainement Aimons-le donc, c'est justice.



En nous commandant de l'aimer, Dieu est bon ; car il nous fait faire de notre amour l'usage le plus avantageux pour nous. Tout le reste que nous pourrions aimer ne peut rien pour notre bonheur : Dieu seul peut nous rendre heureux ; et, en nous commandant de l'aimer par-dessus tout, Dieu nous défend de chercher le bonheur où il n'est pas, et nous ordonne de le chercher là où il est, c'est-à-dire en lui.

Que Dieu est donc bon pour nous, de veiller ainsi à notre bonheur, là où il semblerait qu'il ne veille qu'aux droits de son aimable majesté.

Rendons grâces à Dieu d'une telle bonté; adorons-la, en aimant.

Le Mardi.

Notre-Seigneur, expliquant le grand commandement, nous dit qu'il faut aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit.

Par le cœur, il faut entendre la volonté ; par l'âme, les puissances qui, chez nous, exécutent les volontés ; et par l'esprit, ce que nous appelons ordinairement l'intelligence,

C'est-à-dire que tout en nous doit aimer Dieu ; tout en nous doit se réunir dans l'obéissance au grand commandement. Il faut aimer de tout notre esprit, soumettant amoureusement notre intelligence aux vérités de la foi ; les recevant humblement, les embrassant joyeusement, les conservant fidèlement, comme le plus riche trésor que nous puissions avoir avant la complète manifestation de la vérité, qui nous est promise dans les cieux.

* * *

Il faut aimer de tout notre cœur, c'est-à-dire de toute notre volonté, portant vers Dieu seul toutes les forces que nous avons pour rechercher le bien, ce qui se fait par l'espérance et la charité.

En sorte que la charité veut avoir avec elle et la foi et l'espérance, afin de rendre à Dieu un amour auquel rien ne manque. Et l'apôtre saint Paul nous dit : La charité croit tout, la charité espère tout : *Omnia credit, omnia sperat.* (I *Cor.* XIII, 7.)

Enfin, il faut aimer Dieu de toute son âme, afin que toutes les actions soient animées, inspirées, réglées, sanctifiées par l'amour de Dieu régnant dans l'âme.

Qu'il est donc grand, le grand commandement !

Le Mercredi.

Encore le grand commandement.

Dieu nous aime le premier : nous sommes donc toujours avec lui en retard d'amour, surtout si nous considérons que son amour est éternel.

Il n'a jamais commencé : le nôtre a-t-il seulement commencé de vrai à être un amour tel que Dieu le demande ?

Le bon Dieu nous aime, sans avoir besoin ni de nous aimer, ni d'être aimé de nous : nous, au contraire, nous avons tellement besoin d'aimer Dieu, que sans cet amour nous ne pouvons être qu'éternellement malheureux.

*
* *

Dieu nous aime d'un amour qui est toujours en acte. L'acte d'amour de Dieu envers nous, ne cesse jamais. Que sont nos faibles actes d'amour, en présence de ce grand acte d'amour de Dieu, qui est éternel et incessant ? Hélas ! nous faisons un pauvre petit acte d'amour, et puis notre amour s'endort, peut-être pour longtemps ; quand en Dieu l'amour ne sommeille jamais.

Nous sommes aimés ; et nous aimons bien peu !

Humilions-nous et demandons à Dieu de répondre mieux à tout l'amour dont il nous aime.

Le Jeudi.

En nous demandant tout notre cœur, le Bon Dieu nous enseigne merveilleusement la science d'aimer.

Car, dès lors qu'il exige que notre cœur tout entier passe au service de l'amour qu'il doit à son Dieu, Dieu, par là,

sauve tous les autres amours qu'il nous permet ou nous commande d'avoir en notre cœur.

L'amour de notre prochain, l'amour de nos parents, l'amour de la famille, l'amour des amis, tous les amours ont leur règle et leur sauvegarde dans l'amour supérieur que nous devons à Dieu.

***

Et si nous sommes fidèles à aimer Dieu comme il demande à être aimé, il est sûr dès lors que dans tous les autres amours dont nous aimerons, il n'y aura rien contre Dieu, rien contre l'ordre de l'amour, rien que de salutaire et pour nous et pour ceux que nous aimerons. Donc saint Augustin avait raison de dire : *Ama, et fac quod vis*, aimez et faites ce que vous voudrez. Dès lors que vous aimerez, vous ne voudrez rien contre l'ordre de l'amour ; et tout ce que vous voudrez sera voulu dans la volonté de Dieu.

Le Vendredi.

Notre-Seigneur nous ayant enseigné l'amour de Dieu, nous enseigne aussi le second commandement, qui est d'aimer le prochain.

Ce commandement, dit Notre-Seigneur, est semblable au premier : parce que, comme le premier, il commande d'aimer ; et comme le premier contient tous nos devoirs envers Dieu, le second contient tous nos devoirs envers le prochain. Le premier commandement contient tous les commandements de la première table ; l'amour du prochain contient tous les commandements de la seconde. Qui aime son prochain, ne manque à rien de tout ce qu'il lui doit selon Dieu.

*
* *

Et puis comme le Bon Dieu nous rend doux ce commandement, en nous disant d'aimer notre prochain. Ce mot de prochain, *proximus*, indique quelqu'un qui est près de nous ; près de nous par la nature qui est unique en tous ; près de nous par la rédemption qui est la même pour tous ; près de nous par la ressemblance de Dieu que nous portons également ; près de nous par la capacité de jouir ensemble du souverain bien ; près de nous, encore plus, par le baptême, la confirmation ; près de nous par la sainte Eucharistie ; près de nous par la vocation religieuse. Oh ! qu'il est près de nous, ce prochain que Dieu nous commande d'aimer.

Le Samedi.

Il faut aimer son prochain, l'aimer comme soi-même. Nous devons donc nous aimer nous-mêmes, en Dieu et selon Dieu.

Et nous nous aimons nous-mêmes selon Dieu, quand nous aimons Dieu par-dessus tout. Alors nous nous aimons bien, parce que nous nous voulons le souverain bien.

Or, le souverain bien que nous nous voulons, nous devons le vouloir aussi pour le prochain, et le vouloir pour le prochain comme pour nous.

Et tout cela ne peut être, si nous n'aimons Dieu.

*
* *

Qui aime Dieu, sait s'aimer soit-même, et sait aimer son prochain ; mais qui n'aime pas Dieu, ne sait pas s'aimer soi-même, et ne peut pas savoir aimer son prochain.

Il faut sérieusement examiner si nous aimons notre prochain comme nous-mêmes, et surtout ce prochain qui est le plus près de nous, nos proches.

Il y a quelquefois, même chez des âmes très dévotes, une sorte d'amour-propre qui voudrait pour soi seul les biens de la grâce, les lumières d'en-haut ; il faut veiller à corriger cela, parce que c'est un très grand empêchement au bien, et à l'avancement des âmes. Il faut vouloir le bien pour tous ses amis, et s'il y avait un seul petit bien que je ne voulusse pas être donné à tous mes amis, comme à moi, c'est la marque que la charité n'est pas parfaite en moi.

Aimez-nous, Seigneur JÉSUS, aimez-nous ; et apprenez-nous à nous aimer.

XVIIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Nous méditerons l'introït de ce dimanche. Il est tiré d'une magnifique prière par laquelle débute le chapitre 36 du livre de l'Ecclésiastique. Nous y disons à Dieu :

« Donnez la paix, Seigneur, à ceux qui espèrent en vous ; « afin que vos prophètes soient trouvés fidèles : exaucez « les prières de votre serviteur, et de votre peuple d'Israël ».

Voilà une ancienne prière par laquelle les fidèles du peuple juif demandaient à Dieu la venue du Sauveur.

Ils l'appelaient *la Paix.* Donnez la paix, Seigneur !

Isaïe prophétisant le Sauveur avait dit : « *Il sera appelé le Prince de la paix.* » (*Isaïe*, IX, 6.)

Michée avait dit de même : « *Il sera la paix.* - (*Mich.* V, 5.)

* * *

Aggée, annonçant que le Messie viendrait dans le temple rebâti après la captivité, avait dit: « Le désiré de toutes les nations viendra ; je remplirai de gloire cette maison, et en ce lieu je donnerai la paix. » (*Agg*, II, 8-10.)

Aussi, à la naissance de Notre-Seigneur, les anges ont chanté la gloire à Dieu, et aux hommes la *paix*.

Saint Siméon, dans le temple, voyait de ses yeux l'accomplissement de la prophétie d'Aggée, et il disait à Dieu : Laissez-moi mourir, mourir en *paix*, *in pace*, avec la paix. Il la tenait dans ses bras.

Saint Paul dit de notre Seigneur : *Ipse est pax nostra ;* il est notre paix. (*Eph.* II, 14.)

Appelons donc JÉSUS, demandons la paix : *Da pacem, Domine.*

Le Lundi.

« Donnez la paix, Seigneur, à ceux qui espèrent en « vous, afin que vos prophètes soient trouvés fidèles : « exaucez les prières de votre serviteur, et de votre peuple « d'Israël. »

Qu'elle était belle cette prière, dite et redite par ces Juifs fidèles qui désiraient si vivement *la paix*, *le Prince de la paix*, notre unique Sauveur !

Ils offraient à Dieu des supplications de tous les jours, et ils les faisaient monter vers Dieu avec une ferme espérance, appuyée sur la promesse de Dieu, souvent renouvelée par les prophètes.

*
* *

Dieu y avait engagé sa parole ; les fidèles comptaient sur cette parole infaillible de Dieu, et ils priaient pour l'accomplissement des prophéties.

L'honneur de Dieu y était engagé ; il fallait montrer par les faits que les prophètes avaient dit vrai. Et Dieu le montra il donna au monde son Fils unique, il donna Notre-Seigneur, il donna la paix.

Louons Dieu de sa fidélité à ses promesses ; rendons-lui grâces de l'accomplissement des prophéties. Rendons-lui grâces de ce qu'il nous a donné Notre-Seigneur, lui qui est notre paix.

Da pacem, Domine !

Le Mardi.

On peut se demander pourquoi l'Eglise nous fait prier en ce temps-ci avec la prière des Israélites, qui demandaient jadis le Sauveur et la paix.

Il faut se le demander, et il faut le savoir. La raison est intéressante.

Disons donc qu'il y a deux avènements de Notre-Seigneur ; l'un, que les Juifs demandaient, et qui est accompli ; un second, que l'Eglise demande, et qui est encore à venir.



Comme les Israélites fidèles priaient en vue du premier avènement, nous prions en vue du second.

Ils disaient à Dieu : *Donnez-nous la paix*. Nous disons à Dieu : *Donnez-nous la paix !*

Nous empruntons leur prière, parce qu'elle exprime à la fois leur désir et notre désir.

Le Saint-Esprit qui a fait écrire cette prière la faisait dire alors, et il la fait dire encore aujourd'hui. Car le Saint-Esprit prie avec l'Eglise, c'est-à-dire fait prier l'Eglise, comme dit saint Jean dans l'Apocalypse : « *L'Esprit et l'Epouse, disent : Venez*. (*Apoc*. XXII, 17.) Et saint Jean dit lui-même : *Venez, Seigneur* JÉSUS. » (*Apoc*. XXII, 20).

Le Mercredi.

Mais encore, pourquoi l'Eglise nous fait-elle en ce temps-ci demander la venue du Seigneur ?

Il faut savoir.

Disons donc que toute la suite des dimanches après la Pentecôte, est l'image de tous les siècles qui séparent le second avènement du Sauveur d'avec le premier. Aussi, le dernier dimanche après la Pentecôte, on lit l'évangile de la fin du monde et du jugement dernier.

*
* *

Plus on avance dans la série des dimanches après la Pentecôte, plus on se rapproche de la fin du monde et du second avènement de Notre-Seigneur.

Au 17e dimanche, on est près de la fin ; car il peut n'y avoir que 23 dimanches après la Pentecôte.

Et en voyant arriver la fin, l'Église nous prémunit à l'avance, en nous faisant prier contre les périls des derniers temps.

Ils seront grands, et très grands ; mais tous ceux qui auront prié et désiré la paix, se réuniront autour de Notre-Seigneur, et, arrivés dans l'éternité bienheureuse, nous chanterons avec les anges, nous chanterons comme au premier avènement du Seigneur : Gloire à Dieu, paix aux hommes.

Da pacem Domine.

Le Jeudi.

Que Dieu est bon ! Nous demandons la paix, et il nous la donne ; nous demandons Jésus, et nous avons Jésus Nous demandons sa venue, et il vient.

Le Saint-Sacrement rapproche merveilleusement le ciel de la terre ; rapproche merveilleusement Dieu de nos âmes, et nos âmes de Jésus !

***

Saint Siméon disait jadis : Je tiens la *paix*, Seigneur, je puis mourir !

Et nous, quand nous nous préparons à la communion, nous entendons la voix du prêtre qui, tenant l'hostie dans ses mains, chante comme un autre Siméon : *Pax Domini sit semper vobiscum* : Que la paix du Seigneur soit avec vous toujours.

Un peu après, nous disons : Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

Et la paix, c'est lui-même. Et lui-même se donne à nous. Et nous l'avons, plus à nous que ne l'a eu saint Siméon. Et *il est notre paix*, comme dit saint Paul.

Da pacem, Domine.

Le Vendredi.

Nous demandons à Dieu d'envoyer le Sauveur, de nous donner la paix, et ce, afin que les prophètes du Seigneur soient trouvés fidèles. *Ut prophetæ tui fideles inveniantur.*

Tous les prophètes ont annoncé le grand jour du jugement général, et comme ils parlaient au nom de Dieu, il est de l'honneur de celui qui les inspirait d'accomplir ce qu'ils ont annoncé.

***

Il y a plus : Notre-Seigneur lui-même a dit plusieurs fois, même en face des juges iniques qui l'ont condamné, qu'un jour ils le verraient venant du ciel, dans tout l'éclat de sa gloire, pour juger tous les hommes.

Ainsi, Dieu se doit à lui-même de réaliser toutes les prophéties, comme toutes les solennelles paroles de Notre-

Seigneur ; d'où il suit qu'en priant comme nous le faisons, nous demandons à Dieu ce que Dieu ne peut ni nous refuser, ni se refuser à lui-même. Ce qu'il ne nous doit pas à nous, il se le doit à lui. Il l'accomplira donc ; c'est ce qui donne à notre prière la plus grande assurance, la plus douce confiance, la paix.

Da pacem, Domine.

Le Samedi.

A la grande et belle prière de notre introït, l'Eglise a joint un Psaume : *Lætatus sum.*

Comme ce choix est bien fait pour élever nos âmes à Dieu!

Nous avons demandé à Dieu que son règne arrive, que sa maison nous soit ouverte ; et puis une bonne nouvelle nous arrive : Nous irons à la maison du Seigneur, nous irons : *Ibimus.*

*
* *

A cette bonne nouvelle, chacun chante *Lætatus sum !*

Et puis tout le psaume chante Jérusalem, celle d'en-haut : où l'on voit Dieu, où tout est bien uni, où l'on jouit de la paix, où il y abondance et surabondance de tous les biens, où l'on a la société si douce de tous les enfants de Dieu, de nos frères et de nos proches ; où tout est dans la joie ; où tout chante : Gloire à Dieu, paix à tous, et *Lætatus sum.*

Donnez-nous, Seigneur, la paix de votre maison : rappelez à vous votre Eglise, dont le pèlerinage ici-bas semble avoir duré assez.

Da pacem, Domine.

XIXe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit les noces de son fils.

Le royaume des cieux c'est la sainte Eglise de Dieu, dans son état présent où nous la voyons sur la terre. Le Roi c'est Dieu le Père, le Fils c'est Notre-Seigneur.

Mais comment Dieu le Père a-t-il fait des noces à son Fils ? En lui unissant notre nature par l'Incarnation, et son Eglise par le baptême et les autres sacrements.

Le Fils de Dieu, grand comme il est, s'est choisi une Epouse, pauvre et petite, laide et difforme. à cause du péché. Mais il l'a guérie, il l'a sauvée, il se l'est unie, et unie indissolublement par son Incarnatiou.

*
* *

Alors il est l'Epoux, et l'Eglise est l'Epouse. Et il se fait des noces et ces noces sont toutes de joie et de bonheur. A ces noces, il y a un festin royal, divin ; il y a un cantique, le Cantique des cantiques ; rien n'y manque de tout ce qui peut donner à Dieu de la gloire, et à nous de la paix.

Et nous sommes à ces noces ; et elles se font pour nous. Car non seulement nous y assistons ; mais nous sommes l'Epouse ; puisque l'Epouse c'est l'Eglise, et toute âme fidèle dans l'Eglise.

Donc, rendons grâces à Dieu de notre bonheur, et adorons l'Epoux. en lui chantant le cantique : Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche.

Le Lundi.

Et le Roi envoya ses serviteurs appeler aux noces les invités, et ils ne voulaient pas venir. Et il envoya d'autres serviteurs dire aux invités : Venez, tout est prêt.

Le Roi, c'est Dieu le Père. Il envoya ses serviteurs une première fois, ce furent les prophètes ; une seconde fois, ce furent les apôtres.

Que de fois Dieu par ses prophètes invita les Juifs aux noces du Sauveur. Mais les Juifs ne voulurent pas venir : ils oublièrent tous les avertissements de Dieu, et quand l'Epoux fut au milieu d'eux, ils le méconnurent.

Dieu leur envoya ensuite les apôtres, avec une parole puissante, avec la voix des miracles et ils ne les écoutèrent pas.

*
* *

Cependant les noces se faisaient : la grâce d'en-haut était descendue sur la terre ; le Sauveur se créait des âmes de bonne volonté qui venaient à ses noces, l'adoraient comme l'Epoux, prenaient part à son festin, et lui chantaient le saint cantique.

O le redoutable mystère ! Dieu appelle, et voilà des âmes qui ne l'écoutent pas ; Dieu appelle, et voilà des âmes qui l'écoutent.

Oh ! que mon âme soit du nombre de celles qui vous écoutent mon Dieu ; vous m'appelez, faites que je vous réponde, afin que je sois des noces dans le temps et dans l'éternité.

Le Mardi.

Ceux qui étaient appelés n'en tinrent pas compte, et s'en allèrent, l'un à ses champs, l'autre à son commerce ; les

autres prirent ses serviteurs, les couvrirent d'opprobres, et les firent mourir.

Notre-Seigneur, en parlant ainsi, prophétisait ce qui devait arriver au peuple juif; car il fut appelé le premier ; les Gentils ne furent appelés qu'après le refus des Juifs.

Donc, ils ne tinrent pas compte de l'appel de Dieu, et s'en allèrent l'un à ses champs, l'autre à son commerce

Combien pauvres sont les excuses de ceux qui ne veulent pas faire leur salut, et venir aux noces du Fils de Dieu !

L'un veut travailler la terre ; mais la travailler uniquement, exclusivement, donner à la terre tout ce qu'il a de forces, de pensées, d'énergie, d'affection. Un autre est plus désireux du gain et se livre au commerce ; il est aux affaires ; et à cause des affaires, il néglige la grande, l'unique affaire qui est le salut de son âme.

*
* *

Mais voici qui est plus lamentable : d'autres, non seulement repoussent la grâce de Dieu qui les appelle, mais ils la persécutent, et maltraitent les envoyés de Dieu, qui leur apportent cependant la plus heureuse des invitations.

C'est ce qu'ont fait les malheureux Juifs, en faisant souffrir les apôtres, et en martyrisant plusieurs des premiers disciples de Notre-Seigneur.

Par votre grâce, mon Dieu, accordez-moi de répondre à la vocation que vous m'avez donnée.

Le Mercredi.

Le Roi envoya ses armées, perdit ces malheureux homicides, et brûla leur ville.

Les Juifs avaient persécuté les prophètes et les apôtres, mis à mort Notre-Seigneur ; et tant de crimes criaient contre le ciel, et demandaient vengeance.

La vengeance arriva, elle arrive toujours. Dieu se doit à lui-même de venger les injures qui lui sont faites.

Il envoya donc ses armées. C'étaient les armées des Romains. Ils étaient païens, et pourtant ils étaient l'armée de Dieu parce qu'ils marchaient envoyés par lui, pour exécuter la sentence de sa justice éternelle, contre une ville teinte du sang du Fils de Dieu, et de ses prophètes, et de ses apôtres, et de ses fidèles.

C'était quarante ans après la mort de Notre-Seigneur.

* * *

Jérusalem subit les horreurs d'un siège de deux ans, durant lesquels les Juifs malheureux se détruisirent les uns les autres ; les mères mangèrent la chair de leurs enfants. Après tant d'horreur la ville fût brûlée, et avec elle un grand nombre de ses habitants ; le temple fut détruit, suivant la prophétie de Notre-Seigneur. Et c'est ainsi que Dieu vengea la résistance des infortunés qui n'avaient point voulu venir aux joies des noces du Fils de Dieu.

O justice de Dieu, que vous êtes formidable !

Combien j'aime mieux, ô mon Dieu, me réfugier dans le sein de votre miséricorde, et y jouir des noces du Sauveur que vous nous avez donné !

Le Jeudi.

Le Roi dit à ses serviteurs : Allez-vous en de tous côtés, et appelez aux noces tous ceux que vous trouverez. Ils

partirent, et rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent bons et méchants ; et il y eut aux noces une foule de convives.

Les Juifs ayant repoussé l'invitation de Dieu, les Gentils furent conviés au festin des noces. Les Apôtres et leurs successeurs remplirent le monde de leur prédication, et des foules innombrables entrèrent dans l'Eglise, voulant prendre part à la joie commune, et au festin royal préparé par Dieu même.

***

Mais dans une si grande foule, il se trouve des bons et des méchants ; l'Eglise les engendre tous à Dieu par le baptême ; mais elle ne peut les amener tous à la vie sainte des enfants de Dieu.

Il en est ainsi sur la terre, bons et méchants s'y trouvent mêlés dans l'Eglise. Au ciel, il n'y aura que des bons ; en enfer, il n'y aura que des méchants ; mais la vie présente, placée pour ainsi dire entre le ciel et l'enfer, reçoit pour un temps les futurs habitants du ciel et ceux de l'enfer. Ainsi, dans l'aire, le grain est mêlé avec la paille ; ainsi, les fleurs croissent au milieu des ronces ; ainsi, les roses qui sentent si bon croissent avec les épines qui piquent.

L'heure de la séparation viendra : en attendant, les bons souffrent extérieurement ; intérieurement, ils ont les joies des noces, joies que Dieu leur donne. Béni soit-il !

Le Vendredi.

Le Roi vint visiter les convives, et il trouva un homme qui n'avait pas l'habit de noces. Et il lui dit : Mon ami, comment es-tu venu sans ton habit de noces ? Il se tut. Le Roi dit à ses ministres : Liez-lui les pieds et les mains,

et jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents.

Ceci arrive à la mort de chacun de nous ; le Roi fait la visite des convives et il voit alors si chacun de nous porte l'habit de noces, c'est-à-dire la grâce sanctifiante, la divine charité, dont Notre-Seigneur nous a revêtus au baptême.

***

Mais comme elle est douce la visite du Roi, et comme il est doux le langage de Dieu : Mon ami. C'est Dieu qui parle à un homme qui a perdu la grâce : Mon ami, tu es aimé, comment se fait-il que tu n'aimes pas ?

Il se tut. Que répondre à Dieu, à Dieu qui parle si divinement, à Dieu qui dit : Mon ami ?

Il se tut. Mais le jugement fut néanmoins rendu. Il a abusé de ses pieds, liez-lui les pieds ; il a abusé de ses mains, liez-lui les mains. Il n'a pas voulu vivre dans la lumière, jetez-le dans les ténèbres ; il n'a pas voulu de la joie des noces, qu'il aille pleurer éternellement, et éternellement grincer les dents en enfer.

Mon Dieu, préservez-moi d'une pareille sentence !

Le Samedi.

Car il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus.

Les appelés, en un sens, ce sont tous les hommes : car tous sont créés de Dieu pour le salut éternel, tous sont compris dans la charité du Rédempteur, tous sont de près ou de loin appelés à entrer dans l'Eglise, à recevoir le baptême et les sacrements.

En ce sens, tous sont appelés.

Mais le péché se trouve là comme un obstacle effrayant. Ici, l'obstacle empêche d'entendre la parole de Dieu ; là, il empêche d'en profiter quand on l'a entendue ; ailleurs, il fait perdre à l'âme la grâce de son baptême, et la fait rentrer dans les voies de la perdition.



Oh ! quel grand mal c'est le péché, puisqu'il est la cause, la seule cause de la perdition éternelle d'un si grand nombre d'âmes.

Pourtant, il y a des âmes qui échappent à la perdition, qui échappent au péché, qui reçoivent la grâce et qui lui sont fidèles.

Il y en a, ce sont les élus.

Mais, suivant la parole de Notre-Seigneur, il y en a peu.

Serons-nous de ce nombre ?

Oui, si nous fuyons le péché. Oui, si nous sommes fidèles à Dieu. Oui, si nous mourons en l'amitié de Dieu.

Mon Dieu, accordez-nous cette grâce.



XXe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Dans l'épître de ce jour, saint Paul recommande aux fidèles de rendre grâces à Dieu toujours et pour toutes choses : *Gratias agentes semper pro omnibus.*

L'action de grâces ou le remerciement est un devoir pour toute créature, sachant qu'elle a tout reçu, en pur don, gratuitement de Dieu, elle doit à Dieu l'action de grâces. C'est un devoir indispensable ; c'est un devoir qui nous accompagne toujours ; quand nous l'avons bien rempli, il subsiste encore, il subsiste toujours ; pareil en cela au devoir d'aimer, dont il est inséparable.

Il faut nous pénétrer de cette importante vérité ; nous remplir de bon vouloir en présence d'un devoir si urgent, si indispensable.

* * *

Ah ! si nous savions bien ce que c'est d'être la créature de Dieu, comme nous baiserions avec reconnaissance la main qui nous a tirés du néant, pour nous combler de tant de biens, corporels et spirituels, naturels et surnaturels, pour nous mettre ici où nous sommes à cette heure, et nous y enseigner le grand devoir de l'action de grâces. Disons donc maintenant, pour le dire mieux désormais

Agimus tibi gratias, omnipotens Deus.

Le Lundi.

Une des choses dont nous remercions le moins le Bon Dieu, c'est de nous avoir créés.

A peine si cette pensée vient jusqu'à nous. Il semblerait ou qu'il n'y ait pas là de quoi remercier Dieu, ou qu'il y a si peu à faire, qu'on peut en être quitte en n'en faisant rien.

Grande illusion, erreur déplorable !

Les dons de Dieu, pour être de l'ordre naturel, n'en sont pas moins des dons de Dieu. Et après tout, sur quoi reposeraient les dons surnaturels, si Dieu n'avait posé à l'avance les dons naturels ? Pourrions-nous être baptisés, si nous n'avions d'abord été créés ? Pourrions-nous recevoir le don de la foi, si nous n'avions une âme raisonnable ? Pourrions-nous recevoir la charité, si Dieu ne nous avait donné une volonté pour aimer ?



Il faut donc apprendre à remercier Dieu des dons naturels dont il nous a comblés, nous ayant donné l'existence, la vie, la raison, un corps, une âme, des yeux, des sens, et tout le reste, où il y a des bienfaits de Dieu sans nombre : bienfaits que Dieu nous a départis une fois, et qu'il nous conserve tous les jours ; car, qui de nous par exemple, pourrait dire : C'est moi qui me conserve la vie ; c'est moi qui garde mes deux yeux ?

Donc, rendons grâces à Dieu !

Le Mardi.

Après avoir rendu grâces à Dieu de notre création et des dons naturels qu'il nous a départis si largement, il faut

le remercier des dons surnaturels dont il n'a cessé de nous enrichir depuis le jour de notre baptême,

Le baptême, quelle grâce ! Nous l'avons reçue tout à-fait gratuitement ; car nous ne l'avons pas plus méritée que nous n'avons mérité notre création.

Le baptême est une seconde création. La première nous fait être en Adam, la seconde nous fait être en Jésus-Christ. La seconde guérit la première, et, nous unissant à Jésus-Christ, nous fait être les enfants de Dieu.



Depuis le jour de notre baptême, Dieu n'a cessé de nous traiter comme ses enfants, nous donnant le pain de sa parole, le vêtement intérieur de sa grâce, le bien d'habiter en sa maison, qui est l'Eglise.

Que de grâces, ou plutôt quel fleuve de grâces qui nous porte doucement, suavement, amoureusement, de la terre au ciel !

Dieu soit loué pour toutes ses grâces. *Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis.*

Le Mercredi.

Après avoir rendu grâces à Dieu de notre baptême, il sera bon de prendre ce jour pour le remercier de notre confirmation.

Dieu nous a donné son Saint-Esprit. Quel don, source de tous les dons ! Quelles richesses Dieu a versées en nous, en nous donnant son Esprit, Esprit de Dieu, Esprit de vérité, Esprit d'amour. Il éclaire, mais d'une lumière divine ; il fait aimer, mais de l'amour céleste, divin, immortel, éternel.

Il nous fait entrer en participation de la vérité de Dieu qu'il nous enseigne, de la charité de Dieu qu'il nous inspire, de la vie de Dieu qu'il nous communique.



Le Saint-Esprit nous est donné une fois, une seule fois, mais pour toujours, et pour ne jamais se séparer de nous, à moins que nous ne nous séparions de lui.

Donc, il nous faut lui être fidèles ; et rien ne sert tant à retenir le Saint-Esprit dans nous, que de le remercier toujours de ce qu'il nous a été donné.

Soyons donc reconnaissants envers Dieu de ce qu'il nous a donné son Saint-Esprit dans notre confirmation.

Agimus tibi gratias, omnipotens Deus.

Le Jeudi.

Rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a donné le Saint Sacrement.

Dieu nous a donné son Fils unique dans l'Incarnation : mais là il l'a donné une fois, une fois à tous et pour tous ; dans l'Eucharistie il se donne à chacun de nous, et plusieurs fois, et sans fin, afin que nous sachions bien qu'il n'y a pas de mesure dans l'amour dont le Bon Dieu nous aime.

Donc, rendons grâces à Dieu du Saint-Sacrement ; de ce qu'il a été institué ; de ce qu'il a été donné tant de fois à tant de millions d'hommes, depuis son institution ; de ce qu'il nous a été donné à nous, à nous tant de fois depuis notre première communion.

***

Que cette journée soit une journée d'action de grâces pour toutes nos communions ; pour toutes celles qui ont été faites, pour toutes celles qui sont à faire encore, et surtout pour la dernière que nous ferons sur la terre pour nous conduire à la communion éternelle du ciel.

Adorons donc JÉSUS au Saint-Sacrement, et adorons-le en le remerciant de tout ce qu'il a fait, de tout ce qu'il fait, et de tout ce qu'il fera pour nous.

Agimus tibi gratias.

Le Vendredi.

Ce ne serait point assez de rendre grâces à Dieu pour nous ; il faut rendre grâces pour tous et pour tout.

Rendons grâces à Dieu pour toutes ses créatures. Que de créatures Dieu à tirées du néant, et qui ne peuvent lui rendre grâces. C'est notre devoir de le faire pour elles, puisqu'elles sont créées pour nous. Le ciel et la terre, les astres, les animaux, les arbres, les plantes, les fleurs, les fruits, l'air que nous respirons, la lumière dont nous jouissons : que de bienfaits de Dieu ! Il faut l'en remercier, surtout à Laudes quand nous chantons le *Benedicite.*

Rendons grâces à Dieu pour les anges et les hommes ; pour tous les dons que Dieu a répandus sur les damnés, sur les sauvés, sur les bons, les méchants, les âmes du purgatoire.

***

Rendons grâces à Dieu pour la Sainte Vierge ; bénissons Dieu avec elle des grandes choses que Dieu a faites en elle. pour elle, par elle.

Rendons grâces à Dieu pour la sainte humanité de Notre-Seigneur. Ce corps et cette âme qui sont devenus le corps et l'âme du Fils de Dieu n'ont rien fait, et rien pu faire pour mériter un tel honneur. Rendons grâces à Dieu de cette sublime élévation de notre nature, laquelle nous ouvre le ciel et en fait pleuvoir sur nous toutes les grâces.

Agimus tibi gratias, omnipotens Deus.

Le Samedi.

Nous avons rendu grâces à Dieu de tous ses bienfaits, et pourtant il y a encore une sorte d'action de grâces à laquelle il nous faut ne pas manquer.

C'est l'action de grâces que l'Eglise nous enseigne quand, au *Gloria in excelsis*, elle chante :

Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam !

Nous vous rendons grâces, ô Dieu, pour votre grande gloire !

La grande gloire de Dieu, c'est celle qu'il se rend à lui-même, sachant tout ce qu'il est, s'aimant lui-même autant qu'il mérite d'être aimé, et se glorifiant lui-même de cette grande gloire, qu'il mérite seul, que seul il peut se rendre, et que seul il se rend à lui-même, de toute éternité et en toute éternité.



A cause de cette grande gloire, Dieu n'a besoin de rien. Il a tout en lui-même ; il se suffit. C'est sa gloire, sa grande gloire.

Et nous devons lui en rendre grâces.

Oh ! si nous savions rendre grâces à Dieu de cette gloire qu'il se rend à lui-même !

Prions le Saint-Esprit de nous appliquer à rendre ainsi grâces à Dieu de sa grande gloire.

Gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam !

XXIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

In voluntate tua, Domine universa sunt posita : Toutes choses sont en votre volonté, Seigneur.

Dieu seul à tout créé, et il a tout créé parce qu'il l'a voulu. Et toutes les créatures qui par son ordre sont sorties du néant, sont par le fait même entrées dans sa volonté pour n'en sortir jamais.

Une créature qui sortirait de la volonté de Dieu ne pourrait que retomber dans le néant, c'est-à-dire qu'elle ne serait plus.

Nous ne pouvons donc être que par la volonté de Dieu et dans la volonté de Dieu. Mais, dira-t-on, ceux qui pèchent ? Ne sortent-ils pas de la volonté de Dieu ? Ils sortent de la volonté de Dieu signifiée par ses commandements, mais ils ne sortent pas de la volonté de Dieu qui les a créés, puisque c'est cette volonté qui les conserve dans l'existence, et leur donne les forces mêmes dont ils se servent pour offenser Dieu.



Ainsi tout est dans la volonté de Dieu. Ceux qui pèchent sont dans la volonté de Dieu qui les garde pour le jour du jugement. Ceux qui font bien sont dans la volonté de Dieu qui les garde pour le jour de la récompense.

Seigneur, nous sommes donc dans votre volonté. Il nous est bon d'être ici. Faites-nous la grâce, Seigneur, de ne

nous séparer jamais de votre volonté. Qu'elle soit faite sur la terre comme au ciel, en nous et autour de nous, et partout, et toujours. *Amen.*

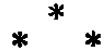
Le Lundi.

Non est qui possit resistere voluntati tuæ.

La volonté de Dieu est invincible. Elle s'accomplit et s'accomplira toujours.

Les pécheurs qui nous semblent vaincre la volonté de Dieu, en lui résistant, en la combattant, ne lui résisteront pas, ne la combattront pas, le jour où Dieu leur dira : Mourez, je le veux. Et la volonté de Dieu les amènera à la mort avec la même facilité qu'elle les a amenés à la vie ; elle les fera venir au jugement avec la même facilité qu'elle les enverra en enfer.

Dieu règle et dispose toutes choses selon les lois invincibles de sa miséricorde et de sa justice, menant chacun au terme qu'il aura mérité, et versant sur chaque âme le châtiment, avec la même liberté qu'il donnera à chacun la couronne qu'il aura méritée.



O volonté de Dieu, toute-puissante, toute sainte, toute invincible, toujours victorieuse, toujours triomphante, toujours glorifiée au ciel, au purgatoire, en enfer, et même sur la terre !

O volonté de Dieu ! que les anges vous bénissent, que mon âme vous glorifie, que mon âme vous rende grâces pendant l'éternité !

O volonté de Dieu ! je vous soumets mon corps et mon âme et tout ce que vous m'avez donné. Soyez accomplie à tout jamais. *Amen.*

Le Mardi.

Dominus omnium es. (Prière de Mardochée.)

Dieu est le Créateur, le Père, l'unique Créateur, l'unique Père, et à cause de cela, le Souverain Maître, le seul Seigneur : *Tu solus Dominus*, comme nous chantons au *Gloria in excelsis.*

L'empire de Dieu est universel ; seul, il gouverne toutes choses : le ciel avec ses anges, la terre avec tous les hommes, l'enfer avec toutes ses victimes.



L'empire de Dieu qui s'etend sur toutes choses, s'étend avec amour sur son Eglise, sur ses enfants, sur les âmes qui sont plus à lui, sur nous qui sommes ici réunis par sa main, disons mieux, dans sa main.

Adorons le souverain empire de Dieu, bénissons-le de nous avoir placés dans son Eglise en ce lieu, en ce temps, en ce moment où la grâce nous fait prier.

Tu solus Dominus.

Le Mercredi.

Accipite armaturam Dei (Ep. du dim.)

Prenez les armes divines, dit l'Apôtre. Tout chrétien est soldat de JÉSUS-CHRIST ; le monde est un immense champ de bataille. Une affreuse mêlée tient maintenant pour ainsi dire, confondus les enfants de Dieu et les victimes de

Satan. Dans cette mêlée, il faut combattre. Les armes que Dieu nous donne sont, d'après saint Paul, la vérité, la justice, la foi, l'espérance, la parole de Dieu.



L'ennemi qu'il faut combattre est en nous et autour de nous. Autour de nous le monde avec ses égarements, ses vanités, ses amours insensés. Au dedans de nous, les restes du péché d'Adam, la volonté propre, l'amour propre, l'ignorance, l'engourdissement de l'âme dans un présent qui lui échappe, son imprévoyance de l'avenir qui nous mène au jugement de Dieu.

O mon Dieu ! donnez-nous les armes divines qui nous rendront victorieux ; combattez en nous, avec nous, pour nous ; que notre victoire soit l'œuvre de votre grâce.

Le Jeudi.

Redde quod debes. (Evang. du dim.).

Rends ce que tu dois.

O mon âme ! tu as envers Dieu une dette énorme. Il t'a aimée de tant d'amour ! Il t'a comblée de tant de grâces ! Son amour a toujours été si vigilant à te faire du bien ! Il t'a environnée de tant de tendresses !



Compte, si tu le peux, tous ses bienfaits. Compte seulement le nombre de tes communions. Quelle dette envers Dieu, après avoir reçu tant de fois Notre-Seigneur !

Pour cela, tu dois à Dieu Notre-Seigneur lui-même, et il exige que tu le lui rendes, en le faisant naître, vivre, grandir et régner en toi par la soumission à sa volonté,

l'imitation de ses vertus, le zèle de sa gloire, le dévouement à ses intérêts.

Ayant une telle dette, ô mon âme, rends à Dieu ce que tu lui dois.

Redde quod debes.

Le Vendredi.

Vir erat in terra Hus, nomine Job. (Off. du dim.).

Il y avait un homme nommé Job. Cet homme si extraordinaire est la figure de Notre-Seigneur.

Job est d'abord heureux, puis affligé d'une manière extraordinaire, enfin il retrouve le bonheur.

De même, Notre-Seigneur, heureux dans sa gloire divine, se fait homme pour souffrir et mourir, et remonte ensuite Dieu et homme dans les cieux !

Méditons aujourd'hui la passion de Notre-Seigneur.

* * *

Mais Job est aussi l'image de l'Eglise !

Il est dépouillé de tous ses biens et affligé dans sa chair d'un ulcère épouvantable. L'Eglise est aujourd'hui dépouillée de ses biens et affligée dans sa chair d'une multitude de plaies affreuses.

La chair de l'Eglise ce sont les baptisés qui ont perdu la grâce et se sont livrés au péché. Leur plaie, c'est l'incrédulité, c'est la haine de l'Eglise, c'est la pourriture et la puanteur de tous les péchés.

Si c'est là la chair de l'Eglise, soyons, nous, de son âme. L'âme de l'Eglise, c'est tout ce qui croit, qui espère, qui aime, c'est tout ce qui veut Dieu avant tout, par-dessus tout. C'est tout ce qui prie, tout ce qui chante : Vive Jésus !

Le Samedi.

Quando facies de persequentibus me judicium ? (Communion du dim)

Fidèle à son céleste Epoux, souffrant dans sa chair et de sa chair, l'Eglise crie vers Dieu et lui demande : Quand ferez-vous justice de ceux qui me persécutent ?

Dans cette même pensée, l'apôtre saint Paul s'écriait : Infortuné que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ?

*
* *

L'Eglise demande à Dieu que son règne arrive, que le péché prenne fin, que l'éternité commence.

Mais Dieu est patient, il attend.

Il attend pour la conversion des âmes ; il attend pour la sanctification des bons ; il attend pour la formation de ses saints. Et quand le dernier d'entre eux aura reçu la dernière des grâces qui lui sont préparées, alors ce sera le règne de Dieu. *Adveniat !*

En attendant, aimons et prions.



XXIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis sustinebit ? (Introït pris du Ps. 129).

Si vous comptez les péchés, Seigneur, Seigneur qui pourra y tenir ?

Le péché est entré dans le monde par la désobéissance d'Adam. Il y est, il y règne, il s'y croit chez lui, il pénètre partout. Il n'a fallu rien moins qu'un miracle de Dieu pour en préserver la Sainte Vierge.

* * *

Le péché entre en nous dès le premier moment de notre existence, il est chassé par le baptême, mais il se souvient d'y avoir régné, et toujours il tend à y rentrer. Il nous attaque à tous les âges, de tous les côtés et par tous les moyens. Si nous faisons bien, il se tourne en vanité, en vaine gloire. Si nous faisons mal, il se tourne en endurcissement, en désespoir.

Le mal est si grand, que Dieu seul peut nous en délivrer. Tous les jours, nous lui disons : *Libera nos a malo.* Appliquons-nous à faire bien cette prière, et jamais autrement qu'avec grande attention.

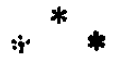
Le Lundi.

De profundis clamavi ad te, Domine (Introït, Ps. 129).

Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur.

Ceci est une prière des Israëlites dans la captivité. C'est ici une prière de l'Eglise au milieu des maux qu'elle souffre ici-bas.

Ces maux sont grands ; c'est une profondeur, une fosse, un abîme. Nous y sommes tombés en Adam ; Notre-Seigneur y est venu par sa grande miséricorde ; il s'est mis avec nous, à côté de nous, dedans nous ; et cela pour nous retirer de l'abîme et nous faire remonter avec lui dans les cieux.



L'abîme de nos maux ne peut être guéri que par l'abîme des miséricordes de Notre-Seigneur. Quelle consolation, quelle joie pour nous de le savoir, de le sentir avec nous, dans ces abîmes de la terre où l'Eglise demeure en attendant le ciel.

Donc, crions à lui, crions vers lui, puisqu'il est près de nous.

Clamavi ad te, Domine !

Le Mardi.

Deus auctor ipse pietatis. (Or. du dim.).

Dieu est lui-même l'auteur, la source de la piété avec laquelle nous le prions.

Ceci est le mystère de la grâce de Dieu. Tout le bien qui est dans les âmes est un don de Dieu.

Qui prie, prie par un don de Dieu. Qui aime, aime par un don de Dieu. Qui pense bien, pense bien par un don de Dieu.

* * *

Ainsi, ce n'est point nous qui donnons à Dieu, c'est Dieu qui nous donne, puisque nous ne pouvons jamais lui donner que ce que nous avons reçu de lui et par grâce.

Donc, soyons humbles, notre salut n'est point dans nos mains, mais dans les mains de Dieu.

Soyons humbles. Ne nous confions pas en nous-mêmes, mais en Dieu seul, l'unique source, l'unique règle et l'unique récompense de tout bien.

Le Mercredi.

Hoc oro, ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia.

Ce que je demande, c'est que votre charité croisse de plus en plus en la science. (*De l'épître du dimanche*).

Quelle prière que la prière de saint Paul ! Lui qui aimait, demandait pour ses fidèles l'accroissement de l'amour.

Mais comme l'Apôtre ne s'appliquait pas moins à éclairer les esprits qu'à enflammer les cœurs, il veut que la charité croisse, mais croisse avec la science.

* * *

Si l'homme n'était que cœur, il lui suffirait d'aimer ; mais il est intelligence et amour, et il n'a pas moins besoin de savoir que d'aimer.

L'amour a besoin d'être guidé, et qui l'éclairera sinon la science ? Donc, pour savoir aimer, il faut que l'esprit soit rempli des lumières de la foi ; il nous faut la grâce du Saint-Esprit qui éclaire les esprits et embrase les cœurs.

Disons-lui donc : Venez Esprit-Saint, éclairez nos âmes, embrasez nos cœurs. Vous êtes lumière, vous êtes amour. Venez.

Le Jeudi.

Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum. (Graduel du dimanche, psaume 132.).

Oh ! qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères, pour des sœurs, de demeurer ensemble !

Cet ensemble, cet *in unum* est une des plus précieuses grâces du Saint-Esprit dans les âmes. Les premiers chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une âme ; comme ils étaient bien ensemble, *in unum !*

En un, les uns avec les autres ; les riches avec les pauvres, les forts avec les faibles, les grands avec les petits, les fidèles avec les apôtres ; tout ensemble, tout en un.

* * *

Mieux que cela. Tout en un entre eux, ils étaient encore tout en un avec Notre-Seigneur par la communion ; et puis par Notre-Seigneur, tout en un avec le Père et le Saint-Esprit.

L'unité de Dieu créait ainsi l'unité dans les fidèles ; et dans cette unité heureuse toutes les âmes chantaient : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.

Adorons ce grand et unique Dieu ; demandons-lui de créer en nous l'unité des premiers jours de l'Eglise ; que la communion de ce jour nous fonde dans cette unité. *In unum !*

Le Vendredi.

Magister, verax es, et viam Dei in veritate doces.

Maître, vous êtes véridique, et vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité. (*De l'évangile du dimanche, saint Matthieu*, XXII, 16).

Adorons Notre-Seigneur comme le Maître qui nous enseigne toute vérité. Il est la vérité éternelle, incréée ; sa parole est vérité. Il nous est donné de Dieu pour nous tirer de notre ignorance, nous guérir de cette lamentable plaie du péché originel, et nous ramener à Dieu son Père, le Dieu de vérité.

***

Quelles actions de grâces ne devons-nous pas à ce Maître adorable, de ce que ses enseignements sont venus jusqu'à nous ! Qu'avons-nous fait plus que les idolâtres de l'Asie, ou les nègres du centre de l'Afrique, pour mériter une telle grâce ? Rien. Nous l'avons reçue, parce que Dieu l'a voulu.

Remercions Notre-Seigneur de ce qu'il nous a mis à son école. Ecoutons-le avec docilité, avec reconnaissance, avec amour. Il parle sans bruit, mais non sans fruit. Ecoutons-le avec un vrai désir de lui obéir. Parlez, Seigneur, mon âme vous écoute. *Audiam quid loquatur in me Dominus.* (Psaume 84.)

Le Samedi.

Cujus est imago hæc.

De qui est cette image ? (*De l'évangile du dimanche.*)

La monnaie d'un prince porte l'image du prince. C'est le signe qu'elle est à lui.

Notre âme a été créée à l'image de Dieu ; c'est également le signe qu'elle est à lui.

L'image de Dieu en nous, c'est qu'il nous a fait une âme ; une âme qui sait, une âme qui aime.

Or, quand l'âme sait le vrai qui est Dieu, et aime le bien qui est Dieu, elle devient semblable à celui qu'elle

aime, et elle porte non seulement l'image, mais la ressemblance de Dieu.

C'est pour créer en nous cette divine ressemblance que Dieu nous a donné son Fils qui est vérité, et son Saint-Esprit qui est amour.



Où en sommes-nous dans cette divine ressemblance ? De qui portons-nous l'image ?

Il faut nous dépouiller de l'image d'Adam, et nous revêtir de l'image de Jésus-Christ.

O Dieu qui êtes toute vérité, toute charité, établissez, rétablissez, conservez à jamais en nous votre image et votre ressemblance. Faites-nous savoir, savoir vous ; faites-nous aimer, aimer vous ; afin que nous soyons en toute vérité, en toute charité, votre image et votre ressemblance.



XXIIIe SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Dans ces derniers dimanches après la Pentecôte, l'Eglise prie avec les prières des Israélites captifs à Babylone.

En punition de ses péchés, l'Eglise d'Israël fut livrée à des tyrans cruels qui ruinèrent le temple, pillèrent et brûlèrent Jérusalem et emmenèrent en captivité le peuple tout entier.

Dans les dernier temps, l'Eglise chrétienne, elle aussi, en punition des péchés de ses enfants, sera livrée à des tyrans qui la dépouilleront de ses biens, étoufferont sa voix, travailleront à empêcher l'oblation du Saint Sacrifice, et feront tout pour que l'Eglise ne puisse plus travailler au salut des âmes.

***

Ces temps-là seront très durs ; Notre-Seigneur nous dit que jamais il n'y aura eu tribulation pareille ; il faut bien reconnaître que ces temps-là sont commencés : la perte de la foi, la rareté des vrais fidèles, l'insolence des méchants contre l'Eglise, tout nous fait reconnaître que les temps sont près d'être accomplis, que la dernière heure n'est pas loin.

Alors, écoutons la voix de Dieu qui nous console, comme Jérémie consolait les fidèles de son temps. Le Seigneur dit : « Mes pensées sont des pensées de paix et non d'affliction, « vous m'invoquerez et je vous exaucerai, et je ramènerai

« votre captivité de tous les lieux. » (Introït de la messe, pris de Jérémie, ch. 29).

Prions avec l'Eglise et pour l'Eglise ; écoutons la voix de Dieu : sa pensée pour nous, c'est la paix.

Le Lundi.

Multi ambulant, quos saepe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis CHRISTI. (De l'Epitre aux Philippiens, ch. 3).

Souvent je vous l'ai dit, et je vous le répète en pleurant, il y en a beaucoup qui vivent en ennemis de la croix de JÉSUS-CHRIST.

C'est là un des miracles de Satan : faire que des chrétiens, des hommes unis à Notre-Seigneur par le baptême et la communion, vivent en ennemis de la croix de Notre-Seigneur.

Ce miracle-là sera fréquent dans les derniers temps et certainement il n'est pas rare aujourd'hui.

* * *

Aimer la terre, aimer la chair, aimer son plaisir, sa volonté, son goût, son caprice, quoi de plus facile à trouver sur la terre ; mais c'est là justement vivre en ennemi de la croix de JÉSUS-CHRIST.

En voyant cela, l'Apôtre pleurait ; car il reconnaissait par là que dans bien des âmes la Rédemption de Notre-Seigneur était rendue inutile.

Que de larmes il faudrait pour pleurer la perte du sang d'un Dieu !

Nous, du moins, aimons la croix et JÉSUS cloué à la croix ; et puisqu'il y est mort pour donner la mort au péché, travaillons, travaillons à faire mourir en nous le péché.

Seigneur JÉSUS, crucifié pour nous, faites-nous cette grâce, de mourir au péché et de vivre pour vous seul.

Le Mardi.

Nostra conversatio in cœlis est. (De l'épitre du dimanche).

Pour nous, dit saint Paul, nous vivons déjà dans le ciel, comme en étant citoyens.

Toute âme aime ; toute âme en aimant est attirée vers ce qu'elle aime. Elle s'y trouve bien, elle y demeure.

C'est pourquoi saint Paul et ses chrétiens qui aimaient Notre-Seigneur, étaient par leur amour même attirés en haut, et bien que demeurant de corps sur la terre, ils étaient d'esprit et de cœur dans le ciel avec Notre-Seigneur.

* * *

L'amour qui brûlait au cœur de ces premiers fidèles doit brûler également dans nos cœurs ; et comme eux nous devons nous considérer comme étant les citoyens du ciel, et les habitants du paradis.

Là où est votre trésor, dit Notre-Seigneur, là est aussi votre cœur. Quel est notre trésor, sinon JÉSUS ? Donc, que notre cœur soit avec JÉSUS.

Le Mercredi.

Salvatorem expectamus Dominum nostrum JESUM CHRISTUM. (De l'épitre du dimanche).

Nous attendons le Sauveur, Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Nous sommes à Notre-Seigneur ; nous ne vivons que par lui, nous ne devons vivre que pour lui.

Il est notre principe, notre fin ; il est la voie pour nous mener à lui. Nous venons de lui par la création et le baptême ; nous allons lui par la foi, l'espérance, la charité, qui sont ses voies ; nous allons à lui par lui.

* * *

Au début de notre existence, il nous porte ; dans le chemin de la vie, il nous supporte ; au terme de la vie, il nous reçoit en son propre bonheur.

C'est là ce que nous attendons ; ce que nous attendons, c'est lui, avec le Père et le Saint-Esprit.

Attendre en foi, attendre en espérance, attendre en amour, en désirs, en prières, en communion par le Saint-Sacrement.

Attendons ainsi ; attendons, attendons, voici l'Epoux qui vient, l'Eternité qui approche. Attendons !

Le Jeudi.

Qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ. (De l'épître du dimanche).

Notre-Seigneur transformera notre pauvre corps, le rendant conforme à son corps glorieux.

Notre corps est l'ouvrage de Dieu ; mais il porte en soi une maladie qui le rend en quelque sorte vil, abject, misérable devant Dieu. Il est conçu dans le péché ; il porte la plaie du péché, il est trop souvent la victime du péché, soit par les concupiscences dont nous ne voulons pas, soit par les fautes que nous commettons de notre libre volonté.

* * *

Tel qu'il est, ce corps est appelé à la ressemblance du corps glorieux de Notre-Seigneur.

Traitons-le donc avec une certaine rigueur pour punir le péché, avec une certaine douceur pour compatir à son mal, et avec respect à cause de la gloire que Notre-Seigneur lui prépare.

Il la lui prépare ; et il prépare aussi notre corps à cette gloire par la communion.

O JÉSUS, qui aujourd'hui même viendrez dans mon corps comme dans un lieu qui vous est cher ; venez, donnez-y la mort au péché, la guérison à mon mal ; déposez-y le germe de la résurrection, de l'immortalité bienheureuse. Venez, JÉSUS, et faites cela !

Le Vendredi.

De Profundis.

Du fond de l'abîme. (Offertoire du dimanche).

Prisonnier à Babylone, opprimé par de cruels tyrans, souffrant pour les péchés de ses pères, le peuple de Dieu était la figure du Fils de Dieu dans sa Passion.

Les psaumes de la captivité sont les psaumes de la Passion de Notre-Seigneur. Mais combien les souffrances des saints du peuple de Dieu sont au-dessous des souffrances de Notre-Seigneur !

Si leur sainteté donnait du prix à leur souffrances, de quel prix furent devant Dieu les souffrances de Notre-Seigneur, la Sainteté même.

*
* *

Quelle merveille ! La Sainteté dans la douleur, et cela pour les pécheurs ! La Sainteté traitée comme si elle eût été le crime ; et l'Innocence comme si elle fût devenue péché !

Ayant pris sur lui nos péchés, Notre-Seigneur les appelait siens. Au Psaume 21, nous l'entendons dire : *Mes péchés !*

Méditons cette parole ; nous y verrons si Notre-Seigneur nous a aimés. Les Israélites criaient du fond de l'abîme ; Notre-Seigneur crie du fond de son cœur, et il crie : Mes péchés !

Méditons cela !

Le Samedi.

Tenuit manum ejus, et surrexit puella. (De l'évangile du dimanche.)

Une jeune fille était morte, son père demande à Notre-Seigneur de la ressusciter. Notre-Seigneur dit : Elle dort. Il prend sa main et elle revient à la vie.

Bon maître, c'est bien là l'ouvrage de votre amour. Mon âme était morte dans ses péchés. Mais vous qui l'aimiez, vous disiez : Non, elle n'est pas morte, elle dort. Elle dort, disiez-vous. O Dieu de toutes miséricordes, que votre charité est grande ! En elle-même, elle était morte ; mais comme votre amour veillait sur elle, et lui préparait la grâce qui la ramènerait à la vie, vous disiez : Elle dort.

*
* *

Bon maître, avec quelle reconnaissance je vois à l'œuvre votre amour qui ne dort ni ne sommeille jamais. Vous aimez, Seigneur, d'un amour invincible.

Soyez à jamais béni d'avoir retiré mon âme du péché. Prenez-moi, Seigneur, par la main, de cette main que vous savez, et que je sais ; prenez-moi, tenez moi, tenez-moi bien, tenez-moi toujours, ne me laissez pas tomber ; et pour votre gloire, menez-moi avec vous, à la vie éternelle. *Amen !*

Il arrive souvent qu'entre le 23e dimanche après la Pentecôte et le 24e ou dernier, l'Eglise insère dans l'office liturgique un ou plusieurs des dimanches après l'Epiphanie qui n'ont pas trouvé place avant la Septuagésime. Le lecteur est prié de les chercher à leur place normale, à savoir après l'Epiphanie, avec les semaines correspondantes.

XXIVe ET DERNIÈRE SEMAINE APRÈS LA PENTECOTE

Le Dimanche.

Le temps de la Pentecôte va finir ; c'est l'image de ce monde qui, lui aussi, va finir. Il passe, nous passons avec lui ; il se rend au jugement de Dieu, nous nous y rendons avec lui.

Le jugement de Dieu ! Tout y marche, tout y avance. Dieu qui a créé le monde, le tient dans sa main, et l'amène à son jugement. Il le veut, et qui résistera à sa volonté ?

Elle est juste, elle est sainte, elle est également toute-puissante. Seul, Dieu a créé le monde ; seul, il l'amène à son jugement ; seul, il sait le jour et l'heure de ce jugement général.



En se réservant la connaissance du grand jour, Dieu veut nous tenir dans une continuelle attente de sa venue. « Veillez, nous dit-il, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

A ce jour, à cette heure, vous m'appellerez, mon Dieu, vous me prendrez par la main, me soulèverez de terre et me mettrez en face du Souverain Juge. De grâce, mon Dieu, placez-moi à sa droite.

Le Lundi.

Le jugement sera précédé de signes nombreux que Notre-Seigneur nous apprend dans l'Evangile ; après ces signes, viendra le feu. Le feu, une belle création de Dieu ; il servira à purifier toute la création matérielle, qui aura servi au péché.

Dieu l'a purifiée une fois par l'eau, au temps du déluge ; mais l'eau n'a pas autant de vertu que le feu. Donc, pour la dernière purgation, Dieu allumera l'immense incendie.

Il consumera, ou plutôt il purifiera, sans les détruire, la terre et tout ce qu'elle contient, l'air même qui enveloppe la terre passera par ce feu ; tout ce qui aura été souillé par les péchés des hommes devra subir la formidable purification, le feu.



Instrument de la justice divine, ce feu réduira en cendres les bons et les méchants ; mais avec une différence notable Les bons ne souffriront de ce feu que selon la mesure qu'ils auront à faire du purgatoire ; les méchants, au contaire, y goûteront le commencement de leur enfer.

Mon Dieu, s'il vous plaît que j'échappe à ce feu redoutable! Daignez allumer dans mon âme le feu de votre amour. *Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles, et allumez-y le feu de votre amour.*

Le Mardi.

Le feu sera suivi de la résurrection générale.

La résurrection sera une grande œuvre de Dieu, comme a été la création. Là, Dieu a tiré tout du néant ; ici il

tirera de la poussière tous les corps, rendant à chaque âme précisément et exactement son corps, son propre corps, son corps tout entier.

Nous devrons ce grand bien à Notre-Seigneur; car, comme par sa mort, il a vaincu notre mort; par sa résurrection, il sera la cause et le modèle de notre résurrection.

Elle se fera subitement. Les anges de Dieu recueilleront toutes les parcelles de nos cendres. Dieu réunira à chaque corps l'âme qui l'aura animé en cette vie. Et tout cela se fera, comme dit saint Paul, *in momento*, *in ictu oculi*, en un moment, en un clin d'œil.

*
* *

Alors s'accomplira pour nous ce que disait Job : *En ma chair, je verrai Dieu mon Sauveur.* Alors nous verrons ce que nous faisons profession de croire comme chrétiens, quand tous les jours nous disons : « Je crois la résurrection de la chair. » Je le crois, mon Dieu, par votre grâce; je le verrai par votre toute-puissance.

Le Mercredi.

Nous ressusciterons tous, dit saint Paul, mais nous ne serons pas tous changés. (1 *Cor.* XV, 51).

Les bons ressusciteront, les méchants ressuciteront, mais dans des états bien différents.

Les corps des damnés ressusciteront pour souffrir, et souffrir le feu, et le souffrir éternellement sans être consumés jamais.

Les corps des bienheureux, au contraire, seront comme transfigurés à cause de la gloire de leur âme, qui, rejaillis-

sant sur eux, leur communiquera des qualités toutes nouvelles

* * *

Ainsi ces corps seront doués d'impassibilité ils ne pourront plus souffrir. Ils seront spiritualisés pour ainsi dire : c'est-à-dire tellement dépouillés de la pesanteur que nous connaissons ici-bas, que l'âme les rendra tout-à-fait subtils, par suite du domaine complet qu'elle aura sur eux en vertu de sa glorification. De plus, le corps glorieux sera doué d'une agilité incomparable, et d'une facilité ravissante d'obéir à l'âme, dans tous les mouvements qu'elle voudra lui imprimer. Enfin la gloire de l'âme rendra le corps lumineux, resplendissant d'une beauté qui sera différente en chaque bienheureux, selon le degré de gloire donnée à son âme.

Nous verrons cela, Seigneur JÉSUS ; nous verrons mieux que cela, puisque nous vous verrons, vous. *Amen.*

Le Jeudi.

A l'heure de Dieu, le Souverain Juge paraîtra dans les airs, environné de ses anges, et tous les hommes ressuscités s'élèveront dans les airs, comme pour aller au-devant de lui, et de sa sentence redoutable.

Alors seront révélés les secrets des cœurs : en un instant, tous liront dans les âmes de tous. Le bien et le mal, tout sera révélé, tout sera connu de tous, dans la lumière de Dieu, dans la splendeur de l'éternelle vérité.

Chacun lira, mais clairement, dans le livre de sa propre conscience ; et il lira de même dans le livre de la cons-

cience de tous les autres. Chacun alors sera témoin, chacun aura tout ce qu'il faudra pour reconnaître la justice de la sentence qui sera prononcée.

*
* *

Qui pourrait dire ce que seront alors la joie des bienheureux, la honte, le désespoir, la rage, les grincements de dents des damnés ?

La honte des méchants sera telle qu'ils souhaiteront d'être écrasés sous les montagnes, auxquelles ils diront : Tombez sur nous ! Mais ce sera en vain ; ils n'échapperont ni à l'œil de Dieu, ni à sa juste sentence.

O mon âme, quelle sera ta place en ce grand jour ? Aime Dieu maintenant, et tu ne craindras point en ce jour là !

Le Vendredi.

Méditons aujourd'hui la sentence du Souverain Juge. Notre-Seigneur nous l'a apprise, et nous pouvons en admirer la majesté, la brièveté, l'efficacité.

La sentence du Souverain Juge sera pleine de majesté, et conçue pour ainsi dire en un mot. Notre-Seigneur se tournant vers les damnés placés à sa gauche, leur dira : *Allez !* Et ils iront au feu éternel. La terre s'entr'ouvrira pour leur livrer passage, et, tout aussitôt après, la porte de l'abîme sera fermée à tout jamais.

*
* *

Puis se tournant vers les justes, Notre-Seigneur dira : *Venez !* Et le premier, il s'avancera vers le Paradis, et tous les justes l'y suivront dans la joie et l'allégresse.

Ainsi la sentence sera brève, elle sera efficace, puisque son exécution ne sera pas retardée d'une seconde.

O Dieu, ô mon Dieu, vous m'avez dit bien des fois : Viens ! Viens à l'existence, viens au baptême, viens à l'eucharistie, viens au monastère. Ah ! ce jour-là, mon Dieu, faites que je sois de ceux à qui vous direz : Venez.

Le Samedi.

Le jugement étant prononcé, et tous les saints glorifiés, le monde entier sera renouvelé. C'est ce que Dieu lui-même annonce dans Isaïe, quand il dit : « Voici que je crée des cieux nouveaux et une terre nouvelle. » (*Is.*, LXV, 17.)

En cette vie, l'homme qui ne voit pas Dieu, le connaît par ses œuvres. Dans la vie future, l'âme verra et connaîtra Dieu en lui-même ; toutefois, l'homme qui ici-bas aura été conduit à Dieu par le moyen des créatures, jettera encore les yeux sur elles, au souvenir du service qu'il en a reçu dans la vie présente.

* * *

Pour réjouir ses saints, Dieu leur fera voir beaucoup mieux combien il est grand dans ses œuvres, et pour cela il donnera au ciel, à la terre, à l'eau, au feu, une beauté nouvelle, une clarté nouvelle, que ces créatures n'auront jamais eue. « La terre, dit saint Thomas d'Aquin, sera à sa « surface transparente comme le verre, l'eau sera pareille « au cristal, l'air sera comme le ciel, le feu comme les « astres du ciel. » Les astres eux-mêmes auront une lumière nouvelle ; et tout cela fera une joie de plus pour les saints. Ils liront des yeux de leurs corps, en caractères nouveaux, la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu. Tout aura grandi en perfection, tout chantera la grandeur de Dieu : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis !*

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES

15 JANVIER.

Saint Maur.

Saint Maur fut le disciple bien-aimé de notre Père saint Benoît, comme saint Jean fut le disciple bien-aimé de JÉSUS.

Saint Maur fut aimé, et parce qu'il fut aimé, il entra avec docilité dans l'esprit de saint Benoît, son père bien-aimant; et reconnaissant tous les trésors d'amour que Dieu avait déposés pour lui dans son bienheureux père, il se soumit avec joie à l'amour dont il était aimé et devint obéissant, obéissant par amour.

L'obéissance qui s'exerce dans l'amour est une obéissance à la fois très douce et très puissante. Très douce, parce que là rien n'est forcé ; le commandement se fait sans hauteur, et l'obéissance arrive sans peine.

Très puissante, parce que, comme rien n'est impossible à l'amour, tout devient possible et facile à l'obéissance qui s'exerce dans l'amour.

*
* *

Quoi de plus difficile à un homme que de marcher sur l'eau ? Saint Maur y marcha sans même y penser ; il n'eut pas le temps de considérer si c'était possible ou même prudent d'avancer sur l'eau. L'amour lui commandait, l'obéissance le portait, il obéit, car il était aimé.

Et puis saint Maur devint à son tour le père de tous les Bénédictins français. Nous faisons aujourd'hui sa fête Héritiers de son nom, soyons les héritiers de son esprit. A mons à son exemple, obéissons à son exemple. Que notre sociéte soit une société de paix, d'amour, d'obéissance; une société que saint Maur puisse reconnaître comme sienne; une société que saint Benoît puisse bénir avec ce grand amour qui l'a fait père de la plus grande famille religieuse qui ait jamais été dans l'Eglise.

Saint Maur, priez pour nous,
Saint Benoît, bénissez-nous.

21 JANVIER.

Sainte Agnès.

Le nom seul de sainte Agnès est une annonce de pureté, de candeur, de force, de grâce, d'amabilité.

A treize ans, victorieuse et du monde et du prince de ce monde, elle perdit la mort et trouva la vie pour avoir aimé d'un amour unique l'auteur de la vie. *Mortem perdidit, et vitam invenit, quia solum vitæ dilexit auctorem.*

Elle a perdu la mort. C'est ainsi que l'Eglise désigne, dans l'office de sainte Agnès, la vie que nous menons ici-bas : c'est une mort lente, mais certaine, une mort d'autant plus périlleuse qu'elle peut nous faire perdre la vie éternelle. Oh ! alors mieux vaut perdre la vie temporelle, mieux vaut perdre la mort.

* * *

Elle a trouvé la vie. JÉSUS a dit : Je suis la vie. Trouver JÉSUS, c'est trouver la vie, et la vie immortelle. C'est cette

vie que sainte Agnès a trouvée et nul ne la lui ravira. Elle vit en Dieu, elle vit avec Dieu, elle vit de Dieu. Quelle vie ! et c'est pour l'éternité.

Et pourquoi, et comment sainte Agnès est-elle ainsi passée de la mort à la vie ? Parce qu'elle a aimé uniquement l'auteur de la vie. En aimant JÉSUS, elle a puisé en lui la vie éternelle.

Aimons donc JÉSUS, afin de mourir heureusement ; aimons donc JÉSUS, afin de vivre éternellement.

Quæ soror nostra es, sancta Agnes, duc nos ad Agni nuptias !

2 FÉVRIER.

La Purification de la Sainte Vierge.

Aujourd'hui, la Très Sainte Vierge recouvre des ombres de l'humilité sa divine maternité, et en même temps l'adorable majesté de JÉSUS.

Mystères d'abaissement, mystères d'humilité qui nous instruisent, nous édifient et nous purifient.

Suivons l'exemple qui nous est donné, mettons-nous à la suite de JÉSUS et de MARIE.

Quelle procession ! Il y a ici des lumières, de grandes lumières ! et des colombes, de belles colombes !



Ah ! si nous étions aussi de blanches colombes pour suivre une si belle procession ! Elle va au temple de Dieu, elle va à Dieu.

Oh ! aller à Dieu ; aller à Dieu à la suite de JÉSUS, à la suite de MARIE ! Quelle grâce de Dieu ! Et cette grâce de Dieu, elle est avec nous, elle nous est donnée.

Suscepimus, Deus, misericordiam tuam !

Qu'avons-nous à faire, sinon à marcher ? Marchons donc et nous ne nous arrêterons qu'au Ciel où nous verrons Jésus.

In domum Domini ibimus.

Lætatus sum !

10 FÉVRIER.

Sainte Scholastique.

Sainte Scholastique est pour nous une mère, une sœur, une tante.

Sœur de notre Père saint Benoît, elle est pour nous une tante. A ce titre elle nous aime. Fille de saint Benoît, elle est pour nous une sœur ; à ce titre encore elle nous aime. Mais comme la première Bénédictine, elle est pour nous une mère ; à ce titre encore elle nous aime.

Ce qui doit nous ravir, c'est qu'elle sait aimer. Consacrée à Dieu dès son enfance, elle ne connut jamais d'autre amour que celui du céleste Epoux. La grâce de Dieu avait uni son âme avec l'âme de son bien-aimé Père et frère, et là encore elle apprit à aimer.

* * *

Qu'elle était à bonne école, et qu'elle puisa abondamment en l'âme de son bien-aimé Père et frère, saint Benoît ! Saint Grégoire nous apprend que l'âme de la sœur avait toujours été non pas unie, mais une avec l'âme du frère. Merveilleuse unité, toute au profit du frère qui aimait en la sœur, toute au profit de la sœur qui aimait dans le frère.

Mystères de la grâce d'en haut, que vous êtes admirables !

O bien-aimée sainte, faites entrer nos cœurs en l'unité de votre cœur, apprenez-nous à aimer, à aimer l'Epoux, à nous aimer en lui et pour lui. Douce colombe de Paradis, reprenez vos blanches ailes et venez nous visiter, nous bénir, nous aimer, nous corriger, nous enseigner : nous enseigner la prière, et le silence, et l'amour, et la paix, et la joie d'être à Dieu, et la voie qui mène à Dieu. *Amen.*

9 MARS.

Sainte Françoise.

Sainte Françoise est une des plus belles créations de la grâce de Dieu dans son Eglise. Elle a reçu de Notre-Seigneur de si riches bénédictions qu'elle est un modèle parfait pour les filles dans la famille, pour les épouses dans leurs maisons, pour les vierges dans leurs monastères. Elle était humble, aussi les grâces d'en haut affluaient dans son âme ; elle était amie des pauvres, aussi elle n'hésitait pas à se faire mendiante avec eux et pour eux ; elle était pure, aussi les anges et les saints du ciel la traitaient comme leur familière. Elle conversait avec son ange gardien, comme avec saint Paul, saint Benoît, sainte Madeleine et sainte Agnès. Tout en demeurant sur la terre, elle était déjà dans le ciel ; et maintenant qu'elle est dans le ciel, il nous faut la prier de jeter les yeux sur nous qui sommes les enfants de sa famille et d'être pour nous une mère.

*
* *

Saint Paul, dans une extase, disait à sainte Françoise : « O âme qui es si bien conduite par le Créateur, visite tes « filles et visite-les encore, appelle-les toutes près de toi, « car Dieu ne veut pas que tu restes sans travailler ; sois- « donc bien attentive à leur faire comprendre la vérité, « car c'est ainsi qu'il plaît à la divine Majesté. »

Quoi de plus doux pour nous, après cela, que d'inviter sainte Françoise à nous visiter, à prendre soin de nous, comme de ses propres enfants, et de vouloir bien nous faire connaître et comprendre et goûter la vérité, car rien ne saurait plaire autant à la divine Majesté.

O sainte Françoise, mère si aimante et si aimée, obtenez-nous de Dieu ce grand bien d'aimer la vérité et de la voir avec vous dans l'éternité.

19 MARS.

Saint Joseph.

Les grandeurs de saint Joseph sont incomparables, et Dieu, par sa grâce, l'a élevé à des excellences merveilleuses.

Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Dieu a donné à saint Joseph l'office et le nom de père vis-a-vis de son divin Fils.

Dieu le Fils, Notre-Seigneur, a honoré saint Joseph du nom de père, et en lui il reconnaissait l'image créée de son Père incréé.

Dieu le Saint-Esprit, l'Epoux adorable de la Vierge Immaculée, le Saint-Esprit a donné à saint Joseph l'office et le nom d'époux vis-à-vis de la Très Sainte Vierge.

En sorte que les grandeurs de Dieu deviennent la source et le modèle des grandeurs de saint Joseph. Et ses grandeurs sont la mesure de ses grâces.



Combien donc saint Joseph est riche de grâces, lui qui a tant reçu et du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Saint Joseph, qui êtes si grand, si riche de grâces, si uni à Dieu et à la Très Sainte Vierge, attirez-nous, s'il vous plaît, attirez-nous à Dieu, à JÉSUS, à MARIE, afin qu'avec vous nous connaissions Dieu, qu'avec vous nous adorions JÉSUS, avec vous nous aimions MARIE. Ainsi soit-il.

20 MARS.

La veille de saint Benoît

La veille de ses fêtes, l'Eglise y prépare ses enfants par le jeûne et la prière. Et nous, à la veille de la fête de saint Benoît, il nous faut préparer nos âmes pour dignement fêter un Père si grand, si aimable et si saint !

Humilions-nous donc devant Dieu à la vue de ce que nous sommes en sa présence. Il a donné à ses enfants une règle qu'il a résumée en trois mots : l'obéissance, le silence et l'humilité.

Humilions nous de n'être pas humbles, restons muets et interdits à la vue de notre continuel bavardage, regrettons cordialement de n'être pas plus obéissants.

Que cette journée soit donc pour nous une journée de réparation, de retraite, un commencement de vie plus régulière et plus véritablement religieuse.

Faisons aujourd'hui des actes de contrition de nos fautes passées ; prenons de bonnes résolutions pour l'avenir, que saint Benoît puisse nous compter parmi ses enfants, et ses enfants vraiment dignes de porter le nom d'un tel Père.

21 MARS.

Saint Benoît.

Dieu a créé saint Benoît, il l'a sanctifié, et il l'a fait père d'une famille monastique, la plus grande qui ait jamais été sur la terre.

Ainsi Dieu a donné à saint Benoît une participation magnifique de son auguste Paternité. Dieu, qui est Père, a fait saint Benoît père. Cela veut dire qu'il a versé en lui non seulement la grâce, mais une grâce féconde et fécondante, qui, se répandant dans tout le cours des siècles et dans toutes les contrées du monde, a fait surgir d'innombrables générations de religieux et de religieuses, héritiers et héritières du nom et de l'esprit de saint Benoît.



Vu dans cette lumière, saint Benoît est merveilleusement grand ; c'est pourquoi l'Eglise grecque, dans une hymne de saint Théodore Studite, dit à la louange de saint Benoît que, par la sublimité de sa vie, *il* est devenu un ciel, un ciel versant à flots sur les âmes la lumière, la chaleur et les influences vivifiantes, dont il est devenu une source que

les siècles n'ont pas épuisée. Et notre Eglise de Troyes, considérant quelle innombrable armée de moines il menait après lui, l'appelle le Pasteur magnifique.

O Pasteur magnifique, comptez-nous, s'il vous plaît, parmi les brebis de votre troupeau. O ciel mystique, si riche des lumières surnaturelles, versez sur nous la rosée de la grâce, la lumière intérieure, et toutes les bénédictions dont Dieu vous a fait le dispensateur.

22 MARS.

Le lendemain de saint Benoît.

Saint Benoît, écrivant la sainte Règle, commence par ces deux mots : *Ausculta, fili : écoute, mon fils.*

Toute sa règle est dans ces deux mots : celui à qui il parle est pour lui un fils. Il lui parle comme à un enfant. Donc, il est aimé. Quelle joie, quelle consolation pour nous ! En la maison d'un tel père, nous sommes aimés. Qu'il fait bon là où l'on est aimé. Il n'y a rien là qui ne soit doux et facile, car au-dessus de nous et au-dessus de tout règne l'amour d'un père plein de tendresse. Nous sommes aimés : c'est bien. Cet amour nous impose un devoir : *Ausculta.* Il faut écouter, recevoir humblement l'enseignement, nous en pénétrer, nous y soumettre, nous y laisser conduire et toujours.

Toujours nous sommes aimés, toujours il nous faut écouter. De cette manière, le père se réjouira de l'obéissance des enfants, les enfants se réjouiront de la tendresse de leur père.

O saint Benoît, bienheureux père, obtenez-nous cette double grâce d'être vos enfants et de vous écouter toujours.

LE VENDREDI APRÈS LE 1er DIMANCHE DE CARÊME

La fête de la Lance et des Clous de Notre-Seigneur.

I.

Nous lisons au chapitre II de la Genèse : « Le Seigneur Dieu envoya à Adam un sommeil profond, et lorsqu'il était endormi, il tira une de ses côtes et mit de la chair à sa place. Et le Seigneur Dieu forma la femme de la côte qu'il avait tirée d'Adam, et la lui amena. » (21, 22.)

Dieu garde ici le mystère de l'unité : unité du genre humain, la femme est tirée de l'homme, et tous les hommes naîtront de ce couple primitif.

Ainsi dans l'ordre de la nature tout nous rappelle à notre origine, tout nous rappelle à Adam notre père, et à Dieu créateur d'Adam et créateur de nous tous.

Mais dans ces grandes œuvres de création, Dieu visait à des œuvres plus grandes, et Adam est la figure d'un autre Adam, d'un nouvel homme qui devait paraître plus tard... Adam, *qui est forma futuri*, dit saint Paul, (*Rom.* V, 14.)

Adorons Dieu notre créateur, adorons-le dans toutes ses œuvres, et dans tous ses desseins sur notre humanité

II.

Adam manqua à sa mission et Dieu donna à l'humanité un nouveau chef, un nouvel Adam, lequel ne devait ni ne pouvait manquerà sa mission, parce qu'il est Homme-Dieu.

Ce nouvel Adam est Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST. Au jour que nous savons, Dieu lui envoya un sommeil profond. Il s'endormit cloué sur la croix, et durant son divin sommeil, un soldat brandissant sa lance lui ouvrit le côté et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. De ce sang, de cette eau fut formée la nouvelle Eve, l'Eglise, mère de tous les enfants de Dieu. Elle les enfante à Dieu par l'eau du baptême, elle les nourrit du sang même de JÉSUS par l'eucharistie, et c'est ainsi que Dieu accomplit ce mystère figuré en Adam, *qui est forma futuri*. Ecoutons saint Augustin : « Le second Adam, baissant la tête, s'endormit « sur la Croix, afin que lui fût formée une épouse qui « coulât de son côté pendant qu'il dormait. O mort qui « fait revivre les morts ! Quoi de plus pur que ce sang ? « Quoi de plus salutaire que cette plaie ? » Ah ! s'il est doux d'aimer un père, comment ne pas aimer un Dieu, et un Dieu qui par sa mort nous donne la vie ?

III.

Saint Jean Chrysostôme est admirable quand il parle de ce grand mystère. Entre autres choses, il dit : « Ce n'est « point par hasard et sans raison que le sang et l'eau sor- « tirent du côté de JÉSUS, mais parce que tous les deux ont « contribué à constituer l'Eglise. Les initiés le savent, car « par l'eau, nous sommes régénérés, et par le sang et la « chair nous sommes nourris. C'est de là que vient l'eucha-

« ristie, afin que quand tu approches du calice merveilleux, « tu approches comme pour puiser au côté même de Jésus, « *ut quoties ad admirandum calicem accedis, tanquam ab ipso* « *latere hauriens accedas.* »

La foi et la piété trouvent ici un excellent aliment et un moyen facile et salutaire de se préparer à la sainte Communion. Allons donc avec amour, avec empressement, avec reconnaissance puiser au côté de Jésus, boire le sang de son cœur, et nous incorporer ainsi le rédempteur et la rédemption. *Hauriétis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* (*Is.* XII, 3.)

2e Dimanche de Carême

I.

C'est aujourd'hui le jour des transfigurations.

Aujourd'hui Jacob se transfigure en Esaü. Le doux Jacob prend la figure, l'apparence et même le nom du sauvage Esaü; et cela pour avoir la bénédiction de son père. Jacob obtient cette bénédiction patriarcale, et Esaü se reconnaît supplanté.

Jacob est la figure de Notre-Seigneur qui s'est fait homme afin de se transfigurer en la ressemblance des hommes pécheurs. Comme Jacob avait pris la ressemblance d'Esaü, Notre-Seigneur vint en la ressemblance de la chair de péché : *In similitudinem carnis peccati,* dit saint Paul

Jésus est l'innocence et la sainteté même, et avec cela il prit sur lui nos péchés ; mais il les prit si bien, il se les appropria tellement qu'il les appelait « mes péchés, *delicta mea.* »

Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Notre-Seigneur pour cette transfiguration, dans laquelle il s'est pour ainsi dire identifié avec nous, prenant sur lui nos péchés et nous communiquant sa grâce et la bénédiction de son Père.

II.

Il y a une autre transfiguration de JÉSUS ; celle qui eut lieu sur la montagne en présence de Moïse et d'Elie, et des trois apôtres Pierre, Jacques et Jean.

JÉSUS priait et dans sa prière il se transfigura ; *et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera* ; *et vestitus ejus albus et refulgens.* (Luc. IX, 29).

Notre-Seigneur avait pris une chair passible et mortelle, mais son âme jouissait de la gloire : cette gloire de l'âme de JÉSUS aspirait à rejaillir sur son corps. Mais, ordinairement, JESUS ne voulait pas que son corps fût glorifié avant sa résurrection ; et pourtant au jour de la transfiguration il laissa apparaître quelque chose de sa gloire.

Et c'est alors que retentit cette parole du Père : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le. (*Matt.* XVII, 5).

Regardons, admirons, adorons JÉSUS transfiguré. Nous avons là une image, une image vivante et vraie de ce que nous verrons dans le ciel.

Mais surtout écoutons-le : *Audiam quid loquatur Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* (Ps. LXXXIV. 9).

III.

Enfin, il y a la transfiguration du chrétien. Au baptême, l'enfant d'Adam est transfiguré en enfant de Dieu. Cette

transfiguration est le renouvellement de l'homme intérieur par la grâce sanctifiante.

Quand la divine grâce s'est ainsi emparée d'une âme, elle ne l'abandonne pas, mais au contraire elle y attire des grâces nouvelles par les sacrements, par la prière, par les inspirations divines. Il s'ensuit que l'homme intérieur se renouvelle tous les jours selon le mot de saint Paul : *Licet is qui foris est noster homo corrumpatur, tamen qui intus est renovatur de die in diem.* (II Cor. IV, 16).

Qu'il est beau, qu'il est doux pour nous, de coopérer à l'action du Saint-Esprit, pour renouveler en nous l'image et la ressemblance de Dieu, pour arriver à la conformité avec le nouvel homme Notre-Seigneur !

Nos omnes, revelata facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur, a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu. (II Cor. III, 18).

3e Dimanche de Carême.

I.

Joseph a toujours été regardé, et avec raison, comme une des plus belles figures du Messie. En effet, Joseph est le bien-aimé de son père ; Notre-Seigneur est le bien-aimé de Dieu son Père. — Joseph est revêtu d'une robe de différentes couleurs, il a des songes qui présagent sa grandeur future, pour cela il est en butte à la jalousie de ses frères ; Notre-Seigneur est orné de toutes sortes de vertus, il annonce aux Juifs sa grandeur future, pour cela il est en butte à la haine, à la persécution. — Joseph est envoyé vers ses frères ; Notre-Seigneur est envoyé vers les hommes

ses frères. — Joseph, arrivé auprès de ses frères, en est maltraité, ils prennent la résolution de le mettre à mort, ils le vendent à des marchands étrangers ; Notre-Seigneur, arrivé au milieu des Juifs, ses frères, en est maltraité ; Judas le vend, les Juifs le livrent aux Romains qui le mettent à mort. — Joseph vendu est emmené en Egypte et devient le maître de ce royaume ; Notre-Seigneur, vendu et humilié, obtient en récompense une puissance sans bornes au ciel et sur la terre. — Joseph, condamné pour un crime qu'il n'a pas commis, est jeté en prison ; Notre-Seigneur, condamné pour des crimes qu'il n'a pas commis, est jeté dans les fers et mis à mort. — Joseph se trouve en prison avec deux criminels d'Etat ; il annonce à l'un sa délivrance, à l'autre son supplice ; Notre-Seigneur se trouve sur la croix entre deux malfaiteurs : il promet le ciel à l'un et laisse l'autre dans sa damnation. — Joseph passe de la prison au faîte de la gloire et jusque sur les marches du trône de Pharaon ; Jésus-Christ passe de la croix jusqu'au plus haut des cieux. — Joseph sauve l'Egypte d'une grande famine ; Notre-Seigneur sauve le monde qui mourait faute de vérité. — Joseph est appelé le sauveur du monde par des étrangers avant de l'être par ses frères ; Notre-Seigneur a été reconnu pour le Sauveur du monde par les Gentils, avant de l'être par les Juifs ses frères. — Tant que les frères de Joseph ne viennent pas lui demander du blé, ils sont exposés à mourir de faim ; tant que les Juifs ne se convertiront pas à Jésus-Christ, ils souffriront la faim de la vérité. — Enfin, les frères de Joseph se décidèrent à venir en Egypte ; enfin, les Juifs se décideront à venir à Jésus-Christ, en embrassant le christianisme. — Joseph reconnu

par ses frères leur pardonne, les embrasse et les rend heureux ; Notre-Seigneur, reconnu à la fin par les Juifs, leur pardonnera et les comblera de bénédictions. (*Mgr Gaume,* Catéchisme de persév., tome II, page 127).

II.

Saint Ambroise a écrit un livre sur le patriarche Joseph ; il voit en lui l'homme chaste par excellence. Il dit : *Sit igitur nobis propositus sanctus Joseph tanquam speculum castitatis.* Miroir de chasteté, quel bel éloge, quel rare mérite ! C'est pour cela que Joseph est devenu une si touchante figure de Notre-Seigneur.

De même saint Ambroise nous enseigne encore que Jacob, envoyant Joseph à ses autres enfants, voyait à l'avance le mystère de l'Incarnation. *Videbat igitur futuræ Incarnationis mysteria qui filium mittebat ad fratres... Joseph a patre missus est ad fratres, ab illo magis Patre, qui proprio Filio non pepercit, sed pro nobis omnibus, tradidit illum.*

Les larmes de Joseph, pleurant au moment où il se fait connaître à ses frères, nous sont une image de l'immense amour de JÉSUS envers nous : *Flevit Joseph,* dit saint Amboise, *hoc est in illo ploravit* JESUS. (*Amb.* cap. XI).

III.

Comme dans Joseph nous reconnaissons JÉSUS, nous devons nous reconnaître dans les frères de Joseph ; comme eux nous avons manqué à l'amour de JÉSUS. Nous l'avons méconnu, nous l'avons vendu, non à des Ismaëlites, mais au péché. *Væ nobis, quia peccavimus !* (Lament. V, 16).

Nous l'avons vendu, livré, trahi. Mais notre mal n'est pas sans remède. JÉSUS est toujours vivant pour nous pardonner. C'est en lui qu'est notre salut ; lui seul a les paroles de la vie éternelle ; lui seul possède le pain de vie, et c'est à lui qu'il nous faut recourir. *A qui irions-nous ?* disait saint Pierre. Allons donc à JÉSUS, notre frère et notre Sauveur, confessons-lui nos fautes, et nous recevrons son pardon. *Non enim possumus Deo vivere; nisi peccato ante moriamur.* (*Amb.* De Joseph, cap. XIV.)

VENDREDI DE LA 3e SEMAINE DE CARÊME

La fête des cinq Plaies de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Foderunt manus meas et pedes meos. (Ps. XXI, 17.)
Unus militum lancea latus ejus aperuit. (Joan, XIX, 34)

I.

Adorons les cinq plaies de JÉSUS cloué sur la croix. Un Dieu fait homme devait être adoré et aimé des anges et des hommes ; or voici que par le renversement de toute justice, il est cloué à une croix, comme le dernier des scélérats. En traitant ainsi JÉSUS, les hommes ont violé toute justice, toute charité ; et cependant c'est par là que fut rétablie toute justice, toute charité. Nos péchés ont cloué JÉSUS à la croix, et les plaies que nous lui avons faites sont devenues autant de sources de grâces pour effacer les péchés et sauver les âmes.

Des plaies de ses pieds coulent les grâces qui réconcilient les pécheurs ; des plaies de ses mains celles qui nous font avancer dans les vertus, et de la plaie de son côté celles qui embrasent les âmes de l'amour le plus pur et le plus ardent.

Quel riche trésor nous avons dans les plaies de Jésus ; allons-y puiser avec joie selon la parole d'Isaïe : *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.* » (Is. xii, 3.)

II.

Adorons les cinq plaies de Jésus ressuscité et régnant à jamais dans les cieux. Ils nous a aimés, et il a aimé ses cinq plaies ; car, au jour de sa résurrection, il n'a pas voulu les guérir comme tant d'autres qu'il avait portées dans sa passion. Il voulut les conserver, comme un souvenir de sa passion, comme un gage de l'amour dont il nous a aimés ; et cela afin de les montrer à son Père, comme un moyen tout-puissant d'intercéder pour nous ; et aussi pour les montrer à ses apôtres afin d'affermir leur foi, en leur faisant toucher du doigt la vérité de sa résurrection.

Saint Ambroise, touché de dévotion pour ces divines plaies de Jésus, dit que par elles Jésus affermit la foi et aiguillonne la dévotion : *Fidem firmat et devotionem acuit.* Savourons cette parole du saint docteur et demandons à Jésus la foi et la dévotion à ses saintes plaies. Nous les verrons glorifiées dans les cieux et elles resplendiront mieux que des soleils dans le corps adorable de Jésus.

III.

Adorons les cinq plaies de Jésus dans l'eucharistie. Bien qu'exalté à la droite du Père au plus haut des cieux, il est

près de nous par le Saint-Sacrement, et celui que les anges adorent dans les cieux, nous l'adorons dans l'Eucharistie. Il y a ses cinq plaies comme il les a dans le ciel, et quand il vient à nous par la communion, il y vient avec ses plaies ouvertes, et il nous les donne comme les sources inépuisables de ses grâces et de son amour.

Ne négligeons pas un si riche trésor, buvons à ces sources de vie et nous attirerons en nous la vie même de JÉSUS. Tout notre bien est là, que jamais rien ne nous en sépare.

Quis nos separabit a caritate CHRISTI ?

Le Jeudi-Saint.

I.

Saint Thomas nous enseigne que l'Eucharistie est le plus grand des miracles qu'ait opérés Notre-Seigneur : *Miraculorum ab ipso patratorum maximum.*

Le miracle est un effet de la toute-puissance, parce qu'il arrête, il renverse les lois ordinaires de la nature. Et dans l'Eucharistie, quel renversement de toutes les lois naturelles ! Aux noces de Cana, Notre-Seigneur avait changé l'eau en vin ; ici il change le pain en son corps et le vin en son sang : premier miracle. Il y a plus, car le pain étant changé en son corps, et le vin en son sang, il revêt son corps des apparences du pain, et son sang des apparences du vin : second miracle. Et ces apparences de pain et de vin conservent toutes les propriétés, toute la puissance de la substance du pain et de la substance du vin qui, pourtant, n'existent plus : troisième miracle.

A la vue de ces merveilles, qui ne reconnaîtrait l'œuvre de la main toute-puissante de Dieu, et qui ne confesserait avec saint Thomas que l'Eucharistie est le plus grand des miracles opérés par Notre-Seigneur : *Miraculorum ab ipso patratorum maximum* ?

Ces merveilles sont sous nos yeux tous les jours ; y sommes-nous attentifs ? En sommes-nous reconnaissants ?

II.

L'Eucharistie est surtout un miracle d'amour. Nous trouvons en Notre-Seigneur trois grands actes d'amour : son incarnation, sa mort pour nous sur la croix, et enfin l'Eucharistie.

Le premier de ces actes s'est accompli une fois et il dure toujours ; le second s'est accompli une fois et il ne dura que trois jours ; mais celui de l'Eucharistie a commencé aujourd'hui pour se continuer tous les jours et sur tous les autels : *Ab ortu solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.* (Malach. I, 11). Ainsi l'avait prédit Malachie, et ce qu'il avait prédit, nous le voyons accompli sous nos yeux.

Combien donc est vraie l'affirmation du saint concile de Trente que, par l'Eucharistie, Notre-Seigneur a répandu sur nous les richesses de son amour : *Salvator noster, discessurus ex hoc mundo ad Patrem sacramentum hoc instituit in quo divitias sui erga homines amoris velut effudit.* (*Sess.* XIII, cap. II).

Adorons les effusions de l'amour de Notre-Seigneur en la sainte Eucharistie.

III.

Remarquons enfin l'intensité prodigieuse de l'amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Quand il commença ce grand acte d'amour envers nous, il l'étendit à tous les chrétiens qui devaient communier jusqu'à la fin des temps.

Quelle merveille ! Jésus voyait tous les autels sur lesquels il continuerait son sacrifice ; il voyait un par un tous les chrétiens qui le recevraient dans la sainte communion, toutes les âmes auxquelles il se donnerait jusqu'à la fin des temps. Si nous pouvions compter toutes les messes qui ont été dites depui le commencement de l'Eglise et toutes celles qui le seront tant que le monde subsistera ; si nous pouvions compter toutes les communions qui ont été faites et toutes celles qui se feront ; si nous pouvions mesurer l'amour de Notre-Seigneur pour toutes et pour chacune des âmes auxquelles il s'est donné et se donnera par l'Eucharistie, nous pourrions nous faire au moins quelque idée de l'intensité de l'amour de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Mais nous ne le pouvons pas, et nul esprit humain ne le pourra jamais. Disons donc, avec un sentiment profond de foi et de reconnaissance, que l'amour de Notre-Seigneur est un véritable abîme en ce sacrement, que le saint concile de Trente appelle un bienfait ineffable et tout divin : *Ineffabile et plane divinum beneficium*. (*Sess.* XIII, cap. V).

Le Vendredi-Saint.

O si Jesus *crucifixus in cor nostrum veniret, quam cito et sufficienter docti essemus.* (*Imit.* I. xxv, 6).

I.

Saint Paul disait : « Je n'ai pas jugé savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » (I *Cor.* II, 2). Si toute la science d'un saint Paul était là, nous pouvons bien nous contenter d'un pareil trésor. Là, nous apprenons ce qu'est le péché. ce qu'est la justice de Dieu, ce qu'est pour nous le Sauveur. Le péché est le plus grand des maux, et à dire vrai le seul mal ; la justice de Dieu est inflexible, elle exige que le péché soit puni : le Sauveur a pris sur lui les péchés de tous, il s'est fait victime pour tous, et par lui et lui seul, nous pouvons espérer le pardon de nos péchés. Quel bien donc nous avons en Notre-Seigneur, et avec quelle reconnaissance devons-nous dire après saint Paul : Il m'a aimé et il s'est livré lui-même à la mort pour moi : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (Gal. II, 20).

II.

Mais que veulent bien dire ces mots : « *O si* Jesus *crucifixus in cor nostrum veniret :* Oh ! si Jésus crucifié venait en notre cœur ? » Il y a ici la phrase hébraïque *ascendere in cor* ; et le sens est : Si Jésus crucifié entrait dans notre esprit, si nous avions l'intelligence du mystère de Jésus crucifié.

Jésus crucifié ! c'est le symbole abrégé de la foi ; c'est le livre, « le bon livre », comme disait Notre-Seigneur lui-

même à sainte Thérèse, où est écrite la doctrine de notre rédemption. Tout homme qui n'a pas la science de Jésus crucifié n'est jamais qu'un ignorant; tout homme qui a cette science incomparable est assez savant pour devenir l'ami de Dieu et gagner le ciel.

Quelle science donc! si elle venait dans notre esprit, dans notre cœur! Désirons-la, demandons-la!

III.

La science de Jésus crucifié porte des fruits excellents; elle les porte vite, elle les porte dans une mesure qui suffit à tout : *Cito et sufficienter docti essemus!*

Elle délivre notre esprit de l'ignorance; elle délivre notre cœur des cupidités; elle renouvelle l'homme intérieur et le façonne comme par une seconde création à l'image et à la ressemblance du Sauveur lui-même.

Cette ressemblance doit aller loin, si loin que saint Paul n'hésite point à dire qu'elle fait de nous des crucifiés; « *Christo confixus sum cruci*; je suis cloué à la croix avec Jésus-Christ. » (*Gal.* II, 19.)

Donnez-moi cette science, ô Jésus crucifié, crucifié pour nous, crucifié aujourd'hui Donnez-moi Seigneur, ne craignez pas; dépouillez-moi comme vous avez été dépouillé; clouez à votre croix mes mains et mes pieds; percez mon pauvre cœur du trait de votre d'amour; et si je n'ai pas l'honneur de mourir pour vous, accordez-moi le bonheur de ne vivre et de ne respirer que pour vous.

Le Samedi-Saint.

I.

Caro mea requiescet in spe. (Ps. xv.)

Adorons Jésus dans son tombeau. Après tant de souffrances, il a enfin trouvé quelque repos. Son corps demeurant le temple de sa divinité est endormi dans son tombeau. Il y est enveloppé de linges blancs, noyé pour ainsi dire dans les parfums que lui ont offerts ses amis. Le tombeau lui-même est tout neuf, nul n'y avait été mis avant lui, et nul n'y reposera après lui. Le tombeau est situé dans un jardin, et en cette saison, il est tout embaumé du parfum des fleurs. « *Lectulus noster floridus*, notre lit est tout en fleurs, disait l'Epouse. (*Cant.* I, 15). *Ego dormio*, dit l'Epouse. » (*Cant.* v, 2.) Dormez, Seigneur Jésus, dormez en votre tombeau, dormez en l'Eucharistie, dormez aussi dans mon cœur.

II.

Le tombeau de Notre-Seigneur a été comparé à bon droit par les Pères au sein de la Sainte Vierge, au sein même du Père qui est dans les cieux : *Unigenitus qui est in sinu Patris.* (Joan. I, 18).

Le sein du Père est vierge, le sein de Marie est vierge, le tombeau du Sauveur est vierge. Au sein du Père, Jésus naît à sa vie divine : au sein de Marie, il naît à sa vie mortelle ; au sein du tombeau, il va bientôt naître à la vie immortelle.

Et en attendant l'heure bénie de cette naissance nouvelle, Jésus se repose en assurance : *Caro mea requiescet in spe.*

Et pendant que son corps repose ainsi, sa sainte âme est allée porter les joies du Paradis aux saints qui étaient aux limbes. *Ut et mortuorum et vivorum dominetur.* (Rom. XIV. 9).

III.

Les mystères de Notre-Seigneur ont tous dans les chrétiens une opération spéciale qui porte en nous la ressemblance du Sauveur. « Vous êtes des morts, dit saint Paul aux Colossiens, et votre vie est cachée en Dieu avec JESUS-CHRIST ; *mortui estis et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*» (Col. III, 3). Le même saint Paul écrivant aux Romains nous enseigne que c'est par le baptême que nous entrons en participation du mystère de la sépulture de Notre-Seigneur. « *Consepulti sumus cum illo per baptismum.* » (Rom. VI, 4).

Les Religieux ont cet avantage que, leur profession étant pour eux un second baptême, ils entrent plus complètement dans la participation au mystère de la sépulture de Notre-Seigneur. Le monastère est pour eux comme un tombeau ; ils y sont morts au monde et au péché, mais ils doivent y être vivants pour Dieu : *Ita et vos, existimate vos mortuos quidem esse peccato, viventes autem Deo, in Christo* JESU *Domino nostro.* (Rom. VI, 11).

Seigneur JÉSUS, prenez-nous ainsi avec vous, afin que nous vous suivions, et dans la mort, et dans la sépulture, et dans la résurrection : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (Rom. VI, 4).

Pâques

I.

Au sein du Père, JÉSUS naît une fois qui dure toujours, et par cette naissance, il est Dieu immortel ; au sein de Marie, JÉSUS est né une fois pour toujours, et par cette naissance, il fut un homme mortel ; au sein du tombeau, JÉSUS naît aujourd'hui, une fois pour toujours, et par cette naissance, il est homme immortel.

Le Père est vierge, Marie est vierge, le tombeau de JÉSUS est vierge.

O splendeur des naissances de JÉSUS ! O Dieu, né de Dieu, lumière de lumière ! O Dieu fait homme né de Marie ! O Dieu Sauveur, mort sur la croix, et aujourd'hui né du tombeau pour ne plus mourir !

La première naissance de JÉSUS a pour son temps l'éternité, et elle est pour nous la source de la gloire ; la seconde a pour son temps la nuit de Noël, et elle nous apporte la grâce ; la troisième a pour son temps une aurore de printemps, et elle nous ouvre le passage de la grâce à la gloire.

Adorons ces splendides mystères ; adorons JÉSUS naissant du Père, naissant de Marie, et renaissant aujourd'hui victorieux de la mort.

II.

Les Juifs faisaient la Pâques en mangeant l'agneau. Il devait être sans tache, mâle et né dans l'année. Par là, il figurait le vrai Agneau, celui qui ôte les péchés du monde. Il devait être mangé tout entier, la tête, les pieds et les

intestins, comme le reste du corps, pour nous enseigner la foi à tous les mystères de Notre-Seigneur ; mystères de sa divinité figurés par sa tête; mystères de son incarnation figurés par la chair ; mystères de son humanité figurés par les pieds et les intestins. Il devait être mangé avec des herbes amères, pour nous apprendre la nécessité de la pénitence sans laquelle on ne saurait manger avec fruit le véritable Agneau de Dieu qui est JÉSUS dans l'Eucharistie.

Mais l'agneau mangé par les Israëlites était mort ; et tout ce culte figuratif est maintenant mort. *Vetera transierunt, ecce facta sunt omnia nova.* (II Cor. v, 17). Les ténèbres, les ombres de l'ancienne loi ont passé; la résurrection de Notre-Seigneur a fait luire sur nous une lumière qui sera sans déclin : *Tenebræ transierunt, et verum lumen jam lucet.* (I Joan. II, 8).

III.

Les Juifs faisaient la Pâque avec un agneau mort ; nous, chrétiens, nous faisons la Pâque avec l'Agneau vivant. Il a été immolé, oui ; il a été mort, oui ; mais aujourd'hui, il est vivant pour ne plus mourir. *Fui mortuus*, dit-il dans son Apocalypse, *et ecce sum vivens in sæcula sæculorum.* (Apoc. I, 18).

Nous l'adorons vivant et nous le mangeons vivant : en le mangeant, nous ne lui donnons pas la mort. Tout au contraire, c'est lui qui nous donne la vie. Maintenant il nous donne la vie de la grâce, et à son heure, il nous donnera la vie de la gloire.

O Agneau de Dieu, si riche de grâce et de gloire, donnant la vie au troupeau fidèle, le nourrissant de sa chair,

l'enivrant de son sang et le conduisant aux sources des eaux de la vie éternelle : *Agnus reget eos et deducet eos ad vitæ fontes aquarum*. (Apoc vii, 17).

Faisons donc la Pâque avec l'Agneau vivant : unissons-nous à lui avec foi, avec amour, et avec lui allons à la vie éternelle !

25 MARS.

L'Annonciation.

Ave Maria ! qu'il est doux de chanter l'Ave Maria au jour même où il fut apporté du ciel.

Saluons Marie ! Admirons, adorons ce que Dieu fait d'elle, en elle, pour nous.

Autour d'elle, tout est en mouvement. Il s'agit de la grande merveille. Dieu veut créer une Vierge Mère, une Mère de Dieu, un Homme-Dieu. Pour tant de merveilles, la Sainte Trinité tout entière se met à l'œuvre. Le Père qui veut donner son Fils, envoie d'abord son ange. L'ange parle, il instruit Marie. Elle écoute, elle s'enquiert, elle veut savoir. Elle sait, elle consent, elle se donne à la volonté de Dieu.

***

Le Saint-Esprit opère en elle, l'Homme-Dieu est conçu. Le voilà revêtu de notre chair, animé d'une âme semblable à nos âmes.

Comme Dieu il est grand ; comme homme, il s'est fait aussi petit que possible.

Et la Vierge porte en elle ce trésor et personne au monde ne le sait. Elle est seule à adorer Jésus dans son incarna-

tion ; elle est seule à l'aimer dans ce mystère, source de tous les mystères, abîme de toutes les grâces.

Unissons-nous à Marie pour adorer JÉSUS.

AVE MARIA.

3 MAI

L'Invention de la Sainte Croix.

Il y avait au milieu du Paradis terrestre l'arbre de vie : *Lignum vitæ in medio Paradisi*. (Gen. II, 9).

Notre-Seigneur, en sa divine Apocalypse, fait cette promesse au chrétien fidèle : « Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est au Paradis de mon Dieu : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ quod est in Paradisio Dei mei.* » (Apoc. II, 7). Et ici-bas, dans la sainte Eglise de Dieu, qui est aussi un paradis, nous avons un arbre de vie, c'est la sainte Croix de JÉSUS.



La croix, dit saint Léon, est la source de toutes les bénédictions, la cause de toutes les grâces : *Crux omnium fons benedictionum, omnium causa gratiarum*. La croix est pour nous l'arbre de la vie, parce qu'elle a porté JÉSUS. C'est par JÉSUS qu'elle nous est chère, c'est par JÉSUS qu'elle nous est salutaire. La croix est plantée à l'autel, c'est là que nous goûtons l'arbre de vie qu'elle a porté et qu'elle ne cesse de porter pour le salut de toutes les âmes.

Sainte Hélène a cherché la croix, et elle l'a trouvée. Elle l'a désirée parce qu'elle était la croix de JÉSUS. Elle l'a aimée à cause de JÉSUS, parce que JÉSUS l'avait portée,

parce qu'elle avait porté Jésus. O Jésus, qui avez porté la croix, donnez-nous de la porter avec vous. O Croix qui as porté Jésus, donne-nous Jésus, Jésus crucifié, Jésus notre victime, Jésus notre salut. *O crux ave, spes unica !*

24 Juin.

Saint Jean-Baptiste

Dieu a fait de grandes choses pour saint Jean-Baptiste. Il a envoyé l'archange Gabriel annoncer sa naissance ; il l'a fait naître d'une mère stérile et avancée en âge ; il lui a donné son nom qui signifie *Grâce de Dieu.* Le Fils de Dieu, à peine incarné, s'en fut le visiter, le sanctifier, le remplir du Saint-Esprit. Près de lui furent chantés les deux grands cantiques du Nouveau Testament : le *Magnificat* et le *Benedictus.* Sa naissance fut une cause de joie universelle ; sa retraite au désert, une préparation merveilleuse à sa grande mission ; et puis, quand l'heure de Dieu fut venue, il se révéla au monde comme le prédicateur de la pénitence, le précurseur du Messie. Il eut l'honneur de baptiser Jésus, d'entendre la voix du Père : « *Celui-ci est mon Fils bien-aimé* » ; et sa vie entière fut un grand témoignage au Sauveur du monde.

* * *

Saint Jean fut merveilleusement fidèle à la grâce dont il portait le nom. Il la suivit toujours et partout. Par elle, il fut moine dans son désert ; par elle, il devint le père des moines de son temps ; par elle, il fut le digne précurseur de Notre-Seigneur. Il fut prophète, il fut vierge, il fut

martyr ; il rendit à Notre-Seigneur le témoignage de la voix et le témoignage du sang. Il fut vraiment le digne ami de l'Époux, le plus grand des enfants des hommes ; aussi son nom est-il merveilleusement glorifié dans l'Eglise, comme sa sainte âme l'est au ciel.

La même grâce qui a appelé saint Jean nous a appelés, nous aussi, à la suite de Jésus. Lui sommes-nous fidèles ? Lui rendons-nous le témoignage qu'il attend de nous ?

29 Juin.

Saint Pierre.

Notre-Seigneur, en quittant la terre, y laissait deux choses qu'il aimait grandement : sa Mère et son Eglise.

Il laissa sa Mère à saint Jean, et son Eglise à saint Pierre.

Pour Marie, saint Jean fut un fils ; mais pour l'Eglise, saint Pierre fut un père, un pape, le premier des papes. Pour le rendre père, Notre-Seigneur le rendit aimant : « Pierre m'aimes-tu ? » Trois fois Notre-Seigneur lui pose cette question, demandant de lui trois actes d'amour avant de lui dire : « Sois le pasteur de mes agneaux, sois le pasteur de mes brebis. »

Pierre un jour avait eu peur, et la peur lui fit par trois fois renier le Souverain Pasteur.

Mais au prix de trois actes d'amour, il répara sa faute, et lui aussi devint pasteur de tout le troupeau.

* * *

Nous sommes de ce troupeau, Pierre nous aime ; car Notre-Seigneur qui, lui-même aime en Dieu, veut que ses

brebis soient aimées, et il ne les donne à garder qu'à celui dont il connaît le cœur, dont il a éprouvé l'amour.

Aimez-nous donc, ô saint Pierre, puisque JÉSUS nous aime, et veut que nous soyons aimés ; aimez-nous et gardez-nous dans l'unique bercail de l'unique sauveur JÉSUS.

30 JUIN.

Saint Paul.

Il y a en saint Paul deux choses admirables par dessus toutes : la première qu'il a été la conquête de la grâce de Dieu, la seconde qu'il en a été le prédicateur.

Saint Paul était juif, il était pharisien, il était jeune, et à ces divers titres, il était devenu un ardent persécuteur de l'Eglise naissante ; il étair tout de feu contre les chrétiens, il n'aspirait qu'à renverser la foi, qu'à faire mettre les fidèles en prison, pour les amener à renoncer à Notre-Seigneur. Il se portait à cette besogne de tout son cœur, et au moment même où il allait à Damas faire un grand coup, son chef-d'œuvre de persécuteur, il trouva sur son chemin le Sauveur lui-même qui lui apparut et lui cria : « Pourquoi me persécutes-tu ? — Il dit : Qui êtes-vous ? Le Sauveur répondit : Je suis JÉSUS que tu persécutes » Et le persécuteur fut converti, subitement et totalement changé. O puissance admirable de la divine grâce ! O sainte efficacité de la parole de JESUS !

Rendons grâces à JÉSUS de cette éclatante victoire ; supplions-le de nous dire aussi à nous : Je suis JÉSUS : *Salus tua ego sum*. (Ps. 34).

* * *

La conversion de saint Paul fut si complète, si parfaite, que de persécuteur de la foi, il devint non seulement chrétien, mais apôtre. Toute l'ardeur qu'il avait mise à persécuter la foi, il la mit à prêcher l'Evangile, et à donner à l'Eglise une multitude de fidèles de tout plus nombreuse que ceux qu'il aurait pu faire renoncer à Notre-Seigneur. Alors il entreprit ses immenses travaux apostoliques, parcourant une grande partie de l'Asie et de l'Europe pour faitre connaître Notre-Seigneur, et cette divine grâce dont il avait été la conquête et pour laquelle il travailla si vaillamment. Disons aussi qu'il y travailla très humblement, proclamant à la face de l'Eglise qu'il était le moindre des apôtres, qu'il n'était pas digne de porter le nom d'apôtre, parce qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu.

Rendons grâces à Notre-Seigneur de tout ce qu'il donna de zèle et d'humilité à saint Paul : prions-le de verser abondamment en nos âmes sa divine grâce pour nous faire embrasser et aimer la foi, embrasser et aimer la sainte humilité, sans laquelle un saint Paul lui-même n'aurait été rien devant Dieu, sans laquelle nous-mêmes ne serions rien non plus devant son adorable majesté.

PREMIER JUILLET.

Le Précieux Sang.

Nous avons fêté le Saint-Sacrement et le Cœur de JÉSUS ; voici maintenant son Précieux Sang ; c'est comme le fruit de son cœur. Le sang de JÉSUS a été au service de son

cœur et de son amour ; aussi Jésus qui nous a tant aimés, a-t-il voulu nous donner son sang. Aimer jusqu'à donner son sang, c'est aimer à toute extrémité et c'est ainsi que Jésus nous a aimés. *In finem dilexit* (Joan. XIII, 1). Sans effusion de sang, dit saint Paul, il n'y a point de pardon : *Sine sanguinis effusione, non fit remissio.* (Heb. IX, 22). C'était la règle avant Notre-Seigneur, ce fut la règle pour Notre-Seigneur. Il demanda le pardon de nos péchés, Dieu lui demanda son sang, et il le donna généreusement et totalement ; la première goutte au jour de la circoncision, la masse sur la croix, la dernière goutte à l'ouverture de son côté.

O douce et généreuse victime, béni soit le sang que vous avez versé pour nous, versé sur nous, versé en nous !

***

Les Juifs aveuglés criaient jadis : « Que son sang retombe sur nous » ; cela voulait dire : « Nous prenons la responsabilité de sa mort, faites-le mourir. » Et son sang fut versé, et il mourut pour tous. Nous qu'il a rachetés si heureusement, nous demandons aussi que son sang retombe sur nous, mais pour nous purifier, nous réconcilier à Dieu, nous communiquer sa vie divine, son divin amour.

Bienheureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau ! C'est écrit dans la divine Apocalypse. (XXII, 14). Allons avec empressement à ce bain salutaire. Quand saint Pierre sut qu'il devait obéir à Jésus qui voulait lui laver les pieds, il s'écria : « Seigneur, pas rien que les pieds, mais les mains et la tête. » (*Joan.*XIII. 9). Disons de même à Jésus de blanchir en son sang et nos robes, et nos pieds, nos affections ; et nos mains, nos œuvres ; et nos

têtes, nos pensées; et nos cœurs, notre amour. Heureux serons-nous si nous sommes ainsi tous blanchis dans le sang de JÉSUS.

2 JUILLET.

La Visitation.

Le mystère de la Visitation est un mystère tout de paix, de grâce et d'effusion du Saint-Esprit. C'est la première manifestation du Verbe incarné. Il commence ses grandes œuvres, son commencement est un coup de maître. Voyez plutôt : Il refoule le péché originel en Jean-Baptiste, il verse en lui l'esprit de prophétie, il le ravit en la joie de voir son Sauveur en notre chair.

Et puis, que de merveilles après la sanctification de Jean-Baptiste ! Elisabeth est remplie du Saint-Esprit ; dans la lumière divine, elle voit à la fois *son Seigneur et la mère de son Seigneur*. Elle admire, elle chante le Verbe qui s'est fait chair, la Vierge mère de Dieu, la joie de son enfant, et aussi son propre bonheur.

Enfin dans ce grand et beau jour retentit, pour la première fois, le MAGNIFICAT, cantique plein de lumière, de joie, d'actions de grâces, cantique que nous répétons tous les jours avec l'Eglise, comme pour nous apprendre que le mystère de la Visitation ne finit pas dans l'Eglise.

A cètte fête, se rattache aussi le BENEDICTUS de saint Zacharie ; tous les jours aussi nous le redisons après lui, en sorte que le matin et le soir nous travaillons à la continuation de ce mystère si doux, plein de grâce et de vérité, plein de lumière et d'amour.

*
* *

Le Verbe de Dieu qui demeure au sein du Père ne cesse de venir à nous comme Fils de Dieu, comme Fils de Marie, comme Dieu et comme homme ; et venant à nous, il opère le mystère de notre salut, il fait son œuvre qui est de glorifier son Père, de manifester sa mère, d'éclairer les âmes, de les embraser d'amour.

Il vient par sa grâce, par la lumière de la foi ; il est le soleil des âmes, il se lève d'en haut, il a son aurore et son midi, mais pas de déclin, pas de coucher, sans cesse il éclaire, sans cesse il verse des flots de lumière et d'amour.

Il vient par l'Eucharistie et la communion. Oh ! alors, quelle Visitation il fait à nos âmes ! Il nous donne plus qu'il n'a donné à la maison de Zacharie. Qui donc alors ne répéterait les paroles de sainte Elisabeth : *Unde hoc mihi ?* Une telle visite ! Une telle visite à moi, pour moi, en moi, au plus intime de moi ! *Unde hoc mihi !*

Qui donc après cela ne chanterait BENEDICTUS et MAGNIFICAT et *Diligam te Domine !*

22 JUILLET.

Sainte Madeleine.

Quand je pense à sainte Madeleine, disait saint Grégoire-le-Grand, les larmes me viennent mieux que les paroles. Il n'est, en effet, rien de si touchant que la conversion de sainte Madeleine, parce que Notre-Seigneur la combla de sa miséricorde, et versa en elle une grâce abondante et surabondante. *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia.* (Rom. v, 20).

Notre-Seigneur voit son âme, il la regarde, il l'aime, il l'attire, il la reçoit, il la défend en face des pharisiens, ses accusateurs. Lui, son juge, il devient son avocat ! il aime Madeleine, elle aime son Sauveur. Dans ses larmes elle a lavé son péché ; il n'existe plus, et Jésus ne voit plus en elle que la grâce dont il l'a embellie. Oh ! que les miséricordes de Dieu sont admirables et comme il est vrai que Jésus est l'ami des pécheurs ! Oh ! adorable ami de Madeleine, soyez aussi l'ami de nos âmes.

***

Madeleine avait beaucoup reçu de Notre-Seigneur ; elle lui rendit beaucoup. Elle a aimé, dit Notre-Seigneur, elle a aimé beaucoup, ajoute-t-il. C'est là son mérite devant Dieu. L'amour dont elle a aimé, c'était l'amour pénitent, une des plus belles créations de la grâce. Le caractère le plus admirable de cet amour, c'est qu'il est un amour vengeur : il venge les droits de Dieu, et trouve là un stimulant des plus pressants. Il lui faut aimer parce que Dieu est aimable. Il lui faut aimer parce qu'il fut un temps où il n'aimait pas ; ce temps est à regagner, à effacer, à faire oublier à Dieu. Dieu peut-il oublier ? L'amour de Madeleine a cette puissance de faire oublier, et Dieu oublie. N'est-ce point la prière de notre psaume : *Domine, ne memineris iniquitatum nostrarum*. (Ps. LXXVIII).

O Dieu de toute grâce et de toute miséricorde, si nous n'avons point à vous offrir l'amour innocent, faites-nous aimer de l'amour pénitent. Vengez-vous ainsi, Seigneur, et animez-nous puissamment de cet amour vengeur allumé par vous au cœur de sainte Madeleine.

26 JUILLET.

Sainte Anne.

Les Saints Pères nous apprennent que saint Matthieu fait le plus grand éloge de la Sainte Vierge quand il dit : *Marie de laquelle est né* JÉSUS. (1, 16).

Nous ferons un éloge de sainte Anne en disant : Sainte Anne de laquelle est née Marie. On reconnaît l'arbre à son fruit, et qui dit la mère de Marie dit une femme unique, incomparable ; unique comme son unique fille, incomparable comme son unique fruit. De toutes les femmes, Anne est la seule qui ait mis au monde une enfant conçue sans péché, et bien que le privilège soit tout pour Marie, il n'en rejaillit pas moins sur sa mère. Donc, bénissons Dieu qui a créé sainte Anne pour être la mère de la mère de son Fils : *Ut sit mater Matris — Nati Dei Patris !*

* * *

C'est à cause de JÉSUS que Dieu a sanctifié Marie, et à cause de Marie qu'il a sanctifié sainte Anne. Marie hérite de son Fils, sainte Anne hérite de sa fille. A cause d'elle, elle a reçu bien des grâces, et comme Marie est mère de JÉSUS, sainte Anne est grand'mère de JÉSUS. L'Eglise grecque lui donne pour cela des louanges magnifiques et l'appelle la grand'mère de Dieu. Puis, comme Marie est mère vis-à-vis de nous, sainte Anne est également mère de tous les enfants de Marie. Qui ne sait que les grand'mères croient souvent que c'est pour elles un devoir de *gâter* les enfant? L'office de sainte Anne envers nous sera tout au contraire

de nous rendre meilleurs. Prions-la à cette fin et avec une affection filiale.

15 AOUT.

L'Assomption.

Quelle fut la vie de la Très Sainte Vierge depuis la Pentecôte jusqu'à sa mort? Un secret de Dieu. Rien, rien absolument n'en est venu jusqu'à nous. La Sainte Vierge est demeurée sur la terre vingt ans environ, et Dieu s'est réservé la connaissance de ces années si précieuses.

La Sainte Vierge, durant ce temps, a été pour l'Eglise naissante une mère pleine de tendresse ; pour les apôtres, une reine ; pour tous les fidèles un refuge, une consolatrice, un secours de tous les jours et de tous les instants.

La Très Sainte Vierge est morte, elle fut mise en terre, elle fut ressuscitée de Dieu et exaltée au plus haut des cieux. Et tout cela, comme la vie de la Sainte Vierge, se passa dans le secret de Dieu. Jamais, sur la terre, il n'y eut une âme plus grande que la Mère de Dieu, jamais non plus une âme qui ait été si cachée, si inconnue, si oubliée, si perdue.

Mais, au jour de son Assomption, Dieu la retrouve, l'appelle à lui, la glorifie dans le ciel, et la fait glorifier sur la terre.

* * *

Marie est au ciel et nous sur la terre. D'ici, nous la prions; de là, elle nous aime. Oh ! si elle voulait, du haut du ciel, nous regarder, du haut du ciel nous visiter, du haut

du ciel revoir un peu la terre ! *Revertere, revertere, ut intueamur te.*

Qui ne voudrait voir la Sainte Vierge ? Et pourtant, j'aimerais mieux être vu par elle que la voir moi-même. Du haut du ciel, ô mère de Dieu, me voyez-vous ? Voyez-vous mon âme ? Et si vous la voyez, qu'en dites-vous ? Qu'en pensez-vous ? Que lui souhaitez-vous ? Que demandez-vous pour elle à Jésus ?

O mère, vous voyez mon âme, vous voyez le défaut qu'il faut corriger, la plaie qu'il faut guérir, la vertu qu'il faut acquérir. Aidez-moi, mère bien-aimée ; vous serez plus aimée encore si vous travaillez à me rendre meilleur.

Je remets donc mon âme en vos bénites mains. Elles ont porté Jésus : qu'elles portent aussi mon âme que vous savez être à Jésus.

Portez-la, gardez-la, et gardez-la si bien que vous la meniez avec vous au ciel.

21 AOUT.

Notre bienheureux Père Bernard.

Une des merveilles de la grâce en saint Benoît, c'est de l'avoir fait Père des moines, mais d'une manière si excellente que le miracle de sa paternité se renouvela dans la suite des siècles, chaque fois qu'il plut à Dieu de faire surgir une branche nouvelle en la famille monastique. Ainsi arriva-t-il à saint Odon à Cluny, à saint Romuald à Camaldoli, à saint Robert à Citeaux, à saint Jean-Gualbert à Vallombreuse, et à notre bienheureux Père à Mont-Olivet.

Admirons ici les richesses de la grâce et en saint Benoît, le Père des Pères, et en le bienheureux Bernard, le Père de notre Congrégation olivétaine.

Prions et demandons à Dieu que la grâce qui a fait naître les Pères et les enfants nous fasse vivre d'une manière digne et de notre vocation et de nos Pères.

* * *

Chaque famille monastique a sa grâce spéciale, sa place à part, son rang dans l'Eglise militante. Notre Congrégation olivétaine a reçu de Dieu cette spéciale bénédiction d'être spécialement l'œuvre de la Sainte Vierge.

Le bienheureux Bernard ne songeait qu'à sauver son âme, il ne songeait point à fonder une congrégation monastique. Il y fut amené par la main de Dieu sans qu'il s'en doutât, par l'ordre du Souverain-Pontife qu'il n'avait point sollicité, mais plus décidément encore par la voix, la main, le cœur même de la Sainte Vierge qui lui prescrivit et le nom, et l'habit qu'il devait porter.

Aujourd'hui, rendons grâces à Dieu et à la Sainte Vierge, et à notre bienheureux Père. Rendons grâces de deux choses : de ce que la Congrégation a été créée et de ce que nous avons été appelés à y prendre place.

C'est la main de Dieu qui a fait cela.

A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris. (Ps. CXVII, 23.)

8 SEPTEMBRE

La Nativité de la Sainte Vierge.

La naissance de Marie fut une de ces grandes œuvres de Dieu qui s'accomplissent dans le silence. L'homme, sou-

vent, cherche à montrer ses œuvres ; Dieu, le plus souvent, tient cachées ses plus grandes merveilles. Il en est l'auteur et le témoin : cela lui suffit.

Or, aujourd'hui en la naissance de Marie, Dieu voyait, pour la première fois, une naissance pure et sans tache. Toutes les générations, depuis l'origine du monde, avaient porté la souillure du péché d'Adam ; mais aujourd'hui, dans la maison de saint Joachim et de sainte Anne, Dieu fait naître une enfant tout immaculée.

*
* *

Toute petite enfant, elle est grande parce qu'elle est victorieuse du péché. Elle est plus grande encore à cause des grands desseins de Dieu sur elle. Dieu prépare en elle une Mère de Dieu et celle que nous aimons à contempler entre les bras de sa pieuse mère sainte Anne sera un jour élevée dans le ciel au-dessus des hommes et des anges.

Unissons-nous à la sainte joie d'Anne et de Joachim. Réjouissons-nous avec l'Eglise entière et avec Marie elle-même. Supplions-la de nous obtenir de Dieu la grâce d'être séparés du péché.

LE 15 SEPTEMBRE

Les Sept Douleurs de la Sainte Vierge

Nous comprenons facilement la douleur jointe à la faute, parce qu'alors la douleur est une expiation ou un châtiment ; mais nous avons plus de peine à comprendre la douleur accompagnant l'innocence. Il y a là un mystère qui ne s'explique que par un autre mystère ; celui de la Rédemption de Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur, le Saint, l'Innocent, l'Agneau de Dieu, voulut porter les péchés du monde et il souffrit. Toute sa vie, dit l'Imitation, ne fut que croix et martyre, et enfin il mourut sur la croix. Par ses souffrances et par sa mort, il nous mérita la rémission de nos péchés. et nous rendit méritoires les souffrances de cette vie.

Unie à lui, la Très Sainte Vierge entra en participation de sa grâce, ce qui la rendit tout innocente et tout immaculée. Elle entra ainsi en participation de ses souffrances et de sa passion, ce qui mit le comble à ses mérites devant Dieu, à sa beauté plus qu'angélique, et aussi aux titres qu'elle possède à notre amour et à notre reconnaissance.

L'Imitation nous dit que dans l'amour on ne vit pas sans douleur. *Sine dolore non vivitur in amore.* C'est que l'amour ici-bas, a la mission de réparer l'offense de Dieu, d'expier le péché, d'en faire pénitence. C'est en Notre-Seigneur qu'il y a eu le plus grand amour, c'est en lui qu'il y a eu le plus de douleur. Mais après lui, la palme de l'amour, est à la Très Sainte Vierge, c'est pourquoi elle a bu plus largement au calice de la douleur.

* * *

Considérons, en particulier, les douleurs de la Très Sainte Vierge. Elles ont commencé peu après l'Incarnation de Notre-Seigneur, et toujours elles sont allées en grandissant jusqu'à l'instant suprême de la mort de JÉSUS. Mais durant toutes ces années combien de fois elle a senti le glaive de douleur que lui avait annoncé saint Siméon ! Combien de fois son âme fut transpercée et son cœur

martyrisé ! On compte sept douleurs de la Sainte Vierge, mais qu'il serait facile de compter septante fois sept fois les coups réitérés du glaive dont elle fut blessée !

Abraham notre père avait levé la main pour frapper Isaac, mais un ange de Dieu l'arrêta : Isaac fut épargné. Dieu n'épargna pas son Flis unique, dit saint Paul : *Proprio filio suo non pepercit.* (Rom. VIII, 32). Il n'épargna pas non plus Marie, sa sainte Mère. O mystère de la justice de Dieu, que vous êtes digne d'adoration ! O mystère de douleur en JÉSUS et Marie, que vous êtes digne d'admiration ! O glaive du Seigneur, que vous êtes adorable et admirable ! O passion de JÉSUS, combien vous êtes salutaire ! O douleurs de Marie, combien vous êtes chères à Dieu, chères à nos âmes ! Obtenez-nous la contrition du cœur, obtenez-nous la sainte humilité, obtenez-nous de vous aimer et d'aimer avec vous JÉSUS et dans le temps et dans l'éternité.

LE 5 OCTOBRE.

Saint Placide.

Saint Benoît renonce au monde, il est imité par sa sœur sainte Scholastique. L'âme du frère appelait l'âme de la sœur et l'âme de la sœur se fondit en l'âme du frère, afin de suivre la même voie des renoncements au monde et de la fidélité à Notre-Seigneur.

Saint Placide nous présente un modèle semblable. Après avoir renoncé au monde, il rencontre l'occasion du martyre, il la saisit avec empressement, et fidèle à Dieu toujours, il lui fait, avec un humble amour, le sacrifice de sa

vie. Sa sœur, sainte Flavie, le suit dans la carrière du martyre, et fidèle à Jésus, elle aime mieux perdre la vie, que de perdre l'amour de Jésus.

Dans saint Benoît et sainte Scholastique, comme dans saint Placide et sainte Flavie, nous voyons l'affection fraternelle unir les âmes et les tenir si bien unies et entre elles et avec Dieu, que rien ne peut les séparer. C'est le triomphe de la grâce divine, qui élève et fortifie la nature, et la place, en quelque sorte, au-dessus d'elle-même, dans les hautes régions de la foi et de la fidélité à Dieu.

Mon Dieu, combien belles sont les œuvres de votre grâce, et combien nous sont chers ces saints qu'elle a élevés si haut pour être à la fois nos modèles et nos intercesseurs !

* * *

Nous sommes appelés à suivre les saints dans le chemin du ciel, et notre vocation nous oblige à les imiter.

Les moyens ne nous manquent pas pour marcher sur leurs traces : que sont nos vœux, sinon des renoncements ?

Et, pour être fidèles à nos vœux, il nous faut tous les jours pratiquer des renoncements. Nous n'avons point à renoncer aux grandeurs de ce monde, comme saint Benoît et sainte Scholastique : nous n'avons point à renoncer à la vie comme saint Placide et sainte Flavie ; mais nous avons à renoncer à nous-mêmes et à tout ce qui est de nous-mêmes : pensées, désirs, volontés, préférences et tant d'autres choses : il nous faut renoncer à tout, et tous les jours, et à tous les instants, comme dit l'Imitation.

N'hésitons pas : nous avons tout à gagner ; ce que Dieu

nous donnera vaut tout de mieux que ce que nous avons ; laissons donc le moins pour avoir le plus : renonçons-nous nous-mêmes pour avoir Dieu.

Pars mea Dominus, dixit anima mea. (Jerem. *Thren.* III, 24). Mon âme l'a dit, et ne s'en dédira pas : mon partage, c'est le Seigneur.

LE 23 OCTOBRE

Notre-Dame de la Sainte-Espérance.

La Très Sainte Vierge, Mère de Dieu, si grande dans les cieux, si grande dans l'Eglise, si riche de sanctuaires élevés en son honneur depuis les temps les plus reculés, était à peu près inconnue à Mesnil-Saint-Loup, il y a fort peu d'années.

Un jour, cependant, elle a tourné son cœur vers cette pauvre paroisse, et dans son cœur, elle s'est dit : J'y serai Mère de la Sainte-Espérance.

Et peu après, le Souverain-Pontife Pie IX, disait : Oui, Notre-Dame de la Sainte-Espérance.

Et quand ces choses furent dites aux fidèles le 15 août 1852, tout pleura dans l'église, et la prière : Notre-Dame de la Sainte-Espérance, commença.

Et nous sommes ici, et nous voyons cela, nous avons vu surgir l'église et nos deux monastères. Disons donc avec la plus grande reconnaissance : *Magna opera Domini*. Grandes sont les œuvres du Seigneur !

* * *

Ego Mater Sanctæ Spei ! Moi la Mère de la Sainte-Espérance !

Moi, c'est la Très Sainte Vierge qui nous parle. Moi, nous dit-elle. Et elle ajoute la Mère.

Quelle douceur en son dire !

Moi, quel honneur elle nous fait de nous dire ce seul mot ! mais quelle douceur, quand elle ajoute : La Mère. Moi la Mère. *Ego Mater.*

Souvent nous le disons : *Monstra te esse matrem ;* elle nous répond aujourd'hui, et nous dit : Me voici, et me voici mère. *Ego mater.*

Nous le savions, elle est la mère de Notre-Seigneur, et notre mère à tous ; mais elle devient pour nous mère encore une fois, et elle nous donne la Sainte-Espérance.

Ce nom-là console les pécheurs, ranime les courages, fortifie les âmes, réjouit les cœurs, ouvre le trésor des grâces, nous mène à JÉSUS, nous ouvre le Paradis.

Oh ! bénie soit celle qui a dit : Moi ! bénie soit celle qui a dit : Moi la Mère ! bénie soit celle qui a dit : Moi la Mère de la Sainte-Espérance, *Ego Mater Sanctæ Spei !*

LE PREMIER NOVEMBRE.

La Toussaint.

L'Eglise de la terre élève aujourd'hui ses regards et ses pensées vers l'Eglise du ciel.

Les fidèles de la terre veulent s'édifier, se consoler, se fortifier par la vue, la société, la charité des saints du ciel.

Les saints, le ciel ; le Dieu du ciel, le Dieu des saints ; que tout cela est grand, que tout cela est consolant, fortifiant !

Les saints aiment Dieu et ils nous aiment. Dieu qu'ils aiment leur commande de nous aimer. Doux commandement, sainte obéissance !

Nous sommes aimés de Dieu, aimés des amis de Dieu. Aimons-les donc, et de tout cœur souhaitons de leur être réunis. Ils nous appellent, ils nous attendent. Appelons-les à notre secours : *Omnes sancti et sanctæ Dei, intercedite pro nobis.*



Tous les saints sont chers à Dieu, et pour cela tous les saints nous sont chers. Et pourtant, il en est parmi eux que Dieu lui-même nous commande d'aimer d'un amour plus tendre. ce sont les saints moines, et parmi eux notre Père saint Benoît, le père d'un fort grand nombre de saints.

Parmi eux, nous distinguons les saints de notre famille olivétaine : ceux que l'Eglise a canonisés, le B. Bernard et sainte Françoise, et ceux que Dieu seul a canonisés et qui sont de beaucoup plus nombreux.

C'est donc ainsi que nous faisons la fête, véritablement en famille, et là, nous sommes bien, parce que nous sommes aimés.

Prions donc ces chers saints, nos pères et nos frères et nos sœurs, de nous tendre la main et de nous conduire heureusement jusqu'au ciel. *Omnes sancti et sanctæ Dei intercedite pro nobis.*

LE 2 NOVEMBRE.

Les Trépassés.

Hier, l'Eglise regardait en haut, et fêtait les saints; aujourd'hui elle regarde en bas, et souhaiterait volontiers la fête aux saints du purgatoire.

Si elle pouvait les consoler, les soulager, les délivrer, quelle fête et pour les saints et pour l'Eglise entière !



Allons en esprit dans ces régions où la lumière manque, où le repos n'est pas, où la paix n'est pas.

Que de souffrances ! que de douleurs ! que de regrets ! Là, il faut faire une pénitence rigoureuse ! Là, tout est puni ! Là, rien n'est oublié, pas même une parole inutile.

O justice de Dieu !

Et pourtant, là, tout est soumis à Dieu, rien ne se révolte, rien ne murmure, et tout souffre, et tout attend le soulagement, la lumière, le repos, la paix !

O saintes âmes du purgatoire, qui êtes aimées de Dieu, qui aimez Dieu, qui adorez avec tant d'amour la main qui vous frappe, Dieu vous donne repos, lumière et paix !

LE 13 NOVEMBRE.

Les Saints Moines.

Dieu qui est Père a créé saint Benoît pour le rendre Père. Il lui a donné la famille la plus nombreuse, la plus belle,

la plus sainte qui ait jamais été. La fécondité si merveilleuse du grand patriarche a été le fruit de sa chasteté incomparable.

En fêtant aujourd'hui les enfants de saint Benoît, nous devons rendre grâces à Dieu de tout ce qu'il a donné au Père et aux enfants, le remercier de ce qu'il a appelé à la vie monastique et sanctifié tous ces doux et paisibles habitants du cloître et de la solitude.

* * *

Nos saints Pères les moines avaient notre nature et nos faiblesses ; ils ont reçu de Dieu une vocation qui est la nôtre, ils ont vécu d'une règle qui est notre règle, chanté les psaumes que nous chantons ; et puisque nous sommes ainsi dans la voie qu'ils ont suivie, apprenons à leur exemple à vivre ici-bas pour Dieu seul ; ayons comme eux le cœur et l'esprit en haut ; sortons de ce monde et surtout de nous-mêmes, afin d'être avec eux, afin d'être comme eux les héritiers du ciel, et la continuation ici-bas de cette famille incomparablement chère à Dieu dont saint Benoît est le père et dont nous sommes les rejetons.

Avete solitudinis,
Claustrique mites incolæ !

LE 17 NOVEMBRE.

Sainte Gertrude.

Nous fêtons sainte Gertrude. Dieu l'a prévenue de tant de bénédictions qu'à l'âge de cinq ans Notre-Seigneur l'appela à être son épouse. Le monde l'eût appelée une enfant.

Elle se donna donc à Notre-Seigneur, il fut son premier et son unique amour.

Elle se donna à Notre-Seigneur et Notre-Seigneur se donna à elle. De chaque côté, c'était une donation entière, pleine de confiance, d'abandon, d'amour et par suite de joie.

***

Joie pour Notre-Seigneur, joie pour sainte Gertrude.

Pour sainte Gertrude, le paradis semblait commencé sur la terre. Notre-Seigneur la visitait, lui parlait, l'embrassait, se reposait sur son cœur et il était bien.

De son côté, Gertrude se reposait sur le cœur de Notre-Seigneur et elle était bien.

Notre-Seigneur fit plus : Il plaça son cœur en la poitrine de Gertrude et le cœur de Gertrude en sa divine poitrine. Alors elle pouvait dire à la lettre les brûlantes paroles de saint Paul : « Je vis, mais non ; ce n'est plus moi, c'est JÉSUS-CHRIST qui vit en moi. » (*Galat.* II, 20.)

Adorable Epoux, JÉSUS, qui venez aussi en nous par la sainte communion, vivez en nous et faites-nous vivre en vous. Vivez en nous, et faites-y mourir tout ce qui n'est pas de votre grâce ; faites-nous vivre en vous et que ce soit pour toujours. Ainsi soit-il.

LE 21 NOVEMBRE

La Présentation de le Sainte Vierge.

Le psaume *Eructavit*, tout resplendissant de la beauté de l'Epoux et des grâces de l'Epouse, reçoit en la fête de ce jour une de ses applications les plus heureuses.

Il dit: « Ecoute, ma fille, et vois, et oublie ton peuple et la maison de ton père, parce que le roi est épris de ta beauté. »

Ceci s'accomplit à la lettre quand, au jour de sa Présentation, la Très Sainte Vierge, fille du Père céleste, docile à la voix du Saint-Esprit, quitta la maison de saint Joachim et sainte Anne pour venir habiter en la maison même de Dieu à Jérusalem.

Quel gracieux pèlerinage, quelle belle offrande au Seigneur, quelle douce colombe, quelle chère petite brebis venait s'abriter près des saints autels.

Là, à l'école du Saint-Esprit, elle apprenait à devenir mère du Sauveur, et elle ne s'en doutait point; mais Dieu savait, et du haut du ciel il versait en elle ces trésors de vertu qui préparaient l'Incarnation de Notre-Seigneur. Elle croissait en âge et en grâce, en pureté, en humilité, en charité.

Qu'elle est donc belle, Marie petite enfant ! Qu'elle est digne d'être admirée, et aimée, et surtout imitée.

* * *

Le divin psaume, à ces prophéties sur la Reine, oubliant son peuple et la maison de son Père, ajoute ce trait qui nous regarde : « A sa suite, des vierges seront amenées au Roi; elles seront amenées dans la joie et dans l'allégresse. » (15, 16.)

Qu'il nous est doux de marcher à la suite de Marie et d'aller avec elle en la maison de Dieu servir le Roi des cieux, servir l'Epoux dont elle est devenue la mère, après avoir été son humble servante!

Il nous est bon d'être ici, disait saint Pierre. Nous pouvons emprunter ces paroles, et nous aussi dire et redire : Il nous est bon d'être ici. Il ne savait pas ce qu'il disait, remarque l'évangéliste. Nous, plus heureux, nous savons ce que nous disons : Il nous est bon d'être ici.

Goûtons notre bonheur et disons encore avec le psalmiste : « Pour moi, comme un olivier fertile en la maison de Dieu, j'espère à tout jamais en la miséricorde de Dieu. A tout jamais, je vous louerai, Seigneur, parce que vous avez fait cela. » (*Ps.* LI.)

Douce Vierge Marie petite enfant, bénissez aujourd'hui vos serviteurs et servantes d'une bénédiction qui nous fasse humbles et petits, priants et aimants, pour l'amour de celui que vous aimez, votre JÉSUS, notre JÉSUS.

LE 8 DÉCEMBRE.

L'Immaculée-Conception.

Le péché est entré dans le monde et a atteint dans son universalité la descendance d'Adam. Dieu sera-t-il donc vaincu par le péché ? Son œuvre sera-t-elle absolument perdue ?

Dieu ne l'a point permis ainsi et il a voulu que la victoire de Satan eût des bornes. Il dressa contre lui une barrière infranchissable, et sauva de la contagion la Très Sainte Vierge.

Ève était encore vierge quand elle écouta le serpent. A cette vierge folle, Dieu voulut opposer une vierge sage, ce fut Marie.

* * *

Dieu fit en Marie de grandes choses : il la sauva du mal, et la combla de grâces. En la sauvant du mal, il fit comprendre à Satan que sa victoire ne serait pas complète ; en la comblant de grâces, il préparait une digne mère à Notre-Seigneur.

Grâces et gloire à Dieu qui a fait cela !

Réjouissez-vous, Seigneur JÉSUS, d'avoir une telle Mère.

Et nous, enfants de Dieu par notre baptême, enfants de Marie par la même grâce, comprenons qu'avec une telle Mère et un tel Père, il nous faut sortir du péché.

Notre Père qui êtes aux cieux, délivrez-nous du mal.

Et vous, notre Mère, ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.



LA PASSION MÉDITÉE PENDANT LA SAINTE MESSE

I.

A LA VENUE DU PRÊTRE A L'AUTEL.

Considération. — JÉSUS va au Jardin des Olives, pour se préparer par la prière à son grand sacrifice sur la Croix. Il se prosterne, il prie, il pleure.

Affections. — JÉSUS, mon Dieu, mon Sauveur, je m'unis à votre prière, je m'associe à votre sacrifice, qui va se renouveler sous mes yeux. O Père, qui êtes dans les cieux, je vous offre cette pure et sainte Victime, pour vous adorer, vous remercier, vous demander pardon, et obtenir de votre inépuisable miséricorde pour moi, et pour toutes les âmes, le règne parfait de votre saint amour.

II.

AU COMMENCEMENT DE LA MESSE.

Considération. — JÉSUS, après avoir longtemps prié, entre en agonie, luttant à la fois contre la souffrance qui écrase son corps et contre les péchés qui accablent nos âmes.

Affections. — Dieu saint, vous voyez les plaies de nos cœurs, et les cruelles blessures que le péché a faites à nos âmes, je vous offre les adorations et les satisfactions de votre Fils agonisant. Je vous offre, mon Dieu, l'ardente charité qui lui fait accepter la mort pour nos péchés. Je vous supplie de nous en purifier dans son sang, et de nous appliquer le prix inestimable de son sacrifice.

III.

AU BAISER DE L'AUTEL.

Considération. — Jésus reçoit le baiser du traître Judas. « Mon ami, lui dit-il, qu'es-tu venu faire ici ? Tu me trahis par un baiser. »

Affections. — Dieu d'ineffable miséricorde et d'infinie douceur, je vous offre la patience, la soumission, la paix inaltérable du cœur de Jésus. Mon Sauveur et mon Maître, j'adore votre auguste face, et je baise en esprit vos pieds sacrés. Ne permettez pas, Seigneur, que je vous trahisse jamais.

IV.

A L'INTROÏT.

Considération. — Notre-Seigneur se livre à ses ennemis. Ils le chargent de chaînes et se préparent à l'emmener comme un voleur.

Affections. — Je vous offre, mon Dieu, les douleurs et les humiliations de votre Fils bien-aimé. Il est le Roi des cieux et nous l'avons chargé de chaînes ; il est le Souverain de toutes les créatures, et il s'est fait prisonnier pour

nos péchés. Par cette humiliante captivité. il a brisé les liens dont l'ancien ennemi nous tenait enchaînés. Je vous en rends grâces, Seigneur, et veux par reconnaissance porter à jamais le joug de vos saints commandements.

V.

AU KYRIE ET AU GLORIA.

Considération. — JÉSUS chargé de chaînes est conduit chez les pontifes Anne et Caïphe. Il y est interrogé, moqué, souffleté, et enfin condamné comme blasphémateur.

Affections. — Seigneur, ayez pitié de nous ! Je vous offre le sacrifice intérieur que vous offrit JÉSUS en présence de ces indignes pontifes. Je me donne à vous pour imiter son recueillement, son humilité ; pour compenser par mes hommages l'impiété des Juifs et de tous les ennemis de votre gloire. Seigneur, ayez pitié de nous, et de tous les blasphémateurs, et gloire à jamais à votre saint nom. Béni soit-il !

VI.

AUX ORAISONS.

Considération. — JÉSUS est renié par saint Pierre. Il répond à une si noire ingratitude par un miracle de grâce ; il regarde son apôtre, et d'un regard fait passer le repentir dans son cœur.

Affections. — Mon Dieu, je vous offre la miséricorde infinie de mon divin Rédempteur, qui touche si favorablement le cœur de son apôtre. Je me donne à vous, Seigneur, pour pleurer les égarements de ma vie. Moi

aussi, divin Jésus, j'ai fait semblant de ne vous point connaître, et j'ai trahi le meilleur des maîtres. Ah! de grâce, jetez sur moi un regard de votre miséricorde, et qu'au moins aujourd'hui je commence à pleurer.

VII.

A L'ÉPÎTRE.

Considération. — Jésus est conduit devant Pilate, pour être jugé par ce païen, comme séditieux. Pilate le renvoie à Hérode ; celui-ci ne veut reconnaître en Jésus qu'un insensé, et le renvoie comme tel à Pilate.

Affections. — Je vous offre, ô mon Dieu, Jésus, le roi de gloire, accusé de mille crimes et couvert de confusion. Je vous offre, ô mon Dieu, et son inaltérable patience, et ses divines paroles, et son silence adorable en présence de ses accusateurs et de ses juges iniques. Que je sois, ô mon Dieu, rempli de l'horreur de moi-même, à la vue des indignités que par mes péchés je cause à votre divin Fils. Je me donne à vous pour vous immoler le faste de mon esprit et la vaine gloire de toutes mes pensées, voulant adhérer en toutes choses à l'humble patience de mon Sauveur.

VIII.

A L'ÉVANGILE.

Considération. — Jésus est condamné par Pilate. Notre-Seigneur avait déclaré à Pilate qu'il était le roi des Juifs, et qu'il était venu en ce monde pour rendre témoignage à la Vérité. Notre-Seigneur fut condamné par un juge qui le reconaissait innocent.

Affections. — Je vous adore, ô JÉSUS, qui êtes venu rendre témoignage à la Vérité, et qui êtes vous-même l'éternelle Vérité, comme vous êtes la Sagesse infinie qu'Hérode n'a point connue, et la parfaite innocence que Pilate a reconnue et qu'il a condamnée. Je me donne à vous, Seigneur, pour rendre par toute ma vie témoignage à votre saint Evangile, et pour pratiquer désormais tous vos saints commandements. Faites-moi aimer, Seigneur, votre loi sainte ; faites-la moi. pratiquer par amour ; fortifiez-moi contre moi-même ; fortifiez-moi contre le monde ; fortifiez-moi contre les démons ; et que rien ne me puisse jamais séparer de vous, de votre loi, de votre Eglise, et de votre saint amour.

IX.

LE PRÊTRE DÉCOUVRANT LE CALICE

Considération. — JÉSUS est dépouillé de ses vêtements pour recevoir la flagellation. Il est attaché à la colonne.

Affections. — Je vous adore, Dieu souverainement bon, par JÉSUS dépouillé de ses vêtements et réduit sous la puissance de cruels bourreaux. Je vous offre son insatiable désir d'être humilié, pour réparer les attentats commis contre votre Majesté. O doux Agneau, vous portez les péchés du monde. Faites, ô JÉSUS, que je me dépouille de toutes mes mauvaises habitudes, afin que, triomphant de la corruption du vieil homme, je puisse m'unir à votre sacrifice.

X.

A L'OBLATION DU PAIN.

Considération. — La flagellation de JÉSUS.

Affections. — O Dieu, regardez du haut du ciel, et voyez cette Victime sainte qui s'offre à vous, au milieu des cruelles souffrances de la flagellation. Laissez-vous toucher, ô Père tendre et miséricordieux, par la voix de ces plaies profondes, de ces sanglantes blessures, qui plaident en votre présence la cause des pécheurs.

JÉSUS, mon Dieu, vous allez renouveler sous nos yeux votre adorable sacrifice, et ce pain mystérieux va devenir votre chair, cette même chair qui a été pour nous flagellée. Je me donne à vous pour expier par cette offrande toutes mes souillures, et trouver dans votre sang précieux le remède à tous les maux de mon âme.

XI.

A L'OBLATION DU CALICE.

Considération. — JÉSUS est couronné d'épines, ses épaules sont recouvertes d'un lambeau de pourpre. On lui donne pour sceptre un roseau.

Affections. — JÉSUS, le Roi des cieux, ayant reçu par tout le sang qu'il a versé pour nous une sorte de nouvelle onction royale, empressons-nous de l'adorer. Salut donc, ô Roi immortel ! Vous êtes le Roi des cieux, le Roi aussi de nos cœurs. Recevez ces cœurs qui s'offrent à vous, qu'ils soient votre couronne ; régnez sur eux par votre miséricorde et votre amour.

XII.

LE PRÊTRE LAVANT SES DOIGTS

Considération. — JÉSUS, outragé par les soldats, recevant des soufflets, des crachats et des coups de bâton.

Affections. — Pilate, reconnaissant votre innocence, s'était lavé les mains, protestant qu'il était innocent de l'effusion de votre sang, ô mon divin Sauveur. Gardez-moi, Seigneur, d'une semblable innocence. Purifiez-moi de toutes mes souillures, car je suis pécheur ; je me donne à vous, Seigneur, pour recevoir avec abondance le fruit de votre sainte Passion.

XIII.

A L'ORATE FRATRES

Considération. — Pilate présente JÉSUS à tout le peuple. Le Sauveur avait alors la couronne d'épines. Et Pilate leur dit : Voilà l'Homme. Tous crièrent : Crucifiez-le ! Crucifiez-le !

Affections. — Voilà l'Homme ! l'Homme-Dieu devenu l'homme de douleurs. Qui vous a réduit en cet état, Seigneur, sinon votre amour et nos iniquités ?

O Père, agréez cette pure et sainte Victime, et faites-moi d'autant plus aimer mon Sauveur, qu'il s'est pour moi plus humilié.

XIV.

A LA PRÉFACE.

Considération. — Tout le peuple demande de nouveau et à grands cris que JÉSUS soit crucifié. Pilate le leur abandonne.

Affections. — C'en est donc fait, Seigneur, tout demande votre mort, et vous allez mourir, victime pour les péchés de tous. Je vous offre, ô Père, ce divin Pasteur de nos âmes, acceptant la mort pour le salut de ses brebis. Je vous présente ce Grand Prêtre qui se substitue aux anciennes victimes, et se fait lui-même la victime pure, dont il est le sacrificateur. Ah ! du moins, par ce sacrifice, vous allez recevoir une adoration digne de votre éternelle Majesté, et nous, nous recevrons une rédemption surabondante pour toutes nos iniquités. Que les cieux et la terre, que les anges et les hommes vous en rendent grâces et gloire à jamais.

XV.

AU COMMENCEMENT DU CANON.

Considération — JÉSUS reçoit la croix sur ses épaules meurtries par la flagellation, Il la reçoit comme l'instrument de notre salut, et la porte au Calvaire où il va être crucifié.

Affections. — Voici, Seigneur, l'innocent Abel qu'un frère dénaturé emmène au lieu où il va lui donner la mort : voici Isaac portant le bois de son sacrifice, et montant en paix, obéissant à la voix de son père, pour recevoir sur la montagne le coup de la mort... Mais non, Seigneur, toutes ces figures s'effacent en s'accomplissant ; voici JÉSUS, votre Fils et notre Sauveur. Il porte la croix, et nous invite à prendre la nôtre après lui. Je veux vous suivre, ô mon divin maître, avec Marie, votre mère, avec Jean, votre disciple bien-aimé. Donnez-moi, ô mon Dieu, quelque part à leur foi, à leur amour, et à toutes les saintes dispositions de leurs cœurs.

XVI.

AVANT LA CONSÉCRATION.

Considération. — JÉSUS, arrivé au sommet du Calvaire, est attaché à la croix. Quatre grands clous percent ses mains et ses pieds. Il souffre en silence.

Affections. — Je vous adore, ô Dieu trois fois saint, dans votre sévérité contre le péché. Quel spectacle, mon Dieu que celui de votre Fils unique attaché à la croix ! Dieu tout-puissant, si vous frappez ainsi le péché dans l'innocente Victime qui s'offre pour le salut de tous, quelles seront vos rigueurs contre les âmes criminelles et impénitentes ! Faites-moi miséricorde, Seigneur, par les mérites de cette sainte Victime. Je me donne à vous pour détester les offenses qui lui ont ôté la vie, et me confondre sans cesse d'avoir été par mes rechutes plus cruel à son égard que ses premiers bourreaux.

XVII.

A L'ÉLÉVATION DE LA SAINTE HOSTIE.

Considération. — JÉSUS élevé visiblement sur la croix, élevé encore maintenant invisiblement sur l'autel.

Affections. — Mon Dieu, je crois et jadore.

XVIII.

A L'ÉLÉVATION DU CALICE.

Considération. — JÉSUS versant son sang sur la croix, et le répandant encore sous nos yeux au saint autel.

Affections. — Je vous adore, sang précieux de mon JÉSUS ! Vous êtes le prix de notre rédemption, la source de notre vie, la fontaine où nous puisons toute grâce, le bain qui lave toutes nos taches. Je me donne à vous, Seigneur, pour être purifié, guéri, sanctifié et tout embrasé d'amour par ce torrent de miséricorde.

XIX.

APRÈS LA CONSÉCRATION.

Considération. — JÉSUS prie pour ses ennemis. « Père, s'écrie-t-il, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

Affections. — Je vous offre pour le salut de tous, ô mon Dieu, l'Hostie sainte qui s'immole pour nous sur l'autel, comme elle s'est immolée sur la croix. Je vous offre ses douleurs, sa prière, ses larmes, les saintes dispositions de son cœur, et sa voix qui parle pour ses persécuteurs. Père à jamais adorable, acceptez les cris éloquents d'une si sainte Victime, et en considération de ses mérites infinis, faites-nous miséricorde.

XX.

LE PRÊTRE SE FRAPPANT LA POITRINE.

Considération. — Un des voleurs, crucifié à côté de Notre-Seigneur, reconnaît ses fautes, et rend témoignage de l'innocence de JÉSUS. Notre-Seigneur le purifie dans son sang, et lui promet le ciel.

Affections. — Vous adorant sur cet autel comme le bon larron vous adorait sur la croix, ô bon JÉSUS, j'unis ma confession à sa confession et, me frappant la poitrine, je

vous demande, ô mon Dieu, l'application des mérites de votre sainte Passion et la grâce ineffable d'être avec vous dans le Paradis.

XXI.

AU PATER.

Considération. — JÉSUS donne sa Mère à saint Jean : « Voici, lui dit-il, *votre Mère.* »

Affections. — Ainsi donc, nous avons notre Père qui est dans les cieux, et Marie notre Mère nous a, au pied de la croix, reçus pour ses enfants. Nous ne sommes plus des orphelins, et par les mérites de son sang divin, JÉSUS a fait son Père notre Père, sa Mère notre Mère. Gloire à ce Sauveur à jamais aimable !

XXII.

LE PRÊTRE ROMPANT L'HOSTIE.

Considération. — JÉSUS, ayant consommé son sacrifice sur la croix, expire en remettant son âme aux mains de son Père.

Affections. — Je vous offre, ô mon Dieu, la sainte mort de JÉSUS, mon Sauveur. Par les mérites infinis de son âme sainte se séparant de son corps adorable, je vous conjure, ô mon Dieu, de me faire mourir à moi-même et à toutes mes inclinations. Faites aussi, ô mon Dieu, que j'accepte avec soumission la mort qui doit venir frapper mon corps. Qu'en ce moment redoutable, je sois, ô mon Dieu, en votre sainte grâce, et qu'ensuite votre volonté soit faite.

XXIII.

LE PRÊTRE MET UNE PARTIE DE L'HOSTIE DANS LE CALICE.

Considération. — L'âme de JÉSUS, séparée de son corps, descend aux limbes, victorieuse des démons, et portant le salut aux âmes des justes.

Affections. — Je me donne à vous, mon Dieu ; daignez m'arracher à toutes les inclinations qui me portent vers la terre, et me lier uniquement à mon divin Sauveur ; car il est ma vie, mon centre, mon amour, ma victime, mon pain de vie, et toute ma félicité.

XXIV.

A L'AGNUS DEI.

Considération. — JÉSUS étant mort, un soldat lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et de son cœur percé il sortit du sang et de l'eau.

Affections. — O doux JÉSUS, la douceur même, ô Agneau de Dieu, qui portez et qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. Votre divin cœur est le centre de nos espérances, il est notre asile assuré, notre refuge à jamais inexpugnable. Ah ! de cette source mystérieuse, faites venir en nous, Seigneur, les flots de vos miséricordes, l'abondance de vos divines grâces ; rendez-nous, Seigneur, l'innocence que nous avons perdue, et donnez-nous la paix.

XXV.

A LA COMMUNION.

Considération. — JÉSUS est détaché de la croix, porté par ses amis, et déposé entre les bras de sa Mère.

Affections. — JÉSUS, mon Dieu, vous vous offrez pour tous les pécheurs, mais vous ne vous donnez qu'à vos amis. Purifiez-moi de toutes mes souillures, ô mon Dieu ! car je ne suis pas digne de vous recevoir ! Mais j'ai besoin de vous, ô mon JÉSUS ; car sans vous, à qui irais-je ? Je me jette donc en vos bras, ô très doux JÉSUS, et tout indigne que je sois de vous ouvrir mon cœur, je veux vous recevoir, ô mon maître bien-aimé ! Venez-en moi, Seigneur, demeurez-y à jamais. Gardez-moi avec vous, afin que je vous garde toujours avec moi. Demeurez en moi, afin que je demeure en vous, et que d'une communion temporelle résulte pour moi avec vous une union éternelle.

XXVI.

A L'ABLUTION.

Considération. — JÉSUS est embaumé, et mis au sépulcre.

Affections. — Mon cœur est devenu le lieu du repos de mon Sauveur ; mais il était mort en son tombeau ; il est, je l'espère, vivant pour jamais en mon cœur. Faites, ô mon JÉSUS, que toujours mon cœur soit pur comme le linceul précieux qui enveloppa votre saint corps ; et que mon amour vous soit aussi agréable que les parfums dont vos amis embaumèrent votre corps adorable.

XXVII.

AUX PRIÈRES APRÈS LA COMMUNION.

Considération. — JÉSUS ressuscité, glorieux, immortel, impassible.

Affections. — Je vous adore, ô mon JÉSUS, présent sacra mentellement au cœur de tous les communiants, dans

toute la gloire de votre résurrection. J'adore vos pieds sacrés avec Madeleine ; vos saintes plaies, votre aimable côté, avec saint Thomas ; je vous adore avec tous vos saints apôtres, et tous vos fidèles : j'adore votre bouche sacrée qui proféra tant de saints oracles, vos divines mains qui répandirent mille bénédictions, vos yeux qui, par leurs regards, lancèrent mille traits d'amour ; ô mon Dieu, je me donne à vous pour brûler du feu céleste de votre amour, dont la divine Eucharistie est la plus douce merveille ; et je vous remercie à jamais de la grâce que je viens de recevoir en ces grands mystères.

XXVIII.

A LA BÉNÉDICTION.

Considération. — JÉSUS ressuscité, bénit une dernière fois ses apôtres, et s'élève en leur présence dans les cieux.

Affections. — JÉSUS, mon Dieu, mon Sauveur, mon amour ; vivant dans les cieux, vivant dans l'Eucharistie, vivant aussi dans nos cœurs ; bénissez-nous de vos saintes et éternelles bénédictions, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

XXIX.

AU DERNIER ÉVANGILE.

Considération. — JÉSUS, glorifié dans les cieux, répand son Saint-Esprit sur son Eglise.

Affections. — Je vous adorè, ô mon Dieu, dans votre gloire éternelle Je vous glorifie par votre Fis, JÉSUS, notre

Sauveur, qui répand avec vous son Saint-Esprit sur toute sa sainte Eglise. Je vous offre, mon Dieu, tous les vœux et toutes les prières de son très saint Cœur pour tous nos besoins temporels et spirituels. Je me donne à vous pour être animé de son Saint-Esprit, et ne respirer que sa vie, ses vertus, ses saintes dispositions, et passer ensuite de ce monde et de ce sacrifice visible, auquel j'ai eu le bonheur d'assister, au sacrifice éternel du Ciel, où je puisse, ô mon Dieu, vous louer et vous posséder dans les siècles des siècles.

DEO GRATIAS.



TABLE DES MATIÈRES

MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE LITURGIQUE.

Première semaine de l'Avent.

Deuxième semaine de l'Avent.

Troisième semaine de l'Avent.

Quatrième semaine de l'Avent.

De Noël à la Circoncision.

De la Circoncision à l'Epiphanie.

L'Epiphanie.

Première semaine après l'Epiphanie.

Deuxième semaine après l'Epiphanie.

Troisième semaine de l'Epiphanie.

Quatrième semaine après l'Epiphanie.

Cinquième semaine après l'Epiphanie.

Sixième semaine après l'Epiphanie.

La Septuagésime.

La Sexagésime.

La Quinquagésime.

Première semaine de Carême.

Deuxième semaine de Carême.

Troisième semaine de Carême.

Quatrième semaine de Carême.

La Passion.

Les Rameaux.

Pâques.

Quasimodo.

Le Bon Pasteur.

Troisième semaine après Pâques.

Quatrième semaine après Pâques.

Cinquième semaine après Pâques.

La semaine après l'Ascension.

La Pentecôte.

La Sainte Trinité

IIe semaine après la Pentecôte.

IIIe semaine après la Pentecôte.

IVe semaine après la Pentecôte.

Ve semaine après la Pentecôte.

VIe semaine après la Pentecôte

VIIe semaine après la Pentecôte

VIIIe semaine après la Pentecôte.

IXe semaine après la Pentecôte.

Xe semaine après la Pentecôte

XIe semaine après la Pentecôte

XIIe semaine après la Pentecôte.

XIIIe semaine après la Pentecôte

XIVe semaine après la Pentecôte.

XVe semaine après la Pentecôte.

XVIe semaine après la Pentecôte.

XVIIe semaine après la Pentecôte.

XVIIIe semaine après la Pentecôte

XIXe semaine après la Pentecôte.

XXᵉ semaine après la Pentecôte.

XXIᵉ semaine après la Pentecôte.

XXIIᵉ semaine après la Pentecôte.

XXIIIᵉ semaine après la Pentecôte.

XXIVe et dernière Semaine après la Pentecôte.

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES.



Troyes. — A. ALBERT, Imprimeur de l'Evêché